FRANCE MÉTRO : 8,90 € - DOM : 9,90 € - BEL (P926150) : 9,50 € - LUX : 9,50 € - CH : 12,50 FS - CAN : 15,99 $CA - D : 9,90 € - ITA/GR/ESP/PORT CONT : 9,90 € - MAR : 100 DH - TOM : 1200 XPF - TUN : 14,90 TND - NUMÉRO 525 - DÉCEMBRE 2023-JANVIER 2024 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LiRE magazine

PALMARÈS 2023

NUMÉRO EXCEPTIONNEL

LES 100 MEILLEURS LIVRES DE L'ANNÉE

Romans, essais, jeunesse, BD, histoire, documents, beaux livres...

N° 525/Décembre 2023-janvier 2024/www.lire.fr

L 19817 - 525 - F: 8,90 € - RD

RTL

TRÉSOR FILMS ET STUDIOCANAL
PRÉSENTENT

GILLES
LELLOUCHE

MÉLANIE
THIERRY

SOUDAIN SEULS

UN FILM DE
THOMAS BIDEGAIN

L'AUTRE REGARD

UGC AIME

SCÉNARIO, ADAPTATION, DIALOGUES VALENTINE MONTEIL ET THOMAS BIDEGAIN D'APRÈS L'OUVRAGE "SOUDAIN, SEULS" D'ISABELLE AUTISSIER - © ÉDITIONS STOCK 2015
PRODUIT PAR ALAIN ATTAL MUSIQUE ORIGINALE RAPHAËL

©2023 - TRÉSOR FILMS - STUDIOCANAL - FRANCE 2 CINÉMA - ICEEL INDUSTRIE - LES PRODUCTIONS DU TRÉSOR - TRUE NORTH - ARTÉMIS PRODUCTIONS

AU CINÉMA LE 6 DÉCEMBRE

STUDIOCANAL
A CANAL+ COMPANY

(RE)DÉCOUVREZ LE ROMAN BOULEVERSANT À L'ORIGINE DU FILM

N° 525 - DÉCEMBRE 2023-JANVIER 2024

LIRE magazine

SOMMAIRE

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

7 **L'ACTUALITÉ**

32 **LE DOSSIER**
Françoise Sagan

44 **LES 100 LIVRES DE L'ANNÉE 2023**

46 • **LE GRAND ENTRETIEN**
Sorj Chalandon

52 • **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Jean-Baptiste Andrea

56 • Littérature française
67 • Polars/Thrillers
70 • Littérature étrangère
78 • Science-fiction/Romance/Jeunesse
80 • Bande dessinée
82 • Classiques/Études littéraires/Poésie
84 • Essais/Documents

98 **LES BEAUX LIVRES**

LES EXTRAITS DE L'HIVER 2024
106 *La Vie heureuse* de David Foenkinos
110 *J'ai péché, péché dans le plaisir* d'Abnousse Shalmani
114 *Le Royaume enchanté* de Russell Banks
117 Extraits bonus

122 **LA LANGUE FRANÇAISE**

130 **LES LIVRES DE MA VIE**
Laetitia Colombani

LA CHRONIQUE DE
27 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
91 **Marylin Maeso** Philosophie
97 **Pascal Ory** Mot de tête
120 **Cécile Ladjali** À l'école des lettres
128 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

12
LES FEMMES À SUIVRE
EMMA GREEN

32
LE DOSSIER
FRANÇOISE SAGAN

46
LE GRAND ENTRETIEN
SORJ CHALANDON

52
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
JEAN-BAPTISTE ANDREA

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : BENOIT AUPOIX

Ce numéro comporte une encart First Voyages ainsi qu'un encart Reworld Media, et un encart *Lire Magazine*, diffusés sur l'ensemble des abonnements France.

JEAN-PHILIPPE BALTEL/ADDICTIVES - MUSÉE SACEM – ALEXANDRE ISARD POUR LIRE MAGAZINE - CORALIE POLACK POUR LIRE MAGAZINE

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Stéphanie Hochet, Cécile Ladjali, Marylin Maeso, Pascal Ory, Éric-Emmanuel Schmitt.

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Frantz-André Burguet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Nathalie Morello, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Sophie Péters, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez, Alain Vircondelet.

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Il est amusant de se dire qu'un titre désigne à la fois un trophée et une œuvre qui, l'un comme l'autre, connaissent bien des aléas quant à leur attribution. Dans le présent numéro, on apprend ainsi que *Veiller sur elle* de Jean-Baptiste Andrea, salué par le Goncourt, aurait dû s'intituler « Ce que je sais d'elle », mais c'était déjà pris. Que le nouveau Sorj Chalandon aurait dû s'appeler « La Teigne » mais, après les tests sur couverture, c'est *« L'Enragé* qui l'a emporté » : des mots qui auraient pu être les nôtres puisque *Lire Magazine* a choisi de décerner le titre (on y revient) de livre de l'année à ce texte d'une force rare. En revisitant ces douze derniers mois – pour retenir 100 livres, entre succès, symboles de 2023 et coups de cœur des journalistes –, la simple lecture de certains titres, comme un instantané, a fait ressurgir des émotions : comment oublier l'évocation de l'inceste par Neige Sinno dans *Triste tigre* ? Le destin des marins des *Naufragés du Wager* de David Grann ? L'ironie de l'intitulé *Prophète en son pays* de Gilles Kepel (qui plus est au vu de l'actualité) ? D'autres traversent les années jusqu'à intégrer l'imaginaire collectif. Il en va ainsi de l'iconique *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan, publié il y a soixante-dix ans déjà. À l'occasion de cet anniversaire, nous avons voulu revenir dans notre dossier sur l'importance de ce texte et plus généralement sur l'autrice, emblème d'une époque et trop souvent résumée à un prodige. Mais le « charmant petit monstre » a su, avec le temps, imposer un style très personnel, avec son fameux art du raccourci qui fait mouche. À l'image de la célèbre première phrase de ce premier roman phénomène : *« Sur ce sentiment inconnu dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. »* Satané « beau nom grave », que l'on pourrait appliquer à tant de choses. Comme un titre de livre ? ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld et Éric-Emmanuel Schmitt

INVITÉS DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ Les collaborateurs de *Lire Magazine* seront à l'honneur lors des prochains rendez-vous littéraires du célèbre établissement de Saint-Germain-des-Prés. Ainsi, le 4 décembre à 18 h 30, notre journaliste Louis-Henri de La Rochefoucauld, lauréat du prix des Deux-Magots en 2022, viendra présenter son nouveau roman *Les Petits Farceurs* (Robert Laffont). Et le 8 janvier à 18 h 30, c'est notre chroniqueur Éric-Emmanuel Schmitt (de l'Académie Goncourt) qui parlera entre autres de sa pièce *La Rivale* (Albin Michel), autour de La Callas. Venez donc rencontrer ces auteurs lors de discussions animées par Baptiste Liger, suivies de séances de dédicace.
Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33.

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET – PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

MAISON DE BALZAC

EXPOSITION
du 22 novembre 2023
au 31 mars 2024

BALZAC, DAUMIER ET LES PARISIENS

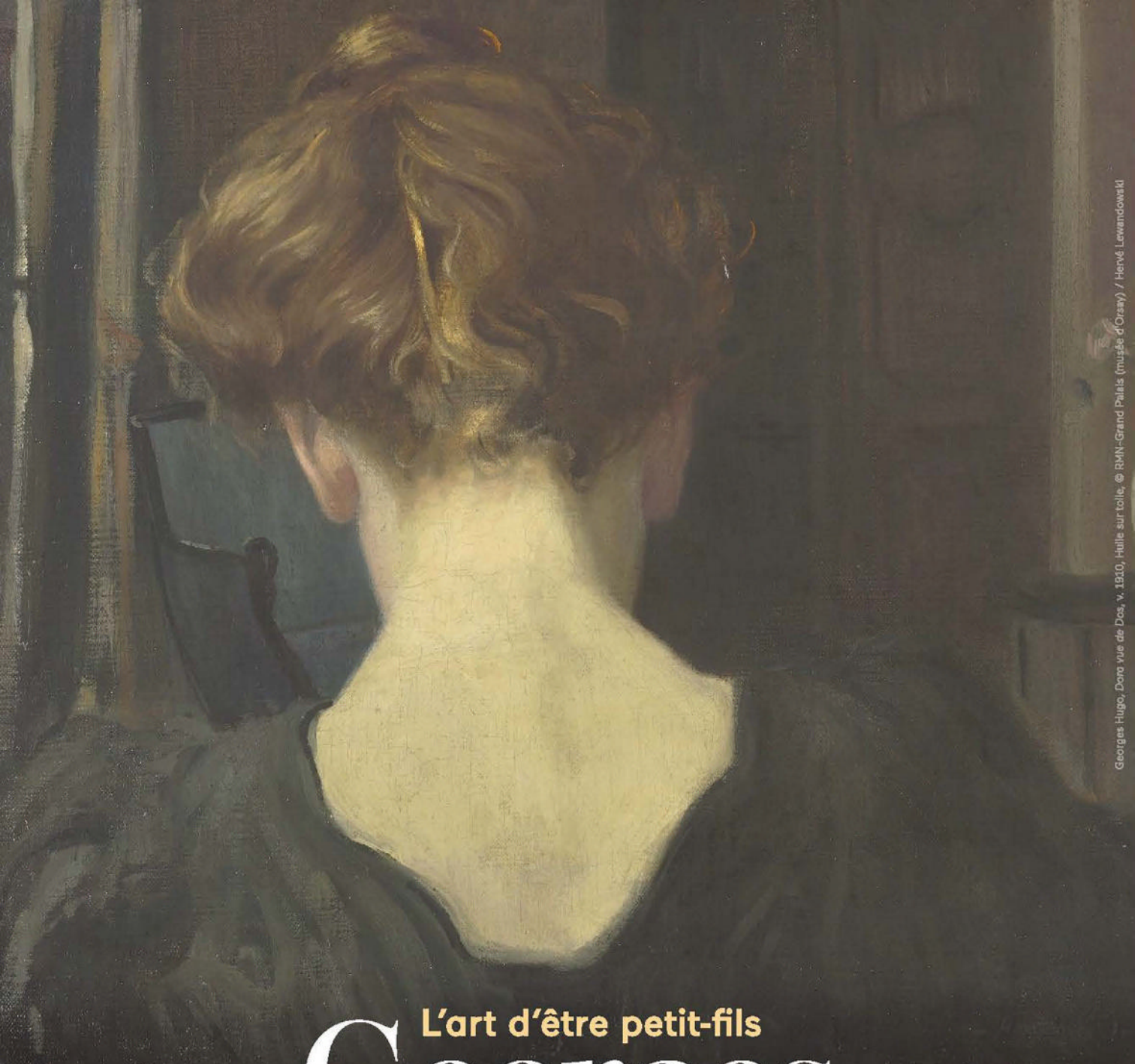
De La Comédie humaine à la comédie urbaine

#expoBalzacDaumierEtLesParisiens
www.maisondebalzac.paris.fr
Métro : Passy ou La Muette

Les chemins de fer, Émotions parisiennes, La Journée du célibataire (détails) – Honoré Daumier
© Maison de Balzac – Paris Musées

VILLE DE PARIS | PARIS MUSÉES

connaissance des arts | LiRE magazine | Le Parisien



Georges Hugo, *Dora vue de Dos*, v. 1910, Huile sur toile, © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski

L'art d'être petit-fils

Georges Hugo

10 novembre 2023
10 mars 2024

6 place des Vosges
75004 Paris
#GeorgesHugo

Maison de Victor Hugo

VILLE DE PARIS | PARIS MUSÉES | MAISONS VICTOR HUGO Paris - Guernsey | connaissance des arts | TRANSFUGE | LIRE magazine

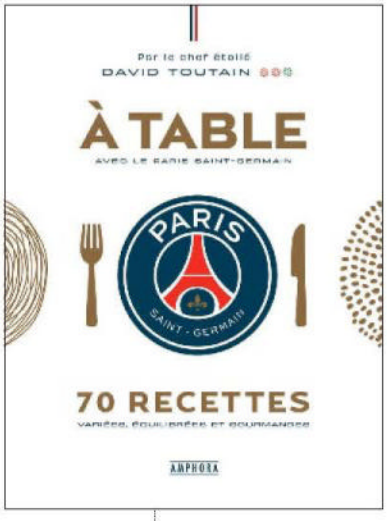
8

LE GOÛT DU CAFÉ SELON **TOSHIKAZU KAWAGUCHI**

12

LE DUO FÉMININ DERRIÈRE **EMMA GREEN**

L'ACTUALITÉ



15

QUAND LE PSG INSPIRE **UN LIVRE DE CUISINE**

19

FRANÇOIS CIVIL : « DUMAS NE SAVAIT PAS EXACTEMENT OÙ IL ALLAIT PARFOIS »

DR - DR - BEN KING/PATHÉ FILMS

L'arôme du succès

Toshikazu Kawaguchi, le Japonais aux millions de lecteurs à travers le monde, nous livre les secrets de sa potion magique littéraire… à consommer sans modération.

Dans les cafés imaginaires de Toshikazu Kawaguchi, les clients peuvent voyager dans le temps. Ils sont soumis à cinq règles, volontairement contraignantes : si l'on retourne dans le passé, on ne peut y rencontrer que des personnes déjà venues dans le café au moment où elles y sont venues ; impossible de changer le cours des choses, quoi qu'il arrive ; seule une place bien précise permet de voyager, et on ne peut s'y installer que si elle est libre ; une fois assis, avec une tasse de café devant lui, le voyageur ne peut pas quitter sa place ; enfin, son voyage temporel dure le temps que la boisson refroidisse. Mais pourquoi diable franchir les barrières du temps si ce n'est pour changer le cours des événements ? La réponse apportée par la série de romans – à l'image de *Tant que le café est encore chaud*, devenu un phénomène grâce au bouche-à-oreille – est toute poétique, puisqu'elle propose à ses personnages de faire la paix avec eux-mêmes, de poser à des proches perdus les questions qu'ils n'ont jamais pu leur poser, enfin, d'aller à la rencontre de leurs propres regrets.

Pour nous, la rencontre hors du temps a lieu à l'occasion de la parution, cet automne, du *Café où vivent les souvenirs*. Non pas dans un troquet typique, mais au siège d'Albin Michel. Sous 26 degrés en plein automne. Nous y retrouvons l'auteur nippon, souriant et élégant en costume trois-pièces. Né à Osaka en 1971, Toshikazu Kawaguchi a grandi en rêvant de devenir mangaka, comme tant de jeunes gens aujourd'hui. À 22 ans, il décide de se lancer dans le théâtre, et devient dramaturge. Sa pièce *Tant que le café est encore chaud* est repérée en 2011 par une éditrice, qui lui propose une adaptation en roman. Idée improbable ? Toujours est-il que le succès est

SUNMARK PUBLISHING, CO (TOKYO, JAPON)

immédiat, et dépasse les frontières japonaises. « *Depuis deux ans, je me rends compte de manière très concrète qu'il y a beaucoup de gens qui lisent mes livres. Je rencontre des gens qui me disent qu'ils ont été émus, qu'ils ont pleuré… Les lecteurs japonais sont plus réservés, ils ne disent pas ces choses-là aussi facilement.* » Car l'émotion est la clé de voûte de ces romans, dans lesquels la science-fiction est fortement limitée par les lois du réel, chères à l'auteur. « *Finalement, le fait de ne rien pouvoir changer au présent, ça ajoute une part de réalité dans la fantaisie, dans la SF. Ça nous raccroche à notre monde. Les personnages endeuillés ne peuvent pas changer le décès, mais peuvent changer leur manière de le percevoir, et ça, c'est quelque chose de très réaliste.* » Et les clients de ces cafés de la paix (intérieure) ont tous droit à leur fin heureuse. Car si Kawaguchi nous accorde que des rencontres intertemporelles auraient pu mal se passer dans ses cafés, il se refuse à les écrire. « *Je n'aurais pas envie de le lire, donc je n'ai pas envie de l'écrire ! L'une des choses qui motivent mon écriture, c'est d'aider les gens à aller de l'avant, à voir les choses du côté positif. Ce n'est pas envisageable pour moi de faire une histoire qui ne se finit pas bien.* »

UN OPTIMISME À TOUTE ÉPREUVE

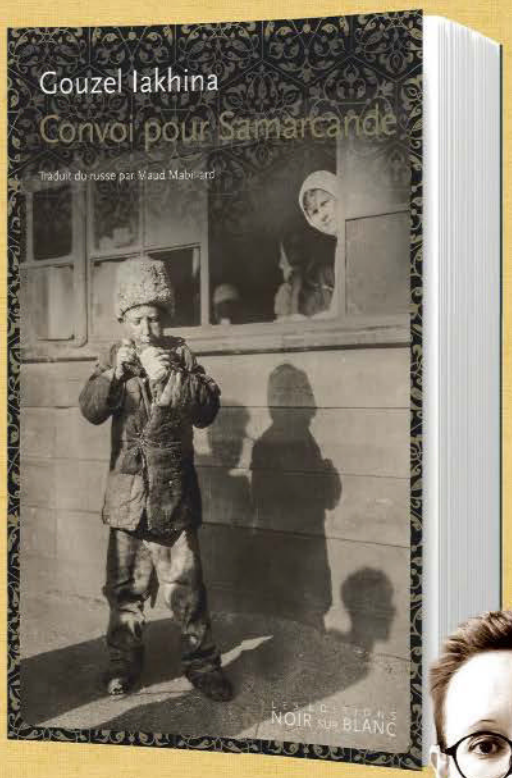
À l'origine de cet univers, il y a le théâtre, bien sûr (avec notamment le café comme décor unique), mais il y a aussi l'histoire de l'auteur. Lorsque nous lui demandons quel voyage il voudrait faire : « *J'irais dans le passé* », répond-il dans la foulée. « *Mon père est mort quand il avait 38 ans, et j'aimerais aller le rencontrer. Il est mort de maladie, et il a dû s'inquiéter de savoir comment nous allions nous en sortir après son décès. J'aimerais pouvoir lui dire : "Je suis écrivain, mes livres sont lus partout dans le monde, je vais en France, en Angleterre !" J'aimerais pouvoir le rassurer.* » Un silence. « *Le jour de son enterrement, ma mère a gardé le sourire toute la journée, et en tant qu'enfant je ne comprenais pas pourquoi. Aujourd'hui, je comprends que si elle avait été triste, ça nous aurait rendus tristes aussi, ainsi que mon père, où qu'il soit. Elle a voulu nous rassurer, se rassurer et rassurer aussi mon père en gardant ce sourire. Et ça a eu un gros impact sur l'écriture de* Tant que le café est encore chaud. » Si, comme ses livres, Toshikazu Kawaguchi semble traversé par un optimisme à toute épreuve, il admet considérer que l'humain aurait sans doute besoin d'un petit coup de pouce magique pour aborder la vie d'un œil bienveillant. Mais lorsque la magie se fait attendre, restent les livres. Il est déjà temps pour nous de quitter cet écrivain attachant et son univers fantastique : il ne passe que deux jours à Paris, son programme est chargé. Et sur la table, le café commence à refroidir. ■

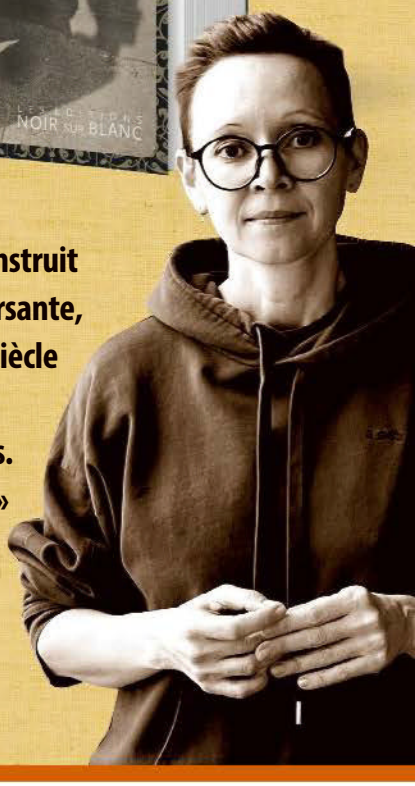
Margaux Morasso

LE CAFÉ OÙ VIVENT LES SOUVENIRS
TOSHIKAZU KAWAGUCHI
TRADUIT DU JAPONAIS PAR GÉRALDINE HOUDIN,
256 P., ALBIN MICHEL, 18,90 €

Gouzel Iakhina
Convoi pour Samarcande

« **CHEF-D'ŒUVRE** »
Librairie L'Art de la joie, Paris 15





« Gouzel Iakhina construit une œuvre bouleversante, la chronique du XXe siècle russe, à travers des destins inoubliables. Un récit grandiose. »
Librairie Doucet, Le Mans

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC
www.leseditionsnoirsurblanc.fr

« La liberté de penser repose sur la capacité d'admirer »

Dans son recueil d'articles réunis sous le titre *La Dictature des ressentis,* la journaliste et polémiste Eugénie Bastié alerte sur les dérives du wokisme et de la déconstruction systémique. Tout en faisant l'éloge de certains intellectuels et écrivains qu'elle apprécie. Entretien.

Qu'est-ce que cette *« dictature des ressentis »,* servant de titre à votre recueil de chroniques ?

Eugénie Bastié. J'utilise cette expression pour définir le wokisme. Soit la fin de l'objectivité des faits au profit du seul ressenti. Aujourd'hui, le débat repose sur un mélange d'intolérance et de relativisme. Personne ne croit plus en la vérité, tout se vaut. Chaque ressenti individuel, chaque opinion a valeur de sacré. Chacun devient intolérant à autrui, et considère que sa vérité subjective ne peut pas être remise en cause. Tout avis contraire relève de l'offense, de la blessure – ce qui vaut à certaines pensées d'être qualifiées d'islamophobes, d'homophobes, de transphobes et j'en passe, même lorsqu'elles sont argumentées, rationnelles et ne stigmatisent personne ! Cette dictature nuit à la liberté de penser. Il faut sortir du culte du ressenti, de l'identité, pour aspirer à l'universel.

Le primat de l'émotion individuelle vous semble-t-il alors l'ennemi de l'intelligence ?

E.B. Absolument. Tout le travail du débat d'idées et de la liberté de pensée dans les démocraties occidentales repose sur le fait de sortir de la pure émotion. Et d'argumenter à travers l'écrit. Mais on est passé de la civilisation de l'écrit à celle de l'image, de l'abstraction au témoignage, de la lenteur à la vitesse, de la longueur à l'extrait. Ce nouvel écosystème m'inquiète beaucoup. Le déclin du livre comme moyen de traiter un sujet, d'aller au fond des choses, de les creuser ou de les clarifier illustre cette régression.

Le problème de la déconstruction – que vous évoquez dans de nombreux textes – ne vient-il pas, aujourd'hui, du fait qu'il touche des pensées qui ne sont pas véritablement construites ?

E.B. La déconstruction, comme la critique, est un geste sain. Mais elle est aujourd'hui érigée en système. Et pour pouvoir déconstruire, en effet, il faut avoir reçu un héritage, des capacités, un certain nombre de savoirs. C'est seulement à ce moment qu'on peut entreprendre la déconstruction. Aujourd'hui, ce geste est devenu premier et imbécile, se résumant à un geste de destruction. Il y a une tendance à l'hyperculturalisme de penser que tous les faits sociaux se résument à

HANNAH ASOULINE/PLON

des constructions sociales, changeables à loisir. On la trouve notamment dans la théorie de genre, avec des différences entre les sexes uniquement vues comme un fait social, sans le moindre fondement biologique. C'est une erreur. Et à force de penser que l'homme est un Lego modifiable à volonté, on finit par ne plus voir le réel. C'est un geste d'orgueil qui, je crois, finira par nous coûter très cher.

Le fait d'utiliser le mot « wokisme » dans le débat ne serait-il pas, déjà, une sorte de reconnaissance de sa victoire ou, du moins, de son essor ?

E.B. On reproche beaucoup aux conservateurs d'utiliser le mot « wokisme », on leur dit que c'est une panique morale, etc. Je remarque souvent que ces mêmes détracteurs qui disent que le wokisme n'existe pas voient l'extrême droite partout sans jamais la définir, tout en stigmatisant la moitié des intellectuels français… Ces mots de « woke » et de « wokisme » ont le mérite de désigner ces mouvances par des termes autres que vertueux dont ils se parent, tels que « inclusivité », « progressisme » ou « féminisme ». Soit des étiquettes consensuelles, qui masquent une logique perverse. On dévoile alors l'imposture.

Dans *La Dictature des ressentis,* vous proposez aussi une sélection de vos articles sur la littérature. Comment les avez-vous déterminés ?

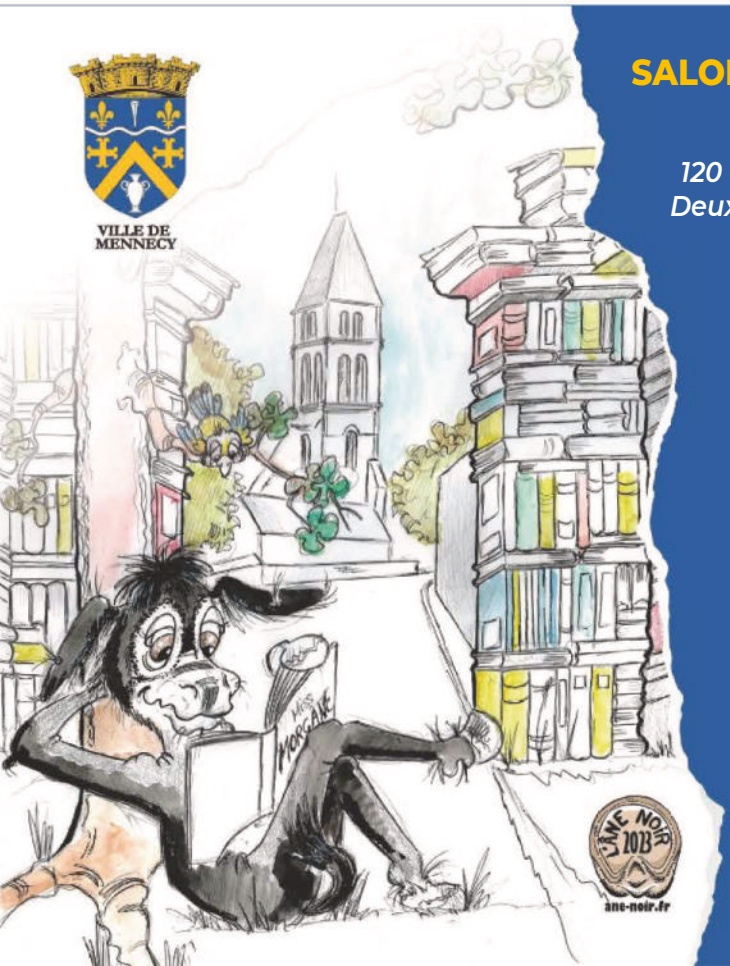
E.B. Dans *Le Figaro,* je traite surtout d'essais actualité mais, de temps en temps, j'opte pour un classique, parce qu'il me semble nécessaire de se rappeler les contributions du passé, intemporelles, qui nous nourrissent, et de rendre hommage à ceux qui m'ont marquée. Comme Bernanos, Péguy, Barbey d'Aurevilly ou Cristina Campo, la « Simone Weil italienne ». En fait, je voulais proposer un livre qui ne soit pas que dans la dénonciation, mais aussi dans l'admiration. La liberté de penser repose sur la capacité d'admirer.

Parmi les auteurs que vous évoquez, il y a évidemment Michel Houellebecq, qui fut adulé par la presse de gauche, avant d'être critiqué par celle-ci. L'auteur de *La Carte et le Territoire* aurait-il évolué idéologiquement avec les années ?

E.B. Michel Houellebecq est le même depuis le début. Il a toujours dit la même chose sur l'islam dans ses livres des années 2000. Dans *Extension du domaine de la lutte,* on trouve la même critique de la solitude de l'homme moderne dans une société ultra-sexualisée, hypermarchandisée. Il y a déjà ce conservatisme, avec une vision du capitalisme détruisant le lien social et les traditions, où l'individu est seul. Ce qui est en effet amusant, c'est de voir le malentendu au sein d'une partie de la gauche qui, voyant qu'il parlait de sexe, imaginait qu'il était un libertaire soixante-huitard. Or, *Les Particules élémentaires*, c'est le contre-roman de Mai 68 ! Si la gauche s'est radicalisée, Michel Houellebecq, lui, est bien resté le même. ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

LA DICTATURE DES RESSENTIS
EUGÉNIE BASTIÉ
240 P., PLON, 20,90 €



SALON DU LIVRE ET DE LA BD D'ILE-DE-FRANCE
Mennecy · 8 et 9 juin 2024

120 auteurs et illustrateurs à la rencontre de leurs lecteurs !
Deux journées de dédicaces, de conférences, et d'échanges.

En accompagnement de cet événement, la Ville de Mennecy fait œuvre de mécénat culturel en offrant aux auteurs débutants plusieurs possibilités de se faire connaître.

Comment débuter dans l'écriture ?
En participant au Prix Jean-Jacques Robert de la nouvelle !
Concours ouvert à tous, sans thème imposé. Les meilleurs textes sont récompensés et rassemblés dans un recueil.

Comment se faire éditer ?
En participant au concours de speed-editing !
Animation originale proposée à tout auteur de manuscrit n'ayant jamais été édité ! Le lauréat voit son œuvre publiée dans les conditions professionnelles de l'édition.

Comment se faire récompenser ?
En participant au Prix du 1er roman de la Ville de Mennecy !
Pour les auteurs de premiers romans, présentés par leur éditeur. Le Grand Prix et le Prix du Jury sont richement dotés et invités d'honneur au cours du Salon.

Renseignements : salondulivreidf@gmail.com · 01 64 98 14 20

Romance à la française

C'est sous le pseudonyme d'Emma Green, clin d'œil à la série *Friends*, qu'un duo de jeunes autrices connaît un succès croissant avec ses histoires d'amour sur fond social. Jusqu'à atteindre le million d'exemplaires vendus.

C'est une histoire à en faire rêver plus d'un. Il a suffi d'une rencontre sur les bancs de l'école de journalisme pour donner aux futures écrivaines l'envie de s'associer et d'imaginer un quotidien littéraire différent de celui d'une rédaction de journal. Emma Green, pseudonyme emprunté à la sitcom à succès *Friends* – prénom de l'enfant des personnages de Rachel et Ross –, a ainsi vu le jour. Les jeunes femmes alors âgées de 25 ans voient les prémices d'un premier roman faire surface : « *À l'époque, on publiait nos ouvrages en numérique sous forme d'épisodes, à l'image d'une série télévisée et dont la fin était toujours pleine de suspense. Les lecteurs attendaient avec impatience la suite et nous consacrions tout notre temps libre à cela* », précisent d'une voix les romancières, qui gardent le secret de leur identité. Le genre de la romance s'est imposé « *naturellement* », avec des ouvrages codifiés dont les thématiques ont elles aussi évolué : « *Aujourd'hui, notre démarche est davantage sociétale, nous disséquons les gens et nous parlons d'eux. L'histoire d'amour reste au centre de nos écrits, mais de nombreuses choses gravitent autour* », mentionnant de ce fait *Ce qui nous rend vivants*, leur dernière parution « *à la* Grey's Anatomy » qui se situe dans un hôpital. Pour les lecteurs, ce succès s'articule également autour de ce qu'elles sont depuis le départ, des « *pionnières* », comme l'exprime une lectrice de la première heure, « *dont le côté "French Touch" avait tout d'innovant au milieu des auteurs de romance américains* », créant inévitablement « *une proximité non négligeable avec les lecteurs français* ».

UNE AVENTURE NUMÉRIQUE

L'âge d'or des réseaux sociaux comporte cet avantage appréciable de faciliter la diffusion du livre et la relation entre un auteur et son lectorat. Avec plus de 96 000 abonnés sur Instagram et TikTok, le duo d'autrices publie quotidiennement du contenu au sujet de ses parutions littéraires, le tout de façon humoristique et accessible. Une manière de communiquer qui accroît volontiers le capital sympathie d'Emma Green, dont les publications sont commentées et aimées des milliers de fois. Soucieuses d'être inclusives, les jeunes écrivaines n'hésitent pas à évoquer certaines stigmatisations qu'elles condamnent, notamment la grossophobie, le racisme ou encore la transphobie. Des thématiques également présentes au sein des romans et qui ne passent pas inaperçues aux yeux des blogueurs littéraires. Côté ventes, les deux autrices se réjouissent de voir désormais régulièrement leurs romans dans les rayons de librairies indépendantes : « *On ne subit que très rarement une forme de snobisme, l'évolution des ventes est telle que les libraires proposent volontiers quelques exemplaires tandis qu'avant il fallait davantage se diriger vers une Fnac pour nous trouver. On nous dit que les lecteurs précommandent beaucoup nos ouvrages et sont soucieux de les avoir dès le jour de leur sortie.* » Cette aventure à quatre mains qui déchaîne les passions, l'attente et la curiosité semble être, pour les deux jeunes femmes, un moteur puissant de création et d'imagination, qui « *n'aboutirait à rien* » sans la ferveur de leur communauté de lecteurs omniprésente sur les salons et sur Internet. ■ **Marie Jouvin**

CE QUI NOUS REND VIVANTS
EMMA GREEN
446 P., ADDICTIVES, 17,90 €

JEAN-PHILIPPE BALTEL/ADDICTIVES

LAISSEZ-VOUS TENTER

LE RENDEZ-VOUS CULTURE TOUS LES DIMANCHE DE 9H15 À 10H

ET EN PODCAST

© Nicolas GOUHIER/Sipa Press/RTL

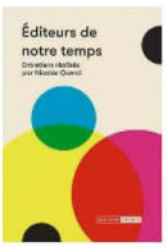
Paroles de pros

Nicolas Querci s'est entretenu avec ceux qui connaissent le mieux ce métier de passion. Il en a tiré un ouvrage riche d'anecdotes et d'enseignements sur le fonctionnement d'une maison d'édition.

Rien ne vaut la parole de protagonistes de l'édition quand ils racontent leur itinéraire ou leur métier. Sans révéler des secrets d'État, deux publications rassemblent des témoignages qui forment un tableau d'ensemble très vivant. *La Nouvelle Revue française* explore « *l'envers de l'édition* » et le recueil *Éditeurs de notre temps,* constitué de huit entretiens avec les directeurs et directrices de maisons littéraires indépendantes (avec une exception), tente « *de percer leurs secrets de fabrication* », devant le micro de Nicolas Querci. Dans *La NRF,* Erik Orsenna joue cartes sur table. Ses premiers pas au sein du « *monde enchanté* » des jeunes écrivains qui entouraient Georges Lambrichs, directeur de la collection « Le Chemin » de Gallimard, il les doit à l'une de ses filles qui était sa petite amie. Il côtoya ainsi Jacques Réda, Michel Chaillou, Jean Ristat et « *un ange, très grand, très doux, très blond, un certain Jean-Marie* [Gustave Le Clézio] ». Le texte le plus excitant (hélas court) est celui de Claire Julliard « Tribulations d'une prête-plume ». Sujet explosif ! Il aborde la relation encore plus étrange et couverte par le sceau du secret quant à l'identité des personnes, entre un auteur officiel et son écrivain fantôme renommé poétiquement « *prête-plume* ». Aller au fond des choses pour savoir. Nicolas Querci parvient au fil de riches entretiens à embrasser les questions relatives au fonctionnement d'une maison et à la publication d'un livre, du choix du manuscrit au travail sur le texte. Toutes les étapes sont passées en revue, d'une maison à l'autre. Mis en confiance, les dirigeants de Tristram, Zoé, Allia, L'Olivier, Zulma, Finitude, Corti et La Contre Allée décrivent un quotidien fait de vicissitudes et de surprises, qui est le sel de leur vie. ■

Olivier Cariguel

À lire aussi : *La Nouvelle Revue française,* automne 2023, n° 656 (152 p., Gallimard, 18 €).



ÉDITEURS DE NOTRE TEMPS
NICOLAS QUERCI
152 P., MEDIAPOP, 14 €

3 QUESTIONS À...

HERVÉ LAVERGNE

Le cofondateur de *Courrier international* lance la maison d'édition Aux Feuillantines. Deux belles découvertes ouvrent le catalogue.

Quel est le projet de la collection « Dans la bibliothèque de... » ?

Hervé Lavergne. Les ouvrages répondent à trois critères : ce sont des textes intéressants pour tous, loin d'être des curiosités réservées à des érudits, ils ont inspiré de grands auteurs et sont injustement méconnus. J'ai voulu apporter un regard inédit sur leur œuvre en mettant l'inaccessible à portée de main. Comme un chercheur de pépites.

***Qui a écrit Trixie ?* de William E. Caine figurait dans la bibliothèque de Nabokov ?**

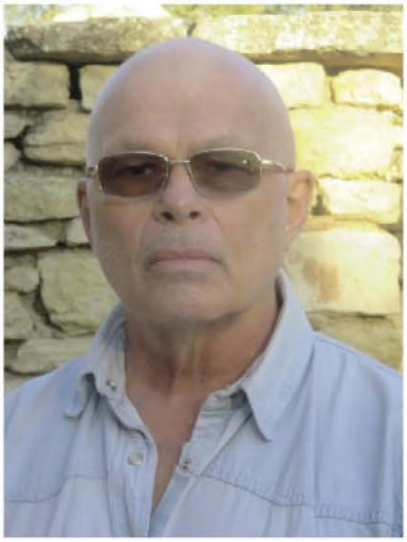
H.L. Plus précisément, par transposition, dans la bibliothèque de Sebastian Knight, un personnage du roman *La Vraie Vie de Sebastian Knight* de Vladimir Nabokov. Le roman de Caine, un excentrique anglais et auteur oublié d'une trentaine de romans humoristiques, révèle une énigme que j'explique dans une postface, fruit de mon enquête littéraire. L'héroïne, Chloé, fille d'un archidiacre qui a publié un roman sentimental écrit en secret, a selon moi inspiré Lolita.

Enfin, qui est Frederick Somner Merryweather, illustre inconnu ?

H.L. *Le Grand Livre des avares,* son anthologie illustrée de gravures et composée de portraits extravagants, a orienté Charles Dickens. Par un jeu de miroirs similaire au premier livre de la collection, un des personnages de *L'Ami commun [le dernier livre achevé de Dickens]* demande à un autre de lui lire quelques portraits des cinquante avares exhumés par Merryweather. ■

Propos recueillis par O.C.

PASCAL BASTIEN/MEDIAPOP ÉDITIONS - DR



Jourde fête

Dans le troisième recueil de ses chroniques publiées sur le site de *L'Obs* ces dernières années, Pierre Jourde s'en donne à cœur joie, tirant à boulets rouges sur toute la culture qui bouge.

Pierre Jourde fait partie de ces écrivains qui entrent dans l'arène. Tandis que d'autres restent dans leur tour d'ivoire, lui trouve naturel d'aller défendre publiquement ses principes et les causes qui lui tiennent à cœur, quitte à recevoir des coups. Quoi de plus normal pour ce boxeur amateur ? Longtemps, il a eu table ouverte sur le site de *L'Obs*. Un travail de chroniqueur dont il a tiré deux recueils, *C'est la culture qu'on assassine* en 2011 et *La culture bouge encore* en 2016. Voici le troisième, *On achève bien la culture*. Ses sujets de prédilection ? Tout ce qui est inflammable, sensible, clivant : le fanatisme, le voile islamique, le langage médiatique frelaté, les dérives d'une partie de la gauche – camp dont il se réclame, ce qui donne du poids à ses récriminations –, les nouvelles censures venues non plus de la puissance publique mais des sectateurs du wokisme, un phénomène qui, à l'époque de ces papiers, ne portait pas encore ce nom. Il a aussi la dent très dure contre les artistes « officiels », qui posent en rebelles tout en réclamant le soutien des institutions. Alors certes, on connaît déjà ces combats chers à Jourde, surtout si on a lu ses papiers sur *L'Obs*. Mais les relire en vaut la peine : c'est un régal, pour les amateurs de mauvais esprit. Pugnace, opiniâtre, il maîtrise à la perfection l'humour noir et le sarcasme. Il prend l'adversaire au col, ne le lâche pas, le pousse dans ses retranchements, en fait du petit bois. On n'est pas obligé d'être d'accord avec lui, mais force est d'admettre que dans le genre bulldozer (voyez les pages sur le trio Édouard Louis-Geoffroy de Lagasnerie-Didier Éribon !), c'est un professionnel. ■

Jean Hurtin

ON ACHÈVE BIEN LA CULTURE
PIERRE JOURDE
242 P., LÉO SCHEER, 22 €

La cuisine hors-jeu

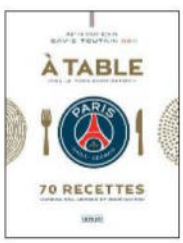
Quand les plats préférés des joueurs du PSG inspirent un livre de recettes…

Découvrant l'ouvrage, le chroniqueur de « Mauvais goût » sent déjà frétiller sa plume. Il aiguise son ire sur l'habituelle meule de sa mauvaise foi et prend la pose du sniper. Il serait en effet dommage de faire l'économie de quelques jets de napalm sur une telle ambulance. Figurez-vous la chose : le livre de cuisine du PSG ! Il s'agit même des plats favoris des dix joueurs, tous validés par Juan José Morillas Pedreño, le nutritionniste du club (c'est-à-dire le père fouettard de leurs fringales impénitentes) et repensés par David Toutain (chef parisien doublement étoilé, spécialiste ès gastronomie conceptuelle et assiette qui pense).

Las, peu d'ouvrage laissent à ce point indifférent ! Si l'ensemble est fort bien réalisé (on a les moyens de ses ambitions, au PSG), il n'y a strictement rien là-dedans. Pas la plus petite once de gourmandise. De la gastronomie plaquée, une cuisine à deux dimensions.

Après une préface verbeuse et redondante, où chef et coach n'ont que le *« partage »* à la bouche, ce volume est une suite de juxtapositions : de recettes, de produits, de photos. On nous chante l'appétit des dix joueurs, mais pas un cliché ne les montre à table, sur un marché, dans une cuisine. Grand bien nous fasse que Kimpembe aime la salade grecque, Mbappé les pâtes carbonara, Marquinhos le bar grillé, Dembélé la pizza, Donnarumma la salade de courgettes…, mais sans doute l'équipe parigo-qatari n'est-elle pas au courant qu'un ouvrage vante leurs habitudes alimentaires. Bref : un énième *goodies*. *À table avec les joueurs du Paris Saint-Germain* atteint même un tel raffinement dans le marketing qu'il confine à l'abstraction. On est dans la stratosphère du vide, dans l'antimatière. Il ne s'agit plus de mauvais goût, mais de non-goût. Soixante-dix recettes à la gloire de l'agueusie : parfait pour un covid long. ■

Nicolas d'Estienne d'Orves



À TABLE AVEC LE PARIS SAINT-GERMAIN. 70 RECETTES VARIÉES, ÉQUILIBRÉES ET GOURMANDES
DAVID TOUTAIN
189 P., AMPHORA, 24,95 €

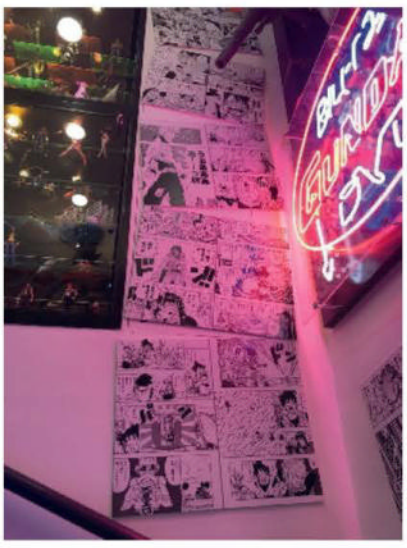
DR/LÉO SCHEER

Au rendez-vous des geeks

Situé boulevard Voltaire à Paris, Manga Story* s'est très vite imposé comme le lieu de pèlerinage privilégié des amateurs du genre.

L'histoire de Manga Story est celle d'une ascension qui a profité de deux facteurs majeurs : une localisation idéale et la démocratisation du manga. C'est aussi l'histoire d'un quartier qui a dû évoluer et s'adapter aux nouvelles tendances. Pendant des décennies, le boulevard Voltaire à Paris fut la chasse gardée d'enseignes spécialisées dans le jeu vidéo. Autre temps autre mœurs, celles-ci ont laissé place à des enseignes principalement axées autour de la « japanimation » ou se sont diversifiées dans les produits dérivés, laissant les jeux vidéo quasi à la marge. Le ratio 90 % jeux vidéo, 10 % produits dérivés s'est aujourd'hui totalement inversé. Un changement de paradigme auquel l'arrivée de Manga Story en 2012 n'est pas étrangère… loin de là !

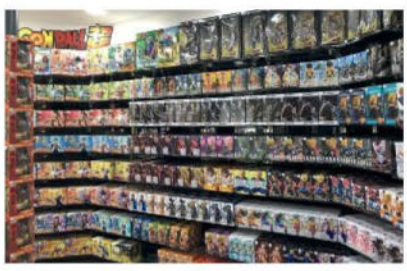
Quand on ouvre les portes de l'établissement, on est tout de suite bluffé par l'opulence des lieux. Chaque mètre carré est occupé par des figurines, sacs, t-shirts, sculptures et autres goodies entièrement consacrés à l'univers du manga. Plus qu'une boutique, Manga Story est une véritable caverne d'Ali Baba qui attire en son sein tous types de publics, du fan de *One Piece* à la recherche DU produit dérivé, au parent un peu largué cherchant à faire plaisir à son enfant. Certains viennent même de province, profitant d'une escapade parisienne, pour faire un saut dans cette véritable Mecque de la japanimation. De *Naruto* à *Bleach* en passant par *Demon Slayer* ou *Spy x Family,* il n'y a pas un titre qui ne soit pas au catalogue de cette enseigne dont le succès n'a cessé de croître depuis dix ans. Nous sommes un jeudi soir, en pleine effervescence : de nouveaux stocks sont arrivés, d'autres disparaissent, c'est le jeu des chaises musicales en mode geek. Chacun des six employés de la librairie s'affaire, bouge dans tous les sens, fait des allers-retours les bras chargés d'articles en tout genre. Sur fond de musique japonaise, David Birbes, directeur commercial du réseau Manga Story, nous accueille tout en tenant la caisse et en répondant aux demandes des clients.



UN RÉSEAU QUI S'ÉTEND

Le modèle Manga Story est un peu particulier dans la mesure où il a été très rapidement victime de son succès. Devant l'afflux massif de titres et de produits dérivés au fil des ans et l'impossibilité de tout contenir en son sein, la boutique a dû ouvrir trois enseignes supplémentaires dans le même quartier, chacune ayant sa spécificité, mais gravitant toujours autour de l'univers du manga. Située à quelques pas, l'enseigne Tsume Store by Manga Story en serait l'extension littéraire. Tapissée de titres couvrant tous les murs, la boutique propose toutes les dernières nouveautés en manga, une véritable mine d'or qui continue d'attirer du monde malgré des habitudes de lecture et d'achat qui ont diamétralement mutées avec l'émergence des webtoons et du téléchargement légal ou illégal. Plus généraliste, la boutique Manga Story se concentre davantage sur les produits dérivés, qui représentent environ 80 % de leurs stocks. Aujourd'hui, pour répondre à une demande de plus en plus forte de la part d'une clientèle qui ne peut pas forcément se déplacer à Paris, le réseau Manga Story continue de s'étendre à travers des boutiques au centre commercial Belle Épine de Thiais, à Lyon, Versailles, Créteil et bientôt Bordeaux. ■ **Ilan Ferry**

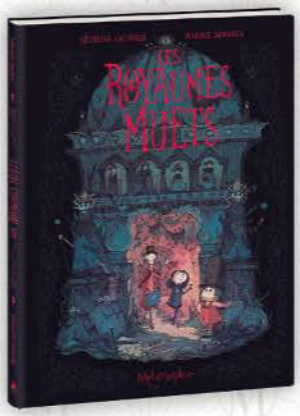
* Manga Story et Tsume Store,
13 et 13 bis boulevard Voltaire, 75011 Paris. Ouvert du lundi au dimanche de 10 heures à 19 h 30.
manga-story.fr

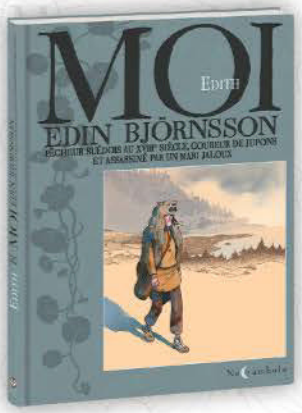


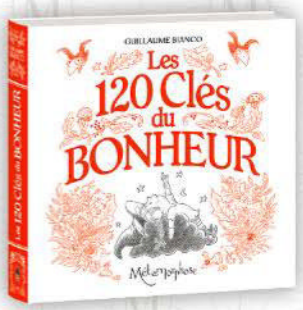
ILAN FERRY - MANGA STORY

OXYMORE ÉDITIONS

LE GOÛT DES BEAUX OUVRAGES DE BANDE DESSINÉE.
DISPONIBLES EN LIBRAIRIE :







© 2023 OXYMORE POUR M.F.

« J'ai toujours l'impression que l'écriture de scénario est un sport collectif »

Après son premier long-métrage *Les Cowboys*, le scénariste Thomas Bidegain est retourné derrière la caméra pour *Soudain seuls* d'après le roman d'Isabelle Autissier. Il revient sur quelques secrets de l'écriture scénaristique.

Vous avez écrit des scénarios originaux, notamment avec Jacques Audiard – *Un prophète, Dheepan* –, et d'autres adaptés de romans dont le film *Soudain seuls* d'après le livre d'Isabelle Autissier, que vous réalisez. Qu'est-ce qui différencie les deux exercices ?

Thomas Bidegain. Pour l'adaptation, il y a d'abord quelque chose qui plaît dans un livre ; là, c'était l'idée d'un couple sur une île déserte. Après *Les Cowboys,* j'avais envie d'un film avec un ou deux acteurs. En écoutant *Le Masque et la Plume,* j'ai entendu parler de ce livre d'Isabelle Autissier où un couple se retrouvait sur une île déserte. On a vu mille fois cette histoire de deux personnages que tout oppose. Là, c'était plus intéressant : il s'agissait de la survie de chaque personnage et de la survie du couple. Adapter se fait toujours en deux étapes : il faut écrire un premier scénario tiré du livre, ensuite un scénario tiré de ce scénario. À cette étape-là, il faut oublier le bouquin. Et à la fin, je reviens au livre en ajoutant des petits trucs… Pour au final en faire un film.

Qu'est-ce que veut dire *« pour en faire un film »* ?

T. B. Construire des rôles, oublier ce qui est trop psychologique, trop littéraire, imaginer des situations… J'ai écrit avec Valentine Monteil, une jeune scénariste formidable. C'était son premier long-métrage. Mais j'ai d'abord écrit un scénario en anglais. Je me disais qu'il y avait quelque chose d'assez universel dans ce couple pour qu'il intéresse les Américains. J'avais même un casting : Jake Gyllenhaal et Vanessa Kirby. Je les ai amenés en Islande et là, ça a été l'enfer. Jake a voulu prendre le

contrôle du projet et tout changer pour faire un *survival [film de survie].* Il a voulu racheter le scénario, mais Alain Attal, mon producteur, a dit non.

Comment s'est passé ce travail en duo ?

T. B. Je sais écrire seul, mais j'aime bien travailler avec de jeunes scénaristes parce que, souvent, ils me déstabilisent un peu. Le danger, c'est la mécanique. Appliquer toujours les mêmes recettes. Cette fois, je voulais vraiment écrire avec une femme. C'est quand même l'histoire d'un couple, il faut le point de vue, non seulement d'une femme, mais d'une femme jeune. Je trouvais ça intéressant parce que Valentine a une vision du couple complètement différente de la mienne. Cela permettait donc de ne pas tomber dans quelque chose de trop autobiographique et de confronter le point de vue d'un mâle blanc de 50 ans à celui d'une femme moderne. Ce qui a été tout de suite bénéfique,

Cela veut-il dire qu'un scénariste ne peut pas tout écrire ?

T. B. J'ai toujours l'impression que l'écriture de scénario est un sport collectif. Ça permet de tester des options très vite : les dialogues, les situations… Le but de l'écriture d'un scénario, par rapport à un livre où il y a beaucoup de psychologie, c'est d'être à la hauteur et à la même vitesse que les personnages, de comprendre là où ils en sont, de ne jamais être en surplomb par rapport à eux, de ne pas avoir d'avance… C'est très premier degré, finalement.

Aviez-vous tendance à verser dans le film de genre ? Et n'avez-vous pas eu la tentation de réaliser un vrai *survival* ?

T. B. Il y a des rendez-vous du genre : à quel moment l'intrigue est agréable, à quel moment elle est l'épouvantable… C'est toujours amusant de connaître ces étapes pour en jouer un peu. Ce qui était difficile ici, c'était de questionner constamment la survie du couple, qu'elle soit toujours le moteur de l'action. La question qu'il fallait constamment se poser était celle-ci : « Leur couple va-t-il survivre ? » ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **Soudain seuls** de Thomas Bidegain, avec Mélanie Thierry et Gilles Lellouche. En salles le 6 décembre.

LILJA JONS – LILJA JONS/TRÉSOR FILMS.

3 QUESTIONS À...

FRANÇOIS CIVIL

L'acteur est à l'affiche des *Trois Mousquetaires. Milady,* sous les traits de d'Artagnan.

À quel moment vous a-t-on proposé de participer au film ?

François Civil. Je sortais de *Bac Nord,* et j'avais envie à ce moment-là d'aller plus vers des films d'auteurs. Mais quand un tel projet arrive, difficile de dire non. D'autant que le scénario était vraiment bon. C'était drôle, enlevé, moderne. En fait, j'ai eu l'impression de lire *Indiana Jones* à travers un grand texte littéraire.

Aviez-vous lu le roman d'Alexandre Dumas ?

F.C. Je ne suis pas un grand lecteur. Ça vient peut-être d'un rejet familial. J'ai grandi au milieu des livres. Moi, il fallait que je fasse du sport, de la poterie, du théâtre. *Les Trois Mousquetaires* fait partie des lectures scolaires et je n'en avais pas un souvenir impérissable… Mais je l'ai redécouvert et j'ai adoré. Il y a de la phrase, du style, les intrigues sont denses. Dumas ne savait pas exactement où il allait parfois, donc il lançait des pistes. Un peu comme dans les séries d'aujourd'hui.

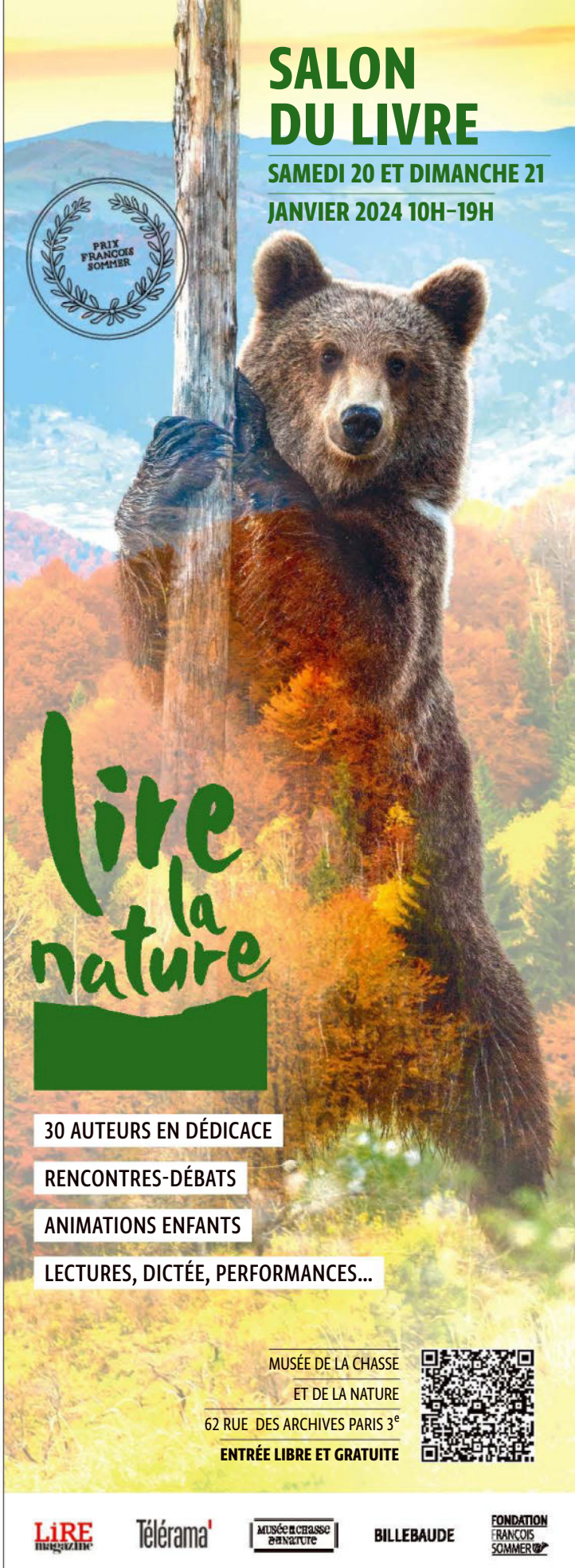
Et d'Artagnan ? Vous avez passé dix mois dans la peau d'un personnage mythique…

F.C. Il est assez fidèle au roman. Avec sa naïveté, sa pureté, son côté effronté. Très courageux, presque insouciant. Dans le premier film, il endosse l'uniforme des mousquetaires et réalise son rêve, dans le second il devient un homme. J'ai un peu ressenti le poids du mythe. Ça m'a surtout traversé l'esprit pendant la préparation quand j'ai revu les anciennes versions. Ma préférée reste celle avec Gene Kelly en d'Artagnan, bien sûr… Quelle classe ! Évidemment, notre film, c'est l'exact opposé en matière de mise en scène, d'ambiance, de personnages… Mais grâce au jeu très chorégraphié, très souple, très gracieux de Gene Kelly, le film est d'une grande beauté. J'ai aussi vu la version avec Belmondo pour la télé. Bien aussi. En fait, c'était le confinement, j'avais du temps, j'ai relu le roman et vu énormément de versions ciné. J'ai aussi beaucoup aimé celle de Richard Lester, en deux volets également. Très proche du roman. Oliver Reed, qui joue Athos, est exceptionnel. J'ai donc senti le poids de la lignée… Mais j'ai dû vite m'en débarrasser. ■

BEN KING/PATHÉ FILMS

Propos recueillis par E.L.

→ **Les Trois Mousquetaires. Milady** de Martin Bourboulon, avec François Civil, Eva Green, Vincent Cassel, Romain Duris… En salles le 13 décembre.



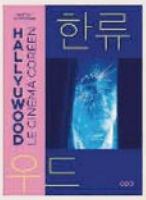
DVD

ASTÉRIX ET OBÉLIX. MISSION CLÉOPÂTRE
ALAIN CHABAT
(PATHÉ)

→ Ce monument de la comédie française méritait bien une restauration digne de ce nom ! On peut ainsi revoir l'irrésistible virée des Gaulois à Alexandrie grâce à plusieurs éditions riches en suppléments – l'une d'elles propose même un jeu de société, à savoir un quiz à sablier pour construire le palais à temps, à partir de questions sur le film… B.L.

GUERRE ET PAIX
SERGUEÏ BONDARTCHOUK
(POTEMKINE)

→ Moins connue (et glamour) que la version hollywoodienne avec Audrey Hepburn, l'adaptation soviétique du roman monstre de Tolstoï n'en est pas moins passionnante. Cette superproduction en quatre épisodes (pour plus de sept heures !), aux batailles impressionnantes, est aujourd'hui disponible dans une luxueuse édition avec, entre autres, un livre bonus signé Marc Moquin. B.L.



LIVRE

HALLYUWOOD. LE CINÉMA CORÉEN
BASTIAN MEIRESONNE
(EPA)

→ On connaît en France le cinéma coréen depuis les années 2000 grâce à Bong Joon-ho *(Memories of Murder)*, Kim Ki-duk *(Adresse inconnue)* ou Park Chan-wook *(Old Boy)*. Un cinéma passionnant qui n'a pas peur d'utiliser le film de genre pour parler de la société – voir la Palme d'or *Parasite*. Ce cinéma-là existait (évidemment) depuis toujours et Bastian Meiresonne le raconte dans ce qui est présenté comme la *« première monographie mondiale sur le cinéma coréen »*. Le travail est exceptionnel, présentant à la fois les films et le contexte historique. L'ouvrage est plutôt réservé aux amateurs et cinéphiles, mais il est si exhaustif qu'il expertise également la série à succès *Squid Game*. E.L.

Elvis versa

Le portrait de Priscilla Presley, d'après ses Mémoires, sous la caméra de Sofia Coppola. Une grande finesse formelle et psychologique.

Les films sur Elvis se suivent et ne se ressemblent pas (du tout). Ainsi, quelques mois après la version très « Las Vegas » de Baz Luhrmann – qui se concentrait sur l'idole et les manigances du colonel Parker –, voici l'histoire du King, en mode intimiste, vue du côté de Priscilla. Celle qui, adolescente, croisa le chemin de la star alors bidasse dans une caserne en Allemagne, avant de l'épouser. Et d'être ensuite cantonnée à la maison, de connaître des hauts et des bas dans l'attitude amoureuse de son mari et de tomber dans l'abus de substances chimiques. Basé sur les Mémoires de celle-ci *(Elvis et Moi)* – elle est d'ailleurs productrice associée –, *Priscilla* n'en est pas moins un pur film de Sofia Coppola, dans la lignée de *Marie-Antoinettte* ou de *Virgin Suicides*. Élégant dans sa forme, audacieux dans ses partis pris (notamment la quasi-absence des chansons de Presley !), le long-métrage décrit subtilement les mécanismes de cette relation toxique (avec un portrait plus que nuancé du chanteur…), jusqu'à l'émancipation (génial dernier plan). Et comment ne pas saluer la performance de Cailee Spaeny dans le rôle-titre, justement primée à la Mostra. ■ **Baptista Liger**
(En salles le 3 janvier)

La loi du Seigneur

En décembre 2020, l'avocat Richard Malka plaidait lors du procès des attentats de janvier 2015. Un an plus tard, sa plaidoirie sortait en librairies sous le titre *Le Droit d'emmerder Dieu*, évoquant le principe qu'il défendait. *Dieu peut se défendre tout seul* est l'adaptation ou, plus exactement, les coulisses de cette plaidoirie doublée d'un portrait de l'avocat. Isabelle Cottenceau a réussi à trouver une forme cinématographique à un texte qui, par définition, n'en a pas. Malka lit l'ébauche de son texte ; Malka discute avec ses collaborateurs, Malka défend ses idées sur les plateaux télé ou à la radio… et, pendant ce temps-là, la réalisatrice le suit et donne à ce documentaire les respirations nécessaires pour comprendre le cheminement d'une défense claire et argumentée. ■ **Éric Libiot**
(En salles le 10 janvier)

ET AUSSI…

À l'origine, il y a un manga de Tsuchika Nishimura, *La Concierge du grand magasin* ; à l'arrivée, un joli dessin animé, *Le Grand Magasin*, signé Yoshimi Itazu, auteur du très plaisant *Miss Hokusai*. L'histoire d'une jeune apprentie concierge dans un grand magasin un peu particulier puisque les clients sont des animaux, de toutes tailles, de toutes plumes et de tous poils, dont les demandes sont semblables à celles des humains. Au-delà de l'anthropomorphisme, ce dessin animé, visible pour les jeunes enfants à partir de 5 ans, fonctionne comme un récit d'apprentissage dans lequel sont mises en avant la transmission, la tolérance et l'ouverture d'esprit. Sur un mode singulier et attrayant. ■ E.L.
(En salles le 10 janvier)

Acteurs au sommet

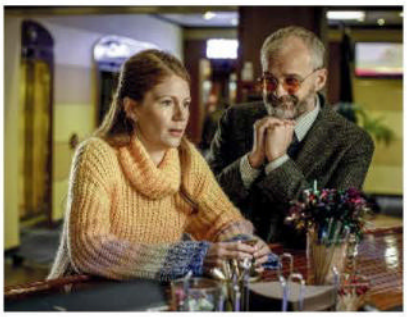
L'incandescente Sophie Marceau et le flamboyant Vincent Dedienne élèvent haut l'art du jeu dans deux pièces qui mettent en ce moment le public en feu.

Après douze ans d'absence, Sophie Marceau est de retour sur les planches. Qui l'a incitée ? Audrey Schebat, l'autrice de *La Note* ? Son partenaire, le subtil François Berléand ? Le besoin de se confronter, de nouveau, directement à son public ? Peu importe : elle est là, sur scène, dans la splendeur gracieuse de sa maturité, à défendre un texte qui lui va comme un gant, où elle peut à la fois exprimer sa drôlerie, jouer de sa séduction, rappeler la précision, l'aisance et la générosité de son jeu, et exhaler la mélancolie qui s'empare souvent des femmes de 50 ans. Un jour où elle rentre inopinément chez elle, Maud (Sophie Marceau), pianiste de renom, trouve son mari (François Berléand), une corde au cou, prêt à se pendre. Contre toute attente, elle se met à l'engueuler, trouvant inadmissible qu'il n'ait pas laissé un mot pour expliquer son geste. Le drame vire à la comédie, le public est hilare. Ces deux acteurs-là sont tellement bons qu'on en oublie la paresse de la mise en scène et les faiblesses de la pièce. C'est un triomphe !

Autre succès phénoménal : *Un chapeau de paille d'Italie* d'Eugène Labiche au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Un dénommé Fadinard se marie. C'est le jour que choisit son cheval pour manger le chapeau de paille d'une femme adultère, qui, illico, en réclame une copie. Une course effrénée s'engage, absurde et hilarante. À son meilleur, Labiche a inspiré à Alain Françon une mise en scène inventive, moderne, réglée au cordeau pour une troupe de talent, emmenée par un Vincent Dedienne époustouflant dans Fadinard. Un spectacle magistral, dopé par la musique en live de Feu ! Chatterton. ■ **Dominique Poncet**

→ **La Note** de et mis en scène par Audrey Schebat. Théâtre des Bouffes Parisiens (Paris 2e), jusqu'au 31 décembre. Texte publié aux éditions L'Avant-scène théâtre.
→ **Un chapeau de paille d'Italie** d'Eugène Labiche, mise en scène d'Alain Françon. Théâtre de la Porte-Saint-Martin (Paris 10e), jusqu'au 4 janvier.

Un enquêteur peut en cacher un autre



Parfaite pour l'hiver, *Agatha Christies Hjerson* exploite avec habileté l'œuvre de l'autrice et l'univers du *cosy mystery*.

À première vue, rien ne distingue Sven Hjerson des autres fins limiers créés par Agatha Christie. À la différence près que celui-ci n'est pas directement issu de l'imagination de l'écrivaine, mais de celle d'Ariadne Oliver qui, elle, est un personnage créé par Agatha Christie. Autrice de romans policiers et amie d'Hercule Poirot, elle est apparue dans plusieurs romans avant de prendre les traits de l'actrice Tina Fey dans *Mystère à Venise* de Kenneth Branagh. *Agatha Christies Hjerson* est donc la première adaptation basée sur un détective fictif imaginé par une écrivaine fictive ! Une idée aussi saugrenue qu'originale que l'on doit aux producteurs de *Midsommar,* lesquels se sont associés à une équipe de choc pour insuffler légèreté et modernité aux aventures de ce drôle d'enquêteur ! Comme toute bonne série policière qui se respecte, l'intérêt d'*Agatha Christies Hjerson* ne réside pas tant dans ses intrigues que dans la dynamique de son duo vedette. Ici, le cynisme et la rigueur de Hjerson s'accordent merveilleusement avec l'optimisme et l'énergie de la pétillante Klara Sandberg, productrice de téléréalité collant aux basques du détective dans l'espoir qu'il soit la vedette de sa prochaine émission. Pour le reste, la série coche efficacement toutes les cases du *cosy mystery* tel qu'on l'aime avec son lot de meurtres mystérieux dans des cadres bucoliques où ragots et personnages atypiques se bousculent au portillon. Sans révolutionner le genre, cette incursion suédoise dans l'univers d'Agatha Christie fait office d'agréable sucrerie détonnant agréablement avec la noirceur inhérente aux polars nordiques. ■ **Ilan Ferry**

→ À partir du 17 décembre sur Série Club.

JEANLOUISFERNANDEZ/PORTE-SAINT-MARTIN – JOHAN PAULIN/TV4 & C.MORE

Zombies et sentiments

Ce roman graphique tout en finesse et émotion offre un nouveau souffle à la saga *The Walking Dead*.

Déclinée sur de multiples supports, la franchise *The Walking Dead* n'a pas fini de dire son dernier mot malgré l'arrêt de la série matricielle. Ainsi, après *Dead City, Daryl Dixon* et *The One Who Lives,* déclinaisons télévisuelles consacrées à certains personnages, c'est au tour des librairies de voir l'univers créé par Robert Kirkman envahir ses rayonnages. Avec *Clementine,* la franchise franchit un nouveau cap en prenant des atours plus intimistes. On y suit les aventures de Clementine, jeune fille de 17 ans dont la route va croiser celle d'un jeune amish, Amos, et d'un groupe d'adolescents bien décidés à trouver refuge dans une station de ski du Vermont. Mais plus que les impitoyables rôdeurs, ce groupe d'infortune va devoir affronter des conditions climatiques extrêmes tandis que la naissance de sentiments parfois contradictoires va mettre l'unité de leur bande à rude épreuve. Si le personnage de *Clementine* vous dit quelque chose, c'est normal puisqu'il s'agit de la jeune héroïne du jeu vidéo *The Walking Dead* édité en 2012 et dans lequel le joueur incarnait Lee, un homme au passé mystérieux protégeant une petite fille du nom de Clementine. Désormais adolescente, cette dernière doit composer avec l'absence de son protecteur et devenir à son tour la gardienne d'autres enfants. Il fallait bien toute la sensibilité de Tillie Walden, prodige de la bande dessinée révélée avec son touchant *The End of Summer* en 2015, pour raconter avec la pudeur nécessaire ce récit initiatique au pays des zombies. Aussi singulier soit-il, *Clementine* reprend tous les ingrédients propres à la saga, dosant avec intelligence l'horreur et l'intime pour se muer en récit de survie poignant, allégorie sur la résilience et l'humanité dans un monde en pleine déliquescence. ■ **Ilan Ferry**

WALKING DEAD. CLEMENTINE T. 1 (ID.)
TILLIE WALDEN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS), 250 P., DELCOURT, 18,95 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL DRACULA

TILLIE WALDEN/DELCOURT 2023 - BOLL

CAPTURE D'ÉCRAN YOUTUBE

3 QUESTIONS À...

CHARLES-HENRY DE LA LONDE

Le président de la Fondation Voltaire évoque le concours Les Mots en or, à l'occasion de sa cinquième édition.

Comment est né ce concours ?

Charles-Henry de La Londe Cela s'est fait simultanément avec la création de la Fondation Voltaire, émanation du Projet Voltaire, qui est un outil de remise à niveau en français. L'enjeu était d'œuvrer pour l'égalité des chances par le biais de la maîtrise de la langue et pour les plus jeunes. C'est pourquoi le concours s'adresse à des élèves de 11 à 16 ans, donc de la sixième à la seconde, dans tous les pays francophones ou francophiles. L'année dernière, il y avait 23 000 inscrits, dans 55 pays, par un millier d'enseignants.

Quelles sont les phases du concours ?

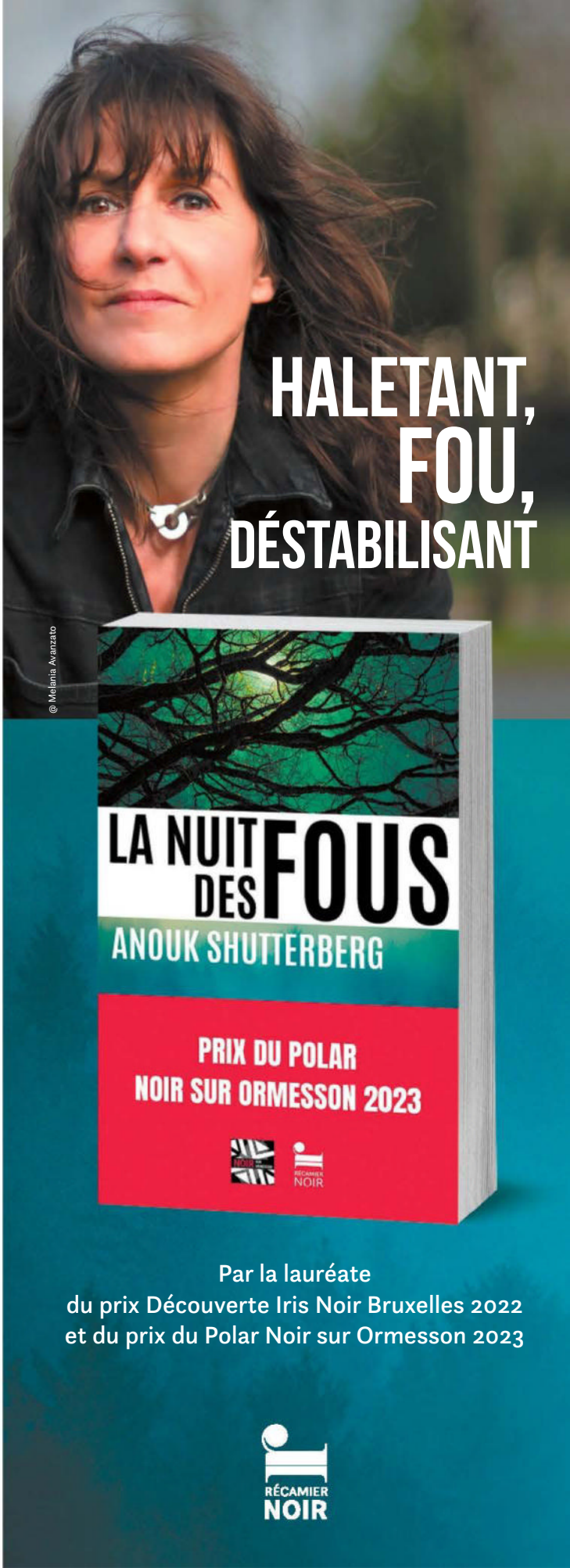
C.-H.D.L.L. Les inscriptions sont ouvertes depuis le 1er septembre et le seront jusqu'au 31 décembre. Les élèves ont déjà pu commencer à s'entraîner. Ils ont découvert un corpus de 150 mots de vocabulaire, adapté à chaque niveau. Pour cette édition et en cette année olympique et paralympique, la thématique choisie est le sport. À partir du mois de janvier, on ajoute des ressources complémentaires : des vidéos, des podcasts, des nouvelles à lire. En mars, les enseignants vont organiser des qualifications au sein de leur établissement. Il y aura ensuite un classement international qui déterminera les 25 équipes qui se retrouveront en demi-finale – cinq équipes par niveau.

Comment les élèves considèrent-ils ce concours ?

C.-H.D.L.L. Ils le considèrent de manière très positive. C'est très stimulant, pour eux, de voir qu'ils vont affronter des équipes canadiennes, sénégalaises, indonésiennes, etc. Les lauréats ont aussi une sortie scolaire (d'une valeur de 1 000 euros) à la clé. Enfin, c'est une compétition par équipe, et ceci change beaucoup de choses : tout le reste de l'année, les épreuves et les notes sont individuelles…■

Propos recueillis par Hubert Artus

lesmotsenor.org/presentation



LE COMPTE INSTAGRAM

La.nuit.sera.mots

→ Martin, Genevois de 27 ans, aime les livres et ça se voit. Sur son compte, il partage à ses plus de 150 000 abonnés des conseils de lecture incarnés mêlant classiques et romans contemporains.

LE PODCAST

L'Affranchie

→ Librairie bien connue des Lillois, notamment pour sa sélection d'ouvrages féministes, L'Affranchie propose une série d'entretiens avec des autrices inspirantes. Parmi les dernières invitées : la romancière Chloé Delaume et l'essayiste Rose Lamy.

LE DOCUMENTAIRE

Joyce Carol Oates, la femme aux cent romans

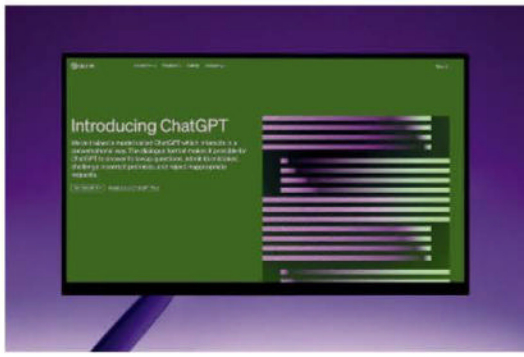
→ Après d'âpres négociations, Stig Björkman a convaincu l'autrice de se confier à lui. Résultat, un premier portrait filmé de la reine de la littérature américaine, qui se dévoile avec pudeur et nous ouvre les portes de son œuvre tentaculaire.

L.D.

ChatGPT : la résistance s'organise

Signe que les écrivains ne lâcheront rien face à l'agent conversationnel, quelques-uns outre-Atlantique ont déposé une plainte, certes symbolique, contre la start-up OpenAI.

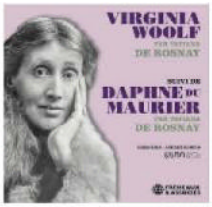
C'est un combat de David contre Goliath, mais la démarche a tout d'un symbole et marque les esprits au moment de conclure une année qui aura vu l'invasion définitive de l'intelligence artificielle dans nos vies et dans nos arts. Il y a quelques semaines, dix-sept auteurs parmi les plus célèbres et les plus acclamés de la littérature américaine se sont associés à la Guilde des auteurs, organisation syndicale emblématique outre-Atlantique, pour porter plainte contre OpenAI, créateur de ChatGPT. L'auteur de *Game of Thrones* George R.R Martin, John Grisham, Jodi Picoult ou encore Michael Connelly accusent le robot conversationnel d'avoir puisé illégalement et sans permission dans leurs œuvres le matériel nécessaire à son développement. Pour perfectionner leur outil et lui permettre de répondre aux demandes toujours plus poussées des utilisateurs, les concepteurs de ChatGPT ont en effet besoin de le nourrir avec des textes préexistants. Avec leur intrigue, le développement des personnages, l'analyse de la psyché humaine, etc., les romans apparaissent ainsi comme des cibles



idéales. Dans un communiqué cinglant, Mary Rasenberger, le PDG de la Guilde des auteurs, appelait les autorités à la raison : « *Pour préserver notre littérature, les écrivains doivent avoir la capacité de contrôler si et comment leurs œuvres sont utilisées par l'IA générative.* » Un pan entier de législation est à inventer face à une innovation qui ne fait qu'évoluer. Le combat juridique s'annonce interminable et il y a fort à parier que l'issue ne sera pas favorable aux romanciers. ■

Léonard Desbrières

• LIVRES AUDIO



***VIRGINIA WOOLF* suivi de *DAPHNÉ DU MAURIER* DE TATIANA DE ROSNAY**
INTERPRÉTÉ PAR L'AUTRICE (FRÉMEAUX & ASSOCIÉS)

■ Sous la direction artistique d'Audrey Siourd et de Grimm & Co, ce voyage littéraire dans l'intimité des deux écrivaines qui ont le plus compté pour elle est signé Tatiana de Rosnay. L'autrice franco-anglaise fait revivre des paysages et des lieux emblématiques, mais évoque également des sources d'inspiration et la mystérieuse fabrique de l'imaginaire.

***TRISTE TIGRE* DE NEIGE SINNO**
LU PAR L'AUTRICE (ÉCOUTEZ LIRE GALLIMARD)

■ Déjà lauréat de nombreux prix et présent sur les dernières listes du Goncourt comme du tout nouveau prix Gisèle-Halimi, *Triste tigre* constitue la surprise de cette rentrée d'automne. Ce livre autobiographique troublant sur l'inceste apparaît littéralement augmenté par la propre lecture de Neige Sinno, dont la voix confère une puissance supplémentaire au texte original.

LE SECRET DE LA LICORNE
COPRODUITE PAR FRANCE CULTURE, TINTINIMAGINATION ET LA COMÉDIE-FRANÇAISE

■ Sixième saison de la série « Les Aventures de Tintin », cette adaptation de l'album *Le Secret de la Licorne* accompagnée par l'Orchestre national de France, réalisée par Benjamin Abitan et adaptée par Katell Guillou, prouve avec une grande virtuosité que la bande dessinée qui s'écoute a un bel avenir devant elle.

Christophe Rioux

ANDREW NEEL/PEXELS

Abonnez-vous à LIRE magazine

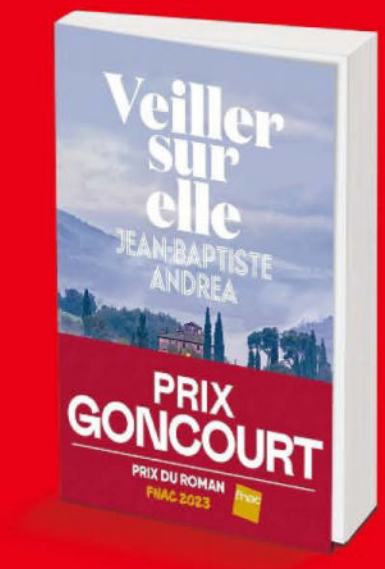
1 AN D'ABONNEMENT 10 NUMÉROS

49€ SEULEMENT

+

EN CADEAU
Le prix Goncourt ou le livre de l'année de Lire Magazine

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle



VEILLER SUR ELLE
de **JEAN-BAPTISTE ANDRÉA**

OU

L'ENRAGÉ
de **SORJ CHALANDON**

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale : 1 AN :

☐ 10 numéros + *Veiller sur elle*, prix Goncourt 2023 pour 49€ seulement

☐ 10 numéros + *L'enragé*, livre de l'année de Lire Magazine pour 49€ seulement

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire

Ne payez rien maintenant, nous vous envoyons un lien sécurisé pour payer par CB (votre e-mail est nécessaire)

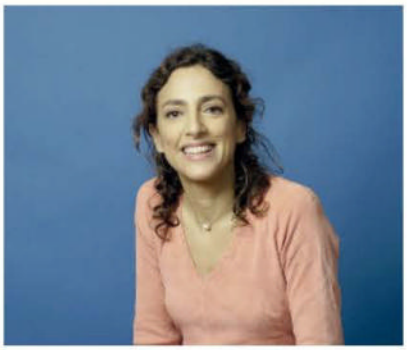
Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_|_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/03/24 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OMLM525

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 20 RUE ROUGET DE LISLE, 92130 ISSY LES MOULINEAUX



La bonne conscience est-elle la meilleure conseillère?

La journaliste Anna Cabana pointe ici les faux-semblants adoptés par les personnalités publiques. Cinglant et tendre à la fois.

Nietzsche aurait écarté la question, trouvant conformiste la notion même de bonne conscience, contrairement à Kant, adepte de la philosophie morale. Quant à Dostoïevski, qu'en aurait-il été de son personnage Raskolnikov, si la conscience de ce dernier ne l'avait pas aussi génialement torturé? Et quid de *La Nausée* de Sartre si la conscience de soi et la bonne conscience n'y étaient pas sources d'angoisse existentielle?

Dans ces chroniques personnelles, Anna Cabana part plutôt des exemples de personnalités publiques et des faux-semblants qu'elle a pu observer lorsqu'il s'est agi pour elles de se donner bonne conscience. Autant de portraits sans concession, où la gestuelle des corps autant que les mots répondent à la problématique, et où les piques verbales servent surtout à pointer avec plus de précision les comportements cherchant, dans la bonne conscience, « *l'alibi de tous les conformismes* ».

Quand en 2011 éclate le scandale sexuel de Dominique Strauss-Kahn, les médias veulent lui coller une mine coupable, « *défaite* », « *blême* » et « *hagarde* » alors que l'autrice ne voit dans son attitude, qu'une « *détermination indignée* ». Quelle comédie de circonstance avait-on voulu lui faire jouer! Au tour d'Emmanuel Macron, lors de sa campagne de 2017, plein d'« *arrogance autoréalisatrice en mouvement permanent. Qui a grand besoin, pour sa propre régénération, de la bonne et de la mauvaise conscience. Mais uniquement de celles des autres!* ». Voilà qui se confirme lorsque le chantre du « en même temps » donne au terrorisme une explication sociologique afin de se donner lui-même bonne conscience. Mais nous retrouvons Cabana plus tendre, lorsqu'elle dépeint un Finkielkraut et un Mélenchon discourant, en 2014, sur la cause animale devant un bon steak, puis trinquant à la mauvaise conscience. Chacun s'arrange comme il peut avec cette drôle de conseillère. ■ **Simon Bentolila**

LES COMÉDIES DE LA BONNE CONSCIENCE
ANNA CABANA
192 P., BOUQUINS, 20 €

Comment un astronaute naît-il?

De son enfance jusqu'à la Station spatiale internationale, Thomas Pesquet se livre dans une autobiographie qui rend l'homme encore plus admirable.

C'est par une confidence que Thomas Pesquet commence son autobiographie: enfant, et même adolescent, il ne rêve pas d'être astronaute – c'est encore moins un objectif professionnel. Au lycée, quand on lui demande quel métier il souhaite exercer, la réponse est invariable: pilote de chasse. « *C'est mon idée fixe du moment, la quintessence en matière de héros, faute de mieux.* » Bac en poche, il rejoint Maths Sup-Maths Spé. Il devient « *un besogneux plus compétitif que jamais* », et ça paye: il est premier de sa classe. Après cette case prépa, Thomas Pesquet met tout en œuvre pour devenir pilote – pilote de ligne et non pilote de chasse, finalement – avec entre-temps un passage comme ingénieur au CNES.

Il faut attendre 2008 pour la « petite annonce » qui change tout: l'Agence spatiale européenne recrute une nouvelle promotion d'astronautes. « *Ça a l'air sympa, mais plutôt pour les supermans, non?* », répond Thomas Pesquet à son ami Laurent, qui le pousse à postuler. On sourit à ce passage, car on connaît la suite. En partie du moins: à côté des péripéties vécues par le candidat au fil de son recrutement et de sa préparation, les *Hunger Games* imaginés par Suzanne Collins ressemblent presque à des vacances.

Mais limiter le parcours de Thomas Pesquet à celui d'un surhomme ne serait pas faire honneur à l'homme. Tout au long de son ouvrage, il renvoie l'imaginaire à la réalité: même dans la vie d'un (futur) astronaute, il y a une forme de normalité. Un quotidien, une enfance, des doutes, des espoirs. Des parents, qui forment le « *véritable premier étage* » de sa fusée. Une histoire d'amour avec Anne Mottet, aussi, important fil rouge de l'ouvrage, digne des meilleures comédies romantiques. Un astronaute naît les deux pieds sur Terre. Le décollage démarre par le souffle d'une petite voix intérieure: « Pourquoi pas toi? » ■ **Marcus Dupont-Besnard**

MA VIE SANS GRAVITÉ
THOMAS PESQUET
420 P., FLAMMARION, 24 €

CYRILLE GEORGE JERUSALMI/BOUQUINS – PASCAL ITO/FLAMMARION

AU CAFÉ LITTÉRAIRE

STÉPHANIE HOCHET

Emma Bovary

de *Madame Bovary* de Gustave Flauvert

Bien sûr que sa beauté vous saute au visage et trouble, quand bien même son regard inquiet parcourt la pièce et que sa voix tremble – de douleur ou de tristesse. L'empoisonnement a laissé sur ses lèvres une tache noirâtre que j'essaie de ne pas fixer.

— Chère madame Bovary, je me suis demandé quelle petite fille vous avez été.

— Ai-je beaucoup changé ? Je ne le crois pas. Il me semble avoir toujours attendu mon rôle. Mes amies annonçaient qu'elles auraient trois enfants et un chien. Moi, je n'annonçais rien, je regardais mes chimères.

— Un rôle ? Vous sentiez-vous actrice ?

— J'avoue que je m'observais et imaginais le regard des autres sur moi. C'était intenable et irrésistible. Même durant l'amour avec Rodolphe et Léon…

— Et avec votre mari ?

— Avec lui, ma prestation était aussi exaltante que notre vie grisâtre. J'étais intoxiquée par ses conversations fades et ses manies de petit monsieur convenable.

— Il voulait votre bien.

— Hélas.

— Je ne peux pas ne pas vous poser de questions sur vos lectures. Quelles sont vos héroïnes préférées ?

Elle pousse un long soupir et répond dans une rêverie :

— Jeanne d'Arc, Héloïse, Agnès Sorel, la Belle Ferronnière et Clémence Isaure…

— Ah oui ! Je me souviens de ce passage sublime : « Ce n'étaient qu'amours, amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue à tous les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages… »

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion ! répond-elle avec humeur.

Je me mords les lèvres : les personnages des romans ignorent dans quels termes leur créateur a parlé d'eux. J'imagine que découvrir avec quels mots leur nature et leur imagination ont été révélées peut être un choc. Je baisse la tête sur mes notes.

— Peut-il y avoir une Madame Bovary moderne ? Quelle femme serait-elle ?

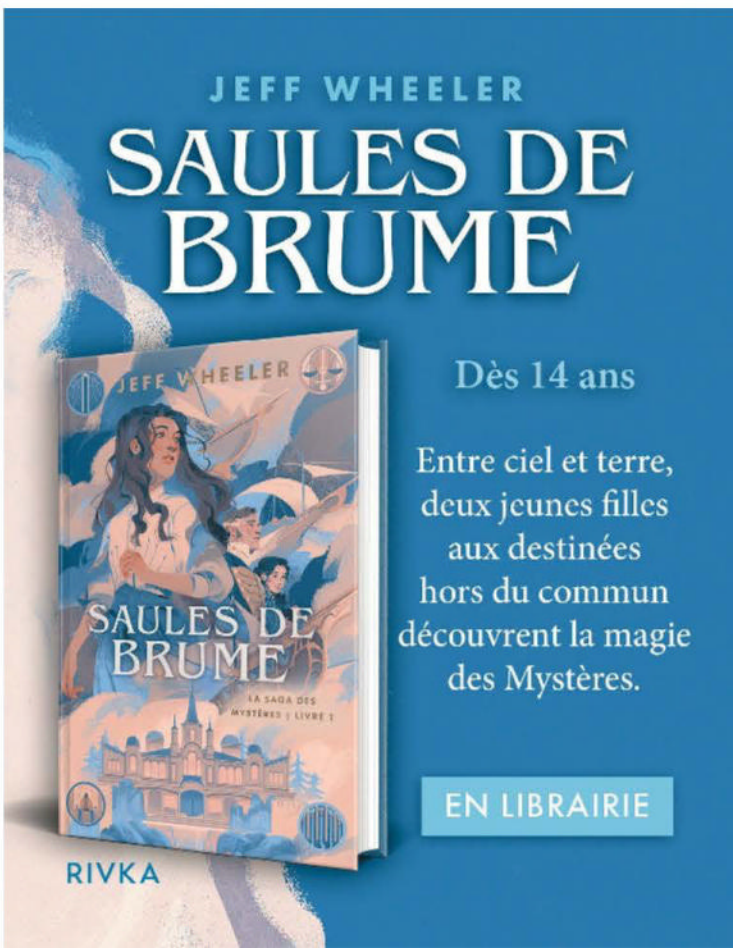
— Il y a beaucoup de Madame Bovary aujourd'hui. Ce qui change, c'est la nature de ses fantasmes. La Bovary d'aujourd'hui se rêve *executive woman,* surtout pour le costume, l'allure, le récit qui va avec. Il y a Bovary dès qu'il y a insatisfaction romanesque.

— Avez-vous encore des secrets ?

— Je pense en avoir un certain nombre. Ainsi, mes yeux ne sont pas de la même couleur. Et cela, personne ne le remarque.

En effet, je n'avais pas remarqué.

AUDREY SOVIGNET

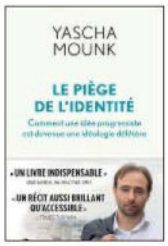


Le difficile réveil du progressisme

Dans son brillant dernier essai, le politologue Yascha Mounk propose un kit de survie contre les excès du wokisme et l'obsession identitaire.

Mais que s'est-il passé pour que des progressistes en viennent à réclamer des limitations à la liberté d'expression ? Pour que des professeurs d'université s'autocensurent ? Pour que des traducteurs s'excusent de traduire des auteurs d'une autre couleur ? Au mot « wokisme », Yascha Mounk préfère l'expression de « *synthèse identitaire* », un mouvement à l'œuvre dans les pays anglo-saxons mais également en France. Il cherche à comprendre comment des intellectuels de gauche en arrivent à défendre un système de pensée en contradiction avec leurs idéaux. Toujours très pédagogique, le politologue au succès mondial revient sur la genèse de cette pensée et explique son exceptionnelle viralité. En moins de dix ans, elle est passée des amphithéâtres aux réseaux sociaux en passant par les médias et les grandes entreprises : « *the great awokening* » (« le grand réveil ») selon l'expression de Matthew Yglesias. Cette synthèse identitaire se revendique de Foucault et pourtant il ne s'y retrouverait, selon Mounk, pas du tout. Partant d'une idée consensuelle – la lutte contre les inégalités –, les promoteurs de cette pensée ont créé une machine de guerre qui se retourne contre son objectif. En imposant l'identité au cœur du politique, la synthèse identitaire empêche de comprendre la complexité du monde, entrave la rencontre avec l'autre. Elle ne va pas triompher, mais ne risque pas de disparaître non plus, estime l'auteur. Les universalistes progressistes doivent donc cesser de contempler sa propagation sans oser répliquer. En conclusion, l'auteur donne des clés pour savoir y répondre. Ce livre est une tentative réussie de réarmement intellectuel de la gauche. ■

Jean Hurtin



LE PIÈGE DE L'IDENTITÉ
YASCHA MOUNK
196 P., L'OBSERVATOIRE, 25 €

• MUSIQUE

Bach avec mention

L'ouvrage de René Belletto est un hymne au compositeur le plus génial qui fût.

« *Si toute notre littérature musicale venait à disparaître, ce serait chose fort douloureuse, mais si Bach disparaissait, je ne pourrais pas m'en consoler.* » Ces mots de Brahms illustrent la vénération nourrie par de nombreux créateurs à l'égard du Cantor de Leipzig. René Belletto les rappelle dans un ouvrage sobrement intitulé *Jean-Sébastien Bach*, hommage au compositeur le plus génial de toute l'histoire de la musique. Musicologue et grand passionné, l'auteur évite l'écueil de la biographie (et de la redite !) mais livre une série de méditations virant à l'aphorisme dans de brefs chapitres. Des éléments saillants de la vie de Bach sont mis en exergue, notamment l'importance des femmes dans sa vie : sa mère, disparue alors qu'il n'avait que 9 ans, Maria Barbara, mère de ses sept premiers enfants et morte prématurément, puis Anna Magdalena, qui lui en donna treize autres. Les grands amoureux du langage universel de Bach trouveront surtout dans ce texte de nombreuses formules qui embrassent avec finesse l'univers infini du compositeur allemand. Et les mélomanes encore hermétiques à la fugue et au contrepoint entendront certainement un appel vibrant à se plonger dans les méandres d'une œuvre absolument fascinante. ■

Aude Giger

JEAN-SÉBASTIEN BACH
RENÉ BELLETTO
112 P., P.O.L., 14 €

Symphonie littéraire

L'écrivain, musicien et chanteur Mathias Malzieu réunit sous une même couverture les œuvres qui ont associé son nom à la littérature : *La Mécanique du cœur*, *Journal d'un vampire en pyjama* ou encore *Maintenant qu'il fait tout le temps nuit sur toi…* En 1 600 pages, *L'Extraordinarium* ramasse tout un univers poétique, lié par une série d'« interhistoires » inédites. Chez l'auteur, la musique n'est jamais loin du texte – on la retrouve dans un album qui accompagne l'ouvrage, enregistré par son groupe Dionysos. ■

A.G.

L'EXTRAORDINARIUM
MATHIAS MALZIEU
1 600 P., LE LIVRE DE POCHE/MAJUSCULES, 29,90 €

BEOWULF SHEEHAN/L'OBSERVATOIRE

3 QUESTIONS À... YVES DOUET

Le directeur littéraire du festival Impressions d'Europe organise les rencontres néerlandaises et flamandes, du 8 au 11 décembre.

Quelques mots sur Impressions d'Europe ?

Yves Douet. Impressions d'Europe est une structure associative qui, depuis seize ans, s'évertue à mettre en valeur la beauté de la littérature européenne dans la ville de Nantes. Avec l'idée d'un balancier Nord-Sud pour explorer la richesse et la diversité d'un continent chargé d'Histoire. Nous avons organisé les rencontres littéraires nordiques il y a deux ans, célébré l'Italie l'année dernière. Aujourd'hui, nous partons à la découverte des Flandres et des Pays-Bas, et ce sera l'Espagne l'année prochaine. Avec, à chaque fois, le même enchantement.

Pourquoi avoir choisi la littérature flamande et néerlandaise ?

Y.D. C'est une découverte extraordinaire. Nous ne cessons de nous extasier devant la puissance de cette littérature injustement méconnue. Sur des sujets comme l'Europe, le passé colonial ou l'écologie, aucune littérature n'atteint cette clairvoyance-là. Si je devais la résumer, ce serait un mélange rare de poésie et de politique.

Comment avez-vous imaginé la programmation ?

Y.D. Les plus grands auteurs seront là. Stefan Hertmans, David Van Reybrouck ou encore Geert Mak. Mais nous avons également voulu réunir de jeunes talents comme Lize Spit ou Anne Eekhout, et déborder du cadre littéraire. Grâce à la scénographie d'abord. Avec le plasticien et graphiste néerlandais Rik Bas Backer. Puis grâce à deux expositions, l'une consacrée à Bart Koetsier, qui peint les capitales européennes de nuit ; l'autre en lien avec notre grand débat sur les colonies néerlandaises, consacrée à l'illustrateur Peter Van Dongen, auteur de *Rampokan* et nouveau dessinateur de *Blake et Mortimer*. ■

Propos recueillis par Léonard Desbrières

Impressionsdeurope.fr

Nicolas de Staël, l'art à vif

La rétrospective du Musée d'art moderne rend hommage à l'une des figures majeures de la scène artistique d'après-guerre.

« *C'est si triste sans tableaux, la vie, que je fonce tant que je peux* », affirmait Nicolas de Staël (1914-1955). Sans aucun doute la plus bouleversante de la rentrée parisienne, l'exposition retrace le destin tragique de l'artiste, qui a constamment hésité entre figuration et abstraction. Il a mené une carrière fulgurante mais prolifique, motivé par la recherche et l'expérimentation. Malgré une trajectoire jalonnée de malheurs depuis sa naissance à Saint-Pétersbourg : exil de ses parents en Pologne, orphelin à 8 ans, disparition de Jeannine Guillou, sa première compagne.

Enfin, il nourrit une passion destructrice pour une femme mariée, Jeanne Polge, qui le submerge et le mène au suicide. Dans une scénographie qui privilégie l'épure, le parcours dévoile 250 toiles, travaux graphiques, photographies et correspondances pour retracer une œuvre puissante, irradiée par la couleur, qui témoigne de son talent à éprouver les techniques et les formats. Remarquable. ■ **Gabrielle Martin**

→ **Nicolas de Staël** Musée d'art moderne (Paris, 16e), jusqu'au 21 janvier. Catalogue édité par Gallimard, 240 p., 42 €.
mam.paris.fr

DR

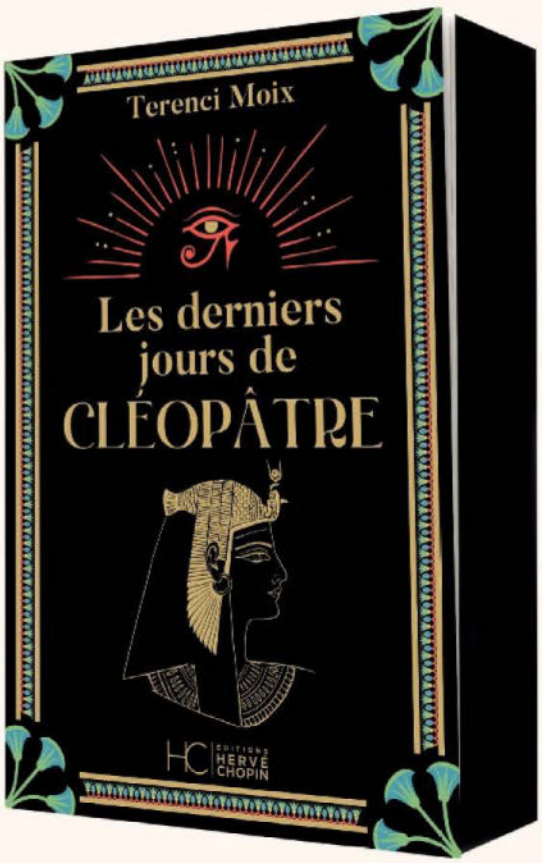
PARIS SE MET AU VERT

La 6e édition de Lire la nature aura lieu les 20 et 21 janvier au sein du magnifique musée de la Chasse et de la Nature.

Organisé dans le cadre des Nuits de la lecture, le salon Lire la nature se tiendra comme chaque année au musée de la Chasse et de la Nature, dans le quartier historique du Marais à Paris. Une série d'animations, de conférences, de lectures et autres dictées pour les plus jeunes feront dialoguer et se rencontrer art, littérature, science et environnement. Parmi la trentaine d'auteurs invités : Lauren Bastide, Tahar Ben Jelloun, Laurent Petitmangin, Olivier Poivre d'Arvor, Sylvain Coher. La remise du prix littéraire François-Sommer 2024 constituera l'un des temps forts de la manifestation. La fondation éponyme est reconnue d'utilité publique, et ce prix honore depuis 1980 un roman ou essai explorant les rapports entre l'homme et la nature. Au palmarès figurent notamment Sibylle Grimbert, Erri De Luca, Jim Fergus, Serge Joncour ou Charles Stépanoff. Le prix est placé cette année sous la présidence d'honneur de Sandrine Collette. **Hubert Artus**

fondationfrancoissommer.org

« L'un des meilleurs romans historiques de tous les temps. »
ELLE - Espagne

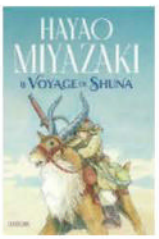


« On ressort de cette lecture sur le flanc mais conquis. Une merveille. »
BIBA

HC | ÉDITIONS HERVÉ CHOPIN
www.hc-editions.com

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.



3★ Le Voyage de Shuna
Hayao Miyazaki (Sarbacane)

« *Le Voyage de Shuna (Shuna no Tabi)* est un court manga de seulement quelques chapitres, inspiré d'un conte tibétain "Le prince qui a été transformé en chien" et publié en 1983 alors que *Nausicaä de la Vallée du vent* avait déjà commencé. Shuna, un jeune prince, décide de quitter la vallée aride et peu fertile de son humble pays pour partir à la recherche de l'Eldorado. Non pas des cités d'or mais l'or du blé, plus précisément un type de graines disparues depuis déjà longtemps et dont il ne subsiste aux hommes qu'une version morte et appauvrie. Cette semence originelle pourrait permettre à sa vallée natale d'enfin vivre de ses maigres récoltes. Sur sa longue route vers cette contrée oubliée, le jeune aventurier et sa monture Yakkul feront la rencontre d'une jeune esclave, de proto-Dorks masqués, d'anciennes statues abandonnées et de déités géantes protégeant une forêt étrange mais harmonieuse aux allures d'Éden… Sur la forme, *Shuna no Tabi* ressemble plus à une légende illustrée qu'à une véritable bande dessinée : à la manière de l'ébauche du manga *Mononoke Hime* (fort différent du film), chaque page ne contient que deux ou trois dessins. Ces derniers sont dans le plus pur style de Miyazaki et sonneront bien familier aux fans de Ghibli, des aquarelles aux couleurs légères et délicates, parfois à la limite du croquis, où se mêlent le bleu limpide du ciel, le vert flamboyant des arbres et le jaune pur des champs. Les architectures des villes et des ruines rencontrées, les paysages parcourus et les vêtements portés par les personnages sont eux aussi fidèles à l'esprit du mangaka. À l'instar de ces géants muets qui plantent inlassablement des graines à la façon du planteur d'arbres de Jean Giono, ce court manga sème les germes de l'arbre Hayao Miyazaki […]. » ■ **#Nushku**

6★ My Hero Academia (t. 37). Défenseurs et attaquants
Kohei Horikoshi (Ki-oon)

« Encore un tome très dense et incroyable dans sa globalité. Mais malheureusement, je ne peux qu'appuyer sur la petite (grosse même) déception de revenir sur ce qui est arrivé à la fin du tome précédent (et la potentielle mort du personnage). Et même s'il y a un sacrifice d'un autre personnage pour le sauver (étrange décision quand même), la vie de ce cher Katsuki aurait très bien pu se terminer ici et être parfaitement satisfaisante, bien que triste. […] Si on s'attarde sur le reste du tome, c'est spectaculaire, ni plus ni moins. […] Les dernières pages sont, elles, dramatiques à souhait, et viennent encore rebattre de nouvelles cartes du côté des méchants, qui ici ont largement pris le dessus a priori. J'ai hâte de voir comment les héros vont s'en sortir ! […] » ■ **#Clampy**

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 20 novembre 2023 à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

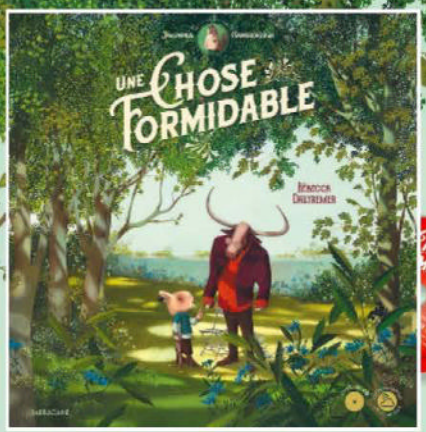
	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Fabcaro, Didier Conrad, Goscinny, Uderzo	Asterix (t. 40). L'iris blanc	Hachette	BD
2	Jean-Baptiste Andrea	Veiller sur elle	L'Iconoclaste	Littérature
3	Hayao Miyazaki	Le Voyage de Shuna	Sarbacane	BD
4	Neige Sinno	Triste tigre	P.O.L	Littérature
5	Juan Diaz Canales, Juanjo Guarnido	Blacksad (t.07). Alors, tout tombe 2/2	Dargaud	BD
6	Patrick Modiano	La Danseuse	Gallimard	Littérature
7	Mr Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle et les Reliques du Chat-Lune	Mr Tan and Co	BD
8	Jean-Luc Fromental, José-Louis Bocquet, Floc'h	Blake et Mortimer. L'art de la guerre	Blake et Mortimer	BD
9	Franz-Olivier Giesbert	Histoire intime de la Ve République (t.3)	Gallimard	Essais
10	Julien Neel	Lou Sonata (t.2)	Glénat	BD
11	Panayotis Pascot	La prochaine fois que tu mordras la poussière	Stock	Littérature
12	Gaspard Koenig	Humus	L'Observatoire	Littérature
13	François Bégaudeau	L'Amour	Verticales	Littérature
14	Mr Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle (t.20)	Mr Tan and Co	BD
15	Sorj Chalandon	L'Enragé	Grasset	Littérature
16	Dominique Barbéris	Une façon d'aimer	Gallimard	Littérature
17	Laure Murat	Proust, roman familial	Robert Laffont	Littérature
18	Patrick Boucheron	Le temps qui reste	Seuil	Essais
19	Ken Follett	Les Armes de la lumière	Robert Laffont	Littérature
20	Michael McDowell, Pedro Oyarbide	Les Aiguilles d'or	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
21	Étienne Davodeau	Loire	Futuropolis	BD
22	Cédric Sapin-Defour	Son odeur après la pluie	Stock	Littérature
23	Emmanuel Guibert, Marc Boutavant	Ariol (t.19)	BD Kids	BD
24	Stéphane Allix	La mort n'existe pas	HarperCollins	Essais
25	Peter Wohlleben, Fred Bernard, Benjamin Flao	La Vie secrète des arbres en BD	Les Arènes BD	BD
26	Baptiste Beaulieu	Où vont les larmes quand elles sèchent	L'Iconoclaste	Littérature
27	Karin Smirnoff	Millénium (t. 7)	Actes Sud	Polars
28	Thomas Pesquet	Ma vie sans gravité	Flammarion	Essais
29	Amin Maalouf	Le Labyrinthe des égarés	Grasset	Essais
30	Maxime Chattam	Lux	Albin Michel	Polars
31	Marjane Satrapi (dir.)	Femme, vie, liberté	L'Iconoclaste	BD
32	Christopher Paolini, John Jude Palencar	Murtagh et le Monde d'Eragon	Bayard Jeunesse	Jeunesse
33	Éric Chacour	Ce que je sais de toi	Philippe Rey	Littérature
34	Philippe Geluck	Le Chat et les 40 Bougies	Casterman	BD
35	David Grann	Les Naufragés du Wager	Sous-Sol	Littérature
36	Ian McEwan	Leçons	Gallimard	Littérature
37	Xavier Dorison, Ralph Meyer, Caroline Delabie	Undertaker (t.7)	Dargaud	BD
38	Lilia Hassaine	Panorama	Gallimard	Littérature
39	Frédéric Lenoir	L'Odyssée du sacré	Albin Michel	Essais
40	Charles Enderlin	La Catastrophe israélienne	Seuil	Essais

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Collectif	13 à table 2024	Pocket	Littérature
2	Martial Caroff	Ne me remerciez pas !	Fayard	Polars
3	Georges Bensoussan	Les Origines du conflit israélo-arabe 1870-1950	Que sais-je ?	Essais
4	Toshikazu Kawaguchi	Tant que le café est encore chaud	Le Livre de Poche	Littérature
5	Pascale Robert-Diard	La Petite Menteuse	Proche	Littérature
6	Kohei Horikoshi	My Hero Academia (t.37)	Ki-Oon	BD
7	Vanessa Springora	Le Consentement	Le Livre de Poche	Littérature
8	Toshikazu Kawaguchi	Le Café du temps retrouvé	Le Livre de Poche	Littérature
9	Maud Ventura	Mon mari	Proche	Littérature
10	Tatsuya Endo	Spy X Family (t.1)	Kurokawa	BD

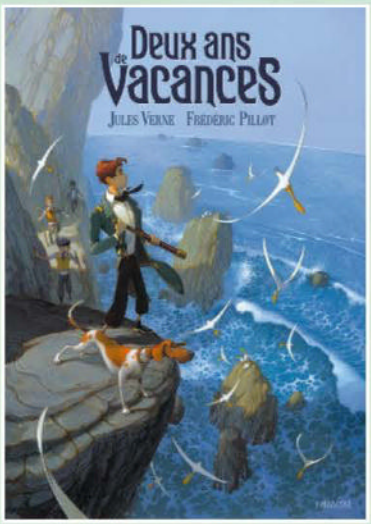
LES BEAUX ALBUMS DE SARBACANE

pour des aventures extraordinaires !



Rébecca Dautremer

Illustration : Rébecca Dautremer, « Une chose formidable » © Sarbacane 2023.



Jules Verne - Frédéric Pillot

SARBACANE
éditeur de création

FRANÇOISE SAGAN

Bonne fille, François Sagan a souvent contribué au procès en légèreté qu'on lui intenta dès la parution de son premier ouvrage. Mais derrière l'image d'Épinal du « charmant petit monstre » se cache une écrivaine redoutable, capable d'épingler la vérité d'un être, d'un monde, d'une vie en très peu de mots. Une écrivaine par ailleurs toujours lue : les lycéens devront se plonger dans *Bonjour tristesse* pour le bac de français. Tout un symbole.

JACQUES ROUCHON/AKG IMAGES

Bonjour tristesse

LA GLOIRE AU PREMIER ROMAN

Au programme du baccalauréat 2024, l'œuvre de Françoise Sagan, publiée il y a soixante-dix ans, n'a rien perdu de sa modernité. Le scandale ayant accompagné sa parution l'a néanmoins entourée d'une aura vénéneuse, qui a pu en fausser la lecture.

La couverture du livre, blanche avec un liseré vert, ressemble à la robe d'une jeune fille sage. Sur le bandeau ocre néanmoins, le portrait d'une inconnue que l'on devine au volant d'une voiture, la chevelure folle, le regard frondeur. Et cette expression, « le diable au cœur », jeu de mots inspiré par le titre d'un autre roman paru trois décennies plus tôt, écrit par un prodige de la littérature qui, lui non plus, n'avait pas 20 ans quand parut son premier roman. Est-ce en souvenir du scandale soulevé en 1923 par *Le Diable au corps* de Raymond Radiguet que l'éditeur René Julliard imagine, au début de l'année 1954, la couverture de *Bonjour tristesse* ? Ainsi convoqué, le scandale ne tarde pas. En librairie le 15 mars, le roman remporte le 24 mai le prix des Critiques. Tiré à 5 000 copies, bientôt épuisées, le roman est réimprimé à 3 000, 25 000 puis 50 000 exemplaires. Le 26 mai, l'écrivain Émile Henriot proclame dans les colonnes du *Monde* : *« En attribuant leur prix, à deux voix de majorité, à Mlle Françoise Sagan, pour* Bonjour tristesse, *les critiques littéraires* […] *se sont mis d'accord sur le talent, mais non certes pas pour recommander au grand public ce livre immoral, où l'on voit dessiné avec beaucoup d'art le portrait d'un monstre. »* Le 1er juin, en une du *Figaro,* l'éditorial de François Mauriac renforce encore la polémique et les ventes d'un livre qui, en un an, atteignent le million d'exemplaires : *« Voici par exemple ce prix des Critiques décerné, la semaine dernière, à un charmant petit monstre de dix-huit ans. Le dévergondage de l'adolescence féminine, plaie d'une époque où les plaies ne se comptent plus, n'est certes pas tout le sujet de ce petit roman dont nous pouvons tirer une morale, si le cœur nous en dit. »*

« Un charmant petit monstre » : l'expression fera date. Pour comprendre le tumulte accompagnant l'entrée en littérature de Françoise Sagan, il faut revenir à cette France de l'après-guerre où la libération des mœurs s'esquissait à peine bien que les femmes aient obtenu dix ans plus tôt le droit de vote, et malgré la parution en 1949 du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. En 1954, il semblait encore impensable *« qu'une jeune femme puisse coucher avec un homme sans se retrouver enceinte, sans devoir se marier ». « On ne tolérait pas qu'une jeune fille de dix-huit ans fît l'amour sans être amoureuse avec un garçon de son âge et ne fût pas punie. L'inacceptable étant qu'elle ne fût pas éperdument amoureuse et qu'elle ne tombe pas enceinte à la fin de l'été »,* affirmait Sagan dans *Derrière l'épaule* (1998), en réponse au tapage médiatique qui avait entouré la parution de son roman. Dans *Bonjour tristesse,* cette jeune fille se prénomme Cécile. Cécile a échoué au baccalauréat et passe l'été sur la Côte d'Azur en compagnie de son père, Raymond, et de la maîtresse de ce dernier, Elsa. Baignades, lectures et plaisirs sont au programme. Cécile connaît ses premiers émois amoureux avec Cyril, un étudiant en droit de 26 ans. Mais l'arrivée d'Anne, une amie de la mère défunte de Cécile, instaure une lutte intestine entre ces trois femmes gravitant autour de Raymond. Attachée à la légèreté et à la vie facile, Cécile imagine, pour se débarrasser d'Anne, une parade qui se révélera tragique.

« COMME UN COUP DE GRISOU »

C'est dans l'appartement parisien de ses parents, au 167 boulevard Malesherbes, que Françoise Quoirez rédige *Bonjour tristesse* en quelques semaines, à l'été 1953. Petite dernière d'une fratrie endeuillée par la mort de Maurice, son frère aîné, celle •••

que l'on surnomme « Kiki » a péniblement obtenu son baccalauréat après une scolarité mouvementée (et ce, malgré un 17 sur 20 à l'épreuve de français, sur le sujet « En quoi la tragédie ressemble-t-elle à la vie ? »). Au cours Hattemer, Françoise s'est liée d'amitié avec Florence Malraux, la fille d'André et Clara Malraux, qui sera la première lectrice de *Bonjour tristesse*. Florence confie le manuscrit à sa mère, qui le confie ensuite à François Nourissier, alors secrétaire général chez Denoël. Il ne le lit pas. Colette Audry, collaboratrice aux *Temps modernes,* saisit le potentiel et la modernité du texte, et suggère à Françoise d'en modifier le dénouement, un conseil qu'elle suivra. Trois nouveaux exemplaires du manuscrit sont dactylographiés : l'un se heurte à l'accueil glacial de Colette Laigle, secrétaire de Gaston Gallimard, le deuxième patiente parmi d'autres manuscrits chez Plon, tandis que le troisième suscite l'enthousiasme immédiat de René Julliard.

Quand Françoise annonce à la table familiale, contrat en poche, que son livre va être publié, ses parents lui auraient répondu : *« Tu ferais mieux d'être à l'heure pour déjeuner ! »* Puis, refusant que le nom de sa famille apparaisse en couverture de l'ouvrage, son père lui demande de trouver un pseudonyme. Lectrice de Proust, Françoise choisit le nom de la princesse de Sagan, amie des Guermantes et de la princesse de Parme. Dans la France de René Coty, Françoise, à 18 ans, est mineure. Grâce aux 188 pages de son roman, elle rencontre une gloire subite, *« comme un coup de grisou »,* dira-t-elle. Hélène Gordon-Lazareff, directrice du magazine *Elle,* lui commande bientôt une série d'articles sur l'Italie, intitulés « Bonjour Venise », « Bonjour Naples », « Bonjour Capri »… En 1955, Françoise est invitée à New York pour la promotion de son livre. En 1956, la parution d'*Un certain sourire* rencontre à son tour un franc succès. Françoise écrit, Françoise joue au casino et là aussi rafle la mise. Son père lui conseille de tout dépenser. La jeune femme acquiert le manoir du Breuil à Équemauville (Normandie), des voitures de sport et mène grand train. Mais celle que la presse surnomme la *« Radiguet en jupon »* aurait pu, comme Raymond Radiguet en 1923, être fauchée en pleine gloire, non par la maladie mais par un accident de voiture, qui survient le 13 avril 1957. Lancée à 160 km/h sur une nationale de l'Essonne, Sagan perd le contrôle de son Aston Martin. Souffrant de multiples fractures, elle en réchappe, au prix cependant d'une dépendance aux médicaments, à l'alcool et à la drogue.

Françoise Sagan, à Venise en 1962.

ÉTERNEL PROCÈS EN FUTILITÉ

En 1998, Françoise Sagan rédigeait sa propre rubrique nécrologique, pour *Le Dictionnaire des auteurs,* publié sous la direction de Jérôme Garcin. *« Sagan, Françoise. Fit son apparition en 1954, avec un mince roman,* Bonjour tristesse, *qui fut un scandale mondial. Sa disparition, après une vie et une œuvre également agréables et bâclées, ne fut un scandale que pour elle-même. »* Sa vie durant, le tapage ayant entouré la publication de *Bonjour tristesse* poursuivra l'écrivaine. Dès 1954 en effet, le public confond Françoise avec ses personnages, l'érige en chef de file d'une jeunesse désœuvrée, insouciante et désinvolte, pour laquelle seul compte le plaisir. Quand, à 25 ans, elle est envoyée par *L'Express* en reportage à Cuba et pressent les dérives autoritaires du nouveau régime castriste, un autre scandale survient. Quand, en pleine guerre d'Algérie, elle signe le « Manifeste des 121 », s'expose à des représailles et voit le domicile familial plastiqué par l'OAS, on ne prend toujours

ARCHIVIO ARICI. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES

Ci-contre : *Bonjour tristesse,* film d'Otto Preminger de 1958, adapté du roman de Françoise Sagan, avec Jean Seberg, David Niven et Deborah Kerr. Au centre : première édition du livre, en 1954.

pas au sérieux ses engagements politiques. « *Ma réputation de futilité étant bien assise, je vous serais reconnaissante d'en citer à l'occasion les exceptions* », doit-elle encore demander en décembre 2001 au rédacteur en chef de *Libération*. Le procès en futilité semble éternel.

D'autant que *Bonjour tristesse* est tout sauf un manifeste hédoniste. Dans sa préface à la réédition du roman*, Philippe Besson s'emploie à désamorcer les préjugés qui, aujourd'hui encore, entourent l'œuvre et en faussent la lecture : « *On vous a menti. Si on vous a fait croire que* Bonjour tristesse *était un petit livre tendre et cruel, écrit par une jeune femme à peine sortie de l'adolescence, un peu farouche et balbutiante, on vous a menti.* […] *Ce roman est un précis de férocité, de violence feutrée, de tension latente, de pessimisme insaisissable. Comme Proust avant elle qui a autopsié l'aristocratie et disséqué la jalousie* […], *Sagan se fait l'impitoyable médecin légiste de la bourgeoisie et explore la noirceur de l'âme humaine.* » Avant de conclure : « *On ne comprend rien à Sagan si on ne comprend pas qu'elle n'est pas hédoniste mais danse au bord d'un précipice, qu'elle n'est pas seulement désabusée mais à une marche du désespoir.* »

UN « MONUMENT D'INCORRECTION ET D'AMOUR »

Sagan est née dans une famille bourgeoise, à une époque où l'émancipation féminine, bien qu'en marche, n'était pas acquise. Fine observatrice, elle a su traduire les attentes d'autres jeunes filles qu'elle, mettre en mots ce que beaucoup ignoraient encore souhaiter pour leur propre liberté. Ainsi la romancière Colette Fellous se souvient-elle, dans un article paru dans *Le Nouvel Obs* en 2014 : « *Cécile est devenue ma complice, j'avais 16 ans et demi, moi aussi j'avais un Cyril, moi aussi la plage et les baisers. Elle était cette grande sœur insolente que je n'avais jamais eue, celle qui savait dessiner en quelques phrases les ambiguïtés de la vie et son vertige.* »

« ON NE COMPREND RIEN À SAGAN SI ON NE COMPREND PAS QU'ELLE N'EST PAS HÉDONISTE MAIS DANSE AU BORD D'UN PRÉCIPICE, QU'ELLE N'EST PAS SEULEMENT DÉSABUSÉE MAIS À UNE MARCHE DU DÉSESPOIR »

À l'occasion du soixantième anniversaire de *Bonjour tristesse,* Denis Westhoff, fils unique de Françoise Sagan, proposait à l'écrivaine Anne Berest de revenir sur le roman phénomène. Dans *Sagan, 1954* (Stock, 2014), Anne Berest décrit sa rencontre avec une voyante qui lui affirme, évoquant cette grande sœur qu'elle fut pour beaucoup : « *Elle veille sur vous et saura vous protéger. Elle va faire de vous une femme libre.* »

En 2014 toujours, la romancière Clara Dupont-Monod soulignait la modernité du roman : « *Une fille jeune dit : "Je n'aimais pas la jeunesse." Puis elle se fait draguer par un homme qui lui demande : "Êtes-vous morte ? De loin, vous aviez l'air d'une épave." Plus tard, elle revendique la "liberté de mal penser ou penser peu". Voilà. En trois phrases écrites en 1954, Françoise Sagan torpille le politiquement correct de 2014.* […] Bonjour tristesse *reste un monument d'incorrection et d'amour, car il en faut pour fabriquer un livre en forme de clin d'œil indigne.* » Alors que nous fêterons l'an prochain le soixante-dixième anniversaire de sa parution, et que des milliers de lycéens auront la chance de l'étudier pour le baccalauréat, la découverte de *Bonjour tristesse* marque aujourd'hui encore un avant et un après dans une vie de lecteur – et pas seulement de lectrice. La petite musique qui en émane dès sa première phrase (« *Sur ce sentiment inconnu dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.* ») n'a rien perdu de son charme mystérieux. L'acuité avec laquelle les sentiments amoureux y sont décortiqués surprend encore. « *Pour Sagan, l'amour n'est pas foudroyant, irréfléchi, aveuglant, noble et désintéressé,* écrit Philippe Besson. *Il est, au contraire, pensé, calculateur, clairvoyant et machiavélique. Sagan ne croit pas à la passion éternelle, elle croit aux liaisons passagères. Avec elle, point de serments mais des rendez-vous sans lendemain, "des baisers et des lassitudes".* » Il faut se méfier de tout ce qui a pu être écrit sur *Bonjour tristesse.* La meilleure façon de l'étudier est encore de se fier aux sentiments qu'il fait naître en nous, et aux délicieux frissons qu'il fait courir sur notre peau. ■

Laëtitia Favro

**Bonjour tristesse,* de Françoise Sagan, réédition anniversaire, préface de Philippe Besson, 180 p., Julliard, 18 €. En librairies le 11 janvier.*

CARLOTTA FILMS

REPÈRES

SAISIR SAGAN EN SEIZE TEMPS

21 juin 1935
Naissance à Cajarc (Lot) de Françoise Quoirez, fille de Marie et Pierre Quoirez, ingénieur. Elle est la benjamine. Ses parents lui passent tout. Lors de son enfance entre Paris et Cajarc, elle explore seule les chemins et les bois.

1946-1950
La famille s'est installée à Paris. Peu assidue, la jeune fille est régulièrement renvoyée de cours, mais brille en français et lit Gide, Rimbaud, Camus, Sartre, Mauriac, Proust… Elle commence à fréquenter les boîtes de nuit de Saint-Germain-des-Prés.

1951-1953
Elle rencontre Florence Malraux, qui devient sa meilleure amie. Une première fois recalée au baccalauréat, Françoise Sagan l'obtient finalement en octobre 1952.

Été 1953-juin 1954
La rédaction de *Bonjour tristesse* est terminée. Elle choisit le titre en référence à un poème de Paul Éluard. C'est René Julliard qui le publiera sous un nom de plume (elle est alors mineure). L'ouvrage sort le 15 mars et reçoit le prix des Critiques. Le *« charmant petit monstre »* naît sous la plume de François Mauriac.

Entretien

« PROUST. PAS UNIQUEMENT, MAIS AVANT TOUT »

En juin 1969, *Le Magazine littéraire* envoyait l'écrivain Frantz-André Burguet interviewer Françoise Sagan, devenue un phénomène avec *Bonjour tristesse*, et qui avait écrit six autres romans depuis.

Quel âge aviez-vous quand vous avez écrit *Bonjour tristesse* ?

Françoise Sagan. À peu près 17 ans. Je l'ai écrit à la Sorbonne où je préparais propédeutique, que j'ai échoué lamentablement. Et j'ai mis le manuscrit dans un tiroir. Un an et demi après, je suis allée chez une voyante qui m'a prédit un beau succès littéraire. Du coup, j'ai ressorti le manuscrit de mon tiroir, je l'ai fait taper à la machine grâce aux finances de différents amis, et je l'ai envoyé chez deux éditeurs : Julliard et Plon. Julliard m'a répondu très vite. J'ai reçu un télégramme un matin – mon téléphone était cassé, comme toujours dans ces cas-là – chez ma mère où j'habitais. Julliard me disait : *« Je prends votre livre. Venez me voir cet après-midi. »* J'étais au comble de la joie. Je crois qu'il s'en est vendu un million d'exemplaires.

Comment l'envie vous est-elle venue d'écrire ce roman ?

F.S. J'ai toujours rêvé de ça. Depuis l'âge de 8 ans j'avais écrit quantité de poèmes, idiots, comme on en écrit à cet âge ; des pièces historiques. Des âneries effroyables. On devient écrivain dès qu'on lit, dès qu'on commence à aimer lire, je crois. Mais dans tout ce que j'avais écrit avant, il n'y avait rien d'intéressant. Des poèmes un peu bâtards, lointainement inspirés de Rimbaud. D'ailleurs, j'ai tout jeté. Les poèmes qu'on fait à 17 ans, c'est toujours terrifiant.

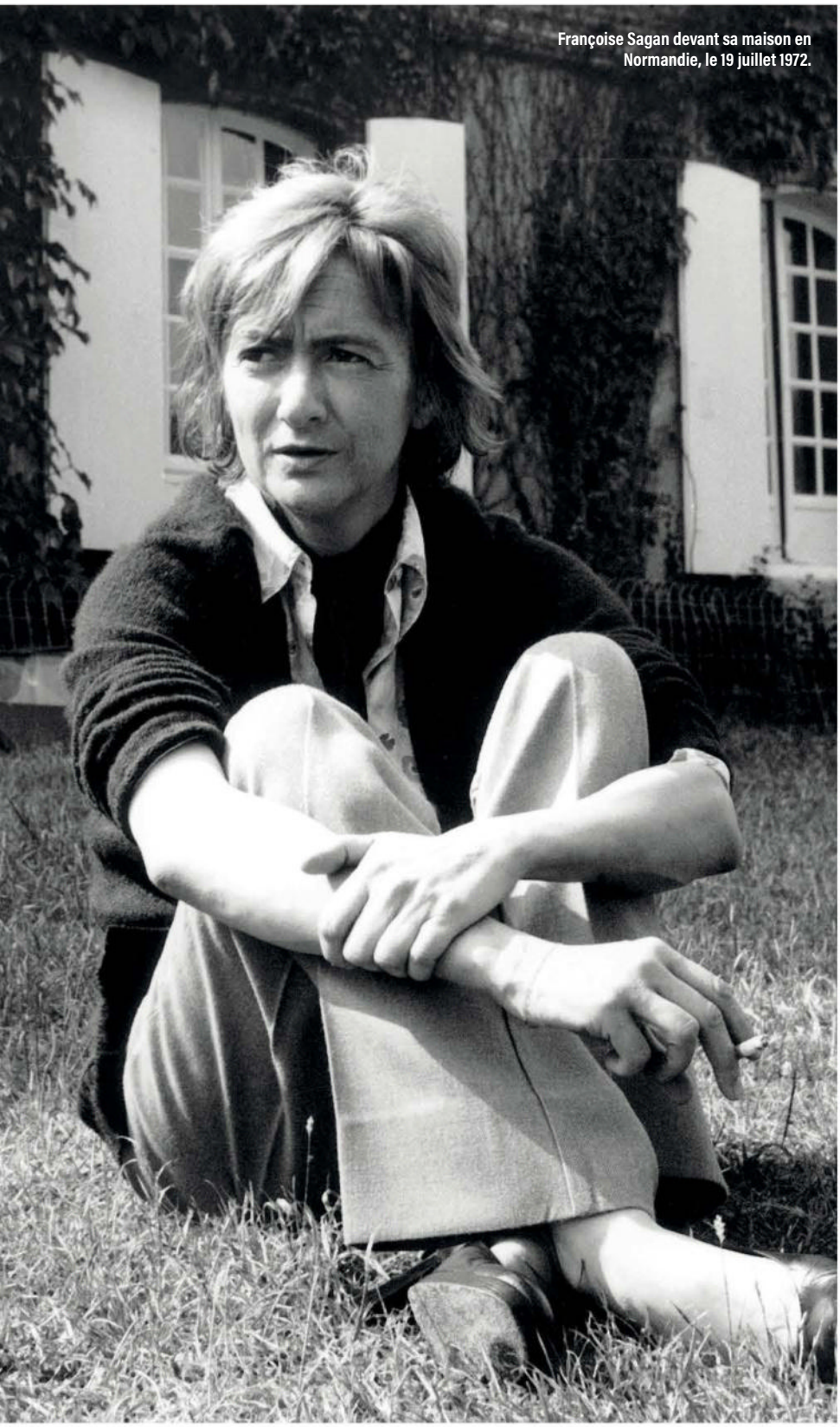
Vous avez publié sept romans et six pièces de théâtre. Pourquoi vous êtes-vous mise à faire du théâtre ?

F.S. J'avais fini *Dans un mois, dans un an.* J'étais à la campagne près de Paris. Il y avait à la maison des amis, qui étaient plutôt déprimés, et j'ai commencé à écrire une pièce où chacun jouait son rôle, pour les faire rire. Et ça a paru dans une revue assez peu connue que dirigeait Jacques Brenner, *Les Cahiers des saisons ;* André Barsacq l'a lue et m'a demandé de la terminer. Cette pièce, *Château en Suède,* est due à une série de hasards. Et maintenant, j'aime beaucoup écrire pour le théâtre.

Ne sentez-vous pas qu'il y a un hiatus entre vos romans et vos pièces : les romans apportaient quelque chose de nouveau, un ton, alors que les pièces sont très traditionnelles.

F.S. C'est délibéré, chez moi, le théâtre traditionnel. J'aime ce côté démodé. D'ailleurs le théâtre est forcément démodé. À part les maisons de la culture où l'on inflige à des malheureux, claqués, qui viennent de travailler, du Brecht ou du Pirandello, ce que je trouve d'un snobisme effroyable, alors qu'on devrait leur donner du Feydeau pour les distraire. Mais à part cela, le théâtre est un art absolument bourgeois puisqu'une place vaut au minimum 20 francs. Le rouge, le noir, l'or, les décors, la mise en scène, tout marche comme une petite fabrique de marionnettes.

MUSÉE SACEM – AGIP/BRIDGEMAN IMAGES



Françoise Sagan devant sa maison en Normandie, le 19 juillet 1972.

1955
Voyage aux États-Unis. Françoise Sagan rencontre l'éditeur Guy Schoeller, qui deviendra son mari, mais aussi Tennessee Williams, Carson McCullers, ou encore Otto Preminger, qui adaptera *Bonjour tristesse* en 1958. Premières fêtes à Saint-Tropez avec sa future bande (Bernard Frank, Jacques Chazot, Juliette Gréco, Bernard Buffet, Annabel Schwob…).

1957
Elle frôle la mort dans un accident de voiture. À l'hôpital, on lui administre de la morphine, dont elle devient dépendante. Première cure de désintoxication. Son journal, *Toxique,* sera publié en 1964.

1958
Mariage avec Guy Schoeller, qui lui vaudra une désillusion sentimentale : il ne renonce pas à ses idylles, Sagan reprend donc les siennes. Ils divorceront deux ans plus tard.

1959
L'autrice couvre pour *L'Express* la révolution menée par Fidel Castro, sans dissimuler son regard critique sur le futur dirigeant cubain. Elle écrit *Aimez-vous Brahms…* en Normandie, au manoir du Breuil, qu'elle a acheté grâce à ses gains au jeu.

1962
Mariage avec l'Américain Robert Westhoff (ils divorceront quelques mois plus tard, mais resteront proches). Naissance de leur fils, Denis, le 26 juin. Mort de René Julliard.

1968
Les romans, le théâtre et les articles de presse lui rapportent beaucoup d'argent. Sa participation au mouvement de Mai 68 est critiquée en raison de la débauche de luxe dans laquelle elle vit. Elle quitte les éditions Julliard pour Flammarion.

1969-1974
Un peu de soleil dans l'eau froide (roman), grand succès public une fois encore, est adapté au cinéma par Jacques Deray en 1971. Françoise Sagan signe le « Manifeste des 343 ». Premier contrôle fiscal et grave dépression. Début de sa grande histoire d'amour avec la styliste Peggy Roche.

1978
Pierre Quoirez meurt d'une crise cardiaque.

1981-1985
Elle soutient François Mitterrand. Pressée par le besoin d'argent, Sagan publie à tout rompre, passant d'éditeur en éditeur : *Musiques de scènes* (nouvelles, Flammarion, 1981), *La Femme fardée* (roman, Ramsay, 1981), *Un orage immobile* (roman, Julliard, 1983), *Avec mon meilleur souvenir* (récit autobiographique, Gallimard, 1984).

1989-1991
Décès successifs de son frère, de Bob Westhoff, de sa mère, puis de Peggy. Ils sont tous enterrés dans le caveau familial à Seuzac (Lot). De plus en plus seule, elle fait une tentative de suicide.

1991-2002
Scandale lié à l'affaire Elf : en échange d'une commission, Sagan est intervenue auprès de François Mitterrand pour qu'il reçoive André Guelfi, responsable de la prospection pétrolière à l'étranger pour Elf. La police antidrogue perquisitionne régulièrement son domicile et lui impose des analyses. Elle est très affectée par la mort de Mitterrand en 1996. Elle publie *Le Miroir égaré* (roman, Plon, 1996) et *Derrière l'épaule* (Mémoires, Plon, 1998). Rongée par l'ostéoporose, l'autrice est victime de multiples fractures. Malgré ses succès littéraires, elle croule sous les dettes et s'isole.

2004
Fraçoise Sagan meurt d'une embolie pulmonaire à l'hôpital de Honfleur le 24 septembre. Elle est enterrée dans le cimetière de Seuzac. **Noémie Sudre**

« ÉCRIRE, C'EST LE DOUBLE PLAISIR DE RACONTER ET DE SE RACONTER UNE HISTOIRE. ET C'EST AUSSI LE PLAISIR D'ÉCRIRE, QUI EST INEXPLICABLE »

Et vous n'avez jamais eu envie de faire vous-même vos mises en scène ?

F.S. Je l'ai fait une fois pour *Bonheur, impair et passe*. Ça a été une catastrophe. Il faut connaître le métier, et surtout avoir de l'autorité, savoir faire marcher les lampes, faire marcher les gens et comme pour mon plaisir personnel, je n'avais pris que des amis à moi – Trintignant, Juliette Gréco, Michel de Ré –, tout le monde me disait : Assez travaillé, si on allait prendre un verre. Et on y allait.

Parmi les grands ancêtres, quels sont les écrivains que vous préférez ?

F.S. Les passions ? Proust. Pas uniquement, mais avant tout. Après il y a Dostoïevski, Stendhal. Certains Faulkner. Dans ce domaine, je suis extrêmement classique.

Et le nouveau roman ?

F.S. Marguerite Duras a beaucoup de talent. J'aime très souvent ce qu'elle écrit. Pas toujours, mais très souvent. Et j'aime beaucoup Nathalie Sarraute, les premiers, Martereau. Maintenant, j'ai davantage de distance.

Qu'a pour vous représenté mai 1968 ?

F.S. C'était formidable. Une liberté comme on n'en avait pas connu. Le drame, c'est que ce sont les ouvriers, les gens les plus pauvres, qui ont payé le plus cher. Pas les étudiants. Mais il y avait un air de liberté fou, que je trouve merveilleux. La seule réponse à la confusion politique, c'était l'éclatement. Mais les conséquences ont été dures pour les gens les plus fauchés. Pour ceux qui ont des impôts de plus en plus élevés, ça n'a pas d'importance puisqu'ils ont les moyens de les payer. Mais pour les gens pauvres, ça a été rude. Une série d'éclatements, ça n'est pas une solution. Il faudrait un éclatement radical, énorme.

Et de Gaulle ?

F.S. Pour moi, il a été longtemps un homme extrêmement intelligent, très amusant, et qui avait de très bonnes idées, notamment en politique extérieure. Un visionnaire assez grandiose. Et puis, en plus, c'est l'homme qui a arrangé l'histoire de l'Algérie. Et j'ai trouvé ça très important à l'époque.

Il est vrai que pendant la guerre d'Algérie vous aviez signé le « Manifeste des 121 ».

F.S. J'ai même été plastiquée par l'OAS.

L'un des principes de vos romans, c'est de prendre les choses comme elles sont. Pas de vouloir les changer, mais de les décrire. Pourquoi décrire ?

F.S. D'abord, j'écris parce que j'aime écrire. Deuxièmement, c'est cette littérature de description qui me plaît et qui me séduit à tous les points de vue, moral, esthétique, etc. Troisièmement, j'écris parce que c'est mon métier, pour vivre.

Mais vous n'avez jamais eu envie de mettre dans un roman un mouton à cinq pattes ?

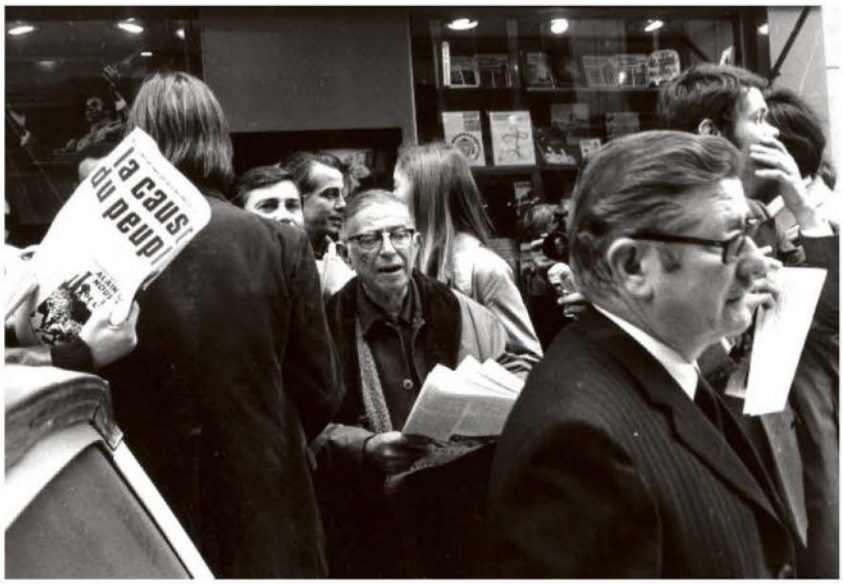
F.S. Non. Je trouve la vérité et la vie beaucoup plus compliquées, ambiguës et nourrissantes que le moindre fantasme.

Est-ce que le surréalisme a eu une importance pour vous ?

F.S. Comme tout le monde, j'ai adoré Breton. Et j'aime beaucoup Crevel. Mais relisez Crevel, ça n'a rien de surréaliste, ou tout au moins rien d'irréaliste. La littérature fantastique ou utopique ne me tente pas. La vie quotidienne est beaucoup plus effrayante, violente. Le bruit et la fureur, c'est tous les jours, c'est le quotidien d'un être normal à notre époque. Pourquoi voudriez-vous que j'aille m'occuper des moutons à cinq pattes ?

Finalement, vous faites partie des enfants de Sartre.

F.S. J'aimerais bien pouvoir m'en réclamer s'il était d'accord. C'est quelqu'un que j'admire beaucoup. *Les Mots* est un livre sublime. Son intelligence est extravagante, prodigieuse. Ce qui m'intéresse, ce sont les rapports des gens avec leur solitude ou avec l'amour. C'est la base de leur existence. Connaître quelqu'un, ce n'est pas savoir ce qu'est son métier de cosmonaute ou de trapéziste, mais qui est son mari, son amant, ou sa maîtresse. C'est la base sentimentale



Jean-Paul Sartre, qu'admirait Sagan, à la rédaction de *La Cause du peuple,* dont il était directeur en 1970.

de chacun. Les rapports psychologiques du groupe que je décris sont applicables à n'importe quel milieu. La jalousie est la même pour un intellectuel parisien ou un cultivateur de la Gironde. Les sentiments sont les mêmes partout.

Vous croyez à la nature humaine ?

F.S. Oui, je crois à une permanence d'instinct, d'envie, de besoin. Irrémédiable. Les gens ont besoin de ne pas avoir peur, d'être en sécurité, d'être au chaud, d'être aimés. Tous les jours, je vérifie que les gens ont besoin d'avoir un endroit où se coucher, quelqu'un qui leur dise qu'il les aime, pas de solitude, pas de peur, pas de réveil avec la sueur au front ; ils ont peur de la vie, ils ont peur de manquer de tout, ils ont peur, vraiment peur.

Il y a un roman qui se démarque des autres, c'est *Dans un mois, dans un an,* où vous avez multiplié les personnages et les dialogues. Vous n'avez jamais repris cette technique. Pourquoi ?

F.S. C'est le théâtre qui m'a permis de multiplier les personnages. Même les dialogues, qui sont toujours un peu décousus quand plus de deux personnes parlent, ont été repris par le théâtre. Le théâtre, c'est très amusant, on peut vraiment écrire ce qu'on veut. Dans un roman, il me faut deux ou trois personnages maximum – dans le dernier, il n'y en a que deux – et je m'y enfonce, et je souffre parce que je n'arrive pas à expliquer ce que je veux expliquer, et je me trompe et je m'embrouille. Tandis qu'une pièce, ça va très vite, je sifflote ; c'est un travail de charpentier, on assemble des planches et des poutres. On fait entrer et sortir les personnages comme on en a envie.

« LA VÉRITÉ ET LA VIE SONT BEAUCOUP PLUS COMPLIQUÉES, AMBIGUËS ET NOURRISSANTES QUE LE MOINDRE FANTASME »

Comment rédigez-vous ?

F.S. Au bout de deux ou trois phrases, quand on a la chance de trouver trois mots qui vont bien ensemble, qui sont jolis ensemble, c'est parti. Vous voyez votre esprit travailler ; ça n'est pas comme une drogue, mais plutôt comme de voir courir un cent mètres en dix secondes. On voit le miracle des phrases qui s'accumulent, et votre esprit qui fonctionne presque en dehors de vous. On devient un spectacle pour soi-même. Et il y a aussi la satisfaction passionnelle de trouver le mot précis qui exprime ce qu'on veut dire.

Pour écrire, il vous faut arriver à la phrase précise tout de suite ? Vous ne raturez pas ?

F.S. Pratiquement jamais. Actuellement, je trouve tout de suite la phrase. Quand c'est parti, c'est parti, comme une machine bien huilée qui fonctionne bien. Cela se dégradera peut-être, mais actuellement, c'est comme ça. Quand je travaille vraiment, au bout d'une demi-heure, je ne fais plus une erreur de mot.

C'est-à-dire que vous travaillez dans la continuité. Vous n'écrivez pas le chapitre 14 avant le chapitre 12, quand le chapitre 12 ne veut pas venir.

F.S. C'est absolument impensable. Il faut que l'histoire se suive. Et quelquefois, les réflexes de mes personnages me surprennent ou me gênent moi-même. Un moment, Nathalie donne une claque à son amant. J'avais écrit ça comme ça, dans le mouvement. Quand j'ai relu ça, je me suis demandé ce qui se passait, et je me suis dit qu'elle était folle, et en même temps je savais que c'était logique dans son comportement à elle. Et j'ai laissé le passage. Écrire, c'est le double plaisir de raconter et de se raconter une histoire. Et c'est aussi le plaisir d'écrire, qui est inexplicable : brusquement, on trouve un adjectif et un substantif qui vont merveilleusement ensemble, on ne sait pas pourquoi, deux mots superbes, une idée qui est absolument en biais par rapport à ce qu'on voulait faire, mais qui est la bonne. C'est comme marcher dans un pays inconnu et ravissant. Ravissant mais parfois humiliant, quand on n'arrive pas à écrire ce qu'on veut. Là, c'est la petite mort, on a honte de soi, on a honte de ce qu'on écrit, on est minable.

Est-ce que vous aimez les bandes dessinées ?

F.S. Non. Tout ce qui est délibérément fait pour « faire moderne » me fait tomber d'ennui. La littérature, c'était Balzac avec sa robe de chambre et sa tasse de café, écrivant : Et brusquement il la vit, il tomba fou amoureux d'elle, et elle mourut à ses pieds en pleurant, en versant une dernière larme qui coula le long de sa joue ; c'était Proust aussi et Dostoïevski écrivant les crises d'épilepsie du prince Michkine ; c'était cette folie d'inventer des personnages qu'on connaît mieux que ses propres parents, qui sont vos amis. Pour moi, la littérature, c'est ça. ■

Propos recueillis par Frantz-André Burguet

WORLD HISTORY ARCHIVE/AKG IMAGES

Un art très français

LA MÉLODIE DES PETITS RIENS

Conjuguant netteté du trait et douce mélancolie, la manière de l'écrivaine tient à la fois de la gravure et de l'aquarelle. La politesse du désespoir ? Sans doute, mais cette légèreté méthodique rappelle aussi, entre autres, les moralistes du Grand Siècle.

François Mauriac perçut tout de suite le don de Sagan, comparant son style à celui de Mozart.

Dès les premières recensions critiques, le style et les motifs traités par Françoise Sagan furent l'occasion de relever sa grande intuition des ambiguïtés humaines et l'économie des moyens mis en œuvre. Observations aussitôt assorties d'une certaine ironie sur la minceur de ses analyses, au mieux excusée et justifiée par sa grande jeunesse. Et cependant, l'écrivaine nouvellement apparue poursuivit inlassablement ce travail d'écriture auquel, semble-t-il, elle prit plaisir et qu'elle conçut même comme une vocation. Certains lecteurs – Arland, Kemp, Paulhan – plaidèrent pour elle, pressentant, sous cette simplicité et sous la fluidité de la langue, un style neuf, ce que, faute d'explication rationnelle, l'on finit par appeler sa « *petite musique* ». François Mauriac, le premier, au demeurant éloigné de l'impudence de celle qu'il considérait comme un « *charmant petit monstre* », admirait la liberté d'être, l'absence de culpabilité, le refus du jugement. Il reconnut d'emblée en Sagan une écrivaine, dans la tradition des moralistes du Grand Siècle.

Elle en possédait, disait-il, le style, infiniment français, elle en avait la même clarté et le même sens de l'ellipse, la même radicale puissance du trait que sous-tendait une même gravité. Il l'associa pour cela à Mozart, non celui du *Requiem* ou de *Don Juan*, mais au Mozart des *Petits Riens,* celui qui, dans une désinvolture désarmante, pouvait composer des pièces d'une légèreté et d'une richesse de notes inouïes. Non pas seulement le Mozart de ce petit opéra bouffon composé en 1778, à 22 ans, au demeurant encore fragile, mais le Mozart des sonates et des fugues, dans lesquelles excellent son art du resserrement et de la fulgurance, vif comme une trille ou une flèche, et sa capacité de vision, qui atteint au plus secret de l'âme. C'est ce don-là que Mauriac repère chez la jeune fille qui, avec timidité et ironie, remplace, à sa manière et l'année même de sa disparition, la grande Colette.

« FAIRE VIBRER LA TOUCHE »

L'œuvre que Françoise Sagan va conduire ne décevra pas les attentes de Mauriac. Si elle trouva souvent des intonations proustiennes et déambula avec nonchalance sur les terres durassiennes, si les thèmes et les enjeux qu'elle traita furent toujours liés à l'exploration des conflits humains, elle cultivera toujours cet art des petits riens, traversant elle-même avec une discrète élégance des abîmes de douleur auxquels elle ne voulait pas prêter plus d'attention qu'ils ne le méritaient, mais usant de cette

AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

écriture qui fit dès son premier livre sa marque singulière. Petits riens, oui, dans ses romans successifs, mais aussi et surtout petits riens vastes comme des abîmes quand elle évoque en visionnaire des instants aléatoires et fugaces. Sagan, comme La Bruyère, Mme de Sévigné, Saint-Simon et plus tard Proust, réinvente l'art de l'instant. Mieux que quiconque, elle en traque l'indicible : la relecture de ses portraits, de ses moments de vie, de ces traces de bonheur comme de détresse qui composent des ouvrages prétendument mineurs comme *Et toute ma sympathie, Derrière l'épaule, Répliques,* et jusqu'à *Toxique,* révèle l'intelligence de son « œil ». Des souvenirs de sa jeunesse dans le Lot à ses visites à Billie Holiday dans un obscur cabaret, de l'émotion encore intacte provoquée par d'infinitésimales observations arrachées à un élément du paysage, à un bruit (la poulie du puits de Cajarc), à un climat (la sécheresse des Causses), de l'ivresse d'une course à cheval à celle d'un rodéo en voiture décapotable dans la nuit de Paris, c'est une suite d'images et de sensations aussi étincelantes les unes que les autres. C'est par ces brefs éclats de vie qu'elle se rapproche des petits riens mozartiens, de leur banalité sublimée par l'arrangement des notes que le compositeur sut leur donner.

Les mystiques espagnols, auxquels Sagan ne se mesurait pas, prétendaient que la banalité et la pauvreté du *nada* (le « rien ») rejoignaient le *todo* (le « tout ») du monde et faisaient accéder aux grands secrets. Il pourrait en être de même avec ces courts textes de Sagan. On croit à des clichés croqués ou saisis sur le vif, et l'ampleur de leurs notations rejoint des secrets illimités. C'est là tout le génie de l'écrivaine : il suffit de quelques pages, et souvent même de quelques paragraphes pour atteindre à la vérité et à la profondeur de sensations, de climats… Ce sens de la pénétration est repéré par l'ensemble de la critique française. Hervé Bazin, tout en étant réservé à son égard, note ce style « *net, fluide, transparent, qui enchâsse bien l'image et sait rester économe, sa construction souple* ». Et, indulgent, ajoute : « *Elle débute, joignant au don majeur de la pénétration celui d'évoquer en peu de mots, de faire vibrer la touche.* »

À 19 ans, auréolée de gloire et enrichie grâce au jeu, l'autrice roule en Jaguar.

L'ENNUI, L'IVRESSE ET LA POÉSIE

Le regard qu'elle porte sur les êtres et les choses, sur le monde et sur des idées, répond essentiellement à sa nature profonde, libre et dégagée de toute culpabilité et de tout jugement : dans *Répliques,* elle approche de ce mystère d'écrire propre à « *atteindre* » : « *Rassembler toutes nos faiblesses, celles de l'intelligence, de la mémoire, du cœur, du goût et de l'instinct, comme si elles étaient des armes. Et les jeter à l'assaut de "rien", du blanc papier que notre imagination nous propose sans cesse.* » Ses portraits de Fellini, de Catherine Deneuve, de George Sand et de Musset sont à ce titre exemplaires : ils puisent à des sources vives, à des élans intérieurs, semblables à ceux qui animaient Colette évoquant la nature bourguignonne, les amours juvéniles, ses chiens et ses chats, ou encore l'harmonie souveraine d'un bosquet de pivoines. De même chez Sagan, quelque chose d'inaugural s'impose soudain, rend évidente la pure vérité de ses observations qui détalent avec impudence. Le trait pur s'élance avec une précision de gravure tandis que s'étend, comme une aquarelle, une sorte de mélancolie et de douceur cruelle ou tendre qui va au cœur battant de ce qu'elle vise et explore.

Sagan, douée d'une légendaire paresse, pensa toujours que le seul labeur forcené et accepté était l'écriture. Elle venait à elle dans une exquise nonchalance, et surgissaient ces phrases dotées d'une forme de pensée morale qui avaient la clarté limpide de l'âge classique. Frappées comme des aphorismes, et en même temps fraîches comme des eaux jaillissantes, celles-ci ne sont qu'en apparence le reflet de sa distraction et de sa jeunesse doucement ironique et souriante. Elles portent en elles la gravité et la clairvoyance de qui a traversé en toute discrétion des puits de douleur et des abîmes de solitude. Pour cela, Sagan est la petite sœur de Musset et du Frédéric Moreau de *L'Éducation sentimentale,* qui connurent l'amertume des amours interrompues et « *la mélancolie des paquebots* ». Tout « un monde nouveau » duquel ils avaient en commun la certitude de ne pouvoir vraiment l'atteindre, et dont ils ne pouvaient néanmoins se consoler que dans l'ennui, les fêtes, l'ivresse et la poésie, comme le jeune Wolfgang Amadeus. ■ **Alain Vircondelet**

SOUS CETTE SIMPLICITÉ ET SOUS LA FLUIDITÉ DE LA LANGUE, UN STYLE NEUF, CE QUE, FAUTE D'EXPLICATION RATIONNELLE, L'ON FINIT PAR APPELER SA « PETITE MUSIQUE »

BRIDGEMAN IMAGES

Une œuvre autofictive

DANS LA RÉALITÉ DU MYTHE

Dans ses livres autobiographiques, l'écrivaine prend des distances avec ce qui a construit sa légende, et tente de rétablir sa vérité sur ses propos parfois déformés et sur ses écrits bien souvent mal reçus par les critiques.

Sagan, qui se défendait de vouloir mettre sa vie en mots, a néanmoins écrit et publié sept textes dans lesquels elle se place comme sujet d'écriture. Il y a d'abord *Toxique* (court journal illustré sur grand format) et *Des bleus à l'âme* (journal et roman qui s'entrecroisent avant de se confondre), deux récits atypiques où Françoise Sagan évoquait la douleur provoquée par l'intoxication médicamenteuse dans l'un, la dépression nerveuse dans l'autre. *Réponses* et *Réplique,* entretiens « imaginaires » reconstitués à partir de questions souvent posées par les critiques, ont donné à Sagan l'occasion de préciser nombre de ses propos dont elle disait qu'ils étaient déformés une fois publiés. *Avec mon meilleur souvenir* et *…Et toute ma sympathie* rassemblent des textes dans lesquels Sagan évoque *« des moments heureux et des gens qu'elle a aimés »,* ainsi que l'importance de la littérature et de l'écriture dans sa vie. Dans *Derrière l'épaule* enfin (dernier texte publié de son vivant), Sagan fait la propre critique de sa production romanesque et se remémore des moments ou des personnes que lui rappellent ces relectures.

Françoise Sagan lors du tournage des *Fougères bleues,* sorti en 1977, dont elle fut la scénariste et réalisatrice.

L'ESPRIT EXISTENTIALISTE

Quelle que soit la forme choisie, elle écrivait dans ses sept textes sa vérité, sachant qu'elle serait mal lue par la plupart des critiques, plus enclins, d'un roman à l'autre, à moraliser la femme-enfant terrible qu'à proposer un compte rendu de l'ouvrage. Le discours critique sur Sagan s'est figé très vite après *Bonjour tristesse*: si on s'accordait à lui reconnaître un talent – style léger et élégant, analyse psychologique instinctive et fine –, ses romans étaient jugés trop minces, pas assez aboutis, trop pressée qu'était la jeune femme de rejoindre sa clique de riches oisifs privilégiés. On a comparé son art à celui de certains aînés: Radiguet pour la précocité et le scandale, Colette pour l'écriture de l'adolescence et la liberté de ton, Proust pour l'usure des passions, et Sartre pour la reprise d'une certaine éthique existentialiste. Cette dernière filiation littéraire servait souvent à souligner les présumées déficiences de l'écolière face aux chefs-d'œuvre du maître: *« Mlle Sagan se croit peut-être existentialiste; mais il me semble qu'elle ne l'est pas, où est sa liberté? Elle est assise sur un tout petit pliant pour regarder passer l'Histoire »,* tranchait Emmanuel Berl. Sagan ne s'est jamais prétendue existentialiste, comme elle ne s'est jamais réclamée d'aucun clan. Mais il apparaît qu'elle a vécu et écrit dans un esprit existentialiste: *« Je n'admettais pas, dans mes histoires d'amour, d'autres obstacles que la faiblesse ou la force de mes héros, en aucun cas un élément extérieur. C'étaient mes façons à moi de suivre l'existentialisme (si je joue à la philosophe): laisser aux gens la liberté d'agir et de se définir par leurs seuls actes » (Derrière l'épaule).*

Cet esprit existentialiste est plus manifeste dans les textes autobiographiques, où Sagan réaffirme son besoin et plaisir d'écrire ce qu'elle veut et revendique la valeur de son être et surtout de son travail d'écrivaine: *« Je considère que j'ai du talent. Plus de talent que beaucoup de gens ne le disent. Mais peut-être moins que certains ne l'affirment. Plus de talent que les neuf dixièmes des gens qui sont publiés actuellement. Mais je ne suis pas Sartre, je n'ai pas écrit* Les Mots *» (Répliques).* Chacun de ses textes témoigne de sa détermination à poser sa liberté d'être et de penser. Refusant de se lier aux conseils de ceux qui la figeaient en « mythe Sagan » ou de se soumettre à un système de valeurs qui neutraliserait le pouvoir subversif que toute manifestation d'insoumission suppose, Sagan échappait, et échappe encore, aux interprétations réductrices. N'est-ce pas cela qui explique en partie l'intérêt que suscitent toujours sa vie et son œuvre ? ■

Nathalie Morello

AFP

UNE ÉPOPÉE LYRIQUE
UNE DÉMESURE CINÉMATOGRAPHIQUE

UN FILM DE
SERGUEÏ BONDARTCHOUK

GUERRE ET PAIX

D'APRÈS L'ŒUVRE DE LÉON TOLSTOÏ

VERSION RESTAURÉE
LE 22 NOVEMBRE AU CINÉMA

ET EN COFFRET BLU-RAY COLLECTOR
BOITE EN BOIS NUMÉROTÉE AVEC LIVRE SUR L'HISTOIRE DU FILM
ET NOMBREUX BONUS INÉDITS

WWW.POTEMKINE.FR

LES 100 LIVRES DE 2023

Des chiffres et des lettres : ce n'est pas seulement le nom d'une des plus vieilles émissions de la télé française, il s'agit aussi de la contrainte de ce dossier désormais rituel de *Lire Magazine.* À savoir établir un panorama de l'année littéraire et éditoriale à travers une centaine d'ouvrages. Dont on peut dire qu'ils sont les « meilleurs » tant ils ont marqué ces douze derniers mois chacun dans leur domaine – littéraire, bien sûr, mais aussi sociétal, historique ou encore graphique –, et de bien des manières. Se côtoient ainsi de grands succès de librairies, des titres ayant défrayé l'actualité, des révélateurs de l'époque, et de purs coups de cœur des membres de la rédaction. Comme tous les ans, nous tenons à mettre en lumière une œuvre que nous avons particulièrement aimée. Et pour ce cru 2023, c'est le magnifique roman de Sorj Chalandon, *L'Enragé* (Grasset), que nous avons élu livre de l'année. Si cette histoire de « chasse aux enfants » est si poignante, c'est qu'il y a là une alchimie entre un sujet, le regard de l'auteur et son écriture. Au fil de ces pages où se mêlent romans, récits, BD ou essais, vous trouverez aussi des mentions spéciales (notamment à David Grann, Neige Sinno ou Jean-Luc Barré), et des articles variés, entre univers (nous avons rendu visite à Jean-Baptiste Andrea quelques jours avant l'attribution du Goncourt), entretiens croisés (signalons une discussion lourde de sens entre Amin Maalouf et Gilles Kepel), portraits, recensions, etc. De quoi se remémorer cette année en librairies et, pourquoi pas, procéder à quelques rattrapages pour les fêtes… ■

Dossier supervisé par Baptiste Liger et Margaux Morasso

L'instant LiRE: à la fnac

RTL

Fidèle partenaire de ce numéro de fin d'année, la radio RTL a participé à l'élaboration de la liste des 100 livres de 2023. Retrouvez ses 20 coups de cœur, signalés par ce logo.

Lídia Jorge
Misericordia
La MAISON
FERNANDA TRÍAS
CRASSE ROSE
LES NAUFRAGÉS
Neige Sinno
Triste tigre
NEIGE SINNO
SORJ CHALANDON
L'ENRAGÉ
ROMAN
GRASSET
FRED VARGAS
SUR LA DALLE
SOUS LA DIRECTION DE MARJANE SATRAPI
FEMME VIE LIBERTÉ
DENNIS LEHANE
Le Silence
ROMAN
DE GAULLE
UNE VIE
Cormac McCarthy
Le passager
ROMAN
Pierre Raffy
La Foudre
PIERRIC BAILLY
BRET EASTON ELLIS
LES ÉCLATS
Emma Cline
invitée
Dominique Bona
LES PARTISANS
Kessel et Druon
une histoire de famille
Gallimard
Hugo Roman
Philip Gray
Comme si nous étions des fantômes
HISTOIRE TOTALE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE
Louise Erdrich
La Sentence
roman
SALMAN RUSHDIE
LA CITÉ DE LA VICTOIRE
Panayotis Pascot
La prochaine fois que tu mordras la poussière

L'instant LIRE: à la fnac
À retrouver sur leclaireur.fnac.com

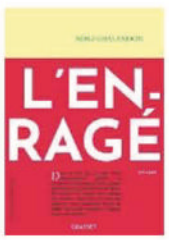
SORJ CHALANDON

« *Tant qu'il n'y a pas de vérité, je ne peux pas inventer* »

Son vrai nom, c'est Jules Bonneau, mais tout le monde l'appelle *« La Teigne »*. C'est ainsi que l'on désigne ce garçon, âgé de 20 ans en 1934, à Belle-Île-en-Mer. Cela fait environ sept ans qu'il est enfermé à la *« colonie pénitentiaire maritime et agricole de Haute-Boulogne »,* centre de détention pour délinquants mineurs où les brimades sont quotidiennes. Serait-ce parce qu'il a volé trois œufs, encore bambin, qu'il s'est retrouvé un peu plus tard à participer à des faits bien plus graves ? Abandonné successivement par sa mère, son père et ses grands-parents, ce sauvageon s'est ainsi catapulté dans cette *« institution charitable »,* dont l'océan est *« le gardien le plus cruel »,* et qui a pour mission d'*« anéantir les jeunes canailles ».* Mais le jour de *« la grande évasion »* est venu pour ces gamins sauvages ici réunis. Afin de les rattraper, les autorités n'hésiteront pas à faire appel à la population, dans une grande *« chasse aux enfants »*. La récompense ? 20 francs pour chaque fuyard. Tous les mutins seront retrouvés, à l'exception d'un seul : La Teigne. Que lui est-il arrivé ? C'est là où commence véritablement le travail du romancier Sorj Chalandon avec *L'Enragé*. Cette histoire, véridique, était bien connue – Marcel Carné avait prévu d'en faire un long-métrage, *La Fleur de l'âge* (ou *L'Île des enfants perdus*), avec la complicité de Jacques Prévert, lequel en tira malgré tout un poème, « La Chasse à l'enfant », qui fut par la suite mis en musique par Joseph Kosma. Ce n'est pas un hasard si Chalandon cite en exergue Jules Vallès, auquel on doit *L'Enfant* et *L'Insurgé* : on y ressent la même rage – on peut songer aussi à un autre Jules, Renard, et à son *Poil de Carotte*. Hors des modes du moment, *L'Enragé* a en effet la puissance des grands romans intemporels qui ne passent pas par la démonstration de virtuosité. Refusant les tics d'époque pour mieux imposer sa voix, l'écriture se marie remarquablement avec son sujet. Si la rédaction de *Lire Magazine* a été parfois divisée sur certains romans un peu larmoyants de Sorj Chalandon (mettons de côté sa veine « irlandaise »), elle a donc plébiscité cet ouvrage, qui aurait légitimement pu recevoir un très grand prix cet automne. Et même si l'on peut ne pas partager certaines vues politiques et visions sociétales ici en jeu, il est difficile de ne pas reconnaître la force romanesque de ces 400 pages. Et de ne pas être bouleversé par le destin de ce personnage. Voilà pourquoi nous avons désigné *L'Enragé* livre de l'année 2023. Et choisi d'interviewer son auteur. •••

L'ENRAGÉ A LA PUISSANCE DES GRANDS ROMANS SANS PASSER PAR LA DÉMONSTRATION DE VIRTUOSITÉ

LIVRE DE L'ANNÉE 2023



RTL

L'ENRAGÉ
SORJ CHALANDON
GRASSET

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1952

Naissance à Tunis de Georges Chalandon, qui choisira finalement « Sorj » pour prénom en clin d'œil à sa grand-mère qui l'appelait ainsi. Son enfance sera notamment marquée par la brutalité de son père et par le bégaiement dont il souffre. À l'âge de 17 ans, le jeune garçon réussit à obtenir son émancipation, à une époque où la majorité était encore à 21 ans.

1973

Il rejoint l'équipe de *Libération*, dont il est l'un des fondateurs – quotidien qu'il quittera en 2007. En tant que journaliste, on le connaît notamment pour ses célèbres reportages en Irlande et son traitement du procès Klaus Barbie, qui lui vaut le prix Albert-Londres en 1988. Il rejoint *Le Canard enchaîné* en 2009.

2006

Son second roman, *Une promesse*, reçoit le prix Médicis. Son œuvre littéraire, qui assume un côté politique, multiplie alors les succès en librairies et les distinctions avec, entre autres, le grand prix du roman de l'Académie française pour *Retour à Killybegs* en 2011, et le prix Goncourt des lycéens pour *Le Quatrième Mur* en 2013.

On vous a connu comme journaliste, avant de découvrir le romancier. À travers vos reportages pour la presse écrite, aviez-vous déjà l'impression d'être écrivain ?

Sorj Chalandon. Je ne me considérais pas du tout comme écrivain. Mais souvent, on me disait que mes reportages étaient écrits. Je me suis toujours demandé pourquoi : le fait d'être journaliste laisse-t-il imaginer que les textes soient mal écrits ? Je ne suis pas éditorialiste, je suis reporter. Et j'ai toujours tenu à ce que, quand j'écrivais mes reportages, les gens soient avec moi sur le terrain. J'ai toujours expliqué à mes étudiants en école de journalisme qu'il fallait commencer par une image. Et si l'on peut, terminer aussi par une image ! Mais ne pas, par exemple, ouvrir un reportage sur Bagdad par une réaction de Washington… Non, nous sommes à Bagdad, c'est la guerre, on veut sentir le bruit de la guerre. Il convient également de ne jamais interférer entre les lecteurs et le personnage ou les faits : c'est exactement ce que je fais avec le roman. Lorsque je suis sur un front de guerre, je veux que le lecteur y soit aussi. Il doit sentir la poussière, la peur, et moi, je dois disparaître derrière les sentiments, disparaître derrière les faits. Quand parfois je me suis demandé ce que je faisais de moi-même à ces moments-là, je me suis retrouvé à pleurer lors de reportages qui me mettaient en colère. J'ai même demandé une fois à *Libération* de rentrer, parce que je n'en pouvais plus… Qu'est-ce que j'allais faire de ça ? J'avais écrit sur ce que j'avais vu, ce que j'avais entendu… Mais après, comment je faisais, moi, pour digérer et vivre ça ? Je n'ai pas tout de suite pensé à en faire des romans. À un moment donné de ma vie, j'ai juste eu envie d'une autre écriture.

Avant même votre expérience journalistique, votre rapport à la langue a été marqué par le fait que vous étiez bègue. Ce qui a inspiré votre premier roman, *Le Petit Bonzi*.

S.C. Oui, j'étais bègue. Mais, justement parce que j'ai été bègue, je voulais écrire sur la douleur de l'enfant bègue. Certainement pas pour faire un « Que sais-je ? » sur le sujet, mais un ouvrage sur la façon dont on fabrique les mots lorsque l'on est bègue. Le bégaiement est le seul handicap qui fasse rire. Quand on est enfant et qu'on a un père menteur, et qu'on arrive en classe avec des mensonges du père, comment fait-on pour être aimé quand même ? Je me suis alors pris à aimer plus tard la forme d'écriture romanesque. Je n'étais plus tenu par les faits purs comme pour le reportage, je pouvais même changer des mots, des lieux, des dates. C'était formidable d'entrer dans la fiction réelle, avec personne derrière moi qui viendrait vérifier ! Je pouvais faire autre chose que de l'actualité pure. J'ai aimé ces mots-là, qui étaient hors actualité. J'ai aimé cette grammaire-là, ce vocabulaire-là… J'ai aimé cette sensation d'être commandé par d'autres choses. Et je crois que tout a commencé avec Sabra et Chatila, et d'autres lieux de guerre où je me suis rendu.

Cette nouvelle approche vous a permis de revenir sur des lieux et des événements que vous avez connus lors de vos reportages – l'Irlande avec *Mon traître* et *Retour à Killybegs*, le massacre de Sabra et Chatila dans *Le Quatrième Mur*…

S.C. Le roman me permettait en réalité de parler de moi. Non pas de Sorj, mais de mes sentiments, de mes larmes, de ma colère. Ce que je ne pouvais pas faire dans un journal. Dans un article, on ne peut pas écrire : « Je suis contre un mur et je pleure. » Le lecteur s'en fout, il veut savoir ce qu'il se passe, et c'est normal. Voilà pourquoi j'ai eu envie d'aller ailleurs, et de reprendre des choses que j'ai vécues, en effet comme Sabra et Chatila ou la trahison irlandaise, en disant « je » pour la première fois de ma vie. Je me souviendrais toujours des mots de François Luizet, du *Figaro*, mon « pépé » en journalisme… Quand il m'a vu à Chatila en train de pleurer, parce que c'était un massacre et qu'on s'en rendait compte, il m'a dit, Sorj, il faut que tu changes tes larmes en encre. Cette phrase a été un choc immense, signifiant « arrête de geindre et prends le droit d'exister par un autre moyen ». Nous sommes dans les années 1970-1980, et j'avais une habitude, celle d'avoir des petits carnets à spirale, où tout ce que je note sur la page de droite, c'est ce qui sert au journalisme. Aujourd'hui, j'ai l'impression que mes romans sont la somme de mes pages de gauche. C'est-à-dire autre chose que la vérité historique, autre chose que les faits vécus par ce petit bonhomme qui est là, qui est en train d'écrire, et qui veut rentrer à la maison. Et c'est comme ça que je suis passé du journalisme, même si je suis encore journaliste… à la littérature. Je me suis trouvé une porte ouverte à autre chose, qui est aussi moi.

Vous avez évoqué l'un de vos pères spirituels. Mais quels sont les auteurs ayant influencé votre manière de regarder les faits, et de les écrire ?
S.C. Georges Simenon. Je sais que tout le monde le cite, mais moi, c'est vrai *[rires]* ! J'aurais pu citer James Joyce et son *Finnegans Wake,* que j'ai dû lire trois fois – là aussi, c'est vrai *[rires]* ! Ce que j'aime chez Simenon, c'est l'économie de moyens, il n'y a pas de mot en trop, ce vers quoi je tends moi-même. Quand je le lis, je suis dans la cage d'escalier avec la femme qui est en train de balayer la cave, je suis avec les bourgeois de Porquerolles… Et puis il y a son côté journaliste, observateur. Même quand Maigret cure sa pipe, je sens le tabac froid !

Votre manière de construire un récit a-t-elle évolué, de livre en livre ?
S.C. Je n'en ai pas l'impression. J'ai envie de raconter une histoire, et que celle-ci fasse réfléchir. Je ne peux me mettre à écrire que s'il y a quelque chose qui bouillonne en moi. Il y a des thèmes qui me hantent, au point que je ne peux plus respirer. Physiquement, il faut que ça sorte. Que ce soit la trahison, la violence du père, le cancer que j'ai chopé ou les gamins : à un moment, il faut que j'écrive, non pas parce que j'en ai besoin pour vivre, mais parce qu'il faut que je mette tout ça à distance. Donc je ne me pose pas le problème de comment je vais le faire. Quand je commence à écrire, je sais où je vais.

Vous avez évoqué quelques-uns de vos thèmes de prédilection. Il y en a un qui revient souvent, et qui est au cœur de *L'Enragé,* c'est celui de la jeunesse maltraitée. Comment avez-vous senti, avec cette histoire de gamins chassés à Belle-Île-en-Mer, que vous teniez un bon point de départ pour un roman ?
S.C. C'est bête à dire, mais j'espère que ce livre sera la dernière revanche de l'enfant battu en moi. Je l'ai été, et la maison de redressement ou de correction – non pas la colonie pénitentiaire ! –, c'était ma peur.

Réfectoire du centre pénitentiaire de Belle-Île-en-Mer, qui a inspiré *L'Enragé,* meilleur livre de l'année 2023.

Mon père m'a élevé dans cette angoisse. Je me souviens des phares rouges… Nous étions près de Lyon. Il faisait faire ma valise dans la nuit à ma mère. J'ai 12 ans, et il m'emmène en maison de correction. Il pleut, il fait nuit, on part en voiture, je pleure, il me laisse devant un mur avec une porte. Évidemment, il n'y a personne. Il fait un tour, attend cinq, dix minutes, les phares reviennent, et il me dit qu'il me redonne une chance. J'ai vécu avec cette hantise d'enfant, partout, tout le temps. Et puis j'ai lu des choses, comme *Les Hauts Murs* d'Auguste Le Breton. Dès qu'un enfant avait mal dans la littérature, il était comme mon copain. C'est pour ça que j'ai tenu à mettre ces mots en exergue dans *L'Enragé,* et à citer *L'Enfant* de Jules Vallès… Par la suite, ce souvenir a resurgi. On est en 1977, je suis à *Libération,* et le centre d'éducation surveillée pénitentiaire de Belle-Île ferme. Je me suis souvenu, et ça m'a fait très peur, j'en avais même parlé à mon frère. Parce que mon père m'avait dit qu'il y avait en fait deux maisons de correction, au milieu d'une île, et : Au moins je reverrai plus ta gueule ! Qu'est-ce que je pouvais faire de ça ? Je laisse alors passer. Je fais autre chose, je vis ma vie, je deviens papa à mon tour, j'ai trois filles… Soudain, je me rends compte que c'est un enfant, celui qui est en moi et qui a écrit tous mes romans, ou presque. Il faudrait que l'adulte prenne un jour ou l'autre la plume, mais j'ai 71 ans et je continue d'avoir des terreurs. Et j'attends, le temps passe… Puis mon père meurt, ma mère aussi. Je repense à la maison de correction, et me replonge dans l'Histoire en cherchant quelque chose à raconter. Sur la colonie pénitentiaire agricole de Mettray, la pire de toutes, où était Jean Genet et où étaient envoyés tous les mauvais garçons des autres centres, les dossiers existent encore, avec tous les noms des enfants. En revanche, à Belle-Île, tout a brûlé, il ne reste plus rien, pas de traces. Tout ce qu'il reste, ce sont les historiens locaux et la presse de l'époque. J'ai donc cherché dans cette presse une histoire, je suis tombé sur la tentative d'évasion de cinquante-six gamins, et là je me suis dit que je tenais le bon bout…

Connaissiez-vous alors l'existence du projet de long-métrage de Marcel Carné et de Jacques Prévert – *La Fleur de l'âge,* resté inachevé – et du poème de ce dernier, « La Chasse à l'enfant » ?
S.C. Non, c'est après que j'ai entendu parler du film ! J'étais presque à la fin du livre quand un copain me dit : Eh bien sûr, Jacques Prévert ! Et moi : Comment ça, Jacques Prévert ? Et tout d'un coup, je me rappelle que *La Chasse à l'enfant,* mes filles l'ont récité, je l'ai récité. Je fais alors des recherches, pour comprendre comment Prévert connaissait cette histoire, et j'ai découvert qu'en fait il y était. Je suis journaliste et, pour moi, tant que la vérité n'est pas là, je ne peux pas inventer. Jules Bonneau, le cinquante-sixième, aurait donc été retrouvé, il aurait un nom, un prénom. C'était fini, je ne pouvais plus l'inventer, et je ne voulais pas inventer un cinquante-septième chassé, parce que ce serait dégueulasse, car pas vrai ! Tout d'un coup, l'Histoire, la vérité, l'actualité me laissent un trou immense ! Il en manque un ! J'y vais ! On va se battre ; les gardiens, on va les défoncer, et ils ne te retrouveront jamais. C'est ça, ce livre ! •••

STUDIO HENRI MANUEL/ENPJJ

Comment avez-vous travaillé l'équilibre entre la réalité des faits disons « journalistique » et la liberté du romancier d'imaginer ce qu'il veut ?
S.C. Je voulais que dans tout ce que je raconte avant que les cinquante-six s'évadent, il n'y ait que la vérité. Tout doit être nickel. Aucune erreur sur la couleur des uniformes, sur le temps qu'il fait, sur les repas, les brimades, les viols, etc. Une fois que tout est posé, je peux faire entrer Jules Bonneau. Et là, le cinquante-sixième a un nom, mon petit Jules a un nom. Et je deviens romancier. Mais pas avant.

De quelle manière avez-vous travaillé la première personne ?
S.C. Non seulement ça m'a paru naturel, mais également légitime. Je parle des coups que j'ai reçus… Je sais ce que mon personnage vit, j'ai vécu dans ma chair ce qu'il vit. Et ça, c'est une hantise que j'ai, de journaliste et d'homme. J'ai toujours un problème de légitimité, je ne me sentirais pas de venir devant des lecteurs avec quelque chose que je n'ai pas éprouvé. Ce sont mes limites.

Si *L'Enragé* est si fort, au-delà de son sujet, c'est en raison de son écriture qui colle parfaitement à celui-ci. Comment avez-vous déterminé ce ton ?
S.C. Ce que je voulais, c'était offrir à Jules Bonneau une parole qui soit audible, qui soit écrite et qui soit la sienne. L'erreur que j'ai commise, dans *Le Petit Bonzi,* c'était d'avoir transcrit des bégaiements en « b-b-b-b-b… ». J'aurais dû écrire « je bégaie » et on aurait entendu le bégaiement. C'est exactement la même chose ici. L'écriture devait être la mienne, mais on devait aussi entendre un gamin, non pas du siècle dernier mais un gamin moderne.

Vous teniez à ce qu'il soit lu à l'aune de la réalité contemporaine ?
S.C. Bien sûr, c'est un roman moderne ! Lors de rencontres autour du livre, certains m'ont dit : Mais Monsieur, il faut parler des gamins d'aujourd'hui ! Je leur réponds que cet enfant n'est pas coupé de notre temps. Enlevons le béret à Jules, mettons-lui des Nike, et on a notre enfant d'aujourd'hui !

Comment avez-vous finalement déterminé le titre ? L'intitulé original devait être « La Teigne »…
S.C. Eh bien, « La Teigne », c'était en effet mon titre… Mais un peu partout, on me disait que ça faisait « la sale teigne », « la petite teigne »… Puis, quelqu'un de chez Grasset a fait les couvertures tests avec les deux potentiels titres et, tout de suite, l'évidence : il fallait prendre *L'Enragé.* Vraiment, pour « La Teigne », on ne comprenait pas ce qu'il y avait écrit sur le visuel. Le premier chapitre s'appelle toutefois « La teigne » alors qu'il s'intitulait initialement « La colonie pénitentiaire ». De toute façon, j'ai une confiance absolue dans ma maison d'édition. Et puis, bon, ça ne change pas le principal : je ne suis pas une teigne, je suis un enragé.

« Le roman me permettait en réalité de parler de moi. Non pas de Sorj, mais de mes sentiments, de mes larmes, de ma colère »

Il faut toujours soigner ses fins et, sans la révéler, il est difficile de ne pas être happé par la dernière phrase du livre. À quel moment l'avez-vous trouvée ?
S.C. Je ne sais plus. Elle me fait pleurer, cette phrase. C'est par elle que je devais finir.

Boudé par les grands prix d'automne, *L'Enragé* – que notre rédaction a donc désigné meilleur livre de l'année – a toutefois été plebiscité tant par la presse que par des libraires ou des lecteurs aux goûts et attentes très variés. Comment expliquez-vous cet engouement ?
S.C. Il y a quelques jours, lors d'une signature de livre à Clermont-Ferrand, j'ai rencontré une dame aveugle qui a pris ma main et m'a dit : Monsieur, notre appartement n'est pas bien grand, mais si Jules était venu, on l'aurait caché. Tellement de gens m'ont confié qu'eux aussi avaient eu peur, avaient souffert, avaient été battus… Moi, j'avais peur d'une chose : que les lecteurs ne me suivent pas. Ils semblent aimer dans mon travail le fait que je parle de moi, de mon père, de ma mère. Qu'il y ait des gros morceaux de Chalandon, comme des gros morceaux de pomme dans une compote… Mais j'ai senti qu'ils ont été soulagés de voir que, même dans un autre lieu, dans une autre époque, j'étais toujours là. C'était bien moi. Certains y voient la suite de *Profession du père* et d'*Enfant de salaud*… D'autres lecteurs me demandent si écrire un tel livre guérit : non, ce n'est pas de la guérison, c'est du partage. J'échange aussi avec des juges, des magistrats, et il se passe quelque chose de particulier ; je crois que les gens aiment bien Jules, certains me disent qu'ils peuvent le comprendre, donc qu'ils sont prêts à le suivre. Et c'est ce qu'il s'est passé quand j'ai reçu en septembre le prix Patrimoines, au palais de la Légion d'honneur : les cinquante-six étaient accueillis sous les ors de la République ! J'aimerais tellement aussi que des gosses s'emparent de *L'Enragé.* J'adore l'idée que des parents l'offrent à leur gamin pour leur dire : Voilà comment c'était à l'époque ! Voilà ce à quoi tu as échappé ! ■

Propos recueillis par Baptiste Liger
Photos : Alexandre Isard *pour Lire Magazine*

L'AVIS DU LIBRAIRE

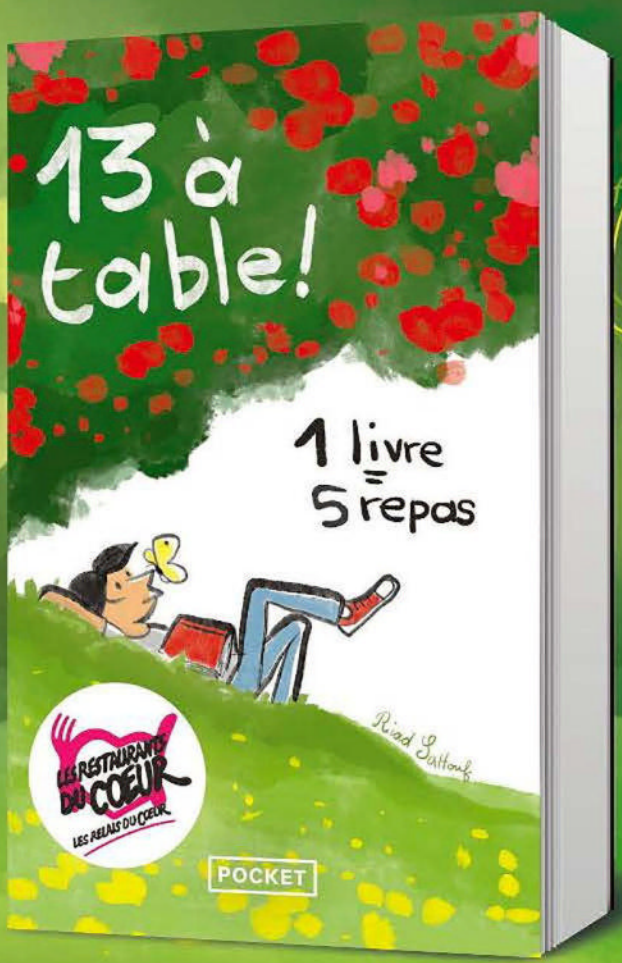
« Jamais déçus ! »

SIMON PAYEN – LIBRAIRIE MILLEPAGES – VINCENNES (VAL-DE-MARNE)
« C'est pour moi la plus belle fiction de cette rentrée : Sorj Chalandon fait le pari de raconter une histoire, et il le fait bien, avec son apport de journaliste et sa sincère foi en l'humanité. Avec *L'Enragé,* il revient à la virtuosité de son diptyque irlandais et du *Quatrième Mur.* Si l'on a envie d'une belle histoire, c'est ce roman-là qu'il faut lire. C'est un livre que je conseille aux gens quand ils n'ont pas d'idée… Et ils ne sont jamais déçus ! »

Propos recueillis par Margaux Morasso

13 à table !

1 LIVRE ACHETÉ = 5 REPAS DISTRIBUÉS



6 €

Illustration de
Riad SATTOUF

15 NOUVELLES INÉDITES ÉCRITES PAR

Philippe **BESSON** ~ Michel **BUSSI** ~ Maxime **CHATTAM** ~ François d'**EPENOUX** ~ Lorraine **FOUCHET**
Karine **GIEBEL** ~ Raphaëlle **GIORDANO** ~ Philippe **JAENADA** ~ Alexandra **LAPIERRE** ~ Cyril **LIGNAC**
Agnès **MARTIN-LUGAND** ~ Romain **PUÉRTOLAS** ~ Tatiana de **ROSNAY** ~ Leïla **SLIMANI** ~ Franck **THILLIEZ**

LIRE MAGAZINE SOUTIENT LES RESTOS DU CŒUR

©Michel Lafon - Kompak

LES RESTAURANTS DU CŒUR
LES RELAIS DU CŒUR

Depuis 10 ans, **13 à table !** a permis aux Restos du cœur de distribuer près de 7,4 millions de repas.

POCKET

Jean-Baptiste Andrea

UN GONCOURT SUR LA CROISETTE

Scénariste, réalisateur et écrivain déjà multi-récompensé dans ces différents domaines, ce diable d'homme qui a décidément plus d'une corde à son arc vient de décrocher le Graal des prix d'automne. *Veiller sur elle* a mis d'accord les membres du jury et connaît un succès fulgurant. Nous l'avions rencontré chez lui, dans l'arrière-pays cannois, quelques jours avant l'annonce des résultats.

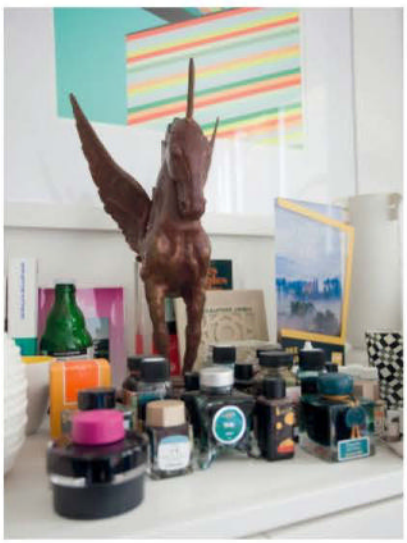
Lorsqu'on parle de « primé cannois », on pense spontanément à la récompense suprême de la Croisette, à savoir la Palme d'or. Le Graal, pour de nombreux cinéastes. Mais les choses ont peut-être changé. Ainsi, en nous rendant (par le train) dans la cité des starlettes pour rencontrer Jean-Baptiste Andrea (qui fut d'ailleurs metteur en scène avant de devenir romancier !), on n'imaginait pas que celui-ci, quelques jours plus tard, serait le lauréat du plus fameux des prix littéraires, à savoir le Goncourt. Pour ne rien cacher, on le souhaitait secrètement tant *Veiller sur elle* est l'exemple typique du grand roman populaire dans ce qu'il a de plus noble – à savoir une indéniable ambition romanesque pour un résultat accessible à un large public, une virtuosité mise au service des émotions de lecteurs très nombreux et variés. Et lorsqu'on voit les réactions de ces derniers depuis la parution du livre mi-août, force est de constater que les lecteurs adorent l'histoire de Mimo et Viola. Mais, bon, malgré un nombre irraisonné de visionnages de la trilogie *Retour vers le futur,* ne mélangeons pas les temporalités. Il est tard, et temps d'aller à l'hôtel. La nuit porte conseil (et repos). Quelques heures plus tard, l'auteur de *Des diables et des saints* (grand prix RTL-*Lire Magazine* 2022) nous attend à côté de la gare, dans sa grosse voiture blanche. Un gabarit largement explicable en raison de la présence d'une invitée de poids. *« Je vous présente Lorca. »* Une femelle Altdeutsche Schäferhund, pour être précis (sorte de berger allemand à poils

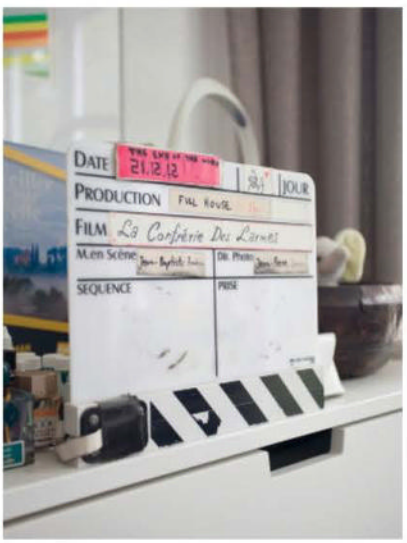
longs), pas forcément très représentative du profil type du médor cannois, de gabarit généralement plus mesuré. « *Les petits chiens n'arrêtent pas de lui aboyer dessus et elle ne leur dit rien.* » On monte donc dans le bolide, en bonne compagnie, pour se rendre dans l'arrière-pays proche, où Jean-Baptiste Andrea et sa compagne se sont installés en avril 2022.

CINÉMA ET RÊVE AMÉRICAIN

On passe le portail pour découvrir une belle résidence, avec un grand jardin – « *qui n'a pas été trop bétonné, comme pour nombre d'immeubles ici* ». Nous entrons dans le bâtiment et arrivons, à l'étage, dans l'appartement de Lorca – ne vit-on pas toujours chez son chien ? En fait, nous avons visité le salon et la terrasse en premier, mais tordons la réalité pour passer immédiatement au bureau qui, au fond, synthétise tout l'univers et le parcours de Jean Baptiste Andrea. Les murs d'un blanc éclatant dominent la pièce, mais s'avèrent nuancés par des touches subtiles d'une sorte de vert amande, déclinées un peu partout. Non loin du trophée du prix du roman Fnac (oui, avant le Goncourt…) et de divers encriers, quelle est donc cette statue de licorne ailée ? « *C'est Pégase.* » C'est-à-dire ? « *Le prix du public du BIFFF, Festival international du film fantastique de Bruxelles, que j'ai reçu en 2003 pour* Deep End. » On reste décidément dans les trophées. Car, oui, c'est d'abord dans les salles obscures qu'on a pu croiser le nom de Jean-Baptiste Andrea. Si la passion de l'écriture l'avait déjà contaminé dès l'enfance – avec des poèmes, des spectacles qu'il lui arrivait de monter –, il se trouve, comme tant d'autres, vers 17-18 ans, à devoir se décider pour un métier. On lui dit que l'écriture n'est pas vraiment une voie alors, pour rassurer sa famille, il se met à suivre des études de commerce et de sciences politiques.

Une fois celles-ci terminées (même si elles sont brèves), il choisit de prendre son avenir en main et ce passionné de scène opte pour des cours de cinéma. Bonne pioche : avec son complice coscénariste Fabrice Canepa, il connaît le rêve américain grâce à un premier long-métrage tourné outre-Atlantique avec, SVP, Ray Wise dans le rôle principal (le père terrifiant de Laura Palmer dans *Twin Peaks*). Remarqué dans de nombreux festivals, le thriller horrifique *Deep End* connaît ainsi un joli succès d'estime. Suivront les plus méconnus *Big Nothing* et *La Confrérie des larmes* (avec Jérémie Renier et Audrey Fleurot). •••





En haut : Le vaste salon de l'auteur, décoré d'une grande bibliothèque et de bibelots. Dans son bureau (en bas), Pégase, la statuette ailée remportée au BIFF pour son film *Deep End,* ainsi qu'un souvenir du tournage de *La Confrérie des larmes.*

Histoire de nous faire mousser, nous tenons à signaler à son auteur que nous avons vu le film (pas si mal) en salles, le jour de sa sortie (le 9 octobre 2013) à la séance de 22 heures au Gaumont Opéra premier. « *Ah, c'était vous ?* » Il est vrai que nous n'étions pas nombreux… Parmi les autres objets révélant la cinéphilie de ce proche de James Huth (le créateur de *Brice de Nice*), on remarquera des peluches à l'effigie de personnages issus de l'univers d'Hayao Miyazaki. Un retour à la réalisation, bientôt ? « *C'est toujours dur de dire au revoir, mais c'est derrière moi. Même si le moment du plateau me manque* », reconnaît-il. Avant d'ajouter : « *Si j'y revenais, ce que j'aimerais faire, c'est plutôt tourner des épisodes de série télé : on rentre, on sort, on ne met pas toute sa vie dans un seul projet. Maintenant, si je dois mettre toute ma vie dans un seul projet, ce sera pour un livre.* »

« UN COUP DE FOUDRE AMICAL ET ARTISTIQUE »

Des volumes, on en aperçoit bien sûr dans la pièce – signés Pierre Magnan, Guillaume Sire ou Dino Buzzati, posés sur l'étrange bureau en bois verni, un peu rustique. « *Je l'ai fait venir de très loin… C'est une variété de noyer noir, bois indisponible en France. Je l'ai huilé moi-même, et ai monté les pieds tout seul, ce qui n'a pas été évident !* [rires] *Pour ne rien vous cacher, je ne l'imaginais pas si grand ! Coup de bol, il tient pile ici.* » Outre en direction de l'ordinateur, notre regard se porte sur une feuille de papier qui n'est évidemment pas là par hasard : un article sur Albert Camus, donné par un lecteur à Draguignan, signé d'une certaine Sophie de Sivry. L'éditrice de Jean-Baptiste Andrea, décédée à l'âge de 64 ans le 31 mai dernier. La « *rencontre décisive de* [sa] *vie* » puisque c'est elle qui avait repéré *Ma reine*, son premier roman. « *J'avais écrit ce roman avant tout pour moi, pour me reconnecter à quelque chose d'important dans un moment de grande frustration dans le cinéma. Une fois le livre terminé, fin juin 2016, je me décide à l'envoyer à de nombreuses maisons d'édition, et vois se multiplier les lettres de refus, parfois très insultantes. On me parle alors de l'Iconoclaste, je leur envoie un petit mail avant pour les prévenir. Moins d'un mois plus tard, je reçois un texto disant "Sophie de Sivry a lu votre manuscrit. Elle l'a absolument adoré, rentrez à Paris tout de suite pour signer et n'en parlez à personne". J'ai des frissons rien que d'y penser ! Le moment où je reçois ce texto est le dernier plan que j'ai tourné en tant que réalisateur – un clip pour un groupe de métal franco-suisse ! C'est fou, cette coïncidence.* » Il se rend alors à la capitale et rencontre Sophie de Sivry. « *Nous avons eu un énorme coup de foudre amical et artistique. Elle m'a dit : "Tu vas attendre, on va attendre la rentrée 2017, ton truc est incroyable, je comprends ton univers." C'était fou, car ce texte était très personnel, sans filtre, avec ma naïveté, mon rapport au monde et je vois cette femme sublime, très différente de moi, qui me dit "je te comprends", avec des étoiles dans les yeux alors qu'elle semblait être la personne la moins susceptible d'être touchée par mon univers. Je me souviens qu'elle a ajouté quelque chose comme "Je vais te porter, et je ne vais jamais te lâcher"* »… Alors qu'on sent l'écrivain au bord des larmes, on essaie de détendre l'atmosphère, maladroitement, en lui demandant de jouer de la guitare, puisque cet instrument a trouvé place ici. Mais celui dont la chanson fétiche n'est autre que *San Francisco* de Maxime Le Forestier décline. « *J'en joue, mais très mal.* » Et qui est l'auteur du tableau accroché au mur ? « *Ah, c'est l'un de mes amis qui l'a signé.* » On pense à faire un parallèle entre la toile (des arts plastiques) et les toiles (du septième art), mais on préfère garder pour nous le jeu de mots un peu foireux – il faut dire que Lorca, assez impressionnante, ne semble pas avoir le sens de l'humour. On choisit alors de tenter une caresse, qu'elle accepte bien volontiers. Avant d'en redemander !

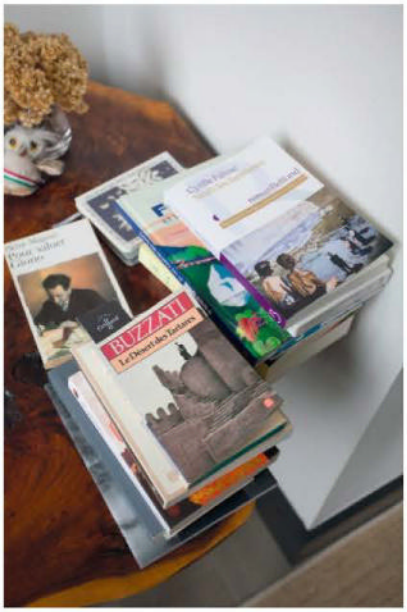
Nous prenons alors la direction du grand salon – même si, oui, la scène a eu lieu quelques minutes plus tôt (il faut savoir tricher avec la chronologie). Une vaste pièce, spacieuse, avec une grande bibliothèque contenant – outre un home cinéma XXL – des livres anglophones. « *Là, c'est le coin biblio disons "bien rangé"* », s'amuse-t-il. Il faut

En haut : Un bureau en bois verni, d'une rare variété de noyer noir, que Jean-Baptiste Andrea a monté seul. En bas : L'édition allemande du roman *Des diables et des saints*, grand prix RTL-*Lire Magazine* 2022.

dire que le lieu, lumineux, est subtilement composé avec, entre autres, un grand canapé blanc, des livres d'art consacrés à Paul Klee ou William Blake sur la petite table et de nombreux bibelots – vases, coupelles, carafes, etc. D'ailleurs, la compagne de Jean-Baptiste Andrea, Bérénice, est artiste céramiste. « *Toute la déco, c'est elle ! Elle a su me faire apprécier les choses. Et nous avons des goûts très proches…* » L'art – au cœur de *Veiller sur elle*, et donc présent dans le quotidien de l'écrivain – a aussi sa place avec des tableaux de famille. À côté de la table et des chaises grises destinées aux repas se trouvent naturellement les gamelles et écuelles de Lorca. Vue panoramique oblige, nous nous dirigeons vers la terrasse pour observer la Méditerranée. « *Nous sommes à 2 kilomètres de la mer. J'avoue, j'ai mesuré sur Google Maps…* » Mais les lois de l'automne sont ce qu'elles sont, malgré le réchauffement climatique. « *C'est dommage que vous veniez alors que le temps est si gris. Les couleurs sont incroyables lorsqu'il fait beau. En plus, le paysage est gâché par ces horribles grues qui bouchent la vue…* » Qu'importe, on peut faire facilement abstraction de cela.

L'ITALIE FANTASMÉE

Il convient de découvrir plus précisément l'extérieur, avant d'aller déjeuner. Nous saluons Bérénice et Lorca et furetons un peu dans le jardin. Jean-Baptiste Andrea s'installe sur un banc, non loin d'un très beau cèdre. « *C'est là où je réfléchis. Enfin, pas trop quand même.* » *Veiller sur elle* a d'ailleurs « grandi » en grande partie ici. « *J'ai certes imaginé toute l'intrigue un peu avant, en septembre 2021, et je me suis mis à l'écriture en juin 2022, avec le point final en décembre. Après en moyenne quatre ou cinq pages par jour, je m'arrête, sinon ça sonne faux. Je ne fais que ça, je n'ai au fond jamais eu de vrai boulot depuis que j'ai fini mes études…* » Mais on n'oublie pas comme ça ses vieux démons et c'est le cinéma, on y revient, qui se trouve à l'origine du roman. « *Bérénice et moi adorons Paolo Sorrentino. Dans l'un de ses films, j'ai vu une image toute bête de crucifix, qui n'a rien à voir avec mon histoire, mais, instantanément, par association d'idées, la statue mystérieuse de* Veiller sur elle *m'est apparue, avec la solution du mystère. Le mystère de cette statue est lié à cette femme incroyable, et là j'ai eu la vision. Pour moi, une idée, c'est une fin. Il m'a fallu dix mois et plusieurs abandons pour construire l'histoire. Oui, près dix mois, c'est la structure… Je crois profondément à la nécessité de construire ce qu'on fait. Un architecte ne construit pas un bâtiment à l'arrache, un bateau non plus, une symphonie non plus, une impro se fait dans un cadre structuré.* »



Il est 12 h 30 et l'appel du ventre se fait entendre – après tout, rendre visite à un auteur, c'est travailler ! Jean-Baptiste Andrea nous amène non pas chez le Drouant local, mais chez un traiteur italien qui, à l'étage, devient une trattoria. Outre le clin d'œil au cinéaste de *La Grande Bellezza*, rien de plus normal pour celui dont la Botte est le pays de ses ancêtres, du côté de sa grand-mère. « *Lorsque j'étais au collège à Cannes, à Stanislas, j'ai voulu faire de l'italien en quatrième, on m'a dit "non c'est la langue des cancres, toi tu vas faire allemand et latin". Je me suis alors retrouvé à faire de l'allemand, alors que je n'avais pas vraiment d'appétence pour cette langue, et c'est pour cette raison que j'ai pris le provençal au bac. Aujourd'hui, je le "baragouine", mais c'est tout, et je suis très frustré. Alors que j'ai toujours fantasmé l'Italie… Pour moi, c'est le pays du beau. Le premier pays étranger où nous soyons allés quand j'étais gamin, car nous n'avions pas beaucoup d'argent…* » On comprend aussi, en creux, l'hommage à cette patrie et cette culture, dans *Veiller sur elle* qui revisite tout un pan de l'Histoire.

Il est toutefois temps de quitter Jean-Baptiste Andrea, qui a choisi de prendre quelques jours de vacances avant le résultat des grands prix d'automne. Il ne savait pas encore ce qui allait lui tomber dessus. Notre hôte nous dépose à la gare et nous indique une boutique de souvenirs traditionnelle – on a beau faire un reportage, on n'en est pas moins un touriste. On rentre dans le magasin pour acquérir quelques babioles un peu kitsch – dont une petite palme d'or. Au moment de payer, on entend une chanson à la radio : *The Winner takes it all* d'Abba. Quelqu'un allait-il bientôt gagner gros ? Pour patienter, l'auteur de ces lignes passe ensuite par le casino local et, avec une mise modique, remporte quelques billets. C'est jour de chance. Et c'était écrit : Jean-Baptiste Andrea aurait le Goncourt. Il fallait juste repérer les signes. Veiller sur eux… ■

Baptiste Liger

Photos Coralie Polack pour *Lire Magazine*

RTL

VEILLER SUR ELLE
JEAN-BAPTISTE ANDREA
L'ICONOCLASTE

L'AVIS DU LIBRAIRE

« Le même pouvoir fédérateur qu'*Au revoir là-haut* »

STANISLAS RIGOT - LIBRAIRIE LAMARTINE - PARIS (16e)

« C'est à la fois un grand roman historique, un mystère, et une grande histoire d'amour… Andrea réussit à nous offrir un livre qui est extrêmement ouvert, qui a une vraie personnalité, qui touche, qui frappe, dès les premières pages. C'est un livre qui marche auprès de tout le monde, et qui vous donne envie de rentrer chez vous plus vite pour le lire. *Veiller sur elle* est un grand Goncourt populaire, qui a le même pouvoir fédérateur qu'*Au revoir là-haut.* »

Propos recueillis par Margaux Morasso

NEIGE SINNO

« Les gens n'en ont pas assez d'entendre parler d'inceste »

RÉVÉLATION 2023

Triste tigre, qui raconte de manière époustouflante les viols subis dans l'enfance par son autrice, a été en lice pour tous les grands prix d'automne. L'accueil qui lui a été réservé a déjoué les craintes de l'écrivaine. Entretien.

MAHE_ELIPE/POOL

Présent dans le dernier carré du Goncourt, *Triste tigre,* de Neige Sinno, a finalement remporté le prix Femina au premier tour, avec neuf voix sur douze. Il partait favori face à *Veiller sur elle* de Jean-Baptiste Andrea (lauréat du Goncourt), *La Foudre* de Pierric Bailly, *À ma sœur et unique* de Guy Boley, et *Marchands de sable* d'Agnès Mathieu-Daudé. Le Femina récompense cette année un texte hors norme de la rentrée littéraire, qui a conquis le public et la critique par sa manière directe, analytique, brillante. Face au jury exclusivement féminin réuni lundi 6 novembre au musée Carnavalet à Paris, Neige Sinno a déclaré : « *Le sujet que traite mon livre, ce n'est pas un sujet ni de femme, ni d'homme, ni d'autre.* »

Triste tigre est plus qu'une évocation des viols répétés que l'autrice a subis dans son enfance par son beau-père. En puisant dans ses souvenirs, ses photos de famille, les archives de la presse locale et celles du procès, mais aussi dans la littérature (de *Lolita* de Vladimir Nabokov à *Tigre, tigre!* de Margaux Fragoso), le cinéma ou encore la psychanalyse, l'autrice nous plonge dans ce qui se produit dans sa tête quand elle se remémore et réfléchit à « *ça* ». Ce faisant, Neige Sinno nous permet de penser à la place des violences sexuelles sur les enfants dans notre société, où elles sont si souvent frappées de tabou ou de déni.

Malgré son sujet difficile, _Triste tigre_ s'est imposé comme l'un des très gros succès de cette rentrée. Comment vivez-vous cet engouement ?

Neige Sinno. J'ai été surprise parce que c'est un texte qui a beaucoup été refusé, sous prétexte que sa forme hybride ne plairait pas aux lecteurs, qui préfèrent le roman. Ensuite, il y a eu un peu de confusion par rapport à la question bio-

graphique, avec des interviews que j'ai pu vivre comme des agressions. Ça ne me dérange pas de parler de ma vie en petit comité, c'est normal quand on écrit sur ce qu'on a vécu. Mais, à la radio, j'ai eu parfois l'impression que les journalistes cherchaient à me faire dire des choses que je n'avais pas écrites, comme si ce que j'avais écrit n'était pas suffisant. Or, si je n'ai pas mis certaines choses dans mon livre, c'est que je n'ai pas envie d'en parler. Enfin, il y a eu ces moments où l'on m'a demandé de donner mon opinion. Ce n'est pas quelque chose que je fais dans mon texte, ce n'est pas ma place. Tout cela, ce sont des effets collatéraux. En dehors de ça, le succès du livre montre que, contrairement à ce qu'on m'avait dit, les gens n'en ont pas assez d'entendre parler d'inceste. Ils ont envie d'en parler, et pas de façon sensationnaliste.

Qu'avez-vous pensé des échanges avec les jeunes dans le cadre de la sélection de *Triste tigre* pour le Goncourt des lycéens ?

N.S. Les lycéens ont lu des extraits, et j'ai trouvé leur choix courageux. Ils ne cherchaient pas à fermer les yeux sur la violence. Ils ont été très délicats dans leurs questions. Après, ils sont venus me voir. Contrairement aux adultes, aucun ne m'a dit qu'il a été victime d'inceste, mais j'ai perçu que certains se sentaient reflétés dans le livre, qu'ils aient subi un viol ou qu'ils connaissent une victime. Comme *Triste tigre* relève d'une écriture singulière, j'avais la crainte que les gens ne se sentent pas représentés.

Votre livre a été retiré du CDI d'un lycée privé de Bretagne. Quel effet cela vous fait-il ?

N.S. J'aimerais comprendre la démarche de la directrice du lycée. J'aimerais qu'il y ait une conversation entre elle et les directeurs d'établissements scolaires qui ont choisi de proposer *Triste tigre* aux élèves, qui ont choisi la parole. En parlant le moins possible, on entretient le déni. À qui pense la directrice en retirant le livre ? Qui croit-elle protéger ? Elle ne pense pas aux 10 % d'élèves qui sont abusés. Elle pense aux autres. Est-ce par rapport aux scènes de viol ? Il y en a quelques-unes. Peut-être qu'elle se dit que c'est trop pour des jeunes qui découvrent la sexualité, mais c'est ignorer ce à quoi des lycéens de 15-18 ans sont exposés sur Internet. Peut-être qu'elle assimile mon livre à de la *dark romance* ? *Triste tigre* n'a rien à voir avec ça. Jamais je ne mets en doute le consentement, quand la *dark romance* explore une zone grise entre domination et consentement. J'aimerais avoir plus d'éléments afin de réfléchir à cette censure. À vrai dire, je suis surprise qu'il n'y ait pas eu plus de cas. Moi-même, je trouve cela osé d'avoir mis mon texte sur la liste du Goncourt des lycéens.

Enfin, comment envisagez-vous l'après-*Triste tigre* ?

N.S. J'avais peur qu'en publiant ce livre le fait d'avoir été victime d'inceste soit accolé à mon nom pour toujours. Maintenant, je me dis que ça n'est plus entre mes mains. Je dois continuer mon chemin, écrire ce que j'ai à écrire et qui est sans rapport avec ça. ■

Propos recueillis par Gladys Marivat

TRISTE TIGRE
NEIGE SINNO
P.O.L

L'AVIS DU LIBRAIRE

« La finesse et la puissance »

◎ ÉMILIE BERTO – LIBRAIRIE PANTAGRUEL – MARSEILLE (BOUCHES-DU-RHÔNE)

« Cette lecture fut et reste une déflagration. Le sujet, l'inceste, peut rebuter. Mais l'intelligence, la finesse et la puissance avec lesquelles l'autrice interroge son vécu en font un titre incontournable, unique, qui apporte une nouvelle dimension à la non-fiction. Parfois réticents mais toujours curieux, nos clients s'en sont très vite emparés, contribuant au succès justement récompensé par le Femina. Car *Triste tigre* est un livre dont on a envie de parler et, je l'espère, pour longtemps. »

Propos recueillis par Margaux Morasso

LES PRIMÉS

UNE FAÇON D'AIMER
DOMINIQUE BARBÉRIS
GALLIMARD

Lauréate du prix des Deux Magots en 2008 pour *Quelque chose à cacher*, Dominique Barbéris s'est montrée visible dès la fin août avec *Une façon d'aimer*, évocation sépia et modianesque du Cameroun colonial des années 1950. Sélectionnée sur les deux premières listes du Goncourt, elle a aisément remporté le grand prix du roman de l'Académique française face à Antoine Sénanque et Sarah Chiche.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

LES INSOLENTS
ANN SCOTT
CALMANN-LÉVY

On attendait Sorj Chalandon ou Gaspard Koenig, voire Lilia Hassaine. À la surprise générale, les facétieux jurés du prix Renaudot leur ont préféré Ann Scott pour *Les Insolents*. Il y est question d'une compositrice de musique de films quinquagénaire qui quitte Paris pour s'installer au bord de la mer. **L.-H.L.R.**

QUE NOTRE JOIE DEMEURE
KEVIN LAMBERT
LE NOUVEL ATTILA

Après son échec retentissant au Goncourt, on pensait Éric Reinhardt décrocher le Médicis deux jours plus tard. Hélas pour lui, c'était sans compter sur le Québécois Kevin Lambert et son roman controversé *Que notre joie demeure*. Un titre déjà salué par le prix Décembre, et un auteur ayant provoqué la polémique avec sa défense des *sensitivity readers*. **L.-H.L.R.**

WESTERN
MARIA POURCHET
STOCK

Si *Western* a divisé les lecteurs, Maria Pourchet a surfé sur la reconnaissance critique et publique acquise en 2021 grâce à *Feu*. C'est ainsi qu'elle a remporté le prix de Flore. Lors de son discours, elle s'est d'ailleurs inscrite dans l'histoire du prix et a salué *« un jury de cow-boys »*. Il était une fois à Saint-Germain-des-Prés… **L.-H.L.R.**

L'ENTRETIEN **PIERRIC BAILLY**

« Les histoires d'amour impossibles sont celles qui m'attirent aujourd'hui »

***La Foudre* relate les tourments d'un homme qui s'éprend de la femme d'un ami de jeunesse, emprisonné pour meurtre. Avec en toile de fond les paysages du Jura. Nous avons rencontré l'auteur de l'une des merveilles de la dernière rentrée.**

En matière de décor, *La Foudre* s'inscrit dans le champ du *nature writing*, assez rare chez nous. Quelles sont vos références pour ce genre en France ? Et pourquoi semblez-vous prendre tant de plaisir à peindre le Jura ?

Pierric Bailly. Les écrivains français de la nature ont souvent une prose très poétique, je pense à Claudie Hunzinger ou Angélique Villeneuve, dont la finesse de l'écriture m'impressionne et me touche. J'ai aussi une passion pour Maria Borrély, autrice provençale proche de Giono. Le Jura est un endroit qui me stimule, où je trouve quelque chose de profond et de sombre, qui tient à la présence très importante de la forêt, laquelle abrite une faune sauvage singulière : grand tétras, chamois, lynx… J'y passe beaucoup de temps. J'aime que les personnages de mes romans en aient une pratique concrète, qu'ils ne se contentent pas seulement de la contempler de loin.

Sur le fond, votre roman raconte une histoire d'amour impossible. Sont-elles forcément les plus romanesques ?

P.B. L'intensité de la relation entre John, le narrateur, et Nadia vient de ce qu'elle est extrêmement fragile, la menace du retour d'Alexandre planant sur leur histoire. C'est un roman du choc amoureux, un roman de la passion plus que du grand amour. Les histoires d'amour impossibles ne sont pas nécessairement les plus romanesques, mais ce sont celles qui m'attirent aujourd'hui, celles que j'ai le plus envie d'écrire.

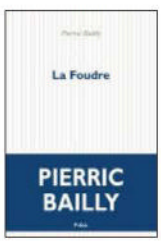
Le personnage d'Alexandre vous permet de parler d'écologie sans dogmatisme. La preuve que la littérature peut évoquer notre époque avec plus de finesse que les médias ?

P.B. C'est exactement ça, le roman est le lieu du temps long, et le temps permet la nuance et la complexité, et donc de se confronter à la question de la vérité, question passionnante parce qu'elle échappe toujours, et c'en est même son essence. Le roman permet cette exploration sans fin, ce qui le distingue de ces espaces étriqués qui n'existent que par des polémiques et des affrontements binaires. Quand Alexandre, vétérinaire écolo, tue son voisin chasseur, ce n'est pas par idéologie. Et si John est un enfant de la montagne, il est aussi attiré par la ville et la modernité. Chaque personnage est multiple, avec ses failles et ses contradictions. Aucun n'est moralement irréprochable. Un héros sans défaut, c'est assommant.

Étant entendu que la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit, savez-vous déjà dans quels lieux et quelle histoire vous emmènera votre prochain livre ?

P.B. Oui, j'en ai une idée assez avancée, même si je n'ai pas commencé à l'écrire. Il s'agira d'un roman noir. Et le Jura sera là, mais occupera moins de place. J'ai envie de partir un peu à l'aventure, d'aller voir du pays… ■

Propos recueillis par Louis-Henri de La Rochefoucauld



MEILLEUR ROMAN/RÉCIT FRANÇAIS 2023

LA FOUDRE
PIERRIC BAILLY
P.O.L

L'AVIS DU LIBRAIRE

« Une sensibilité universelle »

◎ **JULIE RÉMY - LIBRAIRIE LA COUR DES GRANDS - METZ (MOSELLE)**

« *La Foudre* est un roman de la confrontation entre l'âge mûr et l'adolescence. Et Pierric Bailly a le talent pour maîtriser l'art de l'intimité. Dans ce texte, il emprunte ce chemin un peu caillouteux avec beaucoup de brio, nous offrant au passage de très belles pages sur le Haut-Jura. L'écriture de Bailly a quelque chose d'addictif, parce qu'il touche les cordes d'une sensibilité un peu universelle, qu'on a envie de faire vibrer. »

Propos recueillis par Margaux Morasso

AMANDINE BAILLY/P.O.L

LAURE MURAT - DIMITRI KANTCHELOFF

Proust et Vian relus et romancés

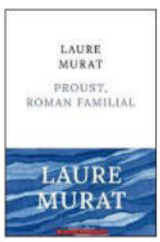
L'une a donné une nouvelle perspective à *La Recherche*, l'autre a écorné l'image de l'auteur de *L'Arrache-cœur* dans des livres tous deux plébiscités par les lecteurs.

La littérature se nourrit elle-même. Les écrivains d'hier deviennent les héros des romans d'aujourd'hui, les auteurs d'aujourd'hui écrivent sur leur rapport aux écrivains d'hier. L'année 2023 nous en a donné deux exemples, couronnés de succès, avec Laure Murat et Dimitri Kantcheloff. L'une parle de Marcel Proust, l'autre, de Boris Vian. Les similitudes s'arrêtent là : tandis que Kantcheloff s'inscrit dans la veine du roman biographique, Laure Murat propose un récit hybride, à cheval sur l'essai et l'autobiographie. Kantcheloff ne s'intéresse pas à la vie entière de Vian mais à l'épisode bien connu de l'affaire Sullivan. Nous sommes en 1946, le jeune Boris, frustré de ne pas percer, a une idée géniale : publier sous pseudo un roman sulfureux, soi-disant traduit par lui de l'anglais. Il trouve un nom sonore pour son auteur imaginaire, Vernon Sullivan, et sa femme un titre aguicheur, *J'irai cracher sur vos tombes*. Le canular fonctionne au-delà de ses espérances. Au risque de lui attirer des ennuis avec les autorités, sourcilleuses sur les questions de mœurs, et de lui donner le sentiment d'être vampirisé par sa créature. Sullivan n'est-il pas devenu un problème au lieu d'un jeu ? Avec son style tonique, Dimitri Kantcheloff évite l'écueil de la biographie déguisée où sombrent tant de romans du même genre. Plein de verve, son *Vie et mort de Vernon Sullivan* ressuscite l'univers du Saint-Germain-des-Prés de 1950, avec ses cafés, ses boîtes de jazz et ses philosophes qui fument la pipe. Surtout, il propose un beau portrait du jeune Vian, détonnant par rapport à la légende qui accompagne aujourd'hui le personnage : c'est alors un garçon surdoué, ambitieux, mais tenaillé par le doute, torturé, dépressif, en proie à des comportements destructeurs dont l'affaire Sullivan, peut-être, fut un symptôme… Écrire sur un écrivain, c'est aussi compliquer son image, et même écorner le mythe !

UNE IMPITOYABLE MISE À NU

Laure Murat, saluée par le prix Médicis essai, n'écrit pas sur Proust pour écorner le mythe mais pour corriger une erreur de perspective, celle qui tient *La Recherche* pour une apologie de l'aristocratie, un tombeau en son honneur. C'est tout le contraire, assure-t-elle : *La Recherche* est une satire, une bombe dans le jardin des ducs et des duchesses, la plus impitoyable des mises à nu. Il se trouve que Laure Murat ne parle pas de n'importe où : issue de deux vieilles familles françaises, les Luynes (noblesse d'Ancien Régime) et les Murat (noblesse d'Empire), elle a vécu toute son enfance dans un milieu proustien, aristocratique, muséal et figé. Proust dînait d'ailleurs chez son aïeule, Cécile Ney d'Elchingen, qui l'appelait « *le petit journaliste* » ; et il fait plus d'une allusion aux Murat et aux Luynes dans *La Recherche*… Aussi, quand elle l'a découvert sur le tard, vers l'âge de 20 ans, Laure Murat a eu l'impression d'assister à un décodage de son propre monde : tout lui est apparu en clair, la comédie ridicule des apparences sociales, l'entre-soi jaloux du milieu aristocratique, la cruauté des grandes familles avec leurs canards boiteux. Le livre que lui inspire aujourd'hui cette révélation tient du récit personnel et du témoignage, tantôt triste (sa mère la renie), tantôt pittoresque (son père qui prend le bus, un vrai sketch), mais il constitue une sorte d'introduction inattendue à la lecture de Proust, ramené en quelque sorte à hauteur d'homme – de femme ! –, transformé même en allié, voire en ami. Une approche qui a séduit un vaste public, hissant ce *Proust, roman familial* au sommet des ventes de l'automne. ■

Bernard Quiriny



PROUST, ROMAN FAMILIAL
LAURE MURAT
ROBERT LAFFONT

VIE ET MORT DE VERNON SULLIVAN
DIMITRI KANTCHELOFF
FINITUDE

PHILIPPE MATSAS/ROBERT LAFFONT – ROMIN FAVRE/FINITUDE

SUCCÈS

LE SILENCE ET LA COLÈRE
PIERRE LEMAITRE
CALMANN-LÉVY

Premier tome de la nouvelle saga de Lemaitre, *Le Grand Monde* (2022) nous menait sur trois continents, de mars à octobre 1948. Ce deuxième volume, situé en France de février à mars 1952, est plus resserré. On y retrouve la verve de l'auteur ainsi que les membres de la famille Pelletier. Chacun est pris dans les méandres de la « nouvelle société » française, entre rêve industriel et évolution des mœurs. **Hubert Artus**

L'AMOUR
FRANÇOIS BÉGAUDEAU
VERTICALES

Ce nouveau roman raconte, en une centaine de pages, une histoire simple: celle de Jacques et Jeanne Moreau, de leur rencontre à leur union de cinquante ans. Un couple banal, oui. Mais Bégaudeau, lyrique comme jamais, résume les faits pour mieux étirer le fil de leurs sentiments. **H.A.**

LES FEMMES DU BOUT DU MONDE
MÉLISSA DA COSTA
ALBIN MICHEL

Mélissa Da Costa revient ici à ses fondamentaux: l'épanouissement personnel, la découverte de soi, la rédemption. Celle de Flore, 27 ans, qui quitte Paris et sa vie de couple ratée, pour le sud de la Nouvelle-Zélande. Elle y rencontre Autumn et sa fille Millie, gérantes d'un camping. Trois femmes en reconstruction… **H.A.**

LA DANSEUSE
PATRICK MODIANO
GALLIMARD

Le narrateur, comme égaré dans Paris, se souvient d'un temps qu'il nous appartiendra de cartographier (puisque les romans de Modiano sont des pièces de notre mémoire comme de la capitale). Depuis son prix Nobel en 2014, l'écrivain continue de publier un livre tous les deux ans. *La Danseuse* est un concentré de son œuvre autant qu'une nouvelle variation. **H.A.**

GAËLLE NOHANT

L'Histoire à la trace

La fiction bouleversante de l'autrice, saluée par le grand prix RTL-*Lire*, nous mène au cœur de l'Allemagne nazie.

Depuis 2016 et son deuxième roman *La Part des flammes*, Gaëlle Nohant vit de sa plume. Devenir écrivaine était un choix économique risqué. Ses parents conseillent à leurs cinq enfants de faire un métier stable. En vain. « *Une partie de moi aspire à un PEL, mais cette vocation précoce a été comme une tempête dans ma vie* », nous confie-t-elle. À 7 ans, l'aînée de la fratrie a épuisé le rayon jeunesse de la bibliothèque de son village dans la Drôme. Elle emprunte des livres pour adultes en disant qu'ils sont pour sa mère, et les cache sous son lit. Le choc vient avec *Jane Eyre*. « *Je voulais être capable de provoquer ces émotions-là chez des lecteurs* », se souvient-elle. Mais d'abord, elle enchaîne les boulots alimentaires. Elle devient enseignante vacataire dans un lycée, contrariée de retrouver ce système scolaire qui est, selon elle, « *le contraire de la curiosité* ». *Lettre ouverte à Maurice Papon* est son premier livre, non publié, même si Robert Laffont montre de l'intérêt. « *Ce texte m'a permis de rencontrer les époux Aubrac* », dit-elle, sans regret.

Vient ensuite un roman sur l'extrême droite à Lyon, où elle vit. Raté, selon elle, car trop ambitieux. Alors, Gaëlle Nohant commence des nouvelles. Après trois ans de travail paraît, en 2007, *L'Ancre des rêves*. « *Cette histoire a fait de moi une romancière* », déclare-t-elle. Pour ses livres, Gaëlle Nohant passe trois ans à voyager, à enquêter, à écrire. Heureusement qu'ils se vendent bien. La guerre l'intéresse pour ce qu'elle dit de l'individu, dont la vie peut être balayée en un instant. Elle est au cœur du *Bureau d'éclaircissement des destins*, qui nous emmène en Allemagne dans le centre d'archives de Bad Arolsen, dédié aux persécutions nazies. En plus d'accompagner la vie internationale de ce roman, traduit dans sept pays, Gaëlle Nohant s'attelle à l'écriture du prochain, situé lors de l'hiver 1916 à l'arrière-front. « *Il y sera question de ce que produit la guerre sur les relations entre les femmes et les hommes*, annonce-t-elle. *Cela intéresse particulièrement la génération de ma fille.* » ■ **Gladys Marivat**

LE BUREAU D'ÉCLAIRCISSEMENT DES DESTINS
GAËLLE NOHANT
GRASSET

JF PAGA/GRASSET

La fiction au chevet du mal

Au début de l'année, la romancière signait un court roman à vous retourner le cœur. Il nous ramène dans cette ferme isolée du Cantal où Marie-Hélène Lafon a vu le jour, et qu'elle arpente de livre en livre, au moyen de la fiction, depuis *Le Soir du chien,* en 2001. Que se passe-t-il dans *Les Sources* ? Une femme s'active dans une ferme prospère. Elle lessive, cuisine, lave les enfants : ils doivent sortir de leur enclavement pour rendre visite à la famille. Il y a de la sueur et de la colère dans chaque geste de la narratrice, pas une once d'amour. On comprend qu'elle n'est pas avec le bon mari, que son père a pressenti cela sans rien dire. Depuis le début de son mariage, elle subit. La sexualité et la violence d'un homme, qui la trouve grosse et négligée. Ensuite, c'est lui, le mari, qui prend la parole. Il dit qu'il n'a pas souhaité cette vie. Il aurait dû rester en Algérie où il a été appelé pendant la guerre. Il a rencontré une femme, là-bas, qui l'a fait se sentir vivant pour la première fois. Dans une dernière partie, leur fille parle. Elle revient sur les lieux du crime, des années après, pour fermer la maison et la vendre. Ce livre solde les comptes. C'est le plus puissant de Marie-Hélène Lafon. ■

G.M.

Sur le rythme des « nineties »

L'ancien chef opérateur devenu auteur-compositeur-interprète puis écrivain se rappelle combien l'année 1994, celle de son baccalauréat et de la mort de Kurt Cobain, marqua son entrée dans un âge des possibles et des paradoxes. Le héros de Joseph d'Anvers, qui vit en province, voudrait être unique sans se trouver aucun talent, il a de bonnes notes mais se rêve en marginal, il regrette les succès populaires des artistes qu'il vénère, il met ses tripes dans des chansons qu'il crève de trouille de jouer à ses potes, il sait plaire aux filles mais « *se saborde en pleine conscience* » aux yeux de celle dont il est fou… Le décor de ville moyenne en plein boum des lotissements pavillonnaires est très réussi, ainsi que l'inévitable catalogue des marques et références culturelles d'époque, mais ce qui séduit par-dessus tout, chez ce *Garçon ordinaire* – salué par le prix Marcel-Pagnol –, est la justesse de son point de vue à hauteur d'adolescent. Tandis que les adultes humilient ou peinent à s'intéresser à leurs marottes, la conscience politique s'éveille, le talent artistique également, et l'on saisit par bribes les enjeux de l'avenir et l'impermanence de toute chose. ■

Antoine Faure

OLIVIER ROLLER/BUCHET-CHASTEL – PATRICE NORMAND/LEEXTRA/RIVAGES

LES SOURCES
MARIE-HÉLÈNE LAFON
BUCHET-CHASTEL

UN GARÇON ORDINAIRE
JOSEPH D'ANVERS
RIVAGES

3 QUESTIONS À…

PHILIPPE CLAUDEL

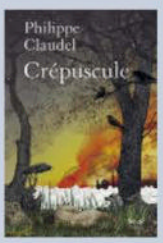
Avec *Crépuscule*, sombre plongée dans la nature humaine, l'écrivain a enchanté les fanatiques de Buzzati.

Votre dernier livre parle du monde contemporain tout en étant intemporel. Un défi de votre part ?
Il y a ici un double pari : celui de l'intemporalité des fables dont les questions morales se révèlent pertinentes à chaque époque ; et celui qui tient au plaisir d'une lecture qui nous entraîne dans un ailleurs dont il convient de construire les géographies physique et humaine, les légendes, le pittoresque. J'aime donner du grain à moudre à qui me lira, et proposer le roman comme un exercice de divertissement mais aussi d'intelligence, qui oblige à un décodage, une interprétation, un questionnement.

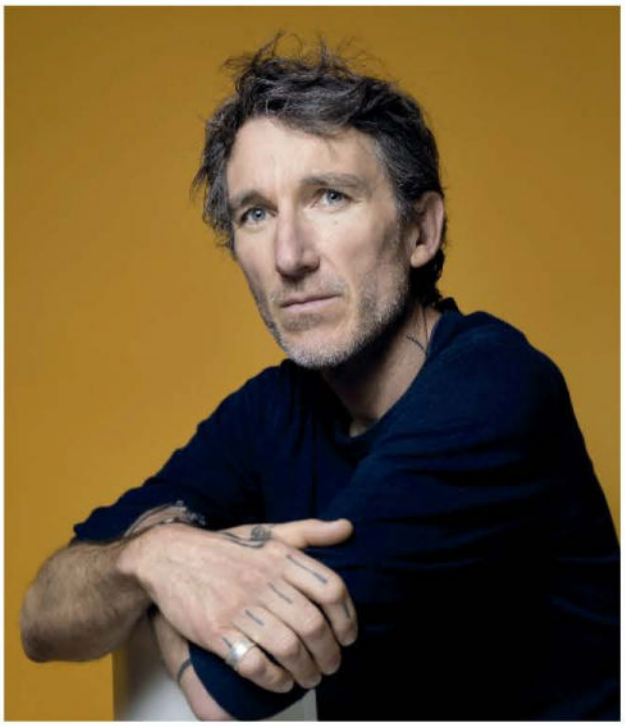
Quelles étaient vos références ?
Kafka, Buzzati, Gogol, Gracq, Kadaré… *Crépuscule* doit à nombre de mes lectures : je me définis comme un lecteur qui écrit des livres, plutôt que comme un écrivain. Ajoutons les contes et mythes de l'Europe centrale et de l'Est, le roman gothique, le fantastique allemand et la peinture – Bosch, Brueghel… Le livre est sombre, mais le crépuscule est aussi celui du matin, de la renaissance du jour, et les femmes y sont source de grande lumière et de force.

***Crépuscule* prolonge la veine des *Âmes grises* et du *Rapport de Brodeck* ?**
Il y a une évidente parenté dans le maniement d'un matériau romanesque ample et touffu, avec en prime une délocalisation temporelle et spatiale, ainsi qu'une volonté de tirer le texte vers la parabole et la fable morale.

Propos recueillis par Louis-Henri de La Rochefoucauld



CRÉPUSCULE
PHILIPPE CLAUDEL
STOCK



L'ENTRETIEN CROISÉ

AMÉLIE NOTHOMB ▪ CÉDRIC SAPIN-DEFOUR

« Une vie de chien, je signe tout de suite ! »

Dans *Psychopompe* pour l'une, et *Son odeur après la pluie* pour l'autre, les deux auteurs évoquent ce lien si profond et mystérieux unissant l'homme et l'animal. Rencontre entre deux amis des bêtes qui ont choisi l'écriture pour embrasser leur animalité.

Le très beau succès du *Règne animal*, près d'un million d'entrées au moment où l'on écrit ces lignes, en apporte une nouvelle preuve éclatante : la question du rapport entre les hommes et le vivant est aujourd'hui au cœur des préoccupations. Cette réflexion écologique et humaniste infuse peu à peu tous les domaines artistiques, et la littérature ne fait pas exception à la règle puisque deux des plus grands succès de librairie de cette année tentent de percer le mystère du lien qui nous unit à l'animal. Avec *Psychopompe,* Amélie Nothomb se prête au jeu de l'autobiographie aviaire et se raconte à l'aune de son obsession pour les oiseaux. Dans *Son odeur après la pluie*, l'écrivain et alpiniste Cédric Sapin-Defour adresse une déclaration d'amour à son chien disparu.

La question du lien entre l'homme et l'animal est au cœur de vos deux livres, comment le concevez-vous ?

Cédric Sapin-Defour. Équilibré, réciproque et horizontal, c'est comme ça que je résumerais le lien qui m'unissait à mon chien. Mais pour ce qui est des animaux que je croise là-haut, quand je vais en montagne, ça dément presque ce que je viens de vous dire. Il y a une forme de verticalité et d'admiration pour leur vigueur, pour leur résistance. Lorsque j'arpente les sommets avec plusieurs milliers d'euros d'équipement sur moi et que je vois ces bouquetins, ces chamois, ces faucons évoluer là sans rien, en toute liberté, je m'interroge vraiment sur qui est l'être supérieur.

JEAN-BAPTISTE MONDINO/ALBIN MICHEL – PH. MATSAS/STOCK

Amélie Nothomb. Je suis à fond dans la verticalité ! Bien avant d'être écrivain, j'ai longtemps cherché un animal auquel me référer. Je l'ai trouvé quand j'avais 11 ans. C'était l'oiseau. J'ai senti que l'oiseau allait être la clé de mon existence et que c'était un mystère absolument colossal, que je n'aurais pas assez d'une vie pour comprendre ce que l'oiseau aurait à me dire. Je suis absolument persuadé que c 'est cette fascination absolue pour les oiseaux qui a fini par faire de moi un écrivain.

C.S.-D. Vous faites le lien entre l'écriture et l'animal, ces deux univers ont ça de similaire. On ne comprend pas tout, on s'y perd. Le mystère, l'incompréhension de l'autre, c'est ce qui est passionnant dans notre lien à l'animal. On est quand même très fort pour s'entourer de gens qui nous ressemblent, de clones et de miroirs qui nous renvoient ce à quoi on s'attendait déjà, un animal n'est pas là-dedans. C'est une absence de garantie, c'est le luxe de la surprise constante.

Écrire est-il un moyen de se confronter à son animalité ?

A.N. Complètement ! Ce que je fais quand j'écris, c'est d'essayer de me calquer sur l'oiseau. Cet élan, cette puissance, cette beauté, ces langages que sont le vol et le chant : l'oiseau est mon professeur. Écrire, c'est voler. Quand j'atteins l'écriture à laquelle j'aspire, j'ai vraiment la sensation extraordinaire de me jeter dans le vide et de maîtriser ma chute. Il y a une idée de vertige, une peur de s'écraser mais c'est jubilatoire.

C.S.-D. Je suis entièrement d'accord. Ce n'est pas un hasard si je mène en parallèle une vie d'écrivain et une vie d'alpiniste. Il y a un rapport avec le vide et la chute. J'aime aussi cette idée de tutorat de l'animal que vous énoncez. L'animal nous accompagne dans l'existence, nous recale, nous recadre et il nous fait aussi réfléchir à notre condition. Il y a quelques mois, j'étais dans les Carpates à observer des hordes de chiens sauvages et, quelque part, j'enviais leur statut, leur liberté, leur sauvagerie. Une vie de chien, je signe tout de suite !

A.N. Si je pouvais me réincarner en oiseau, ce serait pour moi l'accomplissement absolu !

Notre lien avec l'animal peut-il être de l'ordre de l'amour ?

C.S.-D. Beaucoup de lecteurs me parlent de ce livre comme d'un élan qui leur a permis d'oser. Oser exprimer ses sentiments pour son animal ou toute la peine que l'on ressent lorsque celui-ci disparaît. Il n'y a rien de mièvre à le faire, il n'y a pas non plus de refus du monde ou de misanthropie. Je refuse qu'on hiérarchise les amours comme si certains étaient légitimes et d'autres un peu moins. J'en ai assez que, à chaque fois que je déclare ma flamme à mon animal, on m'objecte que sur cette planète il y a des êtres humains qui souffrent et qui traversent la Méditerranée. Ce n'est pas nier le monde que de concentrer une partie de son amour sur l'animal qui gravite autour de nous. Au contraire même, c'est un marchepied pour aimer tout ce qu'il y a autour de nous.

« JE N'AURAIS PAS ASSEZ D'UNE VIE POUR COMPRENDRE CE QUE L'OISEAU AURAIT À ME DIRE »

A.N. Oui, j'aime les oiseaux. Mais d'un amour lointain. L'oiseau, c'est vraiment celui qu'on aime avec respect, en retenant son souffle, en s'inspirant de lui. C'est un amour d'autant plus beau qu'il n'est pas du tout sûr que l'oiseau vous aime en retour. Il faut d'entrer de jeu accepter que celui que vous aimez ne vous aime pas nécessairement. Mais c'est un soutien. Dans toutes les épreuves de la vie, chaque fois que l'existence m'amène une souffrance, je regarde vers l'oiseau.

Cédric Sapin-Defour, vous le racontez dans votre livre, se confronter à l'animal, c'est se frotter à une autre notion du temps ?

C.S.-D. Le chien ne refuse rien de ce qui va animer la minute qu'il est en train de vivre. Il n'est pas en train de se dire que, demain, il a telle ou telle chose à faire. Il n'est pas en train de regretter de ne pas avoir été à la hauteur la veille. Vivre dans l'instant, je crois que c'est son plus bel enseignement.

A.N. C'est encore un point commun avec la posture de l'écrivain. Parmi les effets et les symptômes de l'écriture, il y a aussi cette illusion de la maîtrise du temps qui donne un sentiment de pouvoir. Et c'est évidemment en rapport avec la mort. Tout écrivain sait que ce qu'il fait est en lien avec la mort, sans même qu'il puisse le comprendre.

C.S.-D. C'est la chance que nous donnent les livres. On choisit notre sujet et donc on s'offre une chance de rattraper un peu de temps. En écrivant sur mon chien, je pouvais passer encore un moment avec lui.

Est-ce que, aujourd'hui plus que jamais, penser notre rapport au vivant est devenu une priorité ?

A.N. Oui c'est certain ! Mais de là à dire que j'ai écrit ce livre pour cela, ce n'est pas vrai. Il se trouve qu'il y a un grand péril sur le vivant et donc que ce livre produit un écho particulier, un écho important. Et j'en suis ravie, mais ce n'était pas l'objectif premier.

C.S.-D. Si, avec nos livres, nous pouvons encourager un réalignement et une réconciliation avec le vivant, ne nous en privons pas ! Le vivant n'est pas une ressource à notre service. Les animaux sont nos alter ego et je milite pour l'harmonie des espèces. Refuser l'unicité, l'originalité de cet être qu'on a en face de soi, ça me paraît condamnable. Notre façon d'accepter cette différence et cette richesse qui est autre, ça détermine notre manière d'être au monde.

A.N. Mon amour pour les oiseaux a même modifié ma vision du monde au sens propre. L'oiseau regarde de côté, il a une vue latérale. Je ne sais pas encore ce que ça va m'apporter mais depuis quelque temps, j'essaye moi aussi de regarder le monde de côté. Je suis sûre qu'il y a quelque chose à puiser de ce côté-là. ■

Propos recueillis par Léonard Desbrières

PSYCHOPOMPE
AMÉLIE NOTHOMB
ALBIN MICHEL

SON ODEUR APRÈS LA PLUIE
CÉDRIC SAPIN-DEFOUR
STOCK

LE PORTRAIT **ÉRIC CHACOUR**

Écrire à Caire ouvert

Grâce à un premier roman au franc succès présent sur plus de dix sélections des prix d'automne, le Québécois fait une entrée remarquée dans le monde des lettres.

« Mektoub » : « c'est écrit », peut-on traduire. Cela semble s'apparenter, chez Éric Chacour, à une ligne directrice immuable qui guide sa vie et ses premiers pas en littérature. Présent dans les listes de plusieurs grands prix de la rentrée littéraire – dont le Femina et le Renaudot –, fièrement porté par les libraires québécois depuis sa sortie et encensé par la presse française, *Ce que je sais de toi* a fait mouche. C'est en 1983, à Montréal, que le futur primo-romancier voit le jour. Ses parents, égyptiens respectivement originaires du Caire et d'Alexandrie, ont émigré au Canada quelques années plus tôt ; le lot bienheureux ou malheureux de la communauté levantine d'Égypte à cette période. Après des études d'économie appliquée et relations internationales, Éric Chacour entame une carrière dans la finance en gardant précieusement et intérieurement cet amour des mots qu'il transporte avec lui par un tout autre billet depuis l'adolescence. Non sans joie, il évoque ce rêve grisant d'être parolier : *« Lara Fabian, Patricia Kaas, Céline Dion… Toutes ces personnalités écoutées plus jeune nourrissaient une envie de créer de nouvelles paroles sur les morceaux initiaux. Cette pratique a une limite quelque peu évidente, ce qui m'a poussé vers un plus vaste projet : une histoire romanesque. »* C'est ainsi, sans demi-mesure, que la mélodie d'*All By Myself* a résonné plus qu'à l'habitude et pour les quinze années suivantes, le temps d'écrire ce premier roman.

ACCENTS HARMONIEUX

Ce que je sais de toi prend forme dans Le Caire des années 1980, Tarek est un jeune médecin respecté comme l'était son père avant lui. Sa rencontre avec Ali, un adolescent du quartier défavorisé du Moqattam lui demandant d'ausculter sa mère atteinte d'un mal inconnu ébranlera son schéma de vie. Sa mort entraîne l'effervescence de sentiments atrophiés entre les deux hommes, interdits par les mœurs de l'époque nassérienne. Cette narration, portée par une écriture distillée de justesse et de poésie, s'ancre plus profondément encore. *« Mes parents me parlaient souvent de leur Égypte, ces souvenirs de jeunesse me fascinaient, tous immergés dans un pays aux accents harmonieux. Cependant, je n'arrivais pas à superposer à celle-ci l'image du pays que je visitais durant mes vacances et qui était foncièrement différent »*, confie-t-il. Puis le sujet de ce livre s'est immédiatement précisé : *« J'ai construit un plan entier, l'Égypte a nourri mon imaginaire. J'avais à cœur d'évoquer les Levantins, de parler de leur exil, eux qui quittaient le pays auquel ils se sentaient appartenir. »* Tout en se lançant un ultime défi d'écriture : *« Raconter une histoire d'amour, la rendre universelle et que l'on y croie ! »*

Loin des multiples ouvrages qui forment parfois la matrice des romanciers de talent, il *« n'a jamais été un grand lecteur »* et en tire parfois *« quelques complexes »* mais *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, premier roman de Dany Laferrière (qui fit scandale à sa parution), jonche ses premiers émois : *« Il y a toujours des auteurs inspirants qui nourrissent notre écriture, si mes personnages ne prennent absolument pas la même direction que les siens, son roman m'a accompagné dans mes débuts. »* Après ces débuts encourageants, l'envie d'écrire est à nouveau palpable – *« Je n'ai pas eu de mal à quitter mes personnages car j'ai toujours souhaité qu'ils puissent dire tout ce qu'ils avaient à dire, faire comprendre leur combat à un lecteur. Mon second projet d'écriture m'attend déjà. »* De quoi cultiver un peu de patience… ■

Marie Jouvin

CE QUE JE SAIS DE TOI
ÉRIC CHACOUR
PHILIPPE REY

JUSTINE LATOUR/PHILIPPE REY

LE PHÉNOMÈNE **PANAYOTIS PASCOT**

La comète « Pana »

Avec cette autofiction qui s'est hissée en tête des ventes dès sa sortie, le primo-romancier s'est érigé en porte-voix d'une jeunesse en quête de repères.

L'invité surprise de la rentrée littéraire, c'est lui. Du haut de ses 25 ans, l'humoriste Panayotis Pascot a déjoué les pronostics pour s'installer au sommet du classement des meilleures ventes de livres, loin devant les locomotives habituelles, Amélie Nothomb et Nicolas Sarkozy. Écoulé à plus de 100 000 exemplaires, *La Prochaine fois que tu mordras la poussière* est devenu un véritable phénomène, l'objet de tous les désirs pour une nouvelle génération qui, l'espace d'un instant, a délaissé TikTok pour se ruer en librairie. Derrière ce succès aussi immense qu'inattendu, il y a une œuvre passionnante, un exercice d'autofiction déroutant qui a balayé avec brio la méfiance d'une critique médisante, craignant un énième témoignage de célébrités. Pensé par son auteur comme un roman d'amour, le récit d'apprentissage d'un adolescent qui cherche à comprendre le lien qui l'unit aux êtres qui lui sont chers, notamment à son père, ce premier livre brille par sa langue crue, tranchante, ce sens de la formule et de la vanne hérité du stand-up. Avec une lucidité et une honnêteté désarmante, Panayotis Pascot dit tout de la dépression et des idées noires, de la difficile affirmation de son identité sexuelle, du poids de l'héritage familial. Griffonné au beau milieu de la nuit pour calmer ses angoisses et repousser les démons qui l'assaillent, son livre est l'hymne d'une jeunesse inquiète, troublée, qui a besoin de voix pour la guider. N'est-ce pas là le rôle des romans et des romanciers ? ■ **Léonard Desbrières**

LA PROCHAINE FOIS QUE TU MORDRAS LA POUSSIÈRE
PANAYOTIS PASCOT
STOCK

LA POLÉMIQUE

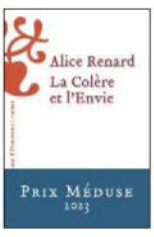
Quand le réel se mêle de fiction

C'est une entrée en littérature fracassante. Quelques semaines après avoir été récompensée du prix Stanislas, Julie Héraclès a vu son premier roman se prendre dans la tourmente. En s'appuyant sur le cliché iconique de Robert Capa *La Tondue de Chartres*, elle raconte dans *Vous ne connaissez rien de moi* la vie de Simone Touseau, la jeune fille au crâne rasé sur la photo, connue pour ses affinités collaborationnistes et sa relation avec un soldat allemand. Mais, portée par le souffle romanesque, l'autrice s'est peut-être risquée trop loin de la vérité historique en décrivant une femme mue par l'orgueil et l'amour plutôt que par son attirance pour l'idéologie nazie. Une réhabilitation insupportable pour Arnaud Hée, critique de cinéma dont le grand-père aurait été dénoncé par cette dernière puis déporté. Si Simone a obtenu un non-lieu en 1947, les historiens s'accordent pour dire qu'elle était une sympathisante nazie, responsable de nombreuses déportations. ■ **L.D.**

VOUS NE CONNAISSEZ RIEN DE MOI
JULIE HÉRACLÈS
JC LATTÈS

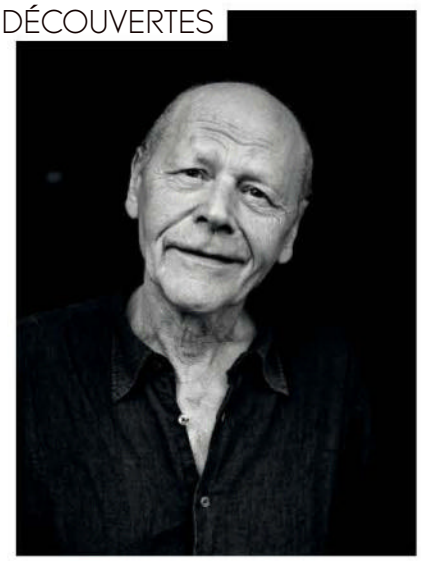
Ode à la différence

D'abord racontée par ses parents, « *Isor fascinait, c'était un cas rare, une énigme que les plus grosses têtes des hôpitaux parisiens voulaient résoudre* ». Oui, enfin, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus rien à en dire, sinon qu'elle « *était étrange. Un adjectif comme un naufrage* ». Lucide et poétique, *La Colère et l'Envie* dénonce la propension de la société contemporaine à vouloir tout diagnostiquer. Aimée et crainte par les siens, l'enfant terrible, ne sachant s'exprimer que par l'imitation de langues étrangères, nous offrira de bien belles fugues. Et, avec ce premier roman, la jeune Alice Renard propose de vrais morceaux de bravoure, comme lorsqu'elle dépeint un corps qui danse ou qu'elle évoque la vieillesse. ■ **Simon Bentolila**



LA COLÈRE ET L'ENVIE
ALICE RENARD
HÉLOÏSE D'ORMESSON

ALICE MOITI/STOCK



PIERRE MICHON

Un style de prestige

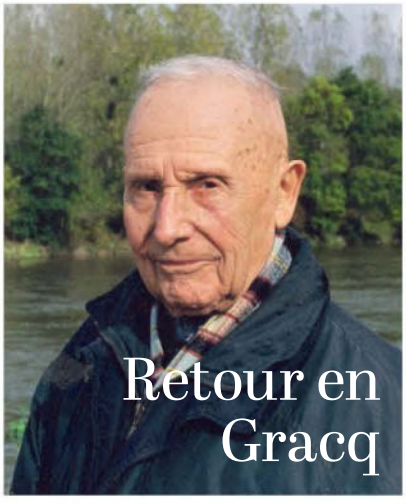
L'auteur a composé une suite somptueuse à *La Grande Beune,* publié il y a vingt-sept ans. Un texte court, dense et précieux, où se déploie tout son art.

Les écrivains acquièrent souvent une image, sans l'avoir forcément convoitée. Pierre Michon, 78 ans, occupe aujourd'hui dans l'imaginaire collectif la case du commandeur lointain, l'artiste de grand style, éloigné du monde, qui façonne des livres précieux dans une langue hors d'âge, classique et personnelle – un créneau qui, longtemps, a été celui de Julien Gracq. Les prix de prestige reçus ces dernières années – le Marguerite-Yourcenar en 2015, le Franz-Kafka en 2019, décernés tous les deux *« pour l'ensemble de son œuvre »* – renforcent cette image qui, justifiée ou non, détermine désormais la façon dont sont appréhendés ses textes. Après quelques années de silence – il n'avait rien publié depuis *Les Onze* en 2009 –, l'auteur des fameuses *Vies minuscules* a repris cette année le chemin des librairies avec *Les Deux Beune,* volume mince – son format de prédilection – qui reprend et amplifie un texte de 1995, *La Grande Beune,* avec une suite intitulée, logiquement, « La petite Beune ». Les Beune(s), la grande et la petite, sont d'humbles cours d'eau de la Dordogne, affluents de la Vézère. Jeune instituteur, le narrateur prend au début des années 1960 son premier poste à Castelnau, *« entre les Martres et Saint-Amand-le-Petit »,* beaux noms qui, d'emblée, dessinent un univers romanesque, presque un territoire mythique. Le jour, il fait la classe dans une *« longue école perchée du temps des Jules »*; la nuit, il couche à l'hôtel chez Hélène, mère nourricière qui le gave de *« charcutaille de haute époque ».* Il y a aussi dans le village un tabac, tenu par Yvonne : une femme mûre, séduisante, qui lui inspire un désir puissant, incontrôlable…

Livre de souvenirs, de paysages, de climats, *Les Deux Beune* tourne au poème en prose, sensuel et intérieur, avec cette langue inimitable et altière qui engendre à elle toute seule un élan, une scansion, rendant la lecture captivante, voire magnétique. Les phrases n'en finissent pas, relancées par des points-virgules. Leur construction surprend, comme un relief accidenté. Les adverbes s'entrechoquent aux adjectifs *(« calmement débordant de candeur »),* les mots vieillis ou rares arrêtent l'œil. C'est du grand art, reconnaissable comme tel dès la première ligne. On s'étonne, arrivé à la dernière page, d'avoir couru si vite au bout de ce petit livre si dense, si plein, où tout se fait en quelque sorte écho, le style et le fond, la nature et l'homme, l'homme et la femme, la jeunesse et l'âge, les grottes préhistoriques et les vertiges intérieurs. ■

Bernard Quiriny

LES DEUX BEUNE
PIERRE MICHON
VERDIER



Retour en Gracq

Les deux volumes de la Pléiade parus du vivant de Julien Gracq ont beau s'intituler *Œuvres complètes,* plusieurs inédits ont surgi depuis sa mort : après les *Manuscrits de guerre* en 2011 et le roman abandonné *Les Terres du couchant* en 2014, les amateurs ont découvert cette année *La Maison,* une nouvelle écrite sans doute vers 1945-1950. Elle raconte comment le narrateur, qui fait chaque semaine le même trajet en car pendant l'Occupation, est attiré sur la route par une étrange maison abandonnée dans les ronces, telle une villa normande égarée en Anjou. Un jour, il descend du car pour l'explorer… On retrouve dans ce récit un thème cher à Gracq, celui du basculement hors de la quotidienneté qui, déclenché par une occasion (les vacances) ou un lieu (forêt, château, maison), ouvre au dépaysement, voire au fantastique. En plus du texte, le volume reproduit ses deux manuscrits, l'un raturé, l'autre mis au net, ce qui permet d'étudier – avec une loupe, à cause du tout petit format – le travail d'écriture de Gracq. ■ **B.Q.**

LA MAISON
JULIEN GRACQ
JOSÉ CORTI

JEAN-LUC BERTINI – DEKISS/CORTI

FRED VARGAS

L'engouement ne se dément pas

La reine du polar français n'avait publié aucun roman depuis 2017. Elle est l'une des grandes gagnantes de l'année en librairies grâce au retour très attendu de son commissaire aux milliers d'inconditionnels.

ASTRID DI CROLLALANZA/FLAMMARION

Comme nous tous, le commissaire Adamsberg a de plus en plus chaud. Comme le climat, il est tout à fait déréglé lorsque débute cette nouvelle aventure – sa dixième : en ce jour d'avril à la température élevée, il ne porte même pas de tee-shirt, arrivant torse nu à son propre commissariat ! L'air draine des moustiques, signe qui ne trompe pas sur le réchauffement climatique. Fred Vargas aussi est alarmée par ce dérèglement : si elle n'avait donné aucune nouvelle de son commissaire fétiche depuis *Quand sort la recluse,* en 2017, celle qui est aussi chercheuse et archéologue avait publié *L'Humanité en péril* (2019), réédité dans une version poche augmentée l'année suivante. Ces deux essais n'ont jamais atteint les niveaux de ventes de ses romans. Pour exemple, l'édition réactualisée de *L'Humanité en péril* affiche 50 170 ventes à ce jour (et en trois ans d'exploitation) quand *Sur la dalle* s'est vendu à 302 000 exemplaires en six mois (source Edistat). Sept ans d'attente entre cette enquête d'Adamsberg et la nouvelle. Jamais l'écrivaine n'avait laissé passer tant d'années entre deux romans. Si bien qu'une interrogation se profilait : alors que les « cadors » de la catégorie (Minier, Grangé, Thilliez, Férey, Chattam) maintiennent leur rythme, alors que des figures étaient apparues ou avaient confirmé (Delzongle, les Louves du polar), serait-elle toujours un événement ? La réponse fut affirmative. « *J'ai vu d'emblée une ruée sur le livre. Les gens l'attendaient vraiment. C'est rare d'observer ça à un tel niveau* », se souvient-on à La Droguerie, à Saint-Malo. « *Chez nous, le démarrage n'a pas été très bon,* se souvient le responsable du rayon policiers à Millepages (Vincennes), *mais finalement, on en a vendu plus de 500 exemplaires, ce qui correspond à un très haut score chez nous.* » À Marseille, Maupetit, la principale librairie, a « *vendu 347 exemplaires du dernier roman depuis sa parution, ce qui est un très bon chiffre* ».

RATIONNALITÉ ET FANTAISIE

Pourquoi donc un Vargas demeure-t-il toujours un événement ? C'est que, dans le paysage du genre, en France, l'autrice reste une figure à part. « *Il y a envers elle quelque chose du domaine de l'attachement, une familiarité et un lien qui passe au-dessus de bien des événements* », observe la libraire bretonne, qui poursuit : « *Elle a réussi à créer et garder un univers vraiment à part, on est dans le rationnel mais aussi dans la fantaisie. On est lié à Adamsberg, mais également aux autres personnages.* » Aussi, « *un polar bien écrit, mais aussi bien particulier, toujours très décalé* », témoigne la responsable du rayon littérature française de Maupetit.

Sur la dalle repose sur d'incessantes imbrications d'histoires, de destins, de légendes locales. Le récit débute à Paris, mais rapidement Adamsberg doit retourner à Louviec, un village breton (fictif) situé non loin de Combourg, où une série de meurtres n'en finit pas. Les victimes ont des piqûres de puces ou un œuf dans la main (ça se passe comme ça, chez Vargas). Il sera question d'un boiteux, d'un bossu, de fraude fiscale. Du Vargas pur et dur, donc. Qui a manqué de surprises, pour certains. « *Ses "fidèles" nous ont bien dit que ce n'était pas son meilleur, mais ces déceptions sont fréquentes quand il s'agit d'auteurs si attendus* », admet-on chez Maupetit. Idem à La Droguerie, où l'on n'est pas dupe pour autant : « *Les déçus achètent toujours le livre d'après !* » Fred Vargas est une figure, chez qui l'attente, le désir et la déception peuvent se conjuguer avec la permanence. ■ **Hubert Artus**

SUR LA DALLE
FRED VARGAS
FLAMMARION

DENNIS LEHANE

Retour gagnant

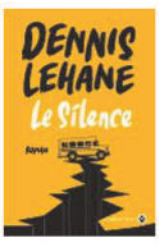
Le maître de Boston nous a (re)conquis avec *Le Silence*, où l'on retrouve sa ville fétiche transformée en un théâtre sombre et homérique.

Dialogues étincelants, puissance dramaturgique ahurissante, équilibre entre action et digressions, finesse sociologique : *Le Silence* contient tout ce qu'on a toujours aimé chez l'auteur de *Mystic River* (2001), de *Shutter Island* (2003), d'*Un pays à l'aube* (2008), et de la si troublante série « Kenzie & Gennaro » (six romans, dont *Un dernier verre avant la guerre* et *Gone, Baby, Gone*). Plusieurs fois adapté à l'écran, notamment par Clint Eastwood et Martin Scorsese, Dennis Lehane était devenu auteur et scénariste pour des séries télévisées *(Mr. Mercedes, The Outsider, Black Bird),* et depuis *Après la chute* (2017), nous n'avions plus de nouvelles d'un écrivain dont les dernières livraisons étaient inégales.

Le Silence nous a rassurés, émus, conquis, emportés. Comme la majeure partie de ses romans, il se situe à Boston, sa ville natale. Nous voici fin juin 1974. Date symbolique : pour lutter contre la ségrégation raciale dans les lycées publics de la ville, un juge fédéral décide qu'à la rentrée suivante des enfants des quartiers majoritairement noirs seront menés en bus dans l'école d'un quartier blanc, et vice-versa. L'été fut marqué par un déferlement de racisme dans la ville. Tel est le cadre d'une histoire qui nous plonge à South Boston, dit « Southie ». Mary Pat Fennessy, 42 ans, vit depuis toujours dans ce quartier populaire à majorité blanche. Sa fille de 17 ans, Julie (surnommée Jules) est dans une école concernée par la mesure, que tout le monde refuse. Y compris Mary. Mais, à quelques jours de la rentrée, Jules disparaît. Le même soir, un jeune Noir a été tué dans une station de métro de Southie. Craignant le pire, Mary Pat décide de rechercher elle-même sa fille. Cette virée urbaine dessine, pour le lecteur, le portrait intime d'une mère courage autant que celui, en creux, des autres protagonistes d'une spirale d'erreurs – puis d'horreurs. *Le Silence* raconte une soif de justice qui devient cri, muet puis homérique : celui d'une mère qui, sachant son cœur émietté à jamais, se décide à secouer tout son environnement social comme ses anciennes vérités individuelles.

Dennis Lehane, qui avait alors 9 ans, avoue avoir été très marqué par les événements de 1974. Il les porte en fiction en racontant les cercles mafieux, la fabrique de la haine raciale et une ville qui dévore ses enfants. Son héroïne est inoubliable. ■

Hubert Artus



MEILLEUR POLAR 2023

LE SILENCE
DENNIS LEHANE
GALLMEISTER

BENNY CHIU/GALLMEISTER – DR/SONATINE

LA SURPRISE

Les champs d'horreur

L'histoire est peu connue : en 1919, les Anglais tentent d'identifier leurs morts tombés dans les tranchées françaises, aidés par un contingent de soldats chinois chargés du terrassement. C'est dans ces champs boueux qui puent la mort et l'horreur que débarque Amy, venue d'Angleterre dans l'espoir de retrouver son fiancé disparu au front. Premier roman du journaliste Philip Gray, *Comme si nous étions des fantômes* s'enfonce dans les noirceurs du temps avec un incroyable sens du suspense qui prend fin à la dernière page. C'est à la fois un roman historique, un polar, une histoire d'amour tragique ; c'est surtout un grand livre au style précis qui sait documenter une scène avec force détails et s'évader dans de grandes chevauchées dramatiques. Franchement, c'est impressionnant. ■

E.L.

COMME SI NOUS ÉTIONS DES FANTÔMES
PHILIP GRAY
SONATINE

DOA

Lutter dans le noir

Rétiaire(s) s'inscrit brillamment dans la veine du polar à la française, romanesque, social et engagé.

Les arrière-petits-enfants de Jean-Patrick Manchette font honneur à la famille. Aujourd'hui, le polar français s'affirme dans un romanesque nourri de critique sociale et politique. Marin Ledun, Pascal Dessaint, Elsa Marpeau, Jérôme Leroy, Caryl Ferey, Pierre Lemaitre… DOA fait aussi partie de cette lignée qui s'empare de la fiction pour peindre la société. Les précédents romans de DOA, notamment *Citoyens clandestins* et *Pukhtu,* impressionnaient par leur ambition narrative, ce *Rétiaire(s),* paru en début d'année, remet brillamment le couvert.

Le rétiaire est un gladiateur dont l'arme caractéristique est le filet. L'auteur y a ajouté un « s » pour signifier qu'ils sont plusieurs. Il y a Valérie, flic antistup, qui se bat contre les criminels et contre sa hiérarchie masculine; Théo, flic lui aussi, emprisonné pour avoir abattu un trafiquant; Momo, chef d'un clan manouche et trafiquant de drogue.

Le roman est épais, plus de 400 pages au compteur, et il faut bien cette ambition littéraire pour cerner les personnages (complexes), enchaîner les péripéties (nombreuses) et mettre à jour les coulisses d'un monde de l'ombre qui raconte aussi les abîmes de la nature humaine. Les héros de DOA sont des gladiateurs d'aujourd'hui, lutteurs obsédés, personnages romantiques plus ou moins sympathiques, que l'auteur raconte dans un roman noir impressionnant. DOA lui-même est un lutteur des lettres. Un défenseur du genre. Un combattant de l'imaginaire qui trempe dans la boue du réel. ■ **Éric Libiot**

RÉTIAIRE(S)
DOA
GALLIMARD/SÉRIE NOIRE

La haine en héritage

Pourquoi Diego, prof d'université, a-t-il assassiné Martin, l'infirmier qui s'occupait si bien de Lidia, la sœur de Diego, catatonique? Une part de la réponse se trouve dans le tiroir de la victime, l'autre dans le passé familial de son assassin. Histoire d'un grand-oncle anarchiste lynché à 17 ans, d'un grand-père, petite main du franquisme, envoyé combattre en Russie aux côtés des nazis pour avoir couché avec l'épouse d'un supérieur. Histoire d'un père, celui de Diego, victime très jeune d'une terrible injustice, devenu légionnaire, membre de la pègre, combattant clandestin… Histoire, enfin, de la sinistre et jadis riche famille Patriota, qui tenait les ascendants de Diego dans sa poigne. Dans *Le Fils du père,* roman noir remarquablement construit, l'Espagnol Víctor del Árbol rappelle que le passé ne passe jamais: il fermente en nous, parfois jusqu'à l'explosion. ■ **Alexis Brocas**

LE FILS DU PÈRE
VÍCTOR DEL ÁRBOL
ACTES SUD

Mission réussie

Le roman d'espionnage est une catégorie où l'héroïsme a souvent été masculin, et où la figure féminine a essentiellement été représentée par une beauté fatale (comme les fameuses « James Bond girls »). Cela change un peu depuis quelque temps, et Ava Glass fut, en 2023, l'un des noms de ce changement. Un nom de couverture, d'ailleurs, puisqu'il est le pseudonyme de C.J. Daugherty, jusqu'ici connue pour ses romans jeunesse. *Alias Emma* signe donc son incursion dans le genre, et s'avère une des révélations de l'année. Comme son héroïne: Emma Makepeace, 25 ans, dernière recrue d'un nouveau service officieux des renseignements britanniques. Sa mission: mettre dans une planque un médecin traqué par le GRU (service d'espionnage militaire russe), dont des agents sont à Londres, et ont déjà défenestré une autre cible dès l'entame du livre. Ils ont aussi piraté la plupart des nombreuses caméras de surveillance de la capitale. Au cours de cette nuit unique qui constitue le cadre temporel du livre, l'agente et le docteur doivent donc se jouer des tueurs comme des caméras. Une course contre la montre dans la ville, mais aussi sous la ville. Des heures à éviter les balles, les pièges, la peur. Pendant que dans notre esprit prend forme la question qui tue: pourquoi ce docteur? Et pourquoi Emma? Un roman moderne, captivant, et plein de mordant. ■ **H.A.**

ALIAS EMMA
AVA GLASS
LES ARÈNES/EQUINOX

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – JAMIE DREW/LES ARÈNES

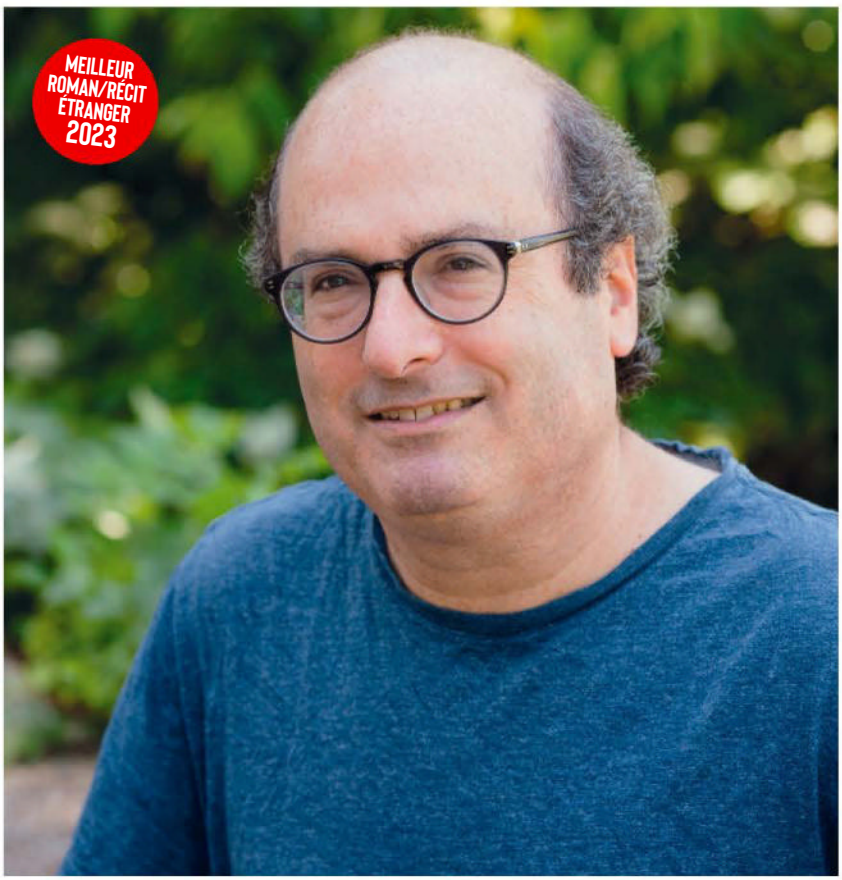
L'ENTRETIEN **DAVID GRANN**

« L'Empire britannique ne voulait pas de cette histoire »

Arrivé deuxième de notre suffrage, *Les Naufragés du Wager* se lit comme un grand roman d'aventures maritimes avec naufrage, mutinerie, meurtres, évasions… Un roman où tout est vrai, dont les protagonistes se sont affrontés dans un procès, et que son auteur a édifié sur de patientes recherches.

Même si c'est une histoire vraie, les aventures de l'équipage du *Wager* ont tout pour plaire aux amateurs de romanesque. Comment a-t-elle pu être oubliée ?

David Grann. Cela est dû à une combinaison de raisons. Il y a bien sûr le phénomène de glissement des mémoires, où les histoires en viennent à être remplacées par d'autres ! Il y a ensuite ces versions contradictoires produites par les survivants, qui ont contribué à brouiller les lignes. Et par-dessus tout, c'était une histoire violente, complexe et pas du tout de celles que les autorités britanniques auraient voulu célébrer. Il y a donc eu un effort concerté, non pour effacer cette histoire mais pour la transformer.



REBECCA MANSELL/EDITIONS DU SOUS-SOL

Ce roman partage bien des points communs avec certains de vos ouvrages précédents : comme *La Cité perdue de Z*, c'est une quête qui se transforme en une histoire de survie dans un environnement mystérieux, avec des rencontres d'Indiens. Ressentez-vous une forme de nostalgie romantique pour l'époque où ce genre d'aventures était possible ?

D.G. Non, la plupart de mes livres parlent au contraire de la façon dont une illusion romantique peut finir par consumer quelqu'un. Je suis fasciné par ces gens qui poursuivent une illusion, et qui peuvent, dans leur quête, rencontrer leur propre destruction. Ces gens qui se lancent à la recherche d'un objet ou d'un lieu lointain, alors que l'enjeu est souvent en eux. Ils cherchent souvent à apprendre quelque chose sur eux-mêmes. Et, parfois, cela leur coûte la vie.

Le principal problème auquel un écrivain de non-fiction doit se confronter est souvent le manque de sources. Ici, c'était le contraire : comment vous êtes-vous frayé un chemin parmi toutes ces données contradictoires ?

D.G. C'est cela qui était intéressant, selon moi : tous ces livres écrits par les survivants, souvent partiaux, parfois jusqu'à l'autotromperie. Il y avait en effet un problème avec ces sources-là. Et puis il y avait la masse des lettres, des dépositions, les journaux de bord. C'est avec tout cela que j'ai pu reconstruire l'histoire. C'est pourquoi j'ai essayé d'être transparent et de citer les sources. Et c'est pour cette raison aussi que j'ai laissé l'histoire se développer

à travers trois versions. Je veux laisser le lecteur juger. Et je veux qu'il voie, en confrontant les versions, comment se sont fabriquées ces histoires que raconteraient les survivants. Par ailleurs, toujours en comparant les versions, on peut trouver les faits, la vérité. Pour cela, il faut apprendre la manière dont fonctionne chaque narrateur : pourquoi il raconte cet événement de telle façon, quel est son intérêt… Ainsi, on devient plus intelligent. C'est de cela que le roman parle, de cette concurrence des récits. Ce n'est pas que je ne crois pas en la vérité : au contraire, je crois en la vérité. Je pense juste qu'elle est compliquée à trouver !

Vous citez William Golding au début du livre. Mais vos marins ne sont pas comme les enfants du *Sa majesté des mouches* : certes, ils se battent, se volent, mangent un chien, et certains commettent des meurtres, mais la plupart ne tombent pas dans la bestialité, au contraire. Avez-vous été surpris par la façon dont ces naufragés sont, pour la plupart, restés somme toute assez civilisés ?

D.G. Oui, et cela aussi m'intéressait : la manière dont ils essaient d'appliquer leurs vieilles lois à leur environnement naturel. Bien sûr, il y a aussi la bande des dissidents, mais dans le camp principal, tous ont leur idée profonde de ce que doivent être le commandement, la loi, les châtiments. Et c'est fascinant de voir ces gens essayer de maintenir un ordre à des milliers de kilomètres de l'Angleterre, en pleine nature sauvage ! Cela crée une tension. Dans cette société de naufragés, on retrouve les mêmes forces qu'en Angleterre. Le capitaine Cheap incarne l'Empire, et sa vision rigide de l'ordre. Bulkeley, le leader des mutins, représente une vision concurrente, plus moderne. Ils pourraient très bien se dire, après tout, qu'ils n'ont pas besoin de lois et vivre en liberté. Et il est complètement dingue qu'ils ne le fassent pas.

En parlant de civilisation, les marins rencontrent les Indiens Kawesqars qui apparaissent bien plus adaptés à la région, mais aussi plus instruits et altruistes que les marins anglais…

D.G. C'est une scène profonde. Les Kawesqars vivaient dans ces régions depuis des milliers d'années : ils savent maintenir un feu, où trouver des poissons, des fruits de mer. Ils offrent à nos naufragés une planche de salut, leur mode de vie. Ce passage révèle un mensonge fondamental : l'idée que nos civilisations occidentales sont supérieures. Il sape, ironiquement, le principal argument utilisé par l'Empire britannique pour justifier ses entreprises coloniales : nous sommes supérieurs, nous allons leur appeler la lumière. L'Empire britannique, bien sûr, ne voulait pas de cette histoire-là !

Beaucoup d'écrivains n'aiment pas la partie documentation de leur travail : Flaubert lisait tous les livres qu'il pouvait trouver sur un sujet avant d'écrire, mais prenait cela comme une purge. Au contraire, vous semblez beaucoup aimer ces recherches…

D.G. Tout à l'heure, vous m'avez demandé si je rêvais de vivre le genre de quête romantique qui anime certains de mes personnages. Non, pas vraiment, mais j'aime les quêtes. Et mener des recherches à travers la documentation, c'est ma version de la quête. Chercher ce qui peut exister, quelle réponse je peux trouver à telle ou telle question, me promener parmi les boîtes d'archives poussiéreuses. La plupart du temps, on se retrouve en panne sur une mer très calme où il ne se passe rien. Et puis, soudain, on tombe sur un trésor caché, une petite fraction du puzzle et tout devient alors très excitant ! Pour moi, le monde est un mystère, et faire des recherches permet d'en éclairer une petite partie.

Pensez-vous qu'il y ait une corrélation entre l'efflorescence de romans sans fiction, comme les vôtres, et la montée des fausses informations à laquelle on assiste aujourd'hui ?

D.G. Les histoires nous ont toujours servi de guide. L'esprit humain est bizarrement câblé pour donner sens au monde à travers les histoires, que ce soit la Bible, les souvenirs de votre grand-mère ou les romans de Cormac McCarthy. Mais dans ce monde de désinformation, nous sommes engagés dans une grande bataille entre la facticité et la vérité. Lire des histoires comme celle du *Wager* peut nous rendre plus critiques, plus clairvoyants. C'est important car, aujourd'hui, nous courons le danger de ne plus croire en la vérité, ou même de ne plus croire en aucune source. Aux États-Unis, beaucoup de gens ne voient plus la vérité, s'en moquent, ou inventent leur propre version…

Après avoir adapté votre roman *La Note américaine* [sous son titre anglais *Killers of the Flower Moon*], Martin Scorsese envisage de porter *Les Naufragés du Wager* au cinéma. Qu'est-ce qui lui a plu dans cette histoire ? Son caractère réel ? Ses rebondissements ?

D.G. Je pense que c'est un peu des deux : l'histoire en elle-même, et le fait qu'elle soit vraie. J'imagine aussi que Scorsese a retrouvé dans cette histoire certains de ses thèmes préférés, la violence, la communauté, le meurtre… Le cinéma de Scorsese traite de mythes, et je me dis qu'il a dû en retrouver dans ces pages. Mais là, c'est juste moi en train de faire des suppositions ! ■

Propos recueillis par Alexis Brocas

RTL

LES NAUFRAGÉS DU WAGER
DAVID GRANN
SOUS-SOL

L'AVIS DU LIBRAIRE

« Des pages inoubliables »

© NICOLAS TRIGAESSOU - LIBRAIRIE LE SQUARE - GRENOBLE (ISÈRE)

« L'écriture de David Grann a quelque chose de fascinant, en ce qu'elle explore l'envers de nos sentiments et passions folles. Le livre commence comme un roman d'aventures maritimes, avec une immersion totale dans un navire au XVIIIe siècle, avant qu'il n'entre en mutinerie, puis devient un livre politique qui interroge la littérature. J'y ai retrouvé des plaisirs d'enfant de *L'Île au trésor*, avec cet ajout de réflexion d'écriture… Des pages inoubliables. »

Propos recueillis par Margaux Morasso

SUCCÈS

GRANDEUR NATURE
ERRI DE LUCA
GALLIMARD

Dans ce recueil de nouvelles et récits pour certains inédits, De Luca réunit neuf *« histoires extrêmes de parents et d'enfants »* et montre comment *« les distances profondes rapprochent »*. On y retrouve le précieux *Tort du soldat* (2012), et l'on perçoit avec le même plaisir les échos d'une œuvre qui nous parvient depuis plus de vingt ans. **Juliette Savard**

LES ARMES DE LA LUMIÈRE
KEN FOLLETT
ROBERT LAFFONT

Avec un souffle épique intact, Follett offre de le suivre à Kingsbridge, dont les portes s'ouvrent sur la révolution industrielle et ce qu'elle charrie de colère. *« Dans chaque époque, on trouve des gens, hommes et femmes, qui refusent d'accepter ce que la société attend d'eux »*, nous indiquait le Gallois en 2021. Ils et elles s'appellent ici Sal, Amos, Spade, Elsie et Kit. **J.S.**

TRUST
HERNÁN DIAZ
L'OLIVIER

Auréolé du prix Pulitzer, le second roman d'Hernan Diaz est l'une des bombes de cette rentrée, et l'un de nos livres préférés. Organisé autour d'une narration coupée en quatre et aux genres divers, *Trust* met en scène un couple milliardaire dans un New York de l'entre-deux-guerres. Et interroge : bâtir une fortune, serait-ce aussi s'octroyer les moyens d'imposer une réalité aux autres ? **J.S.**

STUPEUR
ZERUYA SHALEV
GALLIMARD

Où l'on retrouve la matière travaillée depuis ses débuts par l'autrice, à travers une figure de femme dans l'Israël d'aujourd'hui, que la vie, sans crier gare, pousse à se questionner, se souvenir, se déplacer. Elles sont deux dans *Stupeur,* dont le présent et le passé (on remonte alors en 1948) se rejoignent autour d'un homme, père et premier amour. Leurs plus intimes pensées nous restent. **J.S.**

EMMA CLINE

Survivre en milieu aisé

Avec son roman de vengeance féminine, la jeune romancière s'est imposée cette année comme l'une des grandes voix de la littérature américaine.

« Prodige » est un titre qui peut vous jouer des tours. Certes, il porte en lui la garantie d'un talent hors norme, mais il s'accompagne d'une pression particulière, une injonction à briller sous peine de décevoir. Au même titre que Rachel Kushner ou Ottessa Moshfegh, Emma Cline a été considérée, dès ses débuts, à 27 ans, comme une virtuose des lettres américaines. Dans le génial *The Girls* (2016), road-movie sanglant d'un groupe de filles embrigadées jusqu'à l'horreur, elle déployait une poésie sombre et tranchante qui envoûtait les lecteurs du monde entier. Mais un peu à l'image de ses consœurs qui, depuis *Le Mars Club* (2018) et *Mon année de repos et de détente* (2019), peinent à confirmer tous les espoirs placés en elles, Emma Cline était ces dernières années quelque peu rentrée dans le rang en publiant des pas de côté, comme si elle appréhendait de se replonger entièrement dans le roman, comme si elle avait peur de ne pas être à la hauteur.

Paru au printemps dernier, *L'Invitée* est venu balayer d'un revers de la main les doutes et l'impatience d'une critique impitoyable envers les jeunes romanciers sur lesquels elle a misé. Emma Cline écrit le grand roman de la vengeance féminine, un récit noir, perturbant, doublé d'une satire sociale au lance-flammes. Après plusieurs années à vivre de ses charmes à New York, Alex croit enfin vivre le rêve de toute escort : tomber sur un homme prêt à acheter sa beauté pour la sauver de sa condition. Simon pourrait être son père, mais il est riche, très riche, et lui propose de venir passer l'été dans sa demeure des Hamptons. Une occasion en or d'échapper aux dettes et aux ennuis qui la poursuivent depuis trop longtemps. Croyant appartenir à ce nouveau monde, persuadée de jouir d'une nouvelle liberté, il ne lui faudra que quelques semaines pour se rendre compte que rien n'a changé. Elle commet une erreur irréparable et est mise à la porte. Mais plutôt que de s'avouer vaincue et de rentrer, elle décide plutôt d'errer dans ce paradis bourgeois avec une obsession en tête : se venger.

Emma Cline n'est jamais aussi redoutable que quand elle sonne, pour ses personnages féminins, la fin de l'innocence. Alex comme Evie dans *The Girls* sont victimes de la cruauté des hommes, elles sont prisonnières d'un système, mais elles basculent page après page de l'autre côté, faisant preuve d'autant de cruauté que les prédateurs qui les traquent. ■ **Léonard Desbrières**

L'INVITÉE
EMMA CLINE
QUAI VOLTAIRE

RICKY SAIZ/TABLE RONDE

BERNHARD SCHLINK

Choc de cultures

À la mort de sa compagne, un libraire berlinois se découvre une petite-fille néonazie. Et les fantômes de l'Allemagne contemporaine de se révéler au grand jour.

Que savons-nous vraiment de l'autre qu'on aime ? Kaspar Wettner a toujours su qu'une partie de Birgit lui échappait. Cette belle brune aux cheveux bouclés et à la bouche renversante lui tape dans l'œil dans les années 1960, à Berlin. Ils sont jeunes. Elle vient de l'Est, lui de l'Ouest. Un jour, il l'aide à fuir. Des années plus tard, alors que le libraire de 71 ans fait le chemin quotidien entre sa boutique et son appartement, à moitié dans ses rêves, comme toujours, il trouve Birgit morte, dans la baignoire. Elle buvait, il le savait. Elle écrivait là-haut, dans son bureau, il le savait aussi. Quoi, au juste ? Il l'ignore. Ou disons plutôt qu'il n'a jamais osé pénétrer dans son monde.

Débutant avec la mort de Birgit relatée par Kaspar, *La Petite-Fille* se poursuit avec le journal intime de cette dernière, qu'il trouve dans son bureau, avant de revenir au récit de Kaspar. De cette construction naît un roman délicat et profond sur l'amour, les liens familiaux et la vérité. Celle dans le couple, d'abord. Dans le journal intime, Kaspar découvre que Birgit souffrait de ne pas se sentir à sa place dans l'Allemagne de l'Ouest. Et surtout qu'elle a eu un bébé avec un homme marié, peu de temps avant leur rencontre à Berlin. L'enfant qu'elle a abandonné s'appelle Svenja. Kaspar entre en contact avec cette femme, qui s'est mariée à un néo-nazi. Ensemble, ils élèvent Sigrun. Une jeune fille rousse, grandie dans le milieu *völkisch* (paysan, nationaliste et païen), qui ne croit pas en l'existence de la Shoah. Elle déteste tous les étrangers, sans être jamais sortie de son village. Elle rêve de se battre aux côtés des nationalistes autonomes. Mais voilà qu'avec elle Kaspar renoue avec l'envie de vivre.

Peut-on vraiment aimer quelqu'un sans s'y confronter ? Kaspar laisse de l'espace à Sigrun, comme il l'a fait pour Birgit. S'il exècre ses idées, il préfère la sortir doucement de ses croyances étriquées en lui faisant écouter Mozart, jouer du piano, en partant avec elle en Suisse. Est-ce de la finesse psychologique ou de la lâcheté ? Bernhard Schlink aime ce genre de héros troublé et troublant, qui semble porter toute la complexité humaine sur ses épaules. Après plusieurs mois, Kaspar croit que Sigrun a changé. Elle s'attache à lui, elle accomplit des exploits au piano, elle lit les livres qu'il lui dépose. Mais Sigrun ne change jamais entièrement. Un jour, Kaspar l'abandonne. Quand elle revient, tout est bien pire. Et Schlink nous brise le cœur. ■

Gladys Marivat

LA PETITE-FILLE
BERNHARD SCHLINK
GALLIMARD

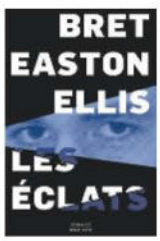
FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – CASEY NELSON/ROBERT LAFFONT

LA SURPRISE

Celui qu'on n'attendait plus

Dans la carrière d'une rock star, il se doit d'y avoir un come-back flamboyant, un retour sur le devant de la scène inespéré et donc terriblement excitant. La surprise littéraire de l'année est tout sauf un inconnu, au contraire, c'est une légende qui renaît de ses cendres. Après la déception *Suite(s) impériale(s)* en 2010, prolongation fade de son premier roman culte *Moins que zéro*, Bret Easton Ellis avait juré en avoir fini avec le roman. Il voulait se consacrer à son podcast, écrire des brûlots contre l'époque (*White* en 2019), profiter de ses vieux jours grâce à la fortune amassée avec ses best-sellers cultes *American Psycho* et *Glamorama*. Mais peu importe où vous vous cachez, quand vous avez l'âme d'un romancier, la littérature finit toujours par vous retrouver. *Les Éclats* est un bijou vintage qui nous replonge dans l'adolescence de son auteur et dans la jeunesse dorée du Los Angeles des années 1980. Récit d'apprentissage nostalgique, coming out sexy et sexuel, polar paranoïaque haletant qui jongle entre vie vécue et vie imaginée : le Prince des ténèbres use de toute sa magie noire pour nous ensorceler à nouveau. ■

L.D.



LES ÉCLATS
BRET EASTON ELLIS
ROBERT LAFFONT

LOUISE ERDRICH

La voix de ses ancêtres

Lauréat 2023 du prix Femina étranger, *La Sentence* confronte les fantômes de l'Amérique à son histoire contemporaine, et célèbre le pouvoir du livre capable d'illuminer le passé pour éclairer le présent.

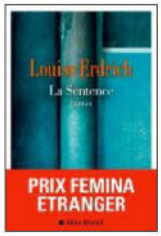
C'est l'histoire d'un livre qui n'en finit pas de s'écrire. Quand, en 2014, Louise Erdrich dessine l'intrigue de *La Sentence*, elle est loin d'imaginer qu'une pandémie mondiale et des émeutes historiques prendraient le relais de sa plume pour écrire son nouveau roman. Si l'écrivaine, figure de proue de la Renaissance amérindienne, a su rendre vivante l'histoire des siens au sein d'une mythologie nationale qui a tout fait pour l'effacer, jamais encore elle n'avait choisi l'actualité brûlante pour matière première.

Dans *La Sentence*, nous faisons la connaissance de Tookie, une quadragénaire qui, à sa sortie de prison, est embauchée dans une librairie. Alors qu'elle aspire à une vie ordinaire, la voici bientôt tourmentée par le fantôme d'une cliente défunte, Flora, passionnée de littérature et « *de toutes choses amérindiennes* », foudroyée alors qu'elle était en train de lire le journal intime d'une captive autochtone. Restrictions de personnel dues à la pandémie de covid obligent, Tookie se retrouve souvent seule dans la librairie, en proie aux manifestations de Flora qui semble vouloir lui délivrer un message…

UNE PEINE MOINS LOURDE À PORTER

En mai 2020, Louise Erdrich pensait avoir achevé son récit quand les émeutes liées à l'assassinat de George Floyd ont embrasé Minneapolis et Saint-Paul, où elle vit et tient une librairie. Soudain, l'histoire en train de s'écrire s'imposait à elle, et la contemporanéité de l'intrigue lui intimait d'inclure ces événements tragiques au cadre de son roman. Dans *La Sentence,* les fantômes du présent répondent en écho aux fantômes du passé, au cœur d'un État, le Dakota, qui offrait il y a encore un siècle et demi une prime à tous ceux qui participaient à l'extermination des Indiens, à l'expropriation de leurs terres. Quand Louise Erdrich inaugure la librairie Birchbark (« écorce de bouleau ») en 2001, l'imaginaire et l'expérience des peuples premiers étaient encore peu représentés dans la littérature américaine. Par ses ouvrages, mais également grâce à ce lieu de vie depuis lequel rayonnent d'autres schémas, d'autres pensées, l'écrivaine témoigne de la vitalité des cultures autochtones à partir d'un objet qu'elle a placé au centre de sa vie : le livre. Un préjugé tenace veut que les traditions amérindiennes se soient transmises uniquement à l'oral. Pourtant, les premiers livres d'Amérique ont été écrits bien avant l'arrivée des Européens, sur des fragments d'écorce de bouleau conservés sous forme de rouleaux, cette même écorce qui donne son nom à Birchbark Books & Native Arts.

Depuis longtemps, l'autrice souhaitait écrire une histoire qui se déroulerait dans une librairie. Le 6 novembre dernier, au moment de recevoir le prix Femina du roman étranger, elle évoquait ce « *lieu hanté* » que nous avons eu la chance de découvrir en sa compagnie (« L'univers d'un écrivain », *Lire Magazine,* octobre 2023), un lieu où elle aime rester seule après les heures d'ouverture au public, et qui lui a inspiré cette histoire de revenants et de rédemption. Convaincue du pouvoir des livres à aider tout un chacun à se réapproprier son histoire, Louise Erdrich interroge dans *La Sentence* la place des morts vis-à-vis des vivants, l'héritage légué par nos ancêtres et la possibilité de le commuer en peine moins lourde à porter, au travers d'une héroïne double d'elle-même. L'écrivaine n'en aurait d'ailleurs pas fini avec l'inénarrable Tookie, puisqu'elle réfléchirait à donner une suite à ses aventures… ■ **Laëtitia Favro**



RTL

LA SENTENCE
LOUISE ERDRICH
ALBIN MICHEL

L'AVIS DU LIBRAIRE

« Par la lorgnette de l'opprimé »

JACKY FLENOIR - LIBRAIRIE CALLIGRAMMES - LA ROCHELLE (CHARENTE-MARITIME)

« J'ai été très touché par ce roman, si juste et si universel. Louise Erdrich évoque la question amérindienne et parle aussi de l'assassinat de George Floyd, dans une partie assez engagée et sociale du roman, ce qui l'ancre vraiment dans le réel. C'est une déclaration d'amour à la littérature qui étudie la société américaine par la lorgnette de l'opprimé. Et, en tant que libraire, j'ai été charmé par le fait que *La Sentence* se passe en grande partie en librairie ! » **Propos recueillis par Margaux Morasso**

JENN ACKERMAN/THE NEW YORK TIMES-REDUX-REA/ALBIN MICHEL

Traversée d'un monde

Prenez pour personnage un Anglais ordinaire né, comme Ian McEwan, en 1948. Faites-lui traverser les décennies en racontant son histoire personnelle et, à l'arrière-plan, les événements qui ont agité la vie de l'Angleterre, de l'Europe et du monde – crise des missiles de 1962, débuts du thatchérisme en 1978, invasion de l'Irak en 2003, etc. Telle est la recette de ce grand, de cet impressionnant roman-fleuve tel que les Anglo-Saxons seuls savent en écrire, dans le genre du *Stoner* de John E.Williams ou du cycle « Frank Bascombe » de Richard Ford. McEwan, déjà brillant dans les fictions brèves comme *Sur la plage de Chesil,* s'impose avec *Leçons* en maître de la fresque, forme où il déploie tout son savoir-faire technique – les alternances de temporalités, notamment, sont éblouissantes. Les « leçons » du titre font allusion aux cours de piano qu'a reçus le jeune héros, à 14 ans, d'une professeure célibataire qui ne l'a pas initié qu'à Chopin. Un épisode qui le poursuivra toute sa vie et influencera peut-être son rapport aux femmes, à commencer la sienne, qui l'a quitté pour écrire… Ambitieux, abouti, attachant, ce superbe roman restera l'un des événements de l'année 2023 au rayon étranger. ■

Bernard Quiriny

LEÇONS
IAN MCEWAN
GALLIMARD

Des mots dans la nuit

C'est une femme qui parle à la nuit et dans la nuit. Elle pactise avec les ombres. Elle pactise avec la fin. Ainsi peut-elle verbaliser, et ainsi peut-on, nous, la lire. Maria Alberta Nuñes Amado est une veuve quasi centenaire, pensionnaire d'une résidence pour personnes âgées appelée l'Hôtel Paradis. Pendant un an, d'avril 2019 à avril 2020, elle enregistre ses propres confessions sur un magnétophone, tout en sachant que ce monologue sera retranscrit et publié par sa fille, écrivaine de métier. Son récit, alternant humour et orgueil, est le reflet de ses vies, quotidienne et intérieure, dans un endroit où tout le monde attend la fin. *Misericordia* de Lidia Jorge, saluée par le prix Médicis étranger (ex aequo), est le livre qui nous raconte cela. Et si c'est un livre fort qui raconte ce moment trouble la vie et la mort, c'est aussi parce que la grande romancière portugaise y met en abyme sa vocation d'écrivaine ainsi que sa propre mère. Cette dernière, disparue lors de la pandémie de covid, avait elle aussi enregistré son journal intime, avec un appareil donné par sa fille. À ces dizaines d'heures d'archives sonores, *Misericordia* offre un écrin mémoriel saisissant, et une classe humaine remarquable. ■

Hubert Artus

MISERICORDIA
LIDIA JORGE
MÉTAILIÉ

3 QUESTIONS À...

CHRIS DE STOOP

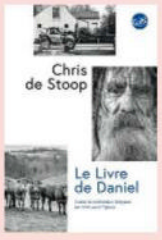
Centré sur le meurtre atroce et absurde d'un fermier, *Le Livre de Daniel* se lit comme un grand roman où rien n'est inventé.

De quel genre vos livres relèvent-ils ?
Je dirais de la non-fiction narrative, mélange de journalisme et de littérature, un genre hybride entre le roman et le reportage. On parle parfois de « romans de non-fiction », mais je me fonde sur la seule réalité. Je pars de l'enquête journalistique, puis j'essaye d'écrire avec des techniques littéraires. C'est un genre pertinent en ces temps incertains.

À quel point votre lien avec la victime du crime que vous racontez a-t-il influencé votre travail ?
Daniel, tué par une bande de jeunes dans sa ferme, était mon oncle. Je voulais lui donner un visage et une voix, d'abord devant la cour d'assises, comme partie civile, puis dans mon livre. Mais comme toujours, j'essaie de passer du personnel à l'universel. Il y a des milliers de Daniel. Et des milliers de jeunes sans perspectives. Leur *« absence totale d'empathie »,* comme dit l'arrêt de la cour, est révélatrice de notre époque.

Y a-t-il une continuité entre *Le Livre de Daniel* et vos précédents ouvrages ?
Je vois mes écrits comme des exercices d'empathie. J'essaie de me déplacer dans l'histoire d'autres gens, prostitués, réfugiés, jihadistes, fermiers en détresse. Daniel est un symbole de la campagne qui agonise sous nos yeux. Les petits agriculteurs comme lui ont disparu par millions en Europe. En tant que fils de paysan révolté, je veux suivre ce processus aux côtés des derniers fermiers.

Propos recueillis par B.Q.

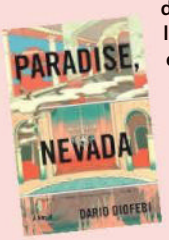


LE LIVRE DE DANIEL
CHRIS DE STOOP
GLOBE

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – FERVILLE/MÉTAILIÉ

DÉCOUVERTES

PARADISE, NEVADA
DARIO DIOFEBI
ALBIN MICHEL



Ancien joueur de poker professionnel à Las Vegas, Dario Diofebi a situé son premier roman dans des casinos et hôtels de luxe fictifs jouxtant la capitale du jeu. Dans l'un de ces lieux, une bombe a explosé. Pour savoir qui a allumé la mèche, le récit rembobine six mois en arrière. À travers quatre protagonistes arrivés ici séparément. Diofebi entrecroise leurs destins, entre trafics de jeux, corruptions locales, mais aussi flux financiers et migratoires au Nevada. Tentaculaire. **Hubert Artus**

ÉCOUTEZ-MOI JUSQU'À LA FIN
TESS GUNTY
GALLMEISTER

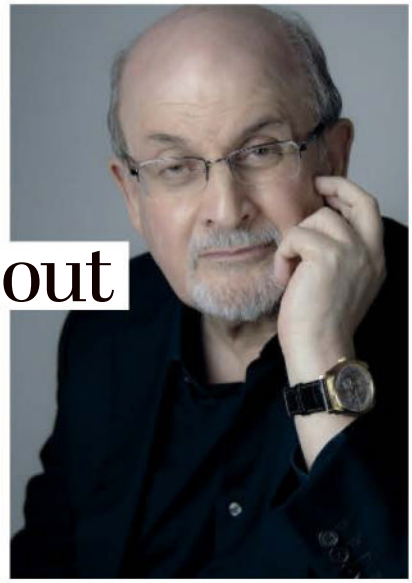
Tess Gunty abordait à peine la trentaine quand elle remportait le National Book Award 2022 avec ce premier roman. À la précocité littéraire de l'autrice répond la puissance tragique de son héroïne : Blandine Watkins, 18 ans, sujette à des visions mystiques depuis plusieurs mois. Elle vit à Vacca Vale, petite ville du Midwest, et nous en ferons le tour avec elle et les étranges habitants d'un lieu envoûtant. Réalisme cru et lyrisme renversant. **H.A.**

LA MALNATA
BEATRICE SALVIONI
ALBIN MICHEL

Direction l'Italie et la petite ville lombarde de Monza, en ces mois de 1935-1936. La narratrice, Francesca, 12 ans, est allongée près d'une rivière, un homme mort sur elle. Ce drame est lié à une amitié interdite : celle entre Francesca et Maddalena, une *« mal-née »* que tous et toutes, ici, rejettent. D'une amitié entre deux filles, et issues de deux classes sociales différentes, Salvioni brosse le portrait féministe d'une société mussolinienne prise entre virilisme et patriarcat. **H.A.**

SALMAN RUSHDIE

L'utopiste toujours debout



L'écrivain survivant transpose à l'Inde médiévale les luttes qui lui sont chères.

S'il fallait associer une victoire au nom de Salman Rushdie en 2023, il s'agirait avant tout d'avoir repris l'écriture après la tentative d'assassinat qui le priva l'an passé de l'usage de son œil droit – *Le Couteau*, son recueil de réflexions sur le sujet, est annoncé pour août 2024. Mais son roman sorti cette année, dont les épreuves étaient corrigées au moment de l'attentat, mérite aussi que l'on s'y attarde… et il est question de victoire dans son titre. Rushdie s'inspire des grands poèmes épiques indiens du Mahabharata et du Ramayana pour y décrire sur plus de deux siècles l'ascension et la chute de l'empire de Bisnaga. Cette utopie est fondée par Pampa Kampana, une prophétesse soucieuse d'égalité des sexes et d'une approche décomplexée des plaisirs de la chair. Tantôt alliée, tantôt adversaire de ses dirigeants, elle ferraillera au fil des décennies contre l'obscurantisme, le patriarcat et le colonialisme qui menacent Bisnaga, et dont certaines manifestations trouvent un écho troublant dans notre actualité. L'humour et l'humanisme omniprésents de Rushdie font un authentique plaisir de lecteur de cette *Cité de la victoire* ; on referme le roman d'autant plus ravi de savoir l'auteur toujours debout face aux mêmes adversaires que son héroïne. ■

Antoine Faure

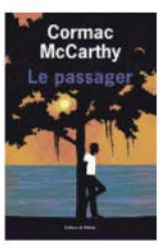
LA CITÉ DE LA VICTOIRE
SALMAN RUSHDIE
ACTES SUD

LA POLÉMIQUE

Le Passager est-il intelligible ?

L'extraordinaire efficacité narrative de *La Route* avait pu nous faire oublier combien Cormac McCarthy, jamais didactique et toujours chiche en ponctuation, aimait d'ordinaire à dérouter son lecteur. Décédé en juin dernier, l'auteur a peaufiné pendant quinze ans le parfait contre-pied de son prix Pulitzer 2007 : un inclassable entrelacs d'époques et d'intrigues souvent abandonnées en chemin, fondé sur des dialogues techniques, scientifiques et philosophiques à rallonge avec pléthore de personnages secondaires – réels ou imaginaires – et dont certaines clés de lecture seraient livrées dans un préquel publié un mois plus tard. À l'évidence, l'audace du *Passager* peut et doit rebuter. Pour qui voudra y lire la fin de la transcendance à laquelle s'est condamnée une société qui enfanta Hiroshima, ce roman est vertigineux. ■

A.F.



LE PASSAGER
CORMAC MCCARTHY
L'OLIVIER

RACHEL ELIZA GRIFFITHS/ACTES SUD

HIROKO OYAMADA - HAN KANG - YOKO TAWADA

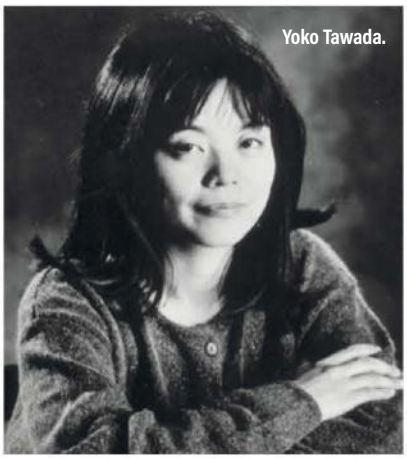
Spleen d'Extrême-Orient

De la Corée au Japon, la littérature convoque l'étrange et la dystopie pour dire les angoisses du présent, du passé et de l'avenir.

Hiroko Oyamada.

Han Kang.

Hiroko Oyamada qui, avec *L'Usine,* dénonçait, au sein d'un complexe aux dimensions cyclopéennes, la folie productiviste du Japon, récidive avec *Le Trou,* récit minimaliste à la trompeuse quiétude. Pour suivre son mari, à qui l'on a notifié sa mutation, Asahi déménage à la campagne, dans une maison mitoyenne de celle de ses beaux-parents. Sans hésiter, elle a abandonné un CDD qui ne la comblait guère. Désormais, son époux brillant par son absence, elle cherche à s'occuper. Un jour, suivant une drôle de créature non identifiée – pelage noir, *« grand comme un chien de taille moyenne »* –, elle tombe dans un trou, peu profond, étonnamment confortable. *« On dirait presque une trappe conçue spécialement pour moi. »* Si, avec l'aide d'une voisine, elle s'en extirpe sans trop de difficultés, sa vie va s'en trouver changée. Un homme, qui se présente comme son beau-frère, l'initie aux mystères de l'« infra-réel ». C'est Alice au pays de l'inquiétante étrangeté, un récit doux-amer où le trou représente l'ailleurs, le refuge contre un monde normé à l'excès.


Yoko Tawada.

EXHUMER LE TRAUMA

Salué par le prix Médicis étranger (ex aequo), *Impossibles adieux* de Han Kang, qui débute sous les atours d'un rêve funèbre *(« une colline hérissée de milliers d'arbres noirs sans cimes ni branches, de troncs nus »),* se mue peu à peu en un authentique cauchemar. Appelée, à Séoul, au chevet de son amie Inseon – une réalisatrice de courts-métrages documentaires gravement blessée à la main –, Gyeongha accepte de rejoindre en avion l'île de Jeju pour sauver son perroquet blanc resté livré à lui-même. En pleine tempête de neige, la jeune femme, ployant sous le joug d'une incoercible mélancolie, s'avance tête baissée à la rencontre d'un passé qu'elle ne soupçonne pas. Dans la maison de famille d'Inseon, en effet, c'est à l'histoire tragique de l'île (30 000 rebelles massacrés en 1948-1949 par l'armée coréenne) qu'elle va se voir confrontée. Porté par une langue superbe, ce douloureux récit – fiévreux, fragmenté, volontiers onirique – emprunte de sinueux chemins pour exhumer le trauma collectif. *« C'est là que j'ai compris. Quelle terrible douleur est l'amour. »*

Changement de décor complet avec *En éclaireur* de Yoko Tawada, pure dystopie post-Fukushima aux glaçantes prémices. Dans les années 2050, Yoshirô, écrivain plus que centenaire, doit s'occuper seul de Mumei, son arrière-petit-fils, à l'espérance de vie réduite, victime de mutations génétiques dévastatrices mais jamais nommées comme telles. *Le Règne animal,* en somme, au royaume, cette fois, d'un soleil bien déclinant rappelant un peu trop le nôtre… Le Japon du futur, enkysté dans une paranoïa liberticide et régi par des lois absurdes menaçant, notamment, le langage, force le vieil homme et son protégé à de surréelles contorsions langagières. L'air, l'eau, la terre sont aussi pollués que la pensée ; ici encore, il est question d'évasion, de vérité. En route vers un avenir incertain, Mumei et le vieux créateur quêtent des signes, convoquent la joie, rêvent des échappées. On a les résistances que l'on peut. ■ **Fabrice Colin**

LE TROU
HIROKO OYAMADA
CHRISTIAN BOURGOIS

IMPOSSIBLES ADIEUX
HAN KANG
GRASSET

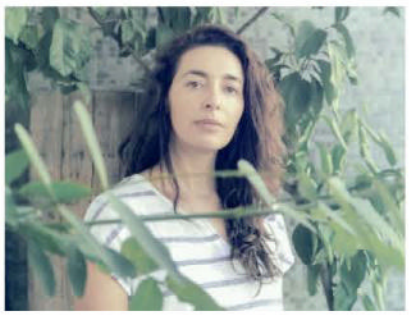
EN ÉCLAIREUR
YOKO TAWADA
VERDIER

SHINCHOSHA/CHRISTIAN BOURGOIS – PAIK DAHUIM/GRASSET – THOMAS KARSTEN/VERDIER

FERNANDA TRÍAS

Le goût de l'apocalypse

Traversé de fulgurances, fascinant et visionnaire, *Crasse rose* vous fait savourer un monde à l'agonie.



Écrit avant l'épidémie de covid, *Crasse rose* résonne, comme trop de romans d'anticipation désormais, d'échos pour le moins perturbants : soit un récit pré (ou post)-apocalyptique, décrivant, au sein d'une cité portuaire d'Amérique du Sud salie par la pollution et rongée par une épidémie incroyablement agressive, les mésaventures d'une jeune femme s'efforçant de survivre, et empêchée de fuir. « *J'avais déjà l'argent nécessaire pour partir* », confesse-t-elle pourtant. Ce qui la retient ? Sa mère possessive, le souvenir d'une défunte nourrice, son ex-malade, « *prostré sur un lit d'hôpital* » et Mauro, surtout, un petit garçon « *aux bras adipeux* », en proie à une fringale monstrueuse et chronique, qu'elle est payée pour garder, jusqu'à ce que…

La « *crasse rose* » du titre, elle, se révèle « *un aliment sûr, complet et nourrissant* », un résidu de carcasses broyées, en vérité, produit par « *l'Unité nationale de production des aliments* » – usine carnivore tirant parti « *du moindre centimètre de l'animal* », symptôme terminal d'une société à bout de souffle et d'avenir.

Le passé est-il un refuge ? Que dire de « *cet espoir qui te tient éveillée toute la nuit en attendant que le jour se lève* » ? Traversé de visions dantesques – ciel orange, nuages noirs, partout, la mort et l'inhumanité –, ce deuxième roman de Fernanda Trías traduit en français est un chant hurlé, dissonant, important. ■ **Fabrice Colin**

CRASSE ROSE
FERNANDA TRÍAS
ACTES SUD

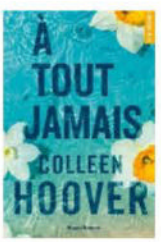
Visite en terre hybridée

« *Je n'ai jamais apprécié la solitude.* » Ça tombe bien : l'héroïne de cette novella (récemment couronnée par le prix Utopiales 2023) vit au cœur de la « *station* », véritable laboratoire de mixité extraterrestre où se côtoient, dans un savant désordre, des « *dizaines d'espèces et de milliers de combinaisons d'hybridation différentes* », affublées de pourcentages et « *Paramètres* » formidablement hétérogènes. Sous la surface idéale, pourtant, une guerre idéologique fait rage, entre « *Spéciens* » et « *Fusionnistes* », autour de l'épineuse question du métissage. Notre narratrice va y prendre sa part. Est-elle vraiment prête à tout ? On entre dans ce texte touffu en visiteur ébahi – grisé par le tumulte, les images, les concepts ; on en sort bousculé, ému : ravi. ■ **F.C.**

ROSSIGNOL
AUDREY PLEYNET
LE BÉLIAL

Retour de flammes

Il était bien compliqué de passer à côté du phénomène Colleen Hoover à la rentrée littéraire de janvier 2023. Que ce soit en librairies ou sur les réseaux sociaux, *À tout jamais,* la suite tant attendue de son roman *Jamais plus*, était partout, et pour cause : il s'agissait de l'une des meilleures ventes en France ainsi qu'aux États-Unis. Un succès porté par TikTok, réseau sur lequel l'autrice originaire du Texas est extrêmement présente. Ce second tome poursuit les aventures de Lily, ébranlée par une série de violences conjugales, dont elle promet la fin à sa fille Emerson. Cette décision entraîne une rupture avec son mari, laissant place à une rencontre fortuite avec son premier amour d'adolescence, Atlas. Si le jeune homme n'est plus tout à fait le même, certains traumas font surface et viennent nourrir un questionnement obsessionnel : comment se reconstruire et entamer une relation amoureuse lorsque l'on a autant souffert ? Comme à son habitude, l'écrivaine américaine tisse les ramifications d'une romance sociale particulièrement prenante qui a su trouver son lectorat avec une facilité hors normes. Abordant sans fard la question de l'emprise et des violences au sein du couple, *À tout jamais* dénonce une problématique qui unit malheureusement plusieurs générations de femmes, mais évoque également l'après, ce droit au bonheur. ■ **Marie Jouvin**



À TOUT JAMAIS
COLLEEN HOOVER
HUGO ROMAN

FERNANDA MONTORO/ACTES SUD – JULIEN POUPART/HUGO PUBLISHING

CHRISTELLE DABOS

Entre les murs

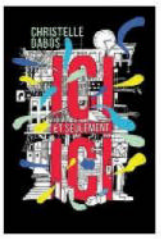
Révélant une nouvelle facette de son talent, l'autrice dépeint un collège, personnage à part entière de ce puissant roman choral, où tout dérape.

Le collège est un monde en soi. Christelle Dabos choisit d'y camper son nouveau roman, une fiction chorale, dont l'atmosphère menaçante saura réveiller des souvenirs chez tous les lecteurs, jeunes et moins jeunes.

Après le succès de sa tétralogie *La Passe-miroir,* l'écrivaine de 43 ans signe un texte réaliste, qui tranche avec la veine fantastique qu'on lui connaît. *Ici et seulement ici* s'ouvre le jour de la rentrée en classe de sixième. Un cauchemar, notamment parce que la question du regard – sujet de prédilection de Dabos – est omniprésente. L'autrice s'est inspirée de son vécu et de celui de ses pairs pour décrire le fonctionnement du collège, un personnage à part entière du roman. L'établissement évoque une bête féroce qui s'acharne sur les élèves, ou les pousse à s'acharner sur les autres. Les professeurs n'apparaissent qu'en filigrane. Comme s'ils ne pouvaient rien contre la mécanique du collège et ses codes, qui désignent un rôle pour chacun : victime ou bourreau.

De l'aveu de Dabos, ce livre, qu'elle portait depuis longtemps, n'aurait pas pu exister sans *La Passe-miroir.* Il lui a fallu passer par l'univers imaginaire d'Ophélie et Thorn pour regarder en face cette période de sa vie et signer ce texte édifiant. ■

Gladys Marivat

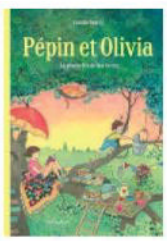


ICI ET SEULEMENT ICI
CHRISTELLE DABOS
GALLIMARD JEUNESSE

Les Tom-Tom et Nana modernes

On aurait vite fait de comparer *Pépin et Olivia*, la nouvelle BD jeunesse de Camille Jourdy, à *Tom-Tom et Nana* de Bernadette Després. Certes, la trame est la même : une grande sœur et son petit frère qui enchaînent les bêtises. Mais si Pépin et Olivia sont aussi amusants que leurs illustres prédécesseurs, ils sont aussi plus poétiques, plus ancrés dans un « banal » quotidien d'enfant. Une dizaine d'histoires se succèdent : Pépin oublie son cartable au parc, se perd en forêt avec sa sœur et sa grand-mère ou regarde en cachette un film de vampires, planqué sous la table du salon. Rafraîchissant, malicieux, poétique… Ces instants magiques de l'enfance sont servis par l'aquarelle délicate de Camille Jourdy qui nous avait déjà séduits avec sa trilogie *Rosalie Blum*, *Juliette* ou *Les Vermeilles.* ■

Mathieu Charrier



PÉPIN ET OLIVIA (T. 1). LA GRANDE FÊTE DE RIEN DU TOUT
CAMILLE JOURDY
DUPUIS/LES ONDINES

CHLOÉ VOLLMER/GALLIMARD

3 RAISONS DE SE PLONGER DANS *MÉMOIRES DE LA FORÊT*

Une épopée littéraire…
Le lecteur suit les aventures d'Archibald le renard, libraire dans la forêt de Bellécorce. Chaque animal peut lui déposer le livre qu'il a écrit. Dans le premier tome, Ferdinand Taupe souhaite récupérer le sien car il est atteint de la « maladie de l'oublie-tout » et veut retrouver les souvenirs de sa vie. Ensemble, le duo va partir sur les traces du mystérieux acheteur du livre ! Dans le tome 2, Archibald doit affronter Célestin Loup qui prétend être le véritable propriétaire de la librairie. Dans le tome 3, il aide son neveu à retrouver ses parents dans le grand Nord. À la fin de chaque livre, on n'a qu'une envie : partir en forêt à la recherche de la librairie d'Archibald !

… Sur fond de sujets « sérieux »
Derrière l'apparente légèreté de l'histoire, l'auteur évoque la maladie d'Alzheimer (maladie de l'oublie-tout), l'AVC dont a été victime le grand-père ou le deuil. Ces sujets difficiles n'enlèvent rien à la douceur du récit. L'épopée forestière est aussi ponctuée de dessins poétiques de l'illustratrice Sanoe.

Un auteur à suivre
Mémoires de la forêt est la première série écrite par Mickaël Brun-Arnaud. Après avoir travaillé pendant dix ans à l'hôpital, ce lecteur boulimique a ouvert en 2018 la librairie parisienne Le Renard doré. C'est pendant le premier confinement qu'il a eu l'idée de cette histoire. Devant le succès, il a décidé d'en faire quatre tomes : un par saison, sur le modèle des quatre saisons de *La Famille Souris* de Kazuo Iwamura. **M.C.**

MÉMOIRES DE LA FORÊT (T. 3). L'ESPRIT DE L'HIVER
MICKAËL BRUN-ARNAUD, SANOE
L'ÉCOLE DES LOISIRS

MARJANE SATRAPI

Dessine-moi une révolte

L'autrice et réalisatrice iranienne a pris la direction d'un album écrit à plusieurs mains. Pour raconter son pays, soutenir et rendre hommage à ces femmes qui luttent pour leur liberté.

C'est un cri qui résonne dans les rues de Téhéran et dont l'écho se fait entendre dans toutes les parties du monde : « Femme, vie, liberté ! » En France, Sophie de Sivry, éditrice et fondatrice des éditions de L'Iconoclaste, ne cesse de dénoncer la situation des femmes en Iran. Mais elle ne supporte plus que son indignation s'arrête au pas de la porte et demande à son amie Marjane Satrapi d'imaginer une bande dessinée pour célébrer le combat des femmes et plus généralement pour affirmer le besoin de démocratie. L'album est lancé au printemps pour une parution à la rentrée, au plus proche du 16 septembre, jour anniversaire de la mort de Masha Amina, drame qui lança le mouvement en Iran. Sophie de Sivry, décédée en mai, ne verra pas l'aboutissement de son projet.

« *C'est entièrement son idée*, souligne Marjane Satrapi, l'autrice de *Persepolis*. *J'ai arrêté la bande dessinée en 2004 pour me consacrer au cinéma, mais j'ai accepté parce que Sophie est mon amie et que ce qui se passe en Iran me touche évidemment. J'ai fait quelques illustrations dans l'album, mais j'ai surtout demandé à trois personnes d'y participer : l'historien Abbas Milani, le politologue Farid Vahid et le journaliste Jean-Pierre Perrin.* » Marjane Satrapi bat le

rappel de ses amis de la bande dessinée dont elle estime le travail. « *Il existe un rapport organique avec le dessin. Tout le monde le comprend. Les mots sont plus ambivalents. Imaginer une bande dessinée rendait le sujet plus facile à appréhender pour les lecteurs. L'image a une force : l'imagination prend forme. Mais il fallait des dessinateurs qui ne soient pas tous iraniens. C'est important de sortir des frontières. Les artistes du monde entier regardent l'Iran. Il fallait aussi des femmes et des hommes. Et des auteurs au style différent. Mais d'abord, et surtout, rappeler un contexte historique. Ce mouvement trouve ses racines dans le passé. Instaurer une démocratie en Iran passe par la prise du pouvoir des femmes qui est inexistant aujourd'hui. Le mouvement est une révolution culturelle. Ça prend du temps. La disparition du régime iranien aiderait toutes les démocraties.* »

AVEC SFAR, COCO, CATEL…

Marjane propose aux auteurs différents sujets, charge à eux d'en choisir un en fonction de leur envie et de leur capacité à en parler. Tout le monde n'est pas censé maîtriser l'histoire de l'Iran sur le bout des doigts. « *Joann* [Sfar] *ne souhaitait pas traiter un sujet qu'il ne connaissait pas bien. Je lui ai proposé de dessiner, en fin d'album, la conversation entre Abbas, Farid, Jean-Pierre et moi.* » Il en raconte aussi les coulisses. Résultat : trente pages formidables d'un échange pourtant complexe à mettre en images.

Au fil des pages, qui alternent dessins, croquis, illustrations et texte, on trouve les coups de crayons de Coco, Lewis Trondheim, Catel, Shabnam Adiban, Mana Neyestani, Pascal Rabaté ou Winshluss. Le ton se veut informé, sincère, empathique, ce qui n'empêche pas, au détour d'une case, un peu d'ironie ou de sourire. Tout est livré dans les temps et l'album peut effectivement sortir en septembre. Depuis, le succès n'a fait que se confirmer. « *Je suis surprise de constater à quel point ce que l'on imagine autour d'une table peut intéresser*, relève Marjane Satrapi. *Je le suis toujours. Je l'étais déjà pour* Persepolis, *ça conforte notre démarche. Ce qui me tenait à cœur, c'était d'être comprise ; c'est la seule chose que je peux contrôler.* » *Femmes, vie, liberté*, traduit en persan, est gratuit et disponible sur le compte Instagram de Marjane Satrapi. ■

Éric Libiot

L'AVIS DU LIBRAIRE

« Une lecture essentielle »

NINA MARTINET – LIBRAIRIE ARCANES – CHÂTEAUROUX (INDRE)

« *Femme, vie, liberté* permet de voir sous un autre aspect la révolution iranienne. Et c'est important de savoir que cette révolution continue aujourd'hui ! On pourrait penser qu'une BD, c'est un support léger, mais le visuel marque l'esprit profondément, tout en étant accessible à tous. Les différents auteurs abordent le sujet avec subtilité, et des tons, des dessins différents, ce qui permet d'avoir une vision globale du conflit, de comprendre qu'il touche toute la société. C'est une lecture dure mais essentielle. »

Propos recueillis par Margaux Morasso

FEMME, VIE, LIBERTÉ
MARJANE SATRAPI (DIR.)
L'ICONOCLASTE

L'ICONOCLASTE

ROMAN MURADOV

La vie d'après

Il ne fallait pas passer à côté de *Tous les vivants*, qui traite du suicide avec force et delicatesse. Une pépite.

Voici l'un des albums de l'année, passé trop inaperçu. Comme les deux précédents de son auteur, aussi réussis. La maison Dargaud continue de soutenir (et de traduire) Roman Muradov et elle a bien raison. Le (très) bon goût est de son côté et l'histoire de la bande dessinée fera le tri un jour… Pour l'heure, il faut insister sur la force et la délicatesse de *Tous les vivants,* l'histoire d'une jeune fille qui se réveille en enfer, après son suicide, mais retourne sur Terre, contre son gré, après avoir gagné à la loterie. Revenue dans son appartement, elle rencontre son fantôme. Débute une relation entre elle et lui, entre soi et soi, entre elle et l'autre, entre l'imaginaire et l'au-delà où il est question de mort, sans doute, plus sûrement du désir de vivre et, pour les plus philosophes, l'album permet de se demander pourquoi ici et maintenant – la vie, quoi.

Ces questionnements qui donnent déjà à *Tous les vivants* une ampleur singulière sont portés par un dessin qui, lui aussi, pousse les murs du cadre habituel pour se retrouver en des lieux graphiques qui provoquent enchantement et surprise. On est à la fois heureux et déstabilisé par ces étranges lignes de fuite qui reviennent toujours. Américain d'origine russe, Roman Muradov convoque l'histoire de l'art (ici Kandinsky) qui nourrit son trait délicat et fin. Une incarnation, parfois à peine esquissée, vaut mieux que tous les coups de crayon réalistes. À lire aussi *Les Aventures de Munich dans Marcel Duchamp* et *Aujourd'hui, demain, hier.* ■ **E.L.**

BD DE L'ANNÉE 2023

TOUS LES VIVANTS
ROMAN MURADOV
DARGAUD

Les traits de l'amour filial

Ce n'est pas tous les jours, ni même tous les ans, qu'il est possible de saluer l'entrée d'une nouvelle venue par la grande porte. Elle s'appelle Bea Lema, elle est espagnole et vient de publier *Des maux à dire,* magnifique bande dessinée qui se penche sur la relation entre une fillette, Véra, et sa mère dépressive et paranoïaque. Véra et Bea sont nées la même année. De là à penser que… La belle idée de Bea Lema, totalement maîtrisée, est d'avoir opté pour un dessin faussement enfantin – celui de Véra – et une mise en page d'une liberté totale qui se permet mille audaces. Notamment dans un récit qui se joue du temps et de la logique narrative pour adopter les interrogations et les peurs qui envahissent l'esprit de Véra. L'émotion naît, justement, de cette invention qui se répète page après page. ■ **E.L.**

DES MAUX À DIRE
BEA LEMA
SARBACANE

SUCCÈS

BLUE LOCK
YUSUKE NOMURA, MUNEYUKI KANESHIRO
PIKA

Avec dix millions d'exemplaires écoulés, *Blue Lock* est le manga le plus vendu au Japon cette année. Et la tendance est la même en France. L'histoire de ce shônen sportif débute après la défaite de l'équipe de football japonaise en huitièmes de finale de la Coupe du monde 2018. La fédération lance alors son projet, Blue Lock. Le principe : sélectionner trois cents lycéens footballeurs prometteurs et les enfermer dans un centre dirigé par le mystérieux Jinpachi Ego. À la fin, il ne restera que le plus talentueux et le plus individualiste d'entre eux, qui deviendra l'attaquant ultime de l'équipe nationale. Le lecteur suit notamment le personnage de Yoichi Isagi, le gentil *loser*. Il va se révéler au fil des différents tomes de cette série (le 18e paraîtra en France début 2024), sorte de mélange entre *Olive et Tom* et *Squid Game*. **Mathieu Charrier**

L'IRIS BLANC
DIDIER CONRAD, FABCARO
ALBERT RENÉ

La nouvelle n'a pas fait grand bruit : le nouvel album d'Astérix, *L'Iris blanc,* 40e de la saga, est un succès. Comme d'habitude. Il y a toujours Didier Conrad au crayon (on ne salue pas assez sa virtuosité qui approche celle d'Uderzo) mais aussi un nouveau scénariste, Fabcaro (par ailleurs auteur d'un roman cette année, *Journal d'un scénario*) à la place de Jean-Yves Ferri. Aux gags de situations ferriennes a succédé l'amour des mots fabcarien. « L'Iris blanc » est une méthode inventée par le Romain Vicévertus consistant à instaurer plus de bienveillance dans des comportements agressifs. Vicévertus se rend donc chez les Gaulois afin de tempérer leur agressivité et de permettre à César de vaincre ces irréductibles. On attend beaucoup d'un nouvel *Astérix.* Peut-être trop… Mais le job est fait. **E.L.**

ROMAN MURADOV/DARGAUD 2023

L'ENTRETIEN **DOMINIQUE BONA**

« Druon aura toujours pour son oncle tendresse et vénération »

Dans *Les Partisans*, l'académicienne et biographe s'attache à raconter le lien familial qui unissait Joseph Kessel et Maurice Druon, l'oncle et le neveu, tous deux écrivains et résistants. Deux hommes d'exception qu'elle évoque pour nous.

Dans quelle mesure la guerre a-t-elle marqué les œuvres de Kessel et de Druon ?

Dominique Bona. La guerre a été importante pour l'un comme pour l'autre. Kessel est un combattant des deux guerres mondiales : croix de guerre 14-18, croix de guerre 39-45. Pour ce qui est de la Première Guerre mondiale, il s'est engagé à l'âge de 16 ans alors qu'il n'était même pas encore français. L'expérience de la Première Guerre était pour lui, avant tout, celle de la camaraderie, de la fraternité, au combat. Pour Druon, c'est tout à fait différent, vingt années les séparent. Druon, né en 1918, a 20 ans en 1940. Il était amer de la défaite. Il a écrit dans ses mémoires que la drôle de guerre avait été la plus grande humiliation de sa vie. Avec une approche différente pour les deux écrivains, la guerre se retrouve dans leurs livres, soit parce qu'ils la racontent, par exemple dans *L'Équipage* pour Kessel, ou dans *La Dernière Brigade* pour Druon, mais je dirais que l'expérience qu'ils ont tirée de ces années-là a nourri l'ensemble de leur œuvre.

Pourquoi Druon n'aimait-il pas la résistante, chanteuse et maîtresse de Kessel, Germaine Sablon ?

D.B. Ce couple parfait de l'oncle et du neveu, qui communiaient dans le goût de l'action et la volonté d'engagement, s'est trouvé un peu dérangé par cette présence féminine. Germaine Sablon était une femme de tempérament et de courage, résistante de la première heure. Elle a même été, des trois, la première résistante du groupe. Druon avait du dépit de ressentir que cette femme qui marchait au même pas que lui, qui déployait une même volonté, le même courage, l'empêchait au fond d'être le seul interlocuteur de Kessel. Il pensait qu'elle n'était pas intelligente, que pour Kessel ce n'était qu'une passion physique, mais il a quand même rendu hommage à son courage.

***« Je lui procurais le sentiment d'avoir une descendance »*, écrivait Druon à propos de Kessel, comme vous le rappelez. On peut dire qu'il était son fils spirituel ?**

D.B. Ils sont oncle et neveu par leur état civil, même si Druon n'a jamais porté le nom de Kessel, puisque le frère de Kessel, père biologique de Druon, ne l'a jamais reconnu. Mais il y a entre eux une affection, un attachement, une complicité qui se traduit jusque dans leur travail d'écrivain. Ils ont écrit certains de leurs livres côte à côte, ils se lisaient des passages. Ce qui a beaucoup compté pour moi dans ce livre, c'est ce lien familial qui a comme particularité de n'avoir jamais connu un nuage. Il n'y a pas de rupture, pas de brouille, même passagère, entre eux. Aucune rivalité. C'est une fidélité qui ira au-delà de la mort de Kessel, puisque Druon aura toujours pour son oncle tendresse et vénération. Druon aura le prix Goncourt à l'âge de 30 ans, en 1948, ce qui ne porte pas ombrage à Kessel, qui connaît de toute façon de grands succès en librairie.

Pourquoi dit-on que Druon était davantage apprécié par le milieu littéraire que Kessel ?

D.B. Je ne suis pas si sûre que ce soit vraiment le cas. Mais Druon a fait sensation en 1948 en proposant le premier tome des *Grandes Familles*. Il suffit de lire ce livre aujourd'hui pour comprendre qu'il révèle une écriture. C'est à la fois un art du récit, extrêmement bien raconté, mis en scène, architecturé, et aussi une plume très sonore. On a la sensation que les phrases de Druon sont coulées dans du bronze. Il y a une analyse des individus mais aussi de la société, que l'on ne voit pas tellement chez Kessel, beaucoup plus romantique dans l'approche narrative. L'écriture de Kessel est davantage lyrique, c'est vivant. Druon est un naturaliste. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

LES PARTISANS
DOMINIQUE BONA
GALLIMARD

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Bonne remise en orbite

C'est sans doute une chance. *Mars* (1976), récit posthume devenu culte d'un nommé Fritz Angst (« Angst » veut dire « peur » en allemand) prenant pour pseudonyme Fritz Zorn (« Zorn » signifie « colère »), est retraduit près de quarante ans après sa sortie, délai relativement court pour ce genre d'exercice. Dans ce livre, Fritz Angst, jeune bourgeois suisse terrassé par un « *lymphome malin* » à 32 ans, raconte comment une éducation bourgeoise et une obsession pour la normalité l'ont amené à gommer tout ce qui pouvait être sentiment, révolte, originalité et l'ont plongé dans la dépression. La précédente traduction (1979) était l'œuvre de Gilberte Lambrichs. La nouvelle est signée Olivier Le Lay, déjà retraducteur de *Berlin Alexanderplatz*. Le travail de Lambrichs était ancré dans la suisse post-1968, nourrie de culture psychanalytique et de remous révolutionnaires, et restait assez scientifique, proche du témoignage. Le Lay lui rend un côté plus charnel, plus littéraire. À cette nouvelle lecture, *Mars* gagne en musicalité et en humour. On y sent aussi frémir une rage qui combat la mort, et non la complaisance morbide à s'y abandonner qui pouvait accompagner jusque-là la perception du texte. ■

Hubert Prolongeau

La vie de Kafka faisant foi

L'impressionnante biographie (deux tomes parus sur les trois prévus) de Reiner Stach s'est imposée comme un complément indispensable à la lecture des œuvres de Franz Kafka. Le plus frappant, c'est qu'aucun travail comparable n'avait été accompli au sujet de cet auteur, pourtant l'un des plus fécondants et visionnaires du XX^e^ siècle. Image du père, découverte de la judéité, maladie, sexualité, création… Les études sur et autour de l'auteur du *Procès* abondent. Sa vie, en revanche, restait méconnue. Comment expliquer cette anomalie ? Peut-être parce qu'on considérait jusqu'ici qu'une existence de quarante ans seulement, et en apparence si banale, n'en valait pas la peine. Heureusement, Reiner Stach est arrivé. Dans un style brillant, servi par une abondance de détails, il ressuscite en deux énormes volumes cette Mitteleuropa malmenée par l'Histoire, qui est le terreau de l'œuvre. De même qu'il nous invite à suivre le cheminement intérieur de son personnage jusqu'à l'origine de sa création. Libéré de l'image convenue d'un être souffreteux, étrange, un peu à part, Kafka semble transfiguré par son biographe. Curieusement, en une salutaire métamorphose, il apparaît enfin comme un homme. ■

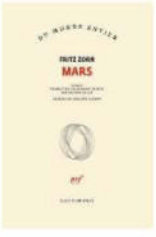
Serge Sanchez

Errances politico-mystiques

Né en 1873 dans le Penjab et mort en 1938 à Lahore, dans les Indes alors sous domination britannique, Mohamed Iqbal est une figure nationale de la poésie et de la philosophie du Pakistan moderne. Juriste de formation, il enseigna la littérature arabe à Londres, la littérature anglaise aux Indes et sa pensée est à l'origine de l'indépendance de son pays. *Le Livre de l'éternité* s'inscrit dans la tradition des pérégrinations spirituelles, comme le *Voyage du pèlerin,* de Bunyan, ou celui de *saint Brendan,* de Benedeit. Mais c'est surtout de l'œuvre de Dante qu'on l'a rapproché en le qualifiant de *Divine comédie* de l'islam.

Comme l'illustre Florentin, Iqbal ne délaisse jamais les préoccupations politiques au profit de la religion. Tout étant lié, il n'existe pas pour lui de frontière entre poésie, affaires publiques et construction de soi. Au cours de son errance, le poète, misérable, solitaire, perdu au milieu du cosmos, rencontre le mystique indien Vishvamitra, puis, quatre personnages qui évoquent les enseignements du Bouddha, de Zoroastre, du Christ et de Mahomet. Il approfondit ensuite ses connaissances au contact des dieux antiques, de Satan, mais aussi de Nietzsche. On l'a compris, ce splendide poème de l'âme jette un pont salutaire entre l'Orient et l'Occident, il nourrit et rassemble des lecteurs au sein d'un monde qu'empoisonnent de dangereux antagonismes. ■

S.S.



MARS
FRITZ ZORN
GALLIMARD

KAFKA. LE TEMPS DES DÉCISIONS (T. 1)
KAFKA. LE TEMPS DE LA CONNAISSANCE (T. 2)
REINER STACH
LE CHERCHE MIDI

LE LIVRE DE L'ÉTERNITÉ
MOHAMED IQBAL
LIBRETTO

MIGROS-GENOSSENSCHAFTS-BUND DIREKTION KULTUR UND SOZIALES – DR/LE CHERCHE MIDI – TONY HALLIDAY, ED. (1992) INSIGHT GUIDES: PAKISTAN. PUBLISHED BY APA PUBLICATIONS (HK) LTD.

JEAN-LUC BARRÉ

À la hauteur du Général

L'écrivain et éditeur a signé le premier tome, remarquable, d'une monumentale biographie de Charles de Gaulle. Un travail de longue maturation s'appuyant sur des sources inédites, qui donnent à voir l'homme au-delà de la légende.

JF PAGA/GRASSET

Le 23 mars 2005, Jean-Luc Barré publie chez Fayard une biographie consacrée à l'écrivain Dominique de Roux, figure aujourd'hui oubliée, pourtant fondateur des Cahiers de l'Herne. Alors qu'il effectue son service de presse, le PDG de la maison, Claude Durand, son éditeur, patron et ami, passe le voir. Comme d'habitude la conversation roule : les projets en cours, l'économie, la politique. Soudain, Durand lui demande : « *Quel sera le thème de votre prochain livre ?* » Sans trop réfléchir, Barré lui répond : « *J'essaierais bien de faire une biographie de de Gaulle.* » Et il développe. Ce serait « *une biographie différente de celle de Jean Lacouture, qui avait l'ardeur d'un converti* ». Son approche à lui serait moins hagiographique, passant aussi en revue les zones d'ombre de ce passé. Un regard posé de l'intérieur, en gaulliste. Durand ne dit rien et, après un moment, remonte dans son bureau, au dernier étage de l'immeuble. Peu après arrive essoufflée Chantal Marion, son assistante. Elle tend à Jean-Luc Barré un contrat à peine imprimé. Le titre de l'ouvrage qui s'y trouve : *De Gaulle, une vie.*

Ainsi commence l'histoire du livre, lauréat du prix Renaudot essai, rapidement affiché parmi les grands succès littéraires de l'automne. Cette réussite provient, à n'en pas douter, de la lente maturation de cette œuvre chez son auteur. Car de Gaulle était le héros de son adolescence. Bien sûr, Jean-Luc Barré raconte avoir vu de loin le général de passage dans sa ville, Villeneuve-sur-Lot, où il était né. L'événement lui procure encore aujourd'hui une grande émotion. Sa mère était gaulliste et lui a passé le virus. Ensemble, ils sont allés à Villepinte, en 1976, pour le meeting fondateur du RPR. « *Découvrir Chirac à 19 ans, quel souffle ! C'était l'histoire incarnée, comme de Gaulle.* »

TROUVER DES SECRETS ET DONNER DU PLAISIR

Ainsi commence une lente sédimentation de savoirs sur le premier des Français qui fut le premier en France. Un stock de documents inédits se constitue dans son appartement de l'île Saint-Louis. Sans compter les témoignages, comme celui d'Olivier Guichard qui viendra nourrir le deuxième volume, en cours de rédaction. Strate par strate, son de Gaulle se dessine. En 2019, la longue procrastination prend fin. Un jour, à 5 h 30 du matin, le réveil sonne. L'écrivain se lève. Dans le Paris encore sombre des premières heures, il pousse la porte de son bureau. Et là, sa détermination se heurte à la peur du texte. Il range tout, nettoie tout, comme s'il voulait retarder le moment inéluctable de s'y mettre. Enfin, sur la page, les premières lignes s'étirent. Il rédige presque dans l'ordre. Une vie, un pays, un monde réapparaissent.

Toute l'expérience que Jean-Louis Barré a accumulée en tant qu'éditeur et directeur de la maison « Bouquins » nourrit ce travail. L'habitude de reprendre les manuscrits le pousse tous les jours à réécrire la copie de la veille. Sa première

obsession : « *ne pas ennuyer* », tout en faisant « *progresser le savoir* ». Trouver du neuf, des secrets, éclaircir des inconnues et « *donner du plaisir* ». Son désir : faire honneur à cet homme d'esprit qu'était de Gaulle. Au fil de la plume, il apprécie de rappeler ses bons mots, de pointer ses petites vengeances, comme lorsque le héros national affirme « *le maréchal Pétain est mort en 1925* ». Dans son *De Gaulle, une vie,* on retrouve quelque chose de Guitry, d'Alphonse Allais… Comme ces saillis dont Jacques Chirac était riche, lui confiant un jour à propos de Bernadette : « *Je n'ai pas trompé ma femme, je me suis trompé de femme.* »

Après quatre ans de travail, le livre est finalement là. Remarqué et honoré par la presse. Bien reçu par le public qui a reconnu dans ce texte l'originalité d'une histoire non académique ; un homme de lettres qui n'est pas un phraseur ; un « *éditeur-écrivain* », si loin des « *écrivains managers* » qui peuplent maintenant les organigrammes des grandes maisons, « *sans jamais avoir eux-mêmes passé la barre d'écrire un livre* ». Le volume est fort, il est beau, posé sur la table basse du salon de Jean-Luc Barré, au bout de l'île Saint-Louis. Par la fenêtre, on voit les bateaux-mouches composer un ballet fluvial. La conversation est aussi vaste que son livre. Le voici presque gêné de voir son ouvrage jouxter *La Peau* de Malaparte, *Les Disparus* de Mendelsohn et tant d'autres. Assis entre une statue de lion en bronze, un cheval de manège en bois et un bouquet de roses blanches, il sait être lancé dans « *une navigation au long cours* » : « *c'est l'œuvre de ma vie* ». Maintenant, ce passionné de Mauriac et Julien Green, âgé de 66 ans, écrit encore tous les jours le deuxième volume. Il en faudra trois pour restituer l'existence de Charles de Gaulle. L'auteur voit cela comme « *une mission, celle d'un passeur* ». Il ne voue pas un culte au grand homme, mais reste fasciné par ce destin qui déjoue les pronostics et les préjugés. En transmettre les détours est sa manière de rappeler à chacun sa liberté et son libre arbitre, d'en appeler à notre responsabilité collective quand le vent mauvais du XXIe siècle se réveille. ■

Fabrice d'Almeida

DE GAULLE, UNE VIE (T. 1). L'HOMME DE PERSONNE : 1890-1944.
JEAN-LUC BARRÉ
GRASSET

L'AVIS DU LIBRAIRE

« Un travail colossal »

◎ GUILLAUME LE DOUHARIN - LIBRAIRIE L'ÉCUME DES PAGES - PARIS (6e)

« D*e Gaulle, une vie* est certes une biographie, mais une biographie très littéraire. Tant du point de vue de l'écriture, que par rapport aux thèmes qui y sont évoqués : théâtre, littérature, philosophie… De Gaulle a été initié au théâtre par son père et, quand on l'apprend, on repense à ses interviews, et on comprend mieux le personnage grâce à son histoire. C'est assez jubilatoire. Il faut aussi souligner que c'est le fruit de dix ans de travail ! Mais ce travail colossal donne un texte très entraînant et très facile à lire, dans lequel on entre comme dans un roman. On se noie facilement dans une biographie, mais celle-ci est ludique et passionnante ! »

Propos recueillis par Margaux Morasso

Du comportement électoral

Julia Cagé et Thomas Piketty livrent dans cet ouvrage une photographie sans filtre du paysage politique et social du pays, analysant le vote des Français à l'aune de plus de deux siècles d'élections.

Voici le livre le plus débattu de cette rentrée politique. Un essai pour comprendre pourquoi les Français votent comme ils l'ont fait depuis la Révolution française. Pour parvenir à cette *Histoire du conflit politique,* Julia Cagé, professeur à Sciences Po, et Thomas Piketty, professeur à l'École d'économie de Paris, ont mis en place une véritable équipe de recherche. Ils ont rassemblé toutes les données de votes par commune depuis cette époque et les ont confrontées avec la richesse des électeurs. Puis ils ont cherché des éléments de programme afin de situer à gauche, à droite ou au centre chaque candidat. Cela autorise des comparaisons entre les époques très éclairantes. Selon les auteurs, la situation géographique et le niveau de revenu sont le meilleur moyen de comprendre le comportement électoral, plus que les aspects identitaires. La géographie électorale en sort rajeunie. Et en soi, cela suffirait déjà à faire un livre. Mais un second ouvrage se glisse entre les lignes : une réflexion sur le positionnement électoral de la gauche actuelle. Pour Cagé et Piketty, pas de doute, cette mouvance devrait chercher le vote des ouvriers et des employés pour obtenir une majorité plutôt que de se focaliser sur le vote de classes d'âge, ou de catégories sociales spécifiques. Pas sûr que les lecteurs des autres familles politiques approuvent cette prescription. ■ **F.D.A.**

HERMANCE TRIAY/SEUIL

UNE HISTOIRE DU CONFLIT POLITIQUE
JULIA CAGÉ, THOMAS PIKETTY
SEUIL

SUCCÈS

LE SUPPLÉANT
PRINCE HARRY
FAYARD

Sans surprise, *Le Suppléant* a rencontré un succès mondial. Ces 544 pages racontent les grands moments de la vie du prince Harry (il a 38 ans tout de même) et livrent des confidences sur la famille royale (avec laquelle il a rompu). On retient surtout l'amour inconditionnel pour sa mère et la difficulté de grandir auprès d'un frère avec lequel il entretient un lien complexe. **Aurélie Marcireau**

ICI ET AILLEURS
FLORENCE AUBENAS
L'OLIVIER

Connue (et reconnue) pour ses reportages « *ici et ailleurs* », titre de ce recueil d'articles parus dans *Le Monde,* Florence Aubenas est l'otage qui a marqué nos mémoires, mais aussi la reporter qui se glisse dans la peau d'une femme de ménage pour *Le Quai de Ouistreham.* Ce livre montre que l'on peut écrire sur un Ehpad ou sur une ville en guerre avec la même intensité. **A.M.**

INCONSOLABLE
ADÈLE VAN REETH
GALLIMARD

Comment continuer à vivre quand on vient de perdre son père ? Comment assurer le quotidien, porter un enfant ? Dans *Inconsolable,* la philosophe raconte les douze mois de deuil de son père. De sa plume nerveuse, elle offre un texte sensible et percutant sur cet événement qui bouleverse pour toujours notre rapport au monde. Poignant. **A.M.**

RESPIRE
MARIELLE MACÉ
VERDIER

C'est peut-être parce que nous avons vécu des mois masqués que cet essai nous touche particulièrement. Peut-être aussi parce que le *« I cant breath »* de George Floyd a résonné partout dans le monde. Avec *Respire,* Marielle Macé se met à l'écoute de toutes nos respirations et suffocations (sociale, politique et psychique) et constate que nous avons, plus que jamais, besoin d'air. **A.M.**

LA POLÉMIQUE **FLORENCE BERGEAUD-BLACKLER**

Europe sous influence

L'enquête choc de l'anthropologue sur l'organisation des Frères musulmans a suscité de violentes réactions. Explications.

Depuis mars 2023, Florence Bergeaud-Blackler est menacée de mort et vit sous protection policière. Deux mois plus tôt, elle avait publié une enquête sur la stratégie déployée par les Frères musulmans pour substituer graduellement la charia au droit positif, et imposer pas à pas l'islamisation de la société. Les fréristes, organisés en un lobby relayé par de multiples organisations et associations, marchandent leurs votes auprès des élus locaux, consolident leur entrisme dans les universités et au sein des institutions européennes – songeons aux fonds Erasmus versés à l'université islamiste de Gaza. Aux minorités musulmanes en Occident, ils demandent de ne pas adopter les lois locales, préalable au séparatisme. Le stade ultime de cette pression consiste à balancer sur les réseaux sociaux tous leurs adversaires, rassemblés sous le vocable d'« islamophobes », sésame pour le passage à l'acte. Ce noyautage, certes facilité par la démission ou la soumission des autorités, a été particulièrement efficace outre-Quiévrain, donnant naissance à ce que la chercheuse appelle le « *califat de Bruxelles* ».

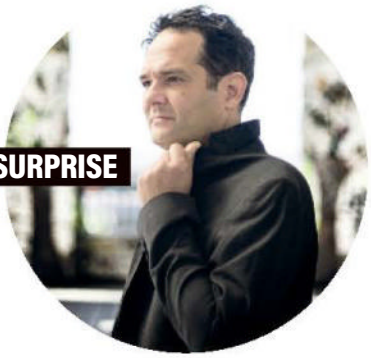
Son ouvrage, véritable pavé dans la mare intitulé *Le Frérisme et ses réseaux, l'enquête,* a été violemment attaqué par la mouvance islamo-gauchiste. Seules quelques rares critiques ont porté sur le fond : surestimation de la portée de l'entrisme dans des sociétés dépolitisées ; sous-estimation du salafisme, en particulier dans sa version djihadiste, etc. Car, très vite, son travail a été déprécié sur un ton méprisant, puis injurieux : « *élucubrations hors sol* », « *victimisation bidon* ». La chercheuse a même été accusée d'être la réplique du polémiste antisémite Édouard Drumont, le musulman prenant chez elle la place du juif. La Sorbonne a annulé une conférence qu'elle devait tenir pour « *raisons de sécurité* ». Son administration de tutelle, le CNRS, a mis du temps à prendre sa défense. Sylvie Retailleau, la ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, l'a en revanche soutenue sans ambiguïté. Pendant ce temps, les missionnaires de la confrérie frériste poursuivent leur travail de sape. Et ils se préparent à célébrer leur centième anniversaire, en 2028. ■

Emmanuel Hecht

LE FRÉRISME ET SES RÉSEAUX, L'ENQUÊTE
FLORENCE BERGEAUD-BLACKLER
ODILE JACOB

DRFP/ODILE JACOB

LA SURPRISE



Tirer le fil de son histoire

Chaque soir, entre le 22 mars 1985 et le 4 mai 1988, le présentateur du journal télévisé égrenait le nombre de jours de détention des *« otages français au Liban »*. Leurs noms : Marcel Carton, Marcel Fontaine, Michel Seurat, qui mourra à Beyrouth, et Jean-Paul Kauffmann. Le jour de leur libération, un jeune garçon de 11 ans se précipite vers son père, journaliste de son état, qui reconnaît à peine son fils aîné, Grégoire. Au seuil de la cinquantaine, ce dernier publie *L'Enlèvement,* récit de ce feuilleton morbide, tiré des archives du comité de soutien créé par sa mère Joëlle Kauffmann, laissées en déshérence pendant une trentaine d'années dans la demeure familiale landaise. Historien talentueux, spécialiste reconnu de l'extrême droite, l'auteur entremêle avec maestria histoire familiale et tableau d'une époque, comme il s'y était déjà employé avec bonheur dans *Hôtel de Bretagne*, récit d'une bavure à la Libération. Cette fois, il se plonge dans les années 1980, celles où l'argent roi s'impose sous la présidence de François Mitterrand, où la gauche lâche les classes populaires et facilite la prospérité du Front national. Avec, toujours, ce mélange de rigueur toute historienne et de férocité joyeuse. ■ **E.H.**

Toute une tragédie

On ne compte plus les ouvrages sur la guerre de 39-45. Mais ce livre-là est particulier. Olivier Wieviorka, grand spécialise de ce conflit et professeur à Normale Sup, a travaillé dix ans sur cette synthèse. *Histoire totale de la Seconde Guerre mondiale* porte bien son nom, tous les aspects du conflit sont abordés : militaire, économique, politique, social. Et sur tous les continents. Car nous ignorons de nombreuses facettes de cette guerre et notre vision est souvent cantonnée à l'Europe et à quelques dates clés, mais *quid* des théatres d'opération asiatiques ou des pays « neutres » ? L'auteur embrasse les avancées en matière de recherche qui mettent à bas quelques mythes comme ceux présentant Pearl Harbor comme une victoire éclatante du Japon ou cette légende – façonnée par Goebbels – faisant de Rommel un stratège de génie. L'auteur dessine les ressorts de cette tragédie. *« Dans le monde entier, elle libéra des forces maléfiques qui tuèrent, violèrent et pillèrent ; dans le même temps, cependant, elle éleva l'humanité aux cimes, en offrant des exemples spectaculaires d'héroïsme, d'altérité et de sacrifice. »* Une lecture essentielle pour comprendre cette déflagration mondiale qui « *hante toujours la conscience de l'humanité* ». ■ **A.M.**

ASTRID DI CROLLALANZA/FLAMMARION - BRUNO KLEIN/PERRIN

RTL

L'ENLÈVEMENT
GRÉGOIRE KAUFFMANN
FLAMMARION

RTL

HISTOIRE TOTALE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE
OLIVIER WIEVIORKA
PERRIN

3 RAISONS DE LIRE

COLONISATIONS. NOTRE HISTOIRE

Réconcilier les mémoires

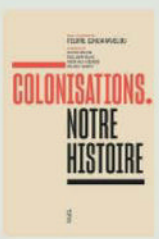
« Ici, on célèbre le rayonnement des Lumières, la construction des ponts et des écoles pour s'absoudre des atrocités de la colonisation, quand ailleurs on entretient la mémoire des massacres, du travail forcé, de la déculturation, en exigeant de l'ancienne métropole qu'elle fasse repentance », **constate le professeur Pierre Singaravélou qui a regroupé les contributions de chercheurs du monde entier, travaillant depuis une trentaine d'années sur ces thématiques. Un livre-monde qui restitue la complexité du vécu des colonisés.**

Partir du présent

Du XV^e^ au XXI^e^ siècle, *Colonisations. Notre histoire* met en relief les relations *« entre la France et les sociétés africaines, maghrébines, asiatiques, océaniennes et antillaises ».*
C'est pourtant à partir du présent que cette exploration d'une mémoire fragmentée voire refoulée commence. Ici, nous cheminons avec les luttes vers les indépendances, puis l'apogée de l'Empire colonial, suivie de l'expansion ultramarine et de l'esclavage sous l'Ancien Régime.

Déconstruire l'idée de précolonialité

Enfin, la dernière partie revient sur ce concept qui réduit à néant l'histoire des autochtones. Et le philosophe Amartya Sen de conclure : *« Il est important de reconnaître que, longtemps auparavant, les différents peuples ont développé entre eux des relations qui ont contribué à l'épanouissement de la "civilisation" à l'échelle planétaire. »* **Xavier Le Clerc**



COLONISATIONS. NOTRE HISTOIRE
PIERRE SINGARAVÉLOU (DIR.)
SEUIL

L'ENTRETIEN CROISÉ

GILLES KEPEL ▪ AMIN MAALOUF

« Notre monde, manifestement à la dérive, a besoin d'élaborer une vision commune de l'avenir »

Avec *Prophète en son pays*, le politologue dresse le constat d'un monde occidental faisant face à un islam politique et radical, tandis que le secrétaire perpétuel de l'Académie française, dans *Le Labyrinthe des égarés*, analyse la remise en cause de la suprématie de ce même Occident.

Pour chacun de vous, 1989 est une année clé. En quoi vivons-nous encore les secousses de cette année-là ?

Gilles Kepel. Dans la mise en récit du demi-siècle écoulé que je construis, 1989 est une année charnière : c'est la défaite de l'Armée rouge à Kaboul le 15 février, chassée par les jihadistes sunnites financés par les pétromonarchies du Golfe et armés ainsi qu'entraînés par la CIA, ce qui entraînera, huit mois plus tard, la chute du mur de Berlin et l'effondrement du communisme, c'est-à-dire la fin réelle du XX^e^ siècle. Mais en réalité, on ne s'en rend pas compte sur le coup car, le 14 février, la veille du retrait, Khomeyni prononce sa célèbre fatwa condamnant à mort Salman Rushdie, causant un « scandale » médiatique mondial qui obnubile les événements du lendemain… et faisant *ipso facto* de la planète entière un « domaine de l'islam » – puisqu'une fatwa ne s'applique que dans une juridiction islamique, et que Rushdie vit au Royaume-Uni ! À ce moment, c'est l'occasion pour l'islam politique chiite de tirer le tapis sous les pieds de ses concurrents sunnites pour l'hégémonie mondiale sur cette croyance, mais le legs de la fatwa sera repris par ces derniers, comme on le sait, jusqu'aux tueries des frères Kouachi à *Charlie Hebdo* ou la décapitation du professeur Samuel Paty.

Gilles Kepel.

Amin Maalouf. La chute du mur de Berlin est indéniablement l'un des grands événements de notre époque. Nous vivions dans un monde où les clivages étaient principalement idéologiques, et nous avons basculé dans un monde où les clivages sont principalement identitaires. C'est là une évolution majeure de l'histoire moderne. Nous constatons chaque jour les effets des déchaînements identitaires, qui prennent souvent des tournures violentes, et font même basculer le monde dans l'horreur.

Dans votre livre, Gilles Kepel, vous critiquez une *« incapacité à penser l'altérité dans sa dimension problématique »* et de vouloir ramener *« le djihadisme à du déjà-vu »*. D'où vient cette incapacité ?

G.K. Certains universitaires, faute d'avoir une notion même minimale des signifiants

Amin Maalouf.

complexes portés par la culture islamique, et des langues dans lesquelles elle s'exprime – l'arabe au premier chef –, expliquent que le jihadisme, ce ne sont que les Brigades rouges repeintes en vert… Il y aurait une « radicalité » intemporelle, *ne varietur*, dont ce ne serait que la variation opportuniste, l'air du temps, sans que la variable dogmatique ait de signification. Pourtant, cela n'a pas le même sens d'assassiner Aldo Moro, comme l'ont fait les Brigades rouges en Italie en 1978, et de massacrer la rédaction de *Charlie*. Ce postulat permet de revendiquer une situation d'expert en dépit de son ignorance. Ainsi, les études de langue et de civilisation arabe comme

HANNAH ASSOULINE/L'OBSERVATOIRE – JF PAGA/GRASSET

musulmane ont été marginalisées comme peu pertinentes et l'on a payé très cher ce fourvoiement – tant par ceux qui vivaient dans le déni que par ceux qui hystérisaient l'islam et les musulmans comme une entité aussi inconnue que globalement hostile.

Amin Maalouf, vous soulignez également le manque de connaissance d'autrui. L'effondrement des puissances que vous racontez dans votre ouvrage vient souvent d'un excès d'hubris et d'une fermeture à l'autre. Est-ce le cas aujourd'hui pour les États-Unis ?

A.M. Lors de l'effondrement de l'Union soviétique, les États-Unis se sont retrouvés dans une position qu'aucune nation n'avait connue jusque-là, celle de l'unique superpuissance planétaire. Au lieu de construire une nouvelle légalité internationale qui aurait pu perpétuer leur primauté, ils ont préféré se prévaloir de leur statut pour agir à leur guise. Ce qui a provoqué une succession de cafouillages, et même quelques débâcles, la dernière en date étant celle de l'Afghanistan en 2021. Je suis sûr que toutes les autres puissances, placées dans la même position, face aux mêmes dilemmes, se seraient comportées tout aussi mal. Mais je ne puis que regretter qu'ils n'aient pas fait les bons choix à ce moment crucial de l'histoire. Cela aurait évité à l'humanité bien des tragédies qui se déroulent actuellement.

Gilles Kepel, Amin Maalouf écrit que *« ceux qui fondent leur comportement sur une détestation systématique de l'Occident dérivent généralement vers la barbarie, vers la régression et finissent par se rabougrir et se punir eux-mêmes… »* Partagez-vous ce constat ?

G.K. Oui, indéniablement – ce qui n'empêche pas certains d'entre eux de s'imaginer pouvoir récupérer à leur usage les seules « techniques et sciences » élaborées en Occident en croyant les couper de la culture qui les a produites, et notamment celle de la liberté de la recherche et de la pensée ! Sur le long terme, Amin Maalouf a sans aucun doute raison, mais nous vivons dans un ici et maintenant où la barbarie est florissante et sert les intérêts d'acteurs politico-religieux puissants, du front ukrainien à ceux du Moyen-Orient, comme l'actualité quotidienne nous en donne moult illustrations, hélas !

Pour vous, Amin Maalouf, le modèle de l'Occident est totalement imparfait et en crise, mais le seul qui puisse encore réunir à condition de s'ouvrir. Comment et à qui ?

A.M. C'est la seule « copie de travail » dont dispose l'humanité contemporaine. Elle mérite d'être corrigée, complétée, améliorée, mais ne peut être déchirée ni brûlée. Parce que personne aujourd'hui ne semble capable de présenter un autre projet crédible. J'ajouterais que notre monde, en pleine métamorphose, et manifestement à la dérive, a besoin d'élaborer une vision commune de l'avenir. Dans cette perspective, il faut réfléchir avec sérénité, et s'inspirer parfois des expériences des autres. À titre d'exemple, certaines régions du monde souffrent d'un excès d'autoritarisme, quand d'autres souffrent d'un excès de permissivité. Les unes et les autres gagneraient à méditer avec humilité sur leurs propres égarements.

Amin Maalouf se dit *« pessimiste mais pas désespéré »*. Et vous-même ?

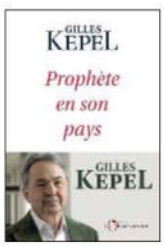
G.K. Cela revient peut-être au même, mais je me considère plutôt comme un optimiste clairvoyant – en tout cas qui s'efforce de l'être ! Si j'étais né au Liban, j'aurais certainement davantage matière au navrement, je crois, en voyant l'effondrement de ce pays autrefois magnifique ! Mon père est venu de l'ancienne Tchécoslovaquie, courbée sous le joug stalinien, et en 1989, justement, le rideau de fer est tombé, permettant à un progrès civilisationnel considérable d'advenir dans la terre de mes ancêtres paternels. J'ai bien sûr conscience de la fragilité de notre Europe, la Bohême a accueilli de très nombreux réfugiés ukrainiens, et je suis bien placé pour observer les menaces que font peser sur la France aujourd'hui le séparatisme communautaire, les flux migratoires illégaux, la résilience jihadiste, etc. J'espère toutefois avoir contribué, à mon modeste niveau, à nourrir la connaissance de ces phénomènes dans l'espoir que la société civile ainsi que l'État puissent œuvrer aux solutions les plus adéquates !

Amin Maalouf, dans cette période où nous semblons tous un peu perdus, quelle doit être notre boussole ?

A.M. Ce qui devrait guider nos actes, c'est la nécessité d'échapper aux périls auxquels l'humanité doit faire face. C'est là, indéniablement, la plus efficace des boussoles, mais trop souvent nous ne la consultons pas. La survie de notre planète et de notre espèce, ce n'est pas un problème parmi d'autres. Cela devrait déterminer l'essentiel de nos comportements. Comment freiner la nouvelle course aux armements ? Comment tirer avantage des nouvelles technologies tout en évitant qu'elles dérapent ? Et surtout : comment enrayer le dérèglement climatique ? Si nous négligeons les signes et les indicateurs, si nous nous contentons de mesures superficielles, de chartes inappliquées, d'annonces spectaculaires non suivies d'effets, nous allons vers le précipice. ■

Propos recueillis par Aurélie Marcireau

« LES ÉTUDES DE LANGUE ET DE CIVILISATION ARABE COMME MUSULMANE ONT ÉTÉ MARGINALISÉES COMME PEU PERTINENTES, ET L'ON A PAYÉ TRÈS CHER CE FOURVOIEMENT »



PROPHÈTE EN SON PAYS
GILLES KEPEL
L'OBSERVATOIRE

LE LABYRINTHE DES ÉGARÉS. L'OCCIDENT ET SES ADVERSAIRES
AMIN MAALOUF
GRASSET

JÉRÔME FOURQUET

L'Hexagone de tout côté

Après *L'Archipel français* (2019) et *La France sous nos yeux* (2021), l'analyste politique poursuit sa saisissante exploration du pays avec *La France d'après*.

Ce dernier ouvrage se concentre sur les évolutions politiques et électorales. Cette *France d'après*, post-2017, de tripartition et de disparition des partis traditionnels, est complexe mais elle est surtout divisée. Pour l'analyser, le directeur du département opinion de l'Ifop se fait spéléologue tant il gratte les couches culturelles et idéologiques plus ou moins profondes des territoires. Une étude précise pour comprendre les mouvements de fond de la société.

Jérôme Fourquet, comme à son habitude, choisit des angles différents, des indicateurs inattendus pour cartographier nos clivages. De la consommation de capsules de café, à la lecture du magazine *Valeurs actuelles* ou aux prénoms donnés aux bébés, il passe tout au tamis des votes et mêle aux cartes et sondages des extraits de livres, de films, des éléments de la culture populaire. Le sondeur souligne les clivages sociaux, les dynamiques territoriales mais dessine aussi la carte des territoires en panne. Le constat de ce dernier ouvrage est alarmant. Un clivage Paris/province plus fort que jamais, des zones jusque-là imperméables au Rassemblement national qui voient les scores du parti de Marine Le Pen progresser. Il décrit un pays dans un entre-deux, sans récit structurant. Une analyse inquiétante pour un livre nécessaire. ■ **Aurélie Marcireau**

RTL

LA FRANCE D'APRÈS. TABLEAU POLITIQUE
JÉRÔME FOURQUET
SEUIL

Pensée contre l'indignité

« *La notion de dignité s'est imposée ces dernières décennies comme aussi centrale que celles de liberté et d'égalité, également constitutives de la dynamique des mouvements sociaux* », affirme Cynthia Fleury dans son brillant essai intitulé *La Clinique de la dignité*, une notion mise en péril dans les institutions et les pratiques sociales (hôpitaux, Ehpad, centres pénitentiaires). Cet essai qui met en relief l'expérience de l'indignité et de la marge, nourri notamment par la pensée de James Baldwin, des théories du *care* ou de réflexions postcoloniales, refuse la résignation. Ainsi, la philosophe nous invite par la psychanalyse, la littérature et les sciences sociales à retrouver l'exigence fondamentale de la dignité, traduite par un agir politique à l'âge de l'anthropocène ou autrement dit « *la menace de l'indignité systémique* ». ■ **Xavier Le Clerc**

LA CLINIQUE DE LA DIGNITÉ
CYNTHIA FLEURY
SEUIL

Vague à l'âme

Robert Redeker déplore la perte de la part la plus intime de nous-même et, face à la déshumanisation, plaide pour une renaissance spirituelle.

Voué à l'insignifiance, le monde moderne semble n'avoir d'autre horizon que de fabriquer des individus fluides, modulables et adaptables à des sociétés non moins fluidifiées. Comment en est-on arrivé là ? Il a fallu s'attacher à l'évacuation de tout ce qui pouvait résister à ce processus de liquéfaction générale : brouiller le rapport à la vérité en la ravalant au statut d'illusion utile à la vie (Nietzsche) et, surtout, abolir en l'homme ce qui résiste à toute forme d'asservissement : l'âme. Dans *L'Abolition de l'âme,* Robert Redeker décrit avec brio ce long processus d'escamotage de l'âme qui a fait de l'homme moderne non pas un homme normal, mais un homme conforme. Au-delà des difficultés pour définir de manière univoque ce « *je ne sais quoi* », l'âme ouvre sur « *l'inflexible de l'humain – ce qui, en moi, en tous, ne courbe pas l'échine* ». L'homme flexible n'a donc pas d'âme ou n'en a plus. C'est l'évidement du sujet moderne « *désanimé* », obsédé par son ego, réduit au mental et à un « *entassement de valeurs* », sans vie intérieure. Voilà pourquoi, sans souci ni soin de leur âme, dans un ciel vidé de ses dieux et brisé en mille morceaux disséminés, les hommes sans gravité ni légèreté, « *lunaparkisés* », « *dépneumatisés* », « *digitalisés* » et livrés à leurs addictions, ne peuvent plus prendre en charge leur propre existence. Mais « *là où est le danger, croît aussi ce qui sauve* » : l'âme abolie ne demande qu'à rejaillir en chacun de nous. ■ **Jean Montenot**

L'ABOLITION DE L'ÂME
ROBERT REDEKER
LE CERF

EMMANUELLE MARCHADOUR/SEUIL

PHILOSOPHIE

MARILYN MAESO

La promesse du début

Vous est-il déjà arrivé, à la bibliothèque, de vous promener de rayon en rayon comme dans un musée où trôneraient, augustes et immuables, les grandes œuvres du passé ? L'admiration y croise le sentiment d'intimidation, mêlé d'une étrange nostalgie : aussi sublime soit l'aboutissement, quelle tristesse de n'avoir pu assister à la genèse, au *fiat lux* des premières lignes griffonnées au brouillon. Tout entiers voués au culte des génies, nous en viendrions presque à oublier que tant de chefs-d'œuvre sont le fruit de tâtonnements, d'échecs réels ou ressentis, voire d'une lente agonie, à l'image de Jonas, « *l'artiste au travail* » de la nouvelle de Camus qui rejoint l'insatisfaction de l'écrivain algérois pour lequel *La Peste*, grand succès populaire, était un livre « *totalement manqué* ».

Dans leurs ouvrages respectifs, *Les débuts. Par où recommencer ?* et *Éloge des vertus minuscules,* Claire Marin et Marina van Zuylen se sont donné pour mission (réussie) de capturer la pensée à même la vie, encore palpitante et gorgée de possibles. Claire Marin voit dans « *l'impatience des débuts* » un « *désir de nouveauté ou de renouvellement* », « *l'espoir de se découvrir et de se surprendre encore* ». Si elle peut être volontiers angoissante, l'expérience du début nous attire parce que, avec elle, nous nous prouvons à nous-mêmes que tout n'est pas écrit, que même dans le mécanisme implacable du quotidien le mieux huilé demeure une part de jeu. Peu importe la destination, pourvu qu'on se mette en route et qu'on ressente, chemin faisant, l'excitation de l'aventure. Comment expliquer autrement que Bilbo, le hobbit casanier du roman de Tolkien, décide, contre toute attente, de quitter le confort de son petit intérieur familier pour suivre une bande d'inconnus rencontrés la veille dans une entreprise des plus périlleuses ? « *De la vie,* nous dit Claire Marin, *on n'attend plus rien, mais de la fiction, on espère toujours le trouble : se laisser prendre, surprendre par quelque chose que l'on aurait encore jamais lu, vu, entendu. La littérature est le réservoir de l'inouï, plus que la réalité circonscrite et répétitive.* »

PEU IMPORTE LA DESTINATION POURVU QU'ON SE METTE EN ROUTE

Avec son *Éloge des vertus minuscules*, Marina van Zuylen nous emmène dans les coulisses de son propre cheminement intellectuel et existentiel, au contact des écrivains et des philosophes qui l'ont progressivement amenée à réhabiliter la médiocrité aujourd'hui si négativement connotée. Contre la course à la performance débridée, elle explore les vertus de l'« assez bien », et nous invite à redécouvrir ces personnages de la littérature qui, jugés secondaires faute d'héroïsme, n'en sont pas moins porteurs d'une sagesse. Dans un monde où, dit-elle, « *si nous ne sommes pas quelqu'un, alors nous ne sommes personne* », qui n'est pas sans faire écho aux propos polémiques tenus par le président Macron en 2017 qui catégorisait les gens en ceux « *qui réussissent* » et ceux « *qui ne sont rien* », il importe de redécouvrir la puissance d'une vie « *assez bonne* [qui] *n'est pas tant affaire d'ambitions déchues ou de compromis rebutants qu'une volonté de regarder les autres différemment, de prêter davantage attention à ce que cachent les réussites fracassantes* ». Loin du mythe culpabilisant de la résilience comme du défaitisme, il s'agit, en changeant notre rapport aux autres et à leur regard, de changer notre rapport à nous-mêmes. Camus disait dans *Noces* que « *vivre, c'est ne pas se résigner* ». En ce sens, lire Claire Marin et Marina van Zuylen, c'est avoir la vie devant soi. ■

LES DÉBUTS. PAR OÙ RECOMMENCER ?
CLAIRE MARIN
AUTREMENT

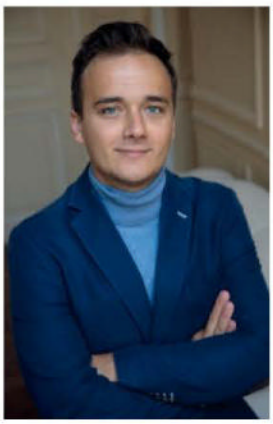
ÉLOGE DES VERTUS MINUSCULES
MARINA VAN ZUYLEN
FLAMMARION

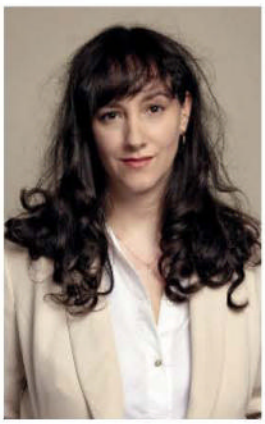
AUDREY SOVIGNET

PIERRE VALENTIN - PHILIPPE FOREST - NORA BUSSIGNY

Être ou ne pas être woke

La question divise et a généré en 2023 une avalanche d'ouvrages violemment contradictoires. Trois se sont démarqués, qui donnent une idée des enjeux.





De gauche à droite : Pierre Valentin, Philippe Forest et Nora Bussigny.

Pour les uns, c'est le « *nouveau totalitarisme* » d'une ultragauche obsédée par la question raciale et identitaire ; pour les autres, une « *panique morale* » propagée par la réaction pour continuer à ignorer les discriminations en tout genre de nos sociétés : le wokisme est le champ d'une querelle où il n'existe a priori aucune conciliation possible.

Ce n'est pas l'essai récent de Pierre Valentin, *Comprendre la révolution woke*, qui saurait y pourvoir. En posant dès son premier chapitre que « *l'idéologie woke n'est qu'une pure négation* […] *qui ne sait que détruire* », l'auteur annonce d'emblée la couleur. S'ensuit une longue litanie des errements du wokisme, soutenue par une analyse psychologique de la « iGen » (la génération née après 1995, adepte des réseaux sociaux) et une exploration des fondements théoriques du mouvement woke, où Mai 68 tient une grande part… Tout cela est à charge, mais on y glane pas mal d'informations, car Pierre Valentin connaît son sujet. Le problème est que, s'attachant aux manifestations les plus radicales du mouvement, sa critique du woke n'est pas moins négative que ce qu'il dénonce en lui, puisqu'il ne lui oppose qu'un maintien défensif intégral du statu quo intellectuel et social…

UNE VAGUE DE FOND SOCIÉTALE

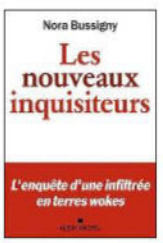
Cette collusion finale entre wokes et anti-wokes constitue l'un des arguments clés de la réflexion de Philippe Forest dans *Déconstruire, reconstruire*. Ce que l'essayiste littéraire leur reproche, c'est de chercher à reconstruire, les premiers en reconstituant des identités fixes sur les décombres laissés par leur déconstruction de nos normes et catégories, les seconds en écartant tout examen de ces dernières pour réaffirmer de vieilles vérités posées en absolus, l'universel, la nation, la république, etc. Wokes et anti-wokes partageraient selon Forest la même opposition à la méthode critique, dont il montre, sur la foi d'une étude savante des textes fondateurs de Heidegger et de Derrida, qu'elle est l'essence même de cette énigmatique « *déconstruction* » qui fait aujourd'hui si peur à certains. Une démonstration subtile mais convaincante, sinon que le niveau de généralité auquel raisonne Forest lui fait perdre en partie le lien avec les manifestations concrètes du phénomène.

Pour les retrouver, on peut se plonger dans le récit, par la journaliste Nora Bussigny, de son année « *en immersion* » dans les milieux wokes, *Les Nouveaux Inquisiteurs*. Il frise parfois la caricature, comme lorsque l'autrice, en perruque, faux piercings et salopette déchirée, participe au service d'ordre de la Pride radicale, sommet de l'« *intersectionnalité* », chargée de faire passer dans le cortège les « *racisés* » avant les Blancs « *non binaires* », avec toutes les interrogations que cela implique : que faire, par exemple, face à un couple mixte ? La scène est drôle, mais le plus important est qu'au terme de son enquête Nora Bussigny fasse la distinction entre des luttes utiles telles que celles contre les féminicides ou le rejet des transgenres, etc., et la façon excessive dont les wokes s'en saisissent. Et si le wokisme n'était que l'écume spectaculaire, condamnée à « *s'autodétruire* », d'une vague de fond sociétale dont il est difficile, sur bien des points, de contester la légitimité ? ■

Patrice Bollon

COMPRENDRE LA RÉVOLUTION WOKE
PIERRE VALENTIN
GALLIMARD/LE DÉBAT

DÉCONSTRUIRE, RECONSTRUIRE. LA QUERELLE DU WOKE
PHILIPPE FOREST
GALLIMARD



LES NOUVEAUX INQUISITEURS. L'ENQUÊTE D'UNE INFILTRÉE EN TERRES WOKES
NORA BUSSIGNY
ALBIN MICHEL

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN MICHEL

MICHELLE PERROT ▪ EDUARDO CASTILLO

La part d'une femme

L'histoire du mouvement féministe se déroule dans cet essai à la fois intime et profondément universel.

« *L'histoire a été écrite par des hommes, avec un regard masculin occultant les femmes, entraînant silence et oubli. L'idée de les réintroduire dans la trame historique n'est pas seulement le fait d'une démarche féministe. C'est d'abord et surtout une revendication de vérité.* » Ainsi pourrait-on résumer, avec ses propres mots, la démarche universitaire et intellectuelle de Michelle Perrot : patiemment rigoureuse sans nier ses engagements, incroyablement claire pour parvenir à démêler en des phrases et des pages limpides les nœuds du débat public actuel qui paraissent autrement insolubles.

Le Temps des féminismes, qui s'inscrit dans une longue suite de publications sur l'histoire de la place des femmes en Occident, ne fait pas exception. Les sujets traités y sont nombreux, de sa vocation d'historienne ayant vécu de l'intérieur l'évolution du monde universitaire depuis la fin des années 1960, ses propres études dans une école catholique, sa relation à ses parents et à son milieu social, et pas moins d'une « brève histoire des féminismes » qui revient sur la division des genres à la préhistoire et souligne les percées de voix féminines jusqu'à la vague contemporaine portée par l'éclosion du mouvement MeToo. Issu d'entretiens réalisés avec l'un de ses anciens élèves, Eduardo Castillo, l'ouvrage ramassé en paragraphes courts est d'une lucidité impressionnante. Le discours juste et nuancé de l'historienne nonagénaire se pose en analyse indispensable de la place centrale tout autant que complexe des féminismes aujourd'hui. ■ **Eugénie Bourlet**

LE TEMPS DES FÉMINISMES
MICHELLE PERROT, EDUARDO CASTILLO
GRASSET

De l'autofiction sociologique

Avec son récit à succès *Retour à Reims*, adapté au théâtre et au cinéma, Didier Éribon a inventé en 2009 une espèce de sociologie existentielle, articulant bribes autobiographiques et considérations théoriques. C'est cette forme qu'il a reprise cette année dans *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple*. Le sociologue et philosophe y narre le placement de sa mère de 87 ans dans un Ehpad et son décès rapide, victime du syndrome de glissement, le choc provoqué par l'arrachement à son univers familier, et réfléchit sur l'*« exil intérieur »* des personnes âgées et leur difficulté à bâtir un « nous » collectif propre à les aider à améliorer leur condition. Un récit sensible, aux analyses éclairantes sur un thème très contemporain et qui, en dépit de certaines longueurs, a connu un engouement mérité. ■ **P.B.**

VIE, VIEILLESSE ET MORT D'UNE FEMME DU PEUPLE
DIDIER ERIBON
FLAMMARION

ROBERT JEAN-FRANCOIS/MODDS/GRASSET

3 QUESTIONS À...

VINCIANE DESPRET

Avec *Les Morts à l'œuvre*, la philosophe évoque le rôle que les défunts peuvent encore jouer auprès des vivants.

Pourquoi la manière dont notre société pense le deuil, évoquée dans votre livre, pose-t-elle un problème ?
La théorie du deuil, telle qu'elle est véhiculée dans nos sociétés, repose sur une conception très matérialiste du statut des morts. Cette conception suppose que les morts n'ont plus aucune existence, et elle encourage fermement ces derniers à se détacher des liens avec eux. Or, ce que mon enquête montre, c'est que nombre de personnes pensent qu'il reste « quelque chose ».

Qu'est-ce qu'un *« mort qui insiste »* ?
Ce sont les personnes qui ont assumé le rôle de commanditaire d'une œuvre d'art inspirée par un proche disparu qui m'ont fait penser que c'était de cela qu'il s'agissait. À chaque fois, cela répond à une demande qui semble émaner du mort : il « insiste » pour que quelque chose soit fait, qu'il s'agisse de prendre acte de l'injustice qu'a représentée sa mort, ou qu'il s'agisse de garder une mémoire vivante. Il m'a semblé que nombre de « ceux qui restent » considèrent que notre présent est en fait le futur que ces morts auraient dû vivre, et que, pour ce futur, ils avaient des projets qui n'ont pu se réaliser.

Comment les morts peuvent-ils continuer à évoluer dans le monde des vivants ?
Une façon assez précise de décrire le fait que les morts prolongent leur existence dans la vie des vivants, c'est de dire qu'ils ont des effets : par exemple, les morts continuent à faire faire des choses aux vivants. Ces derniers se sentent sollicités à assumer des désirs qu'avaient les morts, et ils vont se charger de faire des choses en quelque sorte pour le mort, à sa place, et avec lui. **Propos recueillis par E.B.**

LES MORTS À L'ŒUVRE
VINCIANE DESPRET
LES EMPÊCHEURS DE PENSER EN ROND

LE PORTRAIT **MICHEL DESMURGET**

Pourfendeur d'écrans

Spécialisé dans les neurosciences cognitives, le chercheur sonne l'alarme une fois encore, et nous invite, par le biais de la lecture, à assurer notre survie intellectuelle.

Michel Desmurget est à la défense des ressources cérébrales ce que Jean-Marc Jancovici est à celle des ressources de la planète. Vulgarisateur scientifique engagé, extrêmement pédagogue, il ne ménage pas son énergie pour alerter et éduquer, informer et expliquer les vertus de la lecture sur papier et le danger des écrans. « *Si rien ne change, nous sommes clairement en voie de paupérisation intellectuelle et, par suite, économique, si l'on veut bien considérer le lien entre éducation, PIB et niveau de vie* », estime ce neuroscientifique français reconnu pour ses travaux dans le domaine de la plasticité cérébrale, de la mémoire et de la cognition. Il a publié de nombreux ouvrages et articles scientifiques sur les effets de la surstimulation numérique sur le cerveau. Ses recherches ont contribué à une meilleure compréhension des mécanismes cérébraux liés à l'apprentissage. En plus de ses activités de recherche, il est également un vulgarisateur scientifique engagé, cherchant à sensibiliser le public aux enjeux liés à l'utilisation des écrans et à la santé cérébrale. En 2019, déjà, il avait expliqué l'abrutissement des jeunes générations par leur surexposition aux écrans dans *La Fabrique du crétin digital,* qui lui vaut une mention spéciale du jury Femina.

Il a poursuivi cette année son devoir d'alerte dans *Faites-les lire ! Pour en finir avec le crétin digital,* en nous démontrant comment la lecture peut être un plaisir, seule planche de salut si nous ne voulons pas voir notre progéniture finir en crétins infernaux. C'est aussi un cri d'alarme récurrent que pousse Michel Desmurget devant ce qui gangrène le monde occidental « *désormais tourné vers le loisir, la consommation et le profit (si nécessaire au détriment des enfants et de leur développement)* ». Est-il trop tard ? « *Avons-nous irrévocablement perdu la bataille de l'intelligence ?* s'interroge ce chercheur passionné et engagé. *Honnêtement, je ne sais pas. Mais une chose est certaine, jamais la tendance ne pourra être inversée si nous ne parvenons pas : premièrement, à faire reculer l'actuelle orgie d'écrans récréatifs qui fracasse jusqu'à l'écœurement l'intelligence de nos enfants ; deuxièmement, à réhabiliter la lecture dont les bienfaits éducatifs sont aussi profonds qu'irremplaçables.* » Et de rappeler qu'il nous reste encore une activité à acquérir : « *En ce bas monde, pour le meilleur ou pour le pire, tout ou presque s'achète : les amis, les enfants, les places d'étudiants à l'université, la citoyenneté, les prête-plumes, l'autorisation d'assassiner des animaux protégés, le droit de polluer, etc. ; mais pas la lecture. Elle, il faut la conquérir.* » On pourrait préciser : la re-conquérir. La survie intellectuelle de nos pays occidentaux en dépend. ■

Sophie Péters

FAITES-LES LIRE ! POUR EN FINIR AVEC LE CRÉTIN DIGITAL
MICHEL DESMURGET
SEUIL

LA POLÉMIQUE

Comment rendre le français à ses locuteurs

De tous les pays, le nôtre est sans doute le plus attaché à sa langue. De là une défense conservatrice du français, même quand il accumule les illogismes et les bizarreries. C'est la vision inverse que développent les Linguistes atterré(e)s dans *Le français va très bien, merci.* Ils y dénoncent les complications indues de notre idiome générant de véritables distinctions de classes, et en prônent une modernisation pour le rapprocher de son usage effectif. Le manifeste a été un grand succès de vente : il existe dans notre société des personnes conscientes que la réappropriation du français par ses locuteurs est la condition de sa survie, laquelle ne nous concerne pas seulement, mais aussi tous ses usagers en Afrique, en Asie, au Liban, etc., qui en font une langue internationale d'avenir. ■

Patrice Bollon

LE FRANÇAIS VA TRÈS BIEN, MERCI
LES LINGUISTES ATTERRÉ(E)S
GALLIMARD/TRACTS

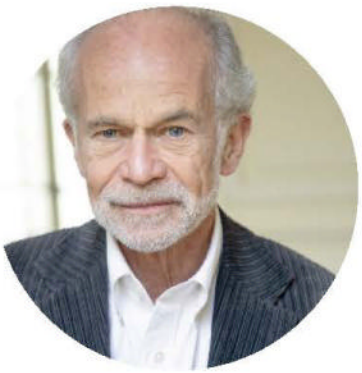
BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

Une quête dans l'infini

Penser que nous sommes seuls dans l'Univers est statistiquement absurde, selon Nathalie A. Cabrol. Cette scientifique sait de quoi elle parle : elle est astrobiologiste, une discipline dédiée à la quête de vie biologique au-delà de la Terre. Elle en est même une référence mondiale – devenue une figure du Seti, l'institut de la Nasa consacré à la vie extraterrestre. L'exploration est dans sa nature. On le ressent dans cet ouvrage qui, loin d'être jargonneux, insuffle une dimension romanesque à ce domaine fascinant. *À l'aube de nouveaux horizons* est l'occasion de mieux comprendre les concepts clés de cette discipline scientifique, comme la fameuse équation de Drake, qui entend estimer le nombre potentiel de civilisations extraterrestres dans la Voie lactée. L'autrice passe aussi en revue les projets de recherche en cours et à venir. La synthèse est complète, efficace, mais, *in fine,* la question fondamentale de la vie, quasi philosophique, reste le cœur battant du livre. L'astrobiologiste revient sur les briques originelles de celle-ci autant qu'elle interroge la notion elle-même. Le livre, aussi profondément humain, installe Nathalie A. Cabrol comme une figure scientifique majeure à suivre en librairies. ■

Marcus Dupont-Besnard

À L'AUBE DE NOUVEAUX HORIZONS
NATHALIE A. CABROL
SEUIL



Le génie déshumanisé

Faut-il avoir peur de l'IA, cette technologie qui vise à reproduire l'intelligence humaine à partir de programmes d'algorithmes ? Oui, répond le mathématicien et philosophe Daniel Andler dans *Intelligence artificielle, intelligence humaine : la double énigme.* Parmi les raisons d'inquiétude, deux frappent le lecteur. La première est qu'on a accolé sans réflexion le terme d'« intelligence » à des processus automatisés dont on maîtrise mal les effets (beaucoup de spécialistes refusent d'user de ce qualificatif, révèle Andler, qui rappelle au passage que la notion même d'intelligence humaine fait l'objet de définitions contradictoires). La seconde est que, même si elle résout des problèmes, l'IA restera toujours « artificielle », c'est-à-dire dépourvue du moindre lien expérientiel avec le monde extérieur qui soit justifié par l'impératif de survie. Or, le *deep learning,* ce processus d'apprentissage automatique, résultant d'un jeu d'essais-erreurs désincarnés, rend de plus en plus autonomes certains avatars de l'IA. Il paraît dès lors « *difficile sinon impossible* » de s'assurer que ces « *pseudo-personnes munies d'une forme inhumaine de cognition* » restent à terme « *au service des humains ou de l'humanité en général* ». Vertigineux. ■

Jean-François Paillard

INTELLIGENCE ARTIFICIELLE, INTELLIGENCE HUMAINE : LA DOUBLE ÉNIGME
DANIEL ANDLER
GALLIMARD

SUCCÈS

682 JOURS
ROSELYNE BACHELOT
PLON

En revenant sur son passage rue de Valois, l'ancienne ministre de la Culture nous offre un document étonnant sur les coulisses du pouvoir, qui plus est lors de la pandémie. Mais les meilleurs pages sont incontestablement lorsqu'elle joue les tatas flingueuses avec le milieu culturel. Dont un passage d'anthologie sur la cérémonie des Césars. Baptiste Liger

TRAITÉ CONTRE L'INTOLÉRANCE
RICHARD MALKA
GRASSET

Après *Le droit d'emmerder Dieu*, le célèbre avocat reprend sa plaidoirie du procès en appel des attentats de *Charlie Hebdo*. S'appuyant sur l'histoire et les relectures des religions – en premier lieu l'islam –, il met en lumière dangers et dérives de celles-ci. Un plaidoyer pour la liberté d'expression et contre l'intolérance, qui n'oublie pas les nuances. B.L.

VIVRE AVEC SON PASSÉ
CHARLES PÉPIN
ALLARY

Nous sommes toujours le fruit de notre passé. Mais comment l'assumer, et faire en sorte qu'il soit notre allié pour avancer au quotidien ? Voici quelques-unes des questions soulevées par le philosophe dans son nouvel essai, auxquelles il offre des éléments de réponses, proposés aussi bien par de célèbres penseurs que par les apports de la science ou de la psychologie contemporaine. B.L.

FLORENT PAR PAGNY
FLORENT PAGNY
FAYARD

La variété française aura été à l'honneur en librairies. Outre le *Goldman* d'Ivan Jablonka *[lire page 96],* le chanteur de *Savoir aimer* aura créé l'événement avec sa grosse autobiographie, au franc-parler salutaire. Si l'émotion provoquée par la maladie du coach de *The Voice* n'est pas étrangère à l'intérêt du public, on doit reconnaître que l'objet est très bien fait, dans le genre. B.L.

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL– FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

L'ENTRETIEN **IVAN JABLONKA**

« Jean-Jacques Goldman est une "mythologie" contemporaine »

Dans son essai événement *Goldman*, l'historien s'est penché sur le célèbre chanteur pour mieux explorer tous ses thèmes de prédilection.

En quoi Jean-Jacques Goldman est-il un *« objet d'histoire »* ?

Ivan Jablonka. Entre *Sister Jane,* le premier tube qu'il interprète en 1975, et sa dernière élection comme personnalité préférée des Français, Goldman ponctue notre vie depuis un demi-siècle. Son père étant arrivé en France en 1925, la famille Goldman raconte quant à elle un siècle d'histoire, entre déracinement et intégration. L'importance culturelle de Jean-Jacques Goldman, son rôle dans la naissance d'un pop rock à la française, son aura morale, sa disparition volontaire depuis vingt ans : tout était prêt pour qu'il devienne un sujet d'histoire.

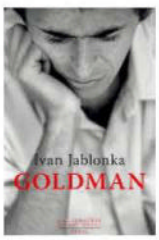
Le mépris de classe dont il a fait l'objet est-il inversement proportionnel à son succès populaire et durable ? Y a-t-il un lien entre ces deux phénomènes ?

I.J. Après la sortie d'*Il suffira d'un signe,* en 1981, Goldman devient une star du jour au lendemain. Ensuite, tout s'enchaîne : *Quand la musique est bonne, Comme toi, Envole-moi, Encore un matin,* etc. Dès lors qu'il rencontre le succès, Goldman est conspué par toute la presse nationale. On l'oublie aisément, maintenant qu'il est devenu une icône ! Ce mépris a plusieurs facettes : snobisme, dédain pour les goûts du peuple, misogynie vis-à-vis de son public de « midinettes », procès pour insuffisance de radicalité. Cette situation paradoxale montre qu'une méga-star peut être à la fois *mainstream* et illégitime.

Votre ouvrage est fait de nombreux et courts chapitres, contribuant à expliquer l'aura du chanteur, et qui mêlent votre travail d'enquête à un goût assumé pour sa musique. Quelle a été votre démarche dans son écriture ?

I.J. Je me suis intéressé à Goldman car il est devenu une légende de son vivant et qu'il est une « mythologie » contemporaine, pour reprendre le terme de Roland Barthes. Pour l'historien que je suis, c'était passionnant. Comme individu, je suis davantage sensible à sa judéité, à son engagement social-démocrate, à son image d'homme fragile, ainsi que le montrent par exemple les chansons *Veiller tard* et *Doux*. D'un point de vue intellectuel, *Goldman* s'inscrit dans la continuité d'*Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus,* car nos familles ont la même sociologie. D'un point de vue narratif, les chapitres courts rappellent plutôt *Laëtitia*. Mais après tous ces sujets tragiques, je voulais faire une histoire qui exprime la joie de vivre, à laquelle contribuent l'énergie de la pop et le plaisir de la lecture. ■

Propos recueillis par Eugénie Bourlet



GOLDMAN
IVAN JABLONKA
SEUIL

LE PHÉNOMÈNE

La jeunesse en face

La journaliste économique SALOMÉ SAQUÉ s'est lancée avec succès dans un plaidoyer pour cette jeune génération, dont elle fait partie, et qui veut être écoutée.

Essai-enquête foisonnant nourri de statistiques, d'entretiens avec des sociologues et autant de jeunes anonymes, *Sois jeune et tais-toi* reprend le slogan soixante-huitard pour, au contraire, redonner la voix aux jeunesses (car il n'y en a pas qu'une) d'aujourd'hui, en proie aux clichés et aux critiques ô combien caricaturales. Le premier intérêt du livre est de souligner que la défiance suscitée par les plus jeunes des adultes, accusés de paresse, de nombrilisme et d'ignorance, remonte à des millénaires. Jeune journaliste économique elle-même accoutumée aux plateaux et débats, Salomé Saqué a l'habitude, jusque dans ces pages, des phrases chocs devenues virales parce qu'elles disent la manière dont les jeunes générations perçoivent intimement les changements actuels – et que cela dérange. *Sois jeune et tais-toi,* nourri au long cours de théories et de témoignages, apporte une nuance indispensable en ce qu'il montre que les générations doivent pouvoir dialoguer, s'entendre et s'unir pour relever le défi de la crise environnementale. ■ **E.B.**

SOIS JEUNE ET TAIS-TOI
SALOMÉ SAQUÉ
PAYOT

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Géopolitique »

Voilà bien un mot pestiféré après la Seconde Guerre mondiale, où son destin semblait associé à celui du nazisme. Il triomphe aujourd'hui tous les jours – le mot comme la chose –, et ce n'est pas sans raison. D'abord parce que l'un des fondements de la lecture géopolitique de la vie des nations se résume assez bien dans un précepte attribué à Napoléon suivant lequel un État *« fait la politique de sa géographie »*. Ensuite parce que cette formule n'est complète que si on lui adjoint, symétriquement, son inversion, à savoir qu'il n'atteint ses objectifs que s'il réussit à disposer de la géographie de sa politique.

La première proposition va de soi, si on limite son applicabilité aux politiques étrangères. Ainsi, deux siècles durant, le Royaume-Uni défend-il les intérêts d'une puissance maritime périphérique au continent européen en cherchant avec obstination à empêcher l'établissement d'une contre-puissance sur ledit continent. Mais le projet géopolitique va plus loin. Si l'on définit le terme – apparu en pleine guerre de 14-18 sous la plume d'un géographe de la périphérie germanique, adepte d'une idéologie autoritaire, le Suédois Rudolf Kjellén – comme appelant à raisonner des relations internationales sous l'angle de leur rapport à l'espace, à la fois enjeu et outil de ces relations, alors soyons en bien certains : on ne pourra plus jamais faire l'économie de ce type de lecture.

Assurément voilà une science risquée. Son fondateur français, bien oublié aujourd'hui, Jacques Ancel, juif, citoyen d'une démocratie libérale menacée par l'impérialisme allemand, a cherché dans les années 1930 à en édifier une qui s'opposât au déterminisme nazi. Victime de la « rafle des notables », il mourra en 1943 des mauvais traitements subis dans les camps français. Celui auquel il s'était vigoureusement opposé, l'Allemand Karl Haushofer, maître à penser de Hitler en matière d'espace vital, verra son fils assassiné par les SS et, après la guerre, se suicidera en compagnie de son épouse « demi-juive ». Et voilà donc, aussi, une science suspecte. Il était prévisible que les premières géopolitiques, prétendument savantes, allaient se mettre au service des intérêts du pays d'accueil et, au besoin, vanter ou inventer les concepts ad hoc (« frontières naturelles », « espace vital », etc.). Il n'en est pas moins clair que tout cela n'a pas tué le projet, bien au contraire.

Tout a basculé en 1976 quand Yves Lacoste, fondateur la même année de la revue *Hérodote,* a osé titrer un essai : *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre.* Encore cette formulation pouvait-elle être récupérée à l'époque dans un sens gauchiste comme aveu de l'hypocrisie de la culture établie. La suite des événements a balayé cette interprétation, au profit d'un réalisme pur et dur : l'effritement puis l'effondrement du bloc de l'Est ont révélé sous un jour cru les logiques impériales à l'œuvre sous l'égide de Moscou comme de Pékin, mais tout autant depuis lors sous celles des puissances « à l'ordre du jour » – le trio États-Unis-Chine-Russie toujours, rejoint par l'Iran ou la Turquie et pas vraiment encore par l'Union européenne. L'échelle nationale, que la guerre froide remisait au rayon des vieilles lunes, est aujourd'hui l'échelle de valeurs capitale, l'échelle de puissance décisive.

> IL TRIOMPHE AUJOURD'HUI TOUS LES JOURS, ET CE N'EST PAS SANS RAISON

Les fondamentaux des relations internationales sont ainsi plus solides que jamais, sur leurs trois niveaux, qu'on s'empressera ici de rappeler, pour l'édification des peuples. *Primo* : un État n'a jamais que la diplomatie de ses intérêts ; *secundo* : il n'a jamais que les intérêts de ses principes (la fidélité à un type de régime et/ou à un type d'idéologie). Ces deux règles-là posent les termes du drame. Mais le troisième niveau est le plus profond : pour que ce drame prenne les couleurs de la tragédie il faut – et c'est immanquable – qu'il se déroule dans un espace contraint, délimité tout à la fois par la géographie et par l'histoire. La guerre d'Ukraine, la guerre israélo-palestinienne, ces guerres géopolitiquement si classiques, nous le rappellent tous les jours. ■

AUDREY SOVIGNET

Beaux livres

À l'approche des fêtes, la rédaction de *Lire Magazine* vous invite à sa parade annuelle d'ouvrages exceptionnels. De la magie des fonds marins à celle de… la chaussure en passant par les coulisses de lieux mythiques, découvrez des pages sublimes où défilent génies des arts et des lettres, monstres du cinéma ou héros grecs. À offrir, où tout simplement pour se faire plaisir.

Littérature

Des pinces à linge au coffret de luxe… Dans les manuscrits de Céline retrouvés en 2021 se cachait, outre trois inédits, une version intermédiaire de *Mort à crédit* reliée avec les fameux accessoires ménagers. Les éditions Gallimard en publient le fac-similé dans une édition sublime à tirage très limité. Le manuscrit possède sa beauté propre – Céline, quoique médecin, avait une écriture lisible. Avec sa transcription, il se révèle une mine d'enseignements. Dès les premiers feuillets, on voit où Céline s'est repris. Plus loin apparaissent, sous les ratures, des morceaux finalement conservés : le style de Céline exigeait un labeur qui ne prenait fin qu'à publication !

Après l'ombre, la lumière, avec les *Poésies* de la recluse Emily Dickinson, illustrées par des peintures modernistes américaines pour un résultat splendide ! Ici, la *Winter Flower* du peintre Morris Graves répond au poème de la gentiane qui échoua à se faire rose ; là, un *Red Sun* d'Arthur Dove se mire dans un poème où *« Des Siècles s'enroulent dans/La Circonférence minuscule/d'un seul cerveau »*. Le volume donne la même importance aux originaux qu'aux traductions. Ce n'est pas un détail : si les traductions sont belles, la versification géniale et limpide de Dickinson méritait cette attention. ■ **Alexis Brocas**

MORT À CRÉDIT. LE MANUSCRIT RETROUVÉ
LOUIS-FERDINAND CÉLINE
FAC-SIMILÉ ET TRANSCRIPTION, 1712 P., GALLIMARD, 450 €

POÉSIES
EMILY DICKINSON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOISE DELPHY, ILLUSTRÉ PAR LA PEINTURE MODERNISTE AMÉRICAINE, 412 P., DIANE DE SELLIERS, 230 €

Édition

Qu'est-ce qu'un livre ? L'histoire nous montre qu'il a largement évolué. C'est ce qu'on découvre avec le magnifique *L'Art du livre,* qui propose *« une vaste synthèse chronologique »,* allant de l'Antiquité jusqu'au XXIe siècle – des tout premiers manuscrits au texte numérique, en passant par le travail des copistes ou la révolution de l'imprimerie. Avec une mise en lumière sur toutes les fonctions du livre : outil de connaissance, agent de transmission, élément de pouvoir ou véritable objet d'art.

À ce titre, on ne saluera jamais assez le travail des éditions des Saints-Pères, qui nous permettent de découvrir auteurs ou artistes à travers divers fac-similés. À l'image du présent *Chambres avec vue*, réunissant dessins, croquis, photographies, etc., signés Jean Cocteau. Agrémenté de textes de Dominique Marny, ce splendide album nous fait revisiter la vie et l'œuvre d'un génie protéiforme. ■ **Baptiste Liger**

L'ART DU LIVRE
MICHEL MELOT, ANNE ZALI
608 P., CITADELLES & MAZENOD, 210 €

CHAMBRES AVEC VUE
JEAN COCTEAU, DOMINIQUE MARNY
306 P., LES SAINTS-PÈRES, 200 €

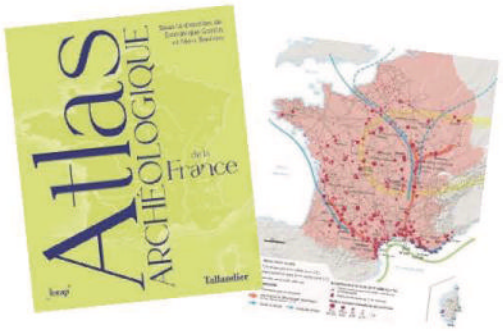
GALLIMARD – WHITNEY MUSEUM OF AMERICAN ART/LICENSED BY SCALA – LES SAINTS-PRÉS – RMN-GRAND PALAIS (DOMAINE DE CHANTILLY)/REN-GABRIEL OJEDA

Société

C'est une folle rencontre, dans un salon new-yorkais ou à la campagne, avec ces hommes, américains, hétérosexuels, qui, dans les années 1960, le temps d'une soirée ou d'un week-end, ont pu se travestir sans crainte, devenant Lili, Vicky, Gloria ou Edith selon les codes d'une identité féminine choisie très… conventionnelle, voire rétrograde. Coiffure et maquillage soignés, collier de perles et petits escarpins. Les robes marquent la taille. Pour les portraits en pied, une jambe devant l'autre; la pose est tout à fait maîtrisée. Au milieu des arbres, les sourires, pris sur le vif, traduisent davantage le bonheur. Ces libertés, permises par Susanna, hôtesse chaleureuse et chroniqueuse du magazine *Transvestia* qui tint le secret du « réseau », se dévoilent ici en quelque 250 photos, réunies par les éditions Textuel et l'Art Gallery of Ontario, Canada. S'y ajoute une mise en contexte passionnante de près de 60 pages, qui, derrière les visages, nous fait entendre les voix, non dénuées, d'ailleurs, d'une certaine vision patriarcale, *« et c'est là leur paradoxe »*. ■

Juliette Savard

CASA SUSANNA. L'HISTOIRE DU PREMIER RÉSEAU TRANSGENRE AMÉRICAIN 1959-1968
ISABELLE BONNET, SOPHIE HACKETT
480 P., TEXTUEL, 45 €



Archéologie

Exceptionnel! Cet atlas nous fait voir la France autrement à travers les grands sites de fouilles et les découvertes, du Paléolithique à nos jours. Toutes les civilisations qui ont construit notre pays y sont représentées. Et cette histoire a plus d'un million d'années. Vous découvrirez l'une des toutes premières représentations de femme, la Dame de Saint-Sernin, originaire de l'Aveyron, vieille de plusieurs millénaires avant notre ère et dont pourtant les parures sont reconnaissables: ceinture, collier et même des dessins sur le visage. Et vous irez jusqu'en Guyane dans les sites actuels d'orpaillage. Dirigé par les meilleurs spécialistes de l'archéologie préventive Dominique Garcia et Marc Bouiron, cet *Atlas archéologique de la France* devrait être dans toutes les bibliothèques. Il comblera les amateurs de la discipline. ■

Fabrice d'Almeida

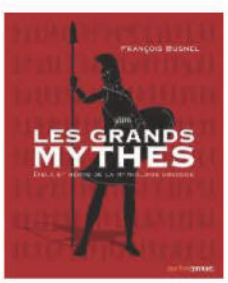
ATLAS ARCHÉOLOGIQUE DE LA FRANCE
DOMINIQUE GARCIA, MARC BOUIRON
336 P., TALLANDIER, 36 €

Histoire/Mythologie

Imaginez une émission de téléréalité dont les présentateurs se baladeraient à travers les siècles et les continents. Imaginez encore que cette émission soit une sorte de concours pour déterminer qui tire les ficelles de l'Histoire, qui a fait avancer l'humanité? C'est ce que propose le troisième tome de *Sapiens*. À l'origine de cette BD à succès, le trio composé de Yuval Noah Harari, David Vandermeulen et Daniel Casanave. La recette fonctionne toujours: chaque planche mêle humour, références pop et savoirs.

D'autres ont tiré les ficelles du monde il y a bien longtemps, ce sont les héros des mythes grecs. François Busnel propose un superbe album qui leur est consacré, sous le haut patronage de Jean-Pierre Vernant, Paul Veyne et Jacqueline de Romilly. Mais ce sont surtout autant de récits philosophiques et de réflexions sur la mort, le bonheur, la guerre ou le don de soi. *« Les grands mythes éclairent le monde »*, écrit l'auteur. On pourrait dire aussi qu'ils l'illuminent. ■

Aurélie Marcireau

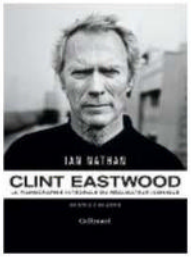


LES GRANDS MYTHES. DIEUX ET HÉROS DE LA MYTHOLOGIE GRECQUE
FRANÇOIS BUSNEL
224 P, ARTE ÉDITIONS, 35 €

SAPIENS (T. 3). LES MAÎTRES DE L'HISTOIRE
YUVAL NOAH HARARI, DAVID VANDERMEULEN, DANIEL CASANAVE
280 P, ALBIN MICHEL, 23,90 €

THE ART GALLERY OF ONTARIO/TEXTUEL – AURÉLIE BOISSIÈRE/TALLANDIER – SAPIENS, LES MAÎTRES DE L'HISTOIRE, YUVAL NOAH HARARI, DAVID VANDERMEULEN, DANIEL CASANAVE, ALBIN MICHEL BD 2023 – ARTE ÉDITIONS

Cinéma



Clint *vs* Bébel. Le premier est le sujet d'un livre de Ian Nathan qui commente Eastwood film par film, le second est la retranscription de l'émission estivale de Laurent Delmas sur France Inter *La Bébel époque. Clint Eastwood, Jean-Paul Belmondo,* deux beaux livres à la fois proches – visite de la carrière d'un artiste – et éloignés – classique pour l'un (Clint), original pour l'autre (Bébel). Ian Nathan fait surtout un travail de recenseur : pour chaque film, il a lu, trié et résumé les articles et les ouvrages écrits sur la star. Le livre est à l'américaine et finalement eastwoodien : factuel. Avec beaucoup d'infos sur le système de production américain et les coulisses du travail de Clint mais quasi aucune analyse. Celui de Laurent Delmas joue la carte de la nouveauté sur un sujet rebattu. Le principe : Bébel thématisé avec, pour chaque chapitre, le texte du journaliste entrecoupé d'extraits d'interviews. Déstabilisant à lire au début et au final passionnant. En bonus : des entretiens avec Klapisch, Leconte, Rappeneau… ■ **Éric Libiot**

CLINT EASTWOOD (ID.)
IAN NATHAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR BÉRENGÈRE VIENNOT ET HÉLÈNE BORRAZ, 176 P., GALLIMARD, 35 €

JEAN-PAUL BELMONDO
LAURENT DELMAS
304 P., GALLIMARD/ FRANCE INTER, 29,90 €

Pop culture

Depuis la sortie de *The Fabelmans,* on ne compte plus les livres consacrés à la vie et à l'œuvre de Steven Spielberg. *Spielberg, naissance d'un réalisateur légendaire* se démarque pour plusieurs raisons. La première est son auteur, Laurent Bouzereau, nom bien connu des cinéphiles pour avoir signé de nombreux making of parmi les plus réputés et complets du genre. Spécialiste de l'œuvre de Steven Spielberg à laquelle il a consacré plusieurs documentaires, il prolonge aujourd'hui son travail dans un ouvrage passionnant truffé d'archives et de reproductions diverses, dans lequel le cinéaste commente ses premiers films de *Duel* à *E.T. l'extraterrestre*. Sa place est définitivement dans un musée !

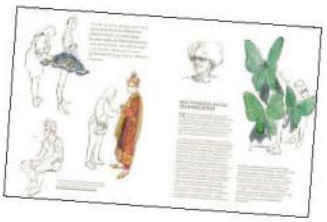
Tout, vous saurez tout sur Godzilla… telle est la promesse de *Godzilla. La grande histoire du roi des monstres* qui s'impose – c'est le cas de le dire – comme LE livre de référence consacré au kaiju suprême. Pour cet ouvrage d'exception, les studios Toho ont ouvert leurs archives permettant ainsi au lecteur de découvrir de nombreux éléments inédits. Richement illustré et fourni, l'ouvrage ravira les amateurs de grosses bêtes et de combats dantesques. ■ **Ilan Ferry**

SPIELBERG, NAISSANCE D'UN RÉALISATEUR
LAURENT BOUZEREAU
256 P, HUGINN & MUNINN, 55 €

GODZILLA (ID.)
GRAHAM SKIPPER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JÉRÔME WICKY, 256 P, HUGINN & MUNINN, 39,95 €

Musique

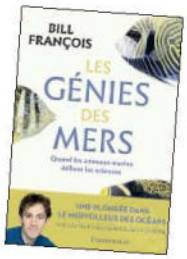
Des croquis d'une précision remarquable, de larges aquarelles, des points de vue originaux et une plongée fabuleuse dans les labyrinthes de Bastille et de Garnier… On n'en finit pas de s'émerveiller en tournant les pages du reportage de la journaliste Laetitia Cénac et de l'illustratrice Laure Fissore. *Dans les coulisses de l'Opéra national de Paris* réussit avec brio à immerger son lecteur dans la vie des ouvriers invisibles de la grande boutique : machinistes, musiciens, sculpteurs… indispensables à la tenue des cinq cents représentations par saison. ■ **Aude Giger**



DANS LES COULISSES DE L'OPÉRA DE PARIS
LAETITIA CÉNAC, LAURE FISSORE
224 P., LA MARTINIÈRE, 32 €

AJ PICS/ALAMY STOCK PHOTO - COLLECTION CHRISTOPHEL/LES FILMS ARIANE/MONDEX FILMS/CERITO FILMS/OCEANIA PRODUZIONI INTERNAZIONALI CINEMATOGRAFICHE/RIZZOLI FILM - HUGINN&MUNINN

Nature

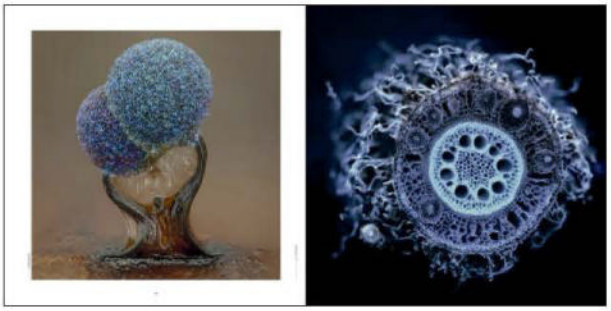


Oubliez tous les clichés que vous avez assimilés sur le poisson rouge, et en particulier l'expression (finalement fausse) « mémoire de poisson rouge ». Il en va de même pour le « QI d'une huître ». Les mers et les océans brillent en réalité par leur intelligence – biologique, individuelle, collective. Bill François y plonge de manière tout aussi brillante, en renversant notre vision du monde avec éloquence. Mieux, les mers sont une source formidable de solutions pour un futur désirable. Le choix d'en faire un beau livre doit également être salué : *Les Génies des mers* est un ouvrage ludique, très agréable à parcourir. ■ **Marcus Dupont-Besnard**

LES GÉNIES DES MERS
BILL FRANÇOIS
272 P., FLAMMARION, 25 €

Sciences

La science n'est pas dénuée d'émotions. De l'aveu même de l'introduction à cet ouvrage, ces dernières nous procurent « *l'émerveillement, la surprise, le vertige devant la beauté de ce monde* ». Parmi leurs vecteurs, il y a les images – photographiques ou conceptuelles. C'est pour cette raison que la rédaction du magazine *Epsiloon* a sélectionné pas moins de 150 images pour nous faire voyager dans le réel avec *Le Monde vu par la science en images* – sous des angles inhabituels, nouveaux, magnifiques, perturbants, imaginatifs, et à des échelles variées. Comme pour créer une galerie d'art de notre propre monde, afin de l'aimer encore un peu plus. ■ **M.D.-B.**



LE MONDE VU PAR LA SCIENCE EN IMAGES
COLLECTIF
196 P., EPSILOON, 40 €

VALENTINE PLESSY/FLAMMARION 2023 – ÉDITIONS EPSILOON

18ES
RENCONTRES
LITTÉRAIRES
EUROPÉENNES

RENCONTRES
LITTÉRAIRES
NÉERLANDAISES
ET
FLAMANDES

8—11 DÉCEMBRE 2023

IMPRESSIONS D'EUROPE
ESPACE COSMOPOLIS
NANTES
ENTRÉE LIBRE

IMPRESSIONS
D'EUROPE

Folk/Rock

On peut accéder à l'Olympe de la musique populaire avec une voix nasillarde et une guitare folk ou en créant un sous-genre du rock'n'roll inédit par sa violence : deux beaux livres nous le rappellent en cette fin d'année. *Mixing up the Medicine* consiste en une compilation de 1 100 images issues d'archives restées secrètes jusqu'en 2016 – photos, notes, lettres, affiches… – enrichie de contributions d'une trentaine d'artistes et spécialistes reconnus de Bob Dylan. Un kaléidoscope qui reflète la richesse de son œuvre. À l'inverse, *Metallica. La Totale* est l'œuvre d'un fan français des Four Horsemen, retraçant plus de quarante ans de carrière à travers l'exégèse de leurs chansons, des concerts en clubs aux plus grands stades du monde. Colossal. ■ **Antoine Faure**

BOB DYLAN. MIXING UP THE MEDICINE (ID.)
MARK DAVIDSON, PARKER FISHEL (DIR.)
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR COLLECTIF, 616 P., SEGHERS, 79 €

METALLICA. LA TOTALE
BENOÎT CLERC
528 P., EPA, 59,95 €

Photographie

Reportages en Israël, en Italie, au Maroc, ou comme ici au Brésil, les photographies d'Éric Garault, outre leur beauté, sont aussi les jalons d'une intense recherche intérieure. Au cœur du Minas Gerais, un État brésilien plus grand que la France, *Roça* nous fait découvrir une population attachante, qui vit en harmonie avec la nature et préserve ses traditions. Cet hommage à une terre oubliée est aussi un plaidoyer pour l'humain.

On sera aussi sensible à l'album de Cyrille Derouineau (préfacé par Michèle Lesbre), qui est retourné dans son pavillon familial, à Mitry-Mory. Entre documents d'époque et photographies plus contemporaines, il revient sur son histoire personnelle, dans un « Je me souviens » visuel qui devient, au fond, universel. Ce *23 rue de la Commune de Paris,* c'est notre adresse à nous aussi… ■

Serge Sanchez et Baptiste Liger

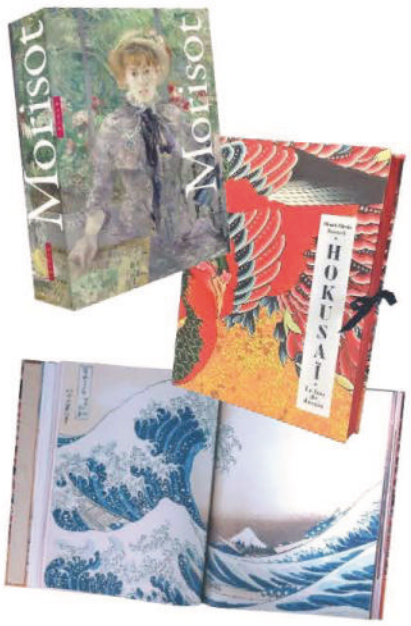
ROÇA. UN CONTE PAYSAN AU BRÉSIL
ÉRIC GARAULT
144 P., COURTES ET LONGUES, 39 €

23 RUE DE LA COMMUNE DE PARIS. UNE MAISON DE FAMILLE
CYRILLE DEROUINEAU
156 P. TRANS PHOTOGRAPHIC PRESS, 38 €

Arts

Chez le même éditeur, outre le catalogue de l'exposition « Berthe Morisot et l'art du XVIIe siècle » qui se tient actuellement au musée Marmottan (jusqu'au 3 mars), un second ouvrage, *Berthe Morisot,* se propose de retracer le destin exceptionnel de cette grande figure de l'impressionnisme dans un coffret, et d'examiner un vaste corpus de 500 toiles, auquel s'ajoutent des aquarelles, des pastels, des dessins et des gravures. Accompagné d'un livret explicatif comprenant une introduction générale et des commentaires détaillés, l'ouvrage – supervisé par Marianne Mathieu – se déploie en accordéon pour une immersion complète dans les images, afin d'apprécier l'évolution de sa touche et de sa palette tout en nuances.

Par ailleurs, le travail du très prolifique Japonais Katsushika Hokusaï (1760-1849), auquel on doit la célèbre série des *Trente-six vues du mont Fuji,* a gardé avec les ans un éclat stupéfiant. Voyez les estampes de l'ukiyo-e, un mouvement très populaire à l'époque qui produit des *« images du monde flottant »,* des représentations d'une société en constante mutation (avec des samouraïs et des geishas), mais aussi des paysages éphémères qui varient selon la saison ou le climat. L'édition de *Hokusaï. Le fou de dessin,* très grand format, est à la hauteur de son sujet : une couverture rigide au toucher soie, nouée par un ruban, et une reliure originale permettant une large ouverture des pages en papier doublé. ■ **Gabrielle Martin**



BERTHE MORISOT. COFFRET L'ESSENTIEL
MARIANNE MATHIEU
192 P., HAZAN, 35 €

HOKUSAÏ. LE FOU DE DESSIN
HENRI-ALEXIS BAATSCH
224 P., HAZAN, 120 €

SEGHERS – EPA – COURTES ET LONGUES – TRANS PHOTOGRAPHIC PRESS – HAZAN EDS

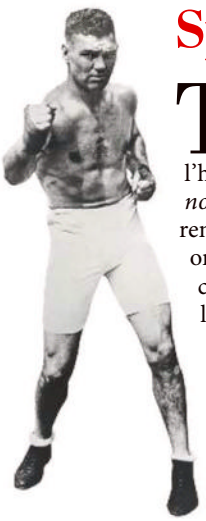
Mode

C'est le pied ! Voilà ce que penseront les fétichistes des souliers (féminins) en se plongeant dans cette anthologie de la chaussure. Entre escarpins, ballerines, mules et bottes, quatre siècles de ces pièces essentielles de garde-robe sont ici développés, grâce à la collection du Fashion Institute of Technology (FIT). « *On a beau dire que l'habit ne fait pas le moine,* écrit en préambule l'égérie de la mode Daphne Guinness, *les chaussures reflètent tout de même assez bien le caractère de leur propriétaire.* » Comme des « *archives du récit de l'humanité* », à travers les œuvres de grands créateurs tels Christian Louboutin, Salvatore Ferragamo, Charles Jourdan, Jimmy Choo, Yves Saint Laurent ou Hubert de Givenchy.

Ce dernier est d'ailleurs à l'honneur du neuvième tome de la très chic collection « Défilés » de La Martinière. Entre photos et analyses, ce sont près de 179 collections sur sept décennies de ce cher Hubert – et de ses successeurs – qui sont ici dévoilées. Une leçon d'élégance et d'inventivité à la française. ■ **B.L.**

SHOES A-Z. THE COLLECTION OF THE MUSEUM AT FIT
DAPHNE GUINNESS, VALERIE STEELE, COLLEEN HILL
ÉDITION TRILINGUE FRANÇAIS-ANGLAIS-ALLEMAND,
532 P., TASCHEN, 125 €

GIVENCHY DÉFILÉS. L'INTÉGRALE DES COLLECTIONS
ALEXANDRE SAMSON, ANDERS CHRISTIAN MADSEN
632 P., LA MARTINIÈRE, 59 €



Sport

Treize ans après *Mes étoiles noires,* que Lilian Thuram publia en 2010, l'ancien défenseur des Bleus a travaillé avec l'historien Pascal Blanchard pour *Mes étoiles noires en images,* une version actualisée et remasterisée : archives photos et documents originaux offrent une remise en contexte de ces portraits historiques émancipateurs, parmi lesquels Joséphine Baker, Billie Holiday, Aimé Césaire, Toussaint Louverture ou… Alexandre Pouchkine, « *russe et africain* ».

Se distinguant lui aussi par un solide art du portrait, l'éditeur et romancier Denis Gombert se concentre sur le « *noble art* ». De Jack Johnson au début du XX^e^ siècle à Tyson Fury cent dix ans plus tard, en passant par Joe Louis, Sonny Liston, Mike Tyson, Ali et Frazier, les frères Klitschko et quelques autres, *Que du lourd !* raconte comment leurs êtres et leurs poings ont pesé sur leurs concurrents, comment leurs carrières et leurs vies ont marqué les mémoires. ■ **Hubert Artus**

MES ÉTOILES NOIRES EN IMAGES
LILIAN THURAM, PASCAL BLANCHARD
296 P., LA MARTINIÈRE, 35 €

QUE DU LOURD ! LA SAGA DE CHAMPIONS DU MONDE DE BOXE
DENIS GOMBERT
160 P., SEUIL, 33 €

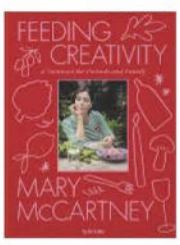
Gastronomie

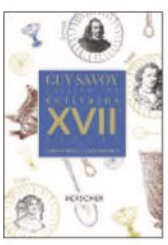
Après un premier volume consacré au XVI^e^ siècle, Guy Savoy remet le couvert avec le XVII^e^, réunissant belles lettres et bonne chère. Sont ici évoqués les classiques de La Fontaine, Madame de La Fayette, Molière ou La Bruyère, au regard de mets tels que le perdreau rôti aux pommes, l'œuf farci gratiné ou l'oignon en bouillon.

C'est par ailleurs l'académicien Marc Lambron qui signe les textes de l'album consacré au *Plaza Athénée.* Mais si l'on y trouve une préface du chef Jean Imbert et de nombreuses photos de plats, il ne s'agit en rien d'un livre de recettes, mais d'un retour sur l'histoire du luxueux établissement de l'avenue Montaigne.

Le chic n'empêche pas la simplicité. La preuve avec *Feeding Creativity* (attention, édition en anglais !), dans laquelle Mary McCartney révèle une soixantaine de recettes, très accessibles, qu'elle propose à ses convives les plus huppés. Citons, entre autres, la soupe à la crème de tomates pour Cate Blanchett, les hot dogs fumés pour Woody Harrelson ou les cookies chocolat-orange pour Drew Barrymore. En un mot : miam ! ■ **B.L.**

PLAZA ATHÉNÉE
MARC LAMBRON, JEAN IMBERT, OLIVER PILCHER
272 P., ASSOULINE, 105 €





FEEDING CREATIVITY
MARY MCCARTNEY
280 P., TASCHEN, 40 €

GUY SAVOY CUISINE LES ÉCRIVAINS. XVII^e^ SIÈCLE
GUY SAVOY, ANNE MARTINETTI, GILLES CHESNEAU
256 P., HERSCHER, 28 €

TASCHEN – GIVENCHY © ALL RIGHTS RESERVED/LA MARTINIÈRE – FIRSTVIEW/LAUNCHMETRICS – BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, PARIS/SEUIL

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET ICI !

- LES CLASSIQUES DE -

LiRE magazine

L'INCROYABLE SAGA D'UN GRAND ÉCRIVAIN POPULAIRE

100 pages richement illustrées pour rendre hommage à cette force de la nature.

8,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

JE COMMANDE LE NUMÉRO CONSACRÉ À ALEXANDRE DUMAS

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI, je souhaite commander le numéro Les Classiques de Lire Magazine, Alexandre Dumas, au prix de **8,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire

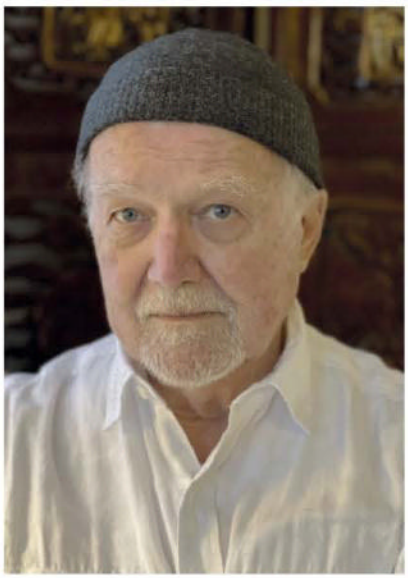
Ne payez rien maintenant, nous vous enoyons un lien sécurisé pour payer par CB (votre e-mail est nécessaire)

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/03/2024 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

HLCAD525

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15 RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS

RENTRÉE HIVERNALE 2024



106

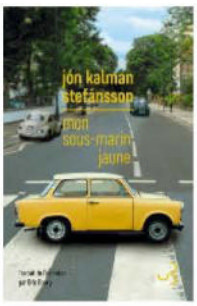
DAVID FOENKINOS
LA VIE HEUREUSE

110

ABNOUSSE SHALMANI
J'AI PÉCHÉ, PÉCHÉ DANS LE PLAISIR

114

RUSSELL BANKS
LE ROYAUME ENCHANTÉ



117

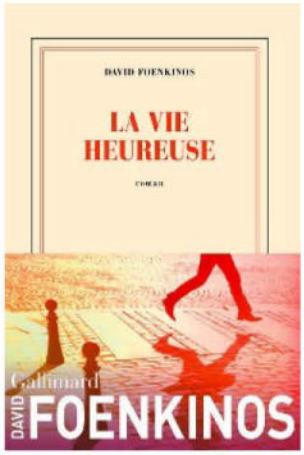
BONUS

Grâce à nos QR codes, retrouvez les extraits des nouveaux livres de Marie Darrieussecq, Jón Kalman Stefánsson, Julia Malye et Édouard Jousselin.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – JF PAGA/GRASSET – CHASE TWICHELL/ACTES SUD

David Foenkinos
La Vie heureuse

S'il est fréquent de voir des groupes Facebook d'anciens élèves de lycée se créer aujourd'hui, les retrouvailles entre Amélie Mortiers et Éric Kherson ont peut-être la résonance de toute une vie. Les deux protagonistes du nouveau roman de David Foenkinos, *La Vie heureuse,* n'étaient pas amis mais la jeune femme, désormais directrice de cabinet du secrétaire d'État au Commerce extérieur, est persuadée que lui proposer un poste au sein de son équipe est une idée qui a tout du génie. Éric a gravi les échelons de l'entreprise Decathlon pendant plus de vingt ans jusqu'à obtenir un poste à hautes responsabilités. Celui-ci lui compléterait à merveille ses connaissances. S'il est d'abord intrigué par cette proposition venant d'une ancienne camarade revenue des tréfonds de son adolescence bretonne, il accepte, sentant bien que cela pourrait être une échappatoire à la mélancolie qui le ronge depuis la mort de son père et le départ de sa femme. Lors d'un voyage professionnel à Séoul pour rencontrer le grand patron de Samsung, les doutes d'Éric refont surface. Cette ville, portée sous une chaleur écrasante et des averses terrassantes, l'atteint physiquement et mentalement. Cette décompensation totale le pousse à quitter l'hôtel pour déambuler dans les rues de la capitale coréenne, l'âme décharnée par une vie sans cesse brutalisée. Au détour d'une rue, une boutique se présente à lui, l'enseigne lui indique *« Happy Life ».* Ses jambes l'y mènent, une hôtesse l'accueille lui proposant l'expérience la plus funeste d'une vie : préparer son enterrement. ■



LA VIE HEUREUSE
DAVID FOENKINOS
208 P., 19 €. COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIES LE 4 JANVIER.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

BIO EXPRESS

1974
David Foenkinos naît à Paris. À 16 ans, il est victime d'une grave infection de la plèvre qui l'obligera à passer de nombreux mois à l'hôpital. Lors de cette expérience difficile, il s'initie à la lecture et à l'apprentissage de la guitare.

2009
Après plusieurs romans, sa carrière prend un tournant déterminant avec la publication de *La Délicatesse*. L'ouvrage se retrouve propulsé dans de nombreuses listes de prix littéraires et sera l'objet de traductions dans le monde entier.

2014
Charlotte, roman autour d'une peintre allemande assassinée à 26 ans, devient le roman préféré des libraires avec plus de 450 000 exemplaires vendus en France. Il obtient par la suite le doublé prix Renaudot et prix Goncourt des lycéens.

PREMIÈRE PARTIE

1

Éric Kherson appréhendait toujours de prendre l'avion. Il dormait en général assez mal la veille du voyage, se laissant dériver vers les pires scénarios possibles, imaginant tout ce qu'il laisserait derrière lui après sa mort violente dans un crash. Mais le désir d'ailleurs demeurait plus fort que la peur, dans ce combat incessant entre nos pulsions et nos frayeurs.

2

En tant que nouvelle directrice de cabinet du secrétaire d'État au Commerce extérieur, Amélie Mortiers était chargée de composer une équipe. Dès sa prise de fonctions, en mai 2017, elle avait pensé à Éric pour l'accompagner dans cette aventure. Ce choix plutôt iconoclaste avait surpris son entourage. Elle aurait pu se laisser suggérer des profils aguerris par des chasseurs de têtes, mais non, elle avait préféré solliciter un camarade de lycée. Pourtant, ils s'étaient complètement perdus de vue depuis leurs années à Rennes. Les retrouvailles avaient eu lieu quelques mois plus tôt grâce à Magali Desmoulins, qui avait eu l'idée de créer le groupe Facebook des Anciens de Chateaubriand. Si cette initiative aurait pu paraître pathétique[1], elle avait finalement ravi la plupart des conviés. Évidemment, on flânait sur les différents profils avec le désir de comparer les trajectoires. Les échecs des autres nous soulagent toujours un peu des nôtres. C'est ainsi qu'Amélie Mortiers était tombée sur la page relativement inactive d'Éric Kherson. On n'y trouvait aucun élément personnel, mais simplement des commentaires sur l'activité de Decathlon. Depuis près de vingt ans, il avait gravi tous les échelons de cette enseigne, de simple vendeur à directeur commercial du groupe. Dès qu'il semblait un peu fatigué, on lui lançait : « Alors ? À fond la forme ? » Il en était arrivé à détester ce slogan ridicule, mais cela ne se voyait pas ; il souriait de manière détachée, comme un homme en vacances de lui-même.

QUE LUI VOULAIT-ELLE ? ET POURQUOI LUI ? CELA NE LUI COÛTAIT RIEN D'ÉCOUTER CE QU'ELLE AVAIT À LUI DIRE

Il fut pour le moins surpris d'être contacté par Amélie. Éric avait gardé le souvenir d'une fille hautaine, dont l'assurance frôlait le dédain. Après le bac, elle était partie poursuivre des études brillantes à Paris, jusqu'à intégrer l'ENA. En relisant son message, il se dit qu'il avait eu tort de la juger ainsi. La lucidité sur les autres n'avait jamais été son fort. Une femme occupant un tel poste, qui lui écrivait personnellement sur Facebook, en vue d'une proposition professionnelle, cela dénotait plutôt une nature simple et directe. Oui, elle avait parlé de *proposition*. Que lui voulait-elle ? Et pourquoi lui ? Cela ne lui coûtait rien d'écouter ce qu'elle avait à lui dire. Ils convinrent de se retrouver le lendemain, à 8 heures, dans un café de la rue du Bac. Éric estima que c'était une heure bien trop tôt matinale pour évoquer un quelconque enjeu. L'avenir apparaît plus aisément en soirée. Il arriva un peu en avance, afin de boire un double expresso en guise de préliminaire à leurs premiers échanges. Amélie pénétra dans le café pile à l'heure, comme si son corps vivait au rythme de son agenda. Avant ces retrouvailles, Éric avait furtivement scruté des photos récentes d'elle qu'on pouvait trouver sur Internet ; mais n'ayant pas de compte Instagram, il avait été bloqué avant d'en voir beaucoup. On sentait qu'elle abordait la quarantaine tel un rendez-vous avec l'apogée de sa sensualité. Elle dégageait, semblait-il, une sorte de puissance solaire. Mais à mesure qu'elle s'approchait de lui, il en jugea différemment. En dépit de son large sourire, il ne put s'empêcher de ressentir chez elle comme quelque chose de malveillant.

« Tu n'as pas changé, dit-elle en s'asseyant.

— C'est une formule de politesse, je suppose.

— Peut-être », avoua-t-elle en souriant pour masquer la réalité : elle avait presque eu du mal à le reconnaître. Au lycée, Éric n'était pas forcément le genre de garçon qu'on remarque d'emblée, mais il respirait une forme de tranquillité qui pouvait passer pour du charisme. Il possédait ce charme des discrets, jugeait-elle. Il réapparaissait à présent avec toute la panoplie du repli. Son physique avait comme pris la trajectoire d'un renoncement. Elle se demanda l'espace d'une seconde pourquoi elle l'avait contacté, lui. Il lui faudrait sûrement du temps avant d'en comprendre la raison. Elle finit par reprendre :

« Je te remercie d'avoir été si réactif.

— Ton message était intrigant.

— C'est dommage qu'on se soit perdus de vue comme ça. Enfin, je sais que nous n'étions pas spécialement proches. Et puis, quand je suis partie pour Paris, je n'ai plus vu grand monde.

— …

— C'est finalement une bonne chose, ce groupe Facebook…

— Oui.

— Et toi, tu es resté à Rennes ?

— Oui, j'y ai commencé mes études de commerce, et puis… »

Il s'arrêta subitement, avant d'ajouter : « Et puis, mon père est mort. » Visiblement, Amélie n'était pas au courant de ce qui s'était passé. Avant les réseaux sociaux, les tragédies se répandaient moins. Éric parvint à enchaîner, et évoqua rapidement sa carrière.

« C'est idiot, mais en voyant tout ce que tu as accompli, je n'ai pas pu m'empêcher d'éprouver une forme de fierté, commenta Amélie.

— Ah bon ?

— Oui. Je ne sais pas. Le côté Bretons solidaires.

— Je n'avais jamais vu les choses comme ça.

— Ce sont nos racines, tout de même. Pourtant, je n'y retourne pratiquement jamais. Mes parents ont déménagé à Nice…

— …

— J'adorerais qu'on parle de nos souvenirs, mais, comme tu peux l'imaginer, j'ai très peu de temps en ce moment. Il y a une telle énergie avec Macron. Les gens attendent beaucoup. »

Il en allait toujours ainsi au début des mandats, songea Éric. Ce qui différencie les présidents, c'est le moment où surgit la désillusion. Amélie commanda un café qu'elle ne but pas ; elle en avait déjà avalé trois depuis son réveil. Pour évoquer •••

son parcours, elle partit dans un monologue qu'elle sut rendre captivant. Elle maîtrisait à merveille la narration d'elle-même. Mais il fallait vite aller à l'essentiel. Elle avait la charge de la constitution d'un pôle d'action qui devait tout à la fois partir à la conquête des marchés étrangers et faire de la France un pays attractif pour les investissements. Si les CV des technocrates s'empilaient sur son bureau, il lui semblait évident qu'elle devait faire appel à des compétences issues de ce qu'on appelait « la société civile ». Lui étaient alors revenues en tête les images du profil Facebook d'Éric Kherson, avec les quelques instantanés de sa réussite chez Decathlon. Elle avait également lu une interview de lui dans *Challenges* dans laquelle il avait eu la délicatesse de ne pas trop tirer la couverture à lui, mais on sentait bien à quel point le groupe avait bénéficié de ses grandes qualités. Quand elle le sonda clairement sur l'éventualité qu'il rejoigne son cabinet, il répliqua :

« Je… Je ne sais pas quoi te dire.

— Tu as le temps de réfléchir, bien sûr. Enfin, pas trop longtemps…

— …

— J'ai envie de travailler avec quelqu'un comme toi. Tu as gravi tous les échelons d'une grande entreprise. Il y a des choses que tu comprendras mieux que moi, j'en suis sûre. Tu peux imaginer la pression que je vais subir. Et puis, je dois te dire autre chose : j'ai besoin de quelqu'un que je connais, qui ne me jugera pas comme pourrait le faire un inconnu. Nous ne sommes pas proches, mais on vient du même endroit. On est bretons…

— C'est la deuxième fois que tu parles de ça.

— Je crois que tu comprends parfaitement ce que je veux dire… »

En quelques mots, Amélie avait fait basculer la conversation sur un terrain presque émotionnel. Elle avait décidément tout d'une politique. Elle enchaîna alors avec le versant pragmatique, en évoquant la vie trépidante que son offre pouvait représenter, avec de nombreux voyages. La situation paraissait surréelle à Éric. Cette ancienne du lycée qui ressurgissait pour lui proposer de changer de vie. Plus étrange encore, il n'avait aucun souvenir précis de leur relation d'alors. Leur seul lien se résumait à une traversée commune de la vie scolaire. Avec le temps, on en vient parfois à déformer la réalité ; des figurants du passé en deviennent les acteurs principaux. Elle semblait si ferme dans son désir de travailler avec lui qu'il en était déstabilisé. Cela faisait longtemps que personne n'avait considéré son parcours avec un tel enthousiasme. Il ne recevait plus guère d'encouragements si bien qu'il avait fini par douter de tout, et de lui-même surtout. Les mots d'Amélie comblaient quelque peu les béances d'un ego abîmé.

3

Éric devait réfléchir. Son hésitation allait de soi : il quitterait un poste important et stable pour une aventure ministérielle par essence incertaine. Le salaire serait inférieur, mais cette question-là le préoccupait peu. Cela lui paraissait presque improbable d'avoir si bien gagné sa vie jusqu'ici, étant donné le milieu modeste dont il était issu. Sa réussite lui avait permis d'offrir un grand appartement à sa mère, pas très loin de leur quartier d'origine. Son père n'avait pas pu assister à cette consécration matérielle, ce qui lui serrait le cœur. Son entourage le considérait comme *un bon fils,* mais cette générosité constituait une compensation acceptable à son éloignement. Il ne retournait que rarement dans la Bretagne de son enfance, où il ressentait toujours un certain malaise. Il y avait là tous les ingrédients d'une nostalgie sans goût. À vrai dire, il avait progressivement cessé d'aller voir sa mère, fatigué par avance de toutes ces conversations identiques, par le refrain incessant des reproches. Une succession d'allusions négatives qui constituait un véritable réquisitoire contre lui. Éric trouvait parfois des justifications au comportement de sa mère ; elle souffrait. Mais lui aussi était hanté par ce qui était arrivé. À l'époque, il avait consulté un psychologue, avant de partir pour Paris. La fuite avait été une sorte de remède. Il s'était alors offert l'illusion d'être la première page d'un roman. Il avait par ailleurs rompu avec de nombreuses connaissances, ressentant la nécessité de s'entourer de personnes ignorant tout de son passé ; de personnes ne risquant pas, par leur simple présence, de le propulser dans les souvenirs acides. Il fallait se séparer des témoins du tragique.

LA SITUATION PARAISSAIT SURRÉELLE À ÉRIC. CETTE ANCIENNE DU LYCÉE QUI RESSURGISSAIT POUR LUI PROPOSER DE CHANGER DE VIE

Il n'avait pourtant jamais cessé d'éprouver un sentiment de culpabilité. Une amie lui avait dit un jour : « Éric, ne te reproche rien. Tu sais, nous sommes tous coupables de quelque chose. » Il avait été surpris par cette affirmation. Elle tentait d'atténuer ainsi sa douleur, bien sûr. À l'en croire, aucune destinée humaine n'était à l'abri des mauvais choix. Cette conversation ne l'avait pas apaisé, mais il avait commencé à admettre qu'il méritait de vivre. Il avait perdu de vue cette amie ; certaines rencontres déterminantes ne sont donc que fugitives. En dépit de son diplôme de l'ISG de Paris, il n'avait pas trouvé à l'époque de travail qui lui convienne. Lassé par avance à l'idée d'envoyer des dizaines de CV et de passer des entretiens, il avait préféré saisir la première occasion qui s'offrait à lui. Il s'était ainsi retrouvé vendeur chez Decathlon. Toute sa vie, il avait vu son père enchaîner les chantiers, ne jamais se reposer, être inlassablement dans l'action. À chaque nouveau pas dans sa vie professionnelle, Éric lui racontait ses progrès dans un monologue intérieur, et ces conversations fantasmées semblaient parfois si réelles.

Dans le cadre de ce premier emploi, il s'était retrouvé au rayon tennis, ce sport pour lequel il avait éprouvé une véritable passion mais qui lui était désormais interdit. On avait remarqué ses qualités, avant de lui proposer de nouvelles responsabilités. Et ainsi de suite. Sa formidable carrière s'était déroulée sans encombre. Dans l'ensemble, il avait été assez peu confronté à l'agressivité ou à la rivalité. Mais vient un temps où il est difficile de trouver une motivation à poursuivre ce qui existe déjà dans notre vie. Il avait quarante ans ; il était encore jeune pour être vieux mais l'avenir lui paraissait sans surprise. Pendant longtemps, il avait

été animé par un désir de progresser au sein de Decathlon. Puis une forme de lassitude s'était emparée de lui. Comme un désintérêt général. L'envie de réussir s'était échappée. Lors de réunions importantes, Éric s'était mis à regarder par la fenêtre. Par ailleurs, il avait l'impression que chaque mouvement lui prenait un temps fou. La mélancolie s'annonce sûrement ainsi, par la lenteur de plus en plus lancinante des gestes à accomplir. Même au restaurant d'entreprise, où il se rendait régulièrement dans le souci d'apparaître proche des salariés, la moindre décision lui demandait un effort abyssal. On l'avait parfois vu comme figé pendant plusieurs secondes devant le buffet des entrées, happé par la vision des œufs mayonnaise. Il avait du mal à comprendre ce qui était en train de lui arriver.

La DRH, inquiète, avait fini par lui proposer un déjeuner. Elle le connaissait depuis longtemps, elle voyait bien que quelque chose ne tournait pas rond. Dès le début du repas, elle avait tenté de poser des mots sur ce qu'elle pressentait. Elle avait parlé de « burn-out ». Cela arrive à tout le monde de craquer, avait-elle ajouté. Plus il écoutait cette femme bienveillante, plus il estimait qu'elle faisait fausse route. Ce qu'il éprouvait était différent, moins logique, ressemblant davantage à une lassitude de vivre. Il avait fini par la rassurer, disant qu'il traversait une mauvaise passe, que cela ne durerait pas. Il avait menti pour qu'on le laisse tranquille ; il avait souri pour cacher la fissure. Une chose était certaine : la proposition d'Amélie Mortiers arrivait au bon moment. C'était peut-être même la principale qualité de cette offre. Il y voyait comme la possibilité de bifurquer enfin, de repousser cet état dépressif qui le guettait. Il pensa bien sûr à son angoisse de prendre l'avion, mais il rêvait tant de fuir le plus loin possible. Quant à son fils, depuis le divorce, il ne le voyait qu'un week-end sur deux et la moitié des vacances : ses futures absences ne modifieraient pas fondamentalement le rythme indolore de leur relation. Restait la question de son engagement politique. À vrai dire, à la dernière présidentielle, il n'avait pas voté. Son devoir civique, lui aussi, avait sombré dans la somme des actions qu'il n'accomplissait pas. Mais ses convictions importaient peu à Amélie. Elle voulait un collaborateur compétent, pas un militant.

Quelques jours plus tard, il annonça sa démission chez Decathlon. Son entourage se montra franchement surpris, comme si on n'avait jamais envisagé qu'il puisse partir. Cette stupéfaction dans le regard des autres le déstabilisa ; on le considérait donc comme un homme prévisible, incapable de hors-piste, un monogame professionnel. En quittant la société après près de vingt ans, il voyait son image changer subitement. Comme il était appelé au gouvernement, la direction facilita les conditions de son préavis, et son pot de départ fut des plus chaleureux. Certains de ses collègues allaient lui manquer, pourtant ils ne se verraient plus vraiment. La vie d'entreprise cimente des relations qui se désagrègent dès lors que l'on quitte les enjeux communs. On n'a subitement plus rien à dire à des personnes avec qui on conversait sans cesse auparavant. Éric échangerait tout de même encore avec un ou deux collaborateurs par messages, mais ce serait de plus en plus rare ; il allait être happé par sa nouvelle vie, oubliant progressivement tout ce qui l'avait tant animé pendant des années.

Pour son dernier jour chez Decathlon, il s'était rendu dans le magasin où il avait débuté comme vendeur au rayon tennis. C'était à Brétigny-sur-Orge, à une trentaine de kilomètres de Paris. Il s'était posté devant une Wilson ; le modèle de l'époque n'existait plus, mais c'était bien une raquette de cette marque qui avait été sa première vente. Il se souvenait parfaitement de son émotion : il avait réussi à convaincre un jeune homme plutôt décidé au départ à acheter un premier prix. Il avait accompli beaucoup de choses par la suite, mais cette extase de la première fois était demeurée en lui, intacte. Il avait su trouver les mots, adopter la bonne attitude. En revenant sur les lieux, il avait l'impression de saluer celui qu'il avait été. Une vendeuse s'était approchée de lui : « Est-ce que je peux vous aider ? » Il avait écouté les conseils de « Stéphanie » (on mettait le prénom sur le badge des vendeurs ; cela créait une relation de confiance, presque d'intimité). En terminant là où il avait commencé, il apposait à sa carrière la douceur du rond. Ainsi en avait-il terminé avec vingt ans de sa vie.

4

Le lundi suivant, il fut accueilli à Bercy par un assistant si mince qu'on l'aurait cru sculpté par Giacometti. « Amélie s'excuse, elle est en rendez-vous… », dit-il laconiquement en lui désignant son bureau. Un peu plus tard, un technicien vint installer son ordinateur et configurer sa messagerie. Éric n'avait aucune idée de ce qu'il devait faire. Il commença par lire la presse économique et s'informer des dernières actualités concernant le gouvernement. On attendait avec quelque appréhension la visite de Donald Trump dans les jours à venir. Il peinait à se concentrer sur sa lecture ; son esprit voyageait sans cesse vers d'autres intrigues mentales, sortes d'adultères du réel. ■

1. N'y a-t-il pas une forme de renoncement au présent dans toute exaltation du passé ?

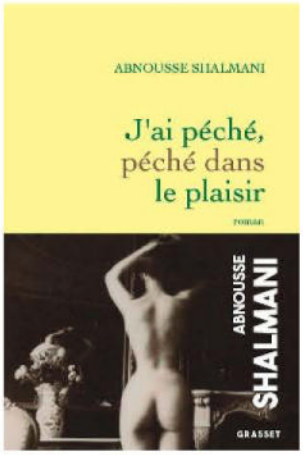
L'INFO EN PLUS

David Foenkinos mène depuis de nombreuses années une carrière de réalisateur de cinéma aux côtés de son frère Stéphane. De cette union artistique naît l'adaptation de *La Délicatesse* en 2011, portée à l'écran avec Audrey Tautou et François Damiens à l'affiche. En 2012, le film est nommé aux Césars dans deux catégories : celle de la meilleure adaptation ainsi que celle du meilleur premier film. Par la suite, l'auteur co-adapte son livre *Les Souvenirs* réalisé par Jean-Paul Rouve. Le film connaîtra un beau succès dans les salles.

Abnousse Shalmani

J'ai péché, péché dans le plaisir

Marie de Heredia, Forough Farrokhzad. Le feu poétique du Paris Belle Époque, contre celui du Téhéran des années 1950 où, malgré une vie intellectuelle et artistique riche, il ne fait pas bon s'affirmer en poétesse outrageant les mœurs puritaines. Un pont se dresse ici entre Orient et Occident, les deux femmes de lettres ressuscitent dans ce portrait croisé sensible, au lyrisme conciliant les traditions littéraires des deux continents. Et si Forough avait découvert la vie de Marie, grand amour du sulfureux Pierre Louÿs, et s'était oubliée en elle ? Le parfum oriental de cette héroïne de la liberté aurait-il été pénétré par l'orientalisme licencieux de la Parisienne ? Le lien se tisse par le concours d'un jeune intellectuel, lequel lui traduit patiemment tous les poèmes de Marie de Heredia, et s'assure ainsi de revoir sa jeune maîtresse avide de connaître chaque détail de l'idylle des amants terribles, séparés par la vie mais se retrouvant toujours : voilà qui rappelle la structure de certains contes persans. Quand Forough, mariée à 15 ans, divorce de son mari et publie ses poèmes scandaleux, elle s'attire l'ire de sa famille. Quant à Marie, elle finit par consentir à un mariage de raison, avec un époux fortuné qui éponge les dettes de jeu de son père et accepte sa condition de cocu. Abnousse Shalmani n'est pas sans le savoir, le chant de liberté de *J'ai péché, péché dans le plaisir* est salutaire, alors que dans son pays natal des femmes luttent au péril de leur vie pour disposer librement de leur corps. ■



J'AI PÉCHÉ, PÉCHÉ DANS LE PLAISIR
ABNOUSSE SHALMANI
198 P., 19 €. COPYRIGHT GRASSET.
EN LIBRAIRIES LE 10 JANVIER.

JF PAGA/GRASSET

BIO EXPRESS

1977
Naissance à Téhéran. Directeur d'un laboratoire de chimie en Iran, son père arrive en France en 1985 et se reconvertit en papetier puis laborantin photo. Après une maîtrise d'histoire, Abnousse Shalmani devient journaliste et réalise deux films, dont *Paris, la métisse* (2005).

2014
Publication de son premier livre, *Khomeyni, Sade et moi*. Elle y raconte les prémices de son combat pour la liberté, alors fillette à Téhéran. Cinq ans plus tard paraît son essai *Éloge du métèque.*

2018
Dans son premier roman, *Les exilés meurent aussi d'amour,* elle raconte la persécution d'une famille iranienne communiste à l'époque du shah et son exil. En 2022, elle devient lauréate du prix de la femme d'influence politique.

Téhéran, avril 1956

Seul un regard peut enhardir un timide. Celui intense de Forough enflamme instantanément le jeune homme planqué derrière la mince rangée de lecteurs, cigarettes en main, journaux en guise d'éventails sous la chaleur printanière de Téhéran, qui se poussent du coude pour attirer le regard de la poète. Forough, craintive, regarde justement au-delà des volutes de fumée et des initiés qui se regroupent dans l'arrière-salle d'une librairie, pour écouter la poète qui, paraît-il, révolutionne la poésie classique et assume le scandale d'une vie libre, et elle se fixe sur le timide se ratatinant sur son siège, comme sur une échappatoire, un horizon. Il prend ce regard pour lui et se sent capable, se promet-il, de lui adresser la parole – c'est la première fois qu'elle le regarde. Forough est déconcertée par le réveil du timide, dont le cou jusqu'alors donnait l'impression de se forcer à rentrer le plus profondément possible dans son col de chemise mais qui, soudain, s'ébroue comme un cheval, renaissant sous son regard en déployant son corps sur son inconfortable siège. Elle en est agacée, elle qui cherchait un apaisement, se trouve une nouvelle fois face à un lecteur qui lui dira, plus tard, après l'échange, être aussi doué qu'elle mais moins chanceux. Mais si son corps s'affirme, les yeux du jeune homme font encore l'effet d'une chatte prise au piège. Alors, à défaut d'un autre point de repli, Forough maintient son regard sur le jeune homme – qui a déjà vingt-six ans, mais dont les cheveux très clairs et les yeux « presque » verts comme le louait fièrement sa mère le font paraître plus jeune. Forough n'a que vingt et un ans mais dès le premier coup d'œil qu'elle pose sur le jeune homme qui tente de disparaître, elle est l'aînée. Un mariage, un enfant, un divorce, un recueil de poésie, un scandale, ça vous mûrit un visage à coups de profondeur.

ELLE N'A JAMAIS LU ÇA, NI LES VERS D'UNE ÉLÉGANTE CRUDITÉ, NI LEURS VIES D'UN ROMANESQUE IMPOSSIBLE À SES YEUX D'IRANIENNE

Applaudissements polis, remerciements forcés et la vague humaine déferle sur Forough, les mains qui disent l'exact contraire des paroles, vous êtes une formidable poète, les mains se crispent de jalousie, la liberté des femmes est fondamentale, la main qui tord le journal sous-entendant qu'elle n'est qu'une pute, le miel des lèvres, la haine des mains. Forough attend le timide, qui traîne à l'arrière de la horde bruyante. Il s'approche comme s'il marchait sur du verre, il a déjà perdu cette confiance un instant gagnée, tenant fermement un sac en cuir d'universitaire. Face à elle, il bafouille, ce qui la rassure, il n'a peut-être pas de poésie à lui faire lire, de jalousie à lui envoyer au visage, enrobée de faux compliments. Interview, étonnement, première fois, il n'aurait jamais imaginé, Pierre Louÿs, une Iranienne, Bilitis… Forough l'interrompt. « Bilitis ? » Il recule d'un pas, elle s'avance, avide. Alors, à défaut de pouvoir faire une phrase intelligible, il ouvre sa sacoche d'universitaire, puis après un rapide coup d'œil apeuré autour de lui, lui tend un livre dont la couverture est reliée d'un papier kraft. Forough ne fait pas tant de manières, elle lui arrache le livre, exaspérée de devoir finalement lire la production d'un étudiant en manque de reconnaissance. Mais c'est *Les Chansons de Bilitis* de Pierre Louÿs dont chaque poème est traduit en persan. Pendant que Forough lit, l'étudiant regarde, fébrile, autour de lui, l'air d'un dealer qui s'inquiète d'une descente de police. Forough est seule au monde avec *Les Chansons de Bilitis*, hypnotisée, découvrant davantage que jamais espéré… *Ce matin, je ne mangerai pas, ni ce soir, et sur mes lèvres je ne mettrai ni rouge ni poudre, afin que son baiser demeure. Je laisserai les volets clos et je n'ouvrirai pas la porte, de peur que le souvenir resté ne s'en aille avec le vent…* La librairie se vide, le libraire n'ose interrompre la concentration figée de Forough, le timide ne sait plus quoi faire de son corps depuis longtemps. Il finit par toucher le bras de Forough qui semble se réveiller d'un songe.

« Tu en as d'autres, la Tortue ?

— Oui.

— Chez toi. »

Ce n'est pas une question mais un ordre. Il n'y a pas de place pour une quelconque négociation, ni pour esquiver ni pour changer de surnom. Le longiligne jeune homme aux cheveux de paille, aux yeux presque verts demeurera la Tortue. Forough ne prend même pas la peine de remercier le libraire qui a pris un risque en invitant cette poète qui sent le soufre, divorcée, scandaleuse, infréquentable. Elle marche vers la sortie suivie de la Tortue dont le cou tente de nouveau de rentrer désespérément dans son col de chemise – il hait sa culture, l'Iran du taroof, l'art de la politesse exagérée et étouffante, mais il est iranien et faire si peu de manières le perturbe. Il ne peut pourtant plus fuir. L'aurait-il voulu qu'il resterait prisonnier de son amour pour elle. Jusqu'à la fin de la vie de Forough, il la fournira en traductions, la nourrira d'une autre vie que la sienne, lui faisant sentir chaque jour l'abîme entre son existence et celle qu'elle aurait aimé, dû, espéré vivre. Le soir même Forough découvre le grand amour de Pierre Louÿs, Marie de Régnier. Dès cet instant, elle mesura sa vie à la sienne, chercha à mettre ses pas dans les siens, se cabra devant l'impossibilité d'être libre à Téhéran comme Marie avait osé l'être à Paris, se releva, s'abreuva des transgressions de Marie pour se fracasser contre le mur de la morale persane, se consola et révolutionna la poésie persane sans pourtant parvenir à renverser les mentalités.

L'amant traducteur de Forough, la Tortue-refuge, ne va plus jamais quitter son ombre. Ils ne se voient jamais qu'à deux, personne ne connaît leur intimité, Forough ne partage la Tortue et Marie avec personne. Ils se retrouvent exclusivement dans son appartement à lui, au deuxième étage restauré d'une villa du XIX^e^ siècle dans le nord de Téhéran. Seuls la façade et le jardin ont survécu aux abandons, travaux, restaurations et transformations. La veuve du propriétaire vit au rez-de-chaussée, sa fille tout aussi veuve au premier étage et la grande qualité de l'appartement du deuxième est qu'on y accède par un escalier extérieur, derrière la maison, assurant discrétion et indépendance. Une cuisine bien trop grande pour un étudiant célibataire dont les branches d'un mûrier bicentenaire •••

occupent toute l'étendue de la fenêtre, et un salon où la décoration hétéroclite se rapproche de la maison de campagne où on a relayé les meubles du passé; les murs des deux chambres de taille égale recouverts de livres, un matelas sur le sol rappelant qu'on y vit aussi puisqu'on y dort, et dans le salon, un bureau qui est une longue et lourde table de salle à manger croulant sous les livres ouverts, les papiers, les plumes, disant la vie obsessionnelle et monacale d'un passionné. En pénétrant dans l'appartement le temps semble s'abolir sous la force de l'intemporel. Il en est ainsi des intérieurs qui sont des lieux d'idolâtrie et pourraient se transposer à n'importe quel temps, n'importe quelle ville, n'importe quel âge. Forough aime instantanément cette dimension hors du temps. Elle y revient comme on quitte la réalité pour entrer dans un monde suspendu. Jamais elle n'éprouva le besoin de déflorer le secret qui la lie à la Tortue, jamais elle ne voulut partager ni la Tortue, ni Marie de Régnier, ni Pierre Louÿs, ni la tentation de Paris, de crainte de tout perdre.

Après le décès opportun de son salaud de père, avant d'abandonner le droit et s'engager en littérature, la Tortue, de son vrai nom Cyrus Amir Maziari, ne s'enflamme que pour la poésie et, à défaut d'avoir un talent d'écrivain, il développe sa curiosité au point de devenir un éminent historien de la poésie. Mais avant, il fait le voyage à Paris comme on accomplit le pèlerinage de la liberté, et découvre qu'il existe un « Enfer » dans la Bibliothèque nationale, les livres interdits, maudits, censurés, des érotiques, des cochonneries, des remises en cause du dogme en pagaille, des jouissances au grand jour qui renversent les papes en pleine nuit, des pages et des pages de foutre. En obtenant un passe-droit par un ambassadeur de je ne sais quelle monarchie asiatique – ils raffolent des « Enfers » –, il se plonge dans les archives de « l'Enfer » et Louÿs l'électrise. Il se découvre une passion pour la Belle Époque, on est en 1948, il n'a pas vingt ans, il devient collectionneur et traducteur clandestin de Louÿs. Traducteur pour lui-même: mis à part Forough et une autre maîtresse – plus tard, après la Révolution qui l'a contraint à brûler dans la baignoire tous les livres de Louÿs accumulés au fil de sa jeunesse, ses recueils, notes, traductions, projet de biographie, tentative de roman, photographies achetées à Paris et surtout le récit de son aventure secrète avec Forough Farrokhzad –, nul ne connaît alors son enthousiasme pour Louÿs, ni son amour absolu pour Forough. Il retourne à Paris avec Forough, au début des années 1960, puis avec une maîtresse iranienne en 1978, encore inconscient de la révolution islamique qui se trame dans son dos en Iran. Il lui traduit l'innommable, et la jeune femme rougit et il se sent vieux et se rappelle Forough qui ne rougissait pas, elle, quand elle découvre, la première fois, dans son appartement qui est voué à la poésie et devient un sanctuaire avec sa présence:

… et plus tard, dans la cage d'escalier silencieux
Sous la jupe de la danseuse
Je mis le doigt, et constatai
Que son ornière était poisseuse
Et son trou du cul dilaté.
J'y mis deux doigts, puis trois, puis quatre,
Et mon pouce en l'air par-devant
Sentit bientôt grandir et battre
Son petit bouton si vivant.

La Tortue qui deviendra historien, spécialisé dans la poésie occidentale sous le Shah, puis mystique sous les mollahs, avant de choisir l'exil définitif et parisien au milieu des années 1980, a lu l'interview de Forough du 2 juin 1955: « Le seul livre dont la lecture ne me fatigue jamais est *Les Chansons de Bilitis.* J'aime Bilitis, vraie ou imaginaire. Pour moi, elle représente tout. » Dès que l'occasion se présente, une conférence, une rencontre dans une librairie, il se munit de sa traduction de Bilitis et espère avoir le courage d'aborder Forough. Quand elle le remarque en fuyant les regards insistants qui se posent sur elle dans cette petite librairie de Téhéran, il sait que c'est le moment. Que peut-être il n'y en aura pas d'autres, qu'après ce nouveau scandale, elle va fuir à l'étranger – et elle le fera quelques mois plus tard.

Après la vodka, après le sexe, après des lectures de poésie et la découverte des photographies de Pierre et de Marie, mais aussi de Louise, Zohra, Debussy, Valéry, Proust, Forough

CHANTER LA LIBERTÉ ENTRAVÉE DE FOROUGH, C'EST LUI FAIRE VIVRE LA VIE DE MARIE, CETTE VIE QUI LUI AURAIT ÉTÉ SI ADAPTÉE

emporte chez elle à la fois *Pybrac* et le *Manuel de civilité à l'usage des jeunes filles,* elle introduit le rire dans sa solitude – choisie et subie. Assise par terre, entourée de murs et de coussins, mais face à la fenêtre – toujours assise face aux fenêtres Forough –, elle fait durer le plaisir. Elle a une théière près d'elle, pas de samovar, elle trouve la théière plus pratique. Elle commence toujours par le thé avant de se dire que l'alcool est plus adapté. Les années whisky. Ce sera donc un bourbon à la mode de Téhéran, le Four Roses. Elle se réinstalle. TOUT EST TRADUIT. Et très bien traduit par la Tortue amoureux de la Belle Époque illicite. Forough maîtrise l'anglais, l'italien et l'allemand, le français moins. Comme si la langue française était trop dangereuse, que sa connaissance l'aurait forcée à l'exil. Se plonger dans la poésie de Louÿs et dans la vie de Marie est une sorte d'exil. Elle n'a jamais lu ça, ni les vers d'une élégante crudité, ni leurs vies d'un romanesque impossible à ses yeux d'Iranienne. Elle ne sait même pas que cela peut exister. Double choc. Son état est comparable à celui d'un aventurier qui découvre la terre l'émeraude le continent la montagne la momie obsédante en même temps. Elle est la première femme (iranienne) à lire ça. Imaginez. Faites l'effort d'imaginer. Téhéran, 1955. Imaginez derrière les jupes cloches et talons hauts à Téhéran, Ispahan, Shiraz. Derrière les robes de couturier des grandes villes, les mentalités sont encore celles du début du XX^{e} siècle persan. Plus cadenassé que la Belle Époque – qui ceinturait pourtant la chair sévèrement.

Forough lit et éclate d'un rire sonore, faisant trembler ses voisins qui soupirent régulièrement d'être à proximité de la concubine du diable, la divorcée: « Si votre professeur vous

demande une plume, ne feignez pas de croire qu'il vous prie de lui sucer la queue », « Quand vous venez de baiser dans un massif en plein jour, ne vous lavez pas le cul dans le bassin du Rond-Point. Cela vous ferait remarquer », « Ne priez pas quand vous êtes toute nue. Mettez une chemise de nuit, ne la relevez ni par-devant ni par-derrière devant les personnes présentes. Si vous portez un godemiché en érection sur votre motte, retirez-le. De même si vous l'avez dans le cul ». Forough rit, comme elle n'a pas ri depuis… A-t-elle jamais ri de facéties érotiques ? Jamais. Pierre Louÿs la déniaise, la déculpabilise, rajoute des aigus légers sur les graves tentations sexuelles. Pierre Louÿs, c'est l'Occident interdit, la chair à hauteur du sourire.

À défaut de calquer la vie de Marie, Forough écrit en vers sa vie idéale. Faute de pouvoir sortir manger un morceau, avec les odeurs de l'amour sur leurs peaux, peut-être même auraient-ils ri en public, comme rient les amants après le sexe, quand ils sont projetés dans le monde réel et qu'ils se sentent si supérieurs dans leur jouissance qui s'éternise. Dans un monde où la chair n'est pas réduite au péché et seulement au péché, Forough aurait fait comme tout le monde : un restaurant, des espoirs à la pointe de la jouissance et la mélancolie rassurante de la solitude post-coït. Mais en Iran, à Téhéran ou ailleurs, elle tresse des poèmes pour raconter ce qui aurait pu être, elle enchaîne les vers pour compenser l'absence d'une vie au grand air, d'une vie où coucher avec un homme ne vous condamne pas. Si la poésie de Forough pue tellement la chair, c'est qu'elle est palliative au sexe proscrit.

Chanter la liberté entravée de Forough, c'est lui faire vivre la vie de Marie, cette vie qui lui aurait été si adaptée. Dès qu'elle découvre la Belle Époque de Paris, Forough cherche avidement les ressemblances, dissemblances, parallèles entre sa vie téhéranaise et la vie parisienne de Marie, elle presse la Tortue d'en savoir plus, de l'abreuver davantage, de lui donner sa dose de romance comme mode d'emploi à suivre. Elle s'émeut de se découvrir si ressemblante à Marie dans leur volonté matrimoniale, l'une pour le meilleur, l'autre pour le pire, elle rêve d'un Henri de Régnier – elle fut bien la seule, cela dit bien son désespoir d'être mal adaptée à son environnement –, elle imagine des liaisons saphiques comme des havres de paix, des hommes qui l'aiment autant qu'ils la respectent, un père qui l'adore. Et Forough se réveille immanquablement avec sa vie à elle, jouant seule une partition imaginaire, entourée d'hommes incapables de l'aimer pour ce qu'elle est, honteux de ses rires comme de ses vers. Marie est la consolation de Forough, comme elle est sa drogue. Cyrus la Tortue devient son dealer. Mais tandis que Forough enfile le costume de Marie pour oxygéner sa vie, Cyrus espère que Forough le regardera autrement que comme une courroie de transmission, qu'elle verra son amour, s'installera avec lui au grand jour, et qu'ils seront les Pierre et Marie de Téhéran, et ne vivant que dans ce voeu solitaire, il prend le pli de la Belle Époque, de l'Occident, de la libre pensée, ne retire plus le masque qu'il se fabrique pour elle, ne noue plus ses cravates qu'à la mode du Paris d'antan, promène son indifférence politique dans un pays en constante ébullition, se noie dans l'aspiration à l'art total, promène son originale silhouette dans un présent effacé, si décalé qu'il en devient étranger à son propre pays et assume sa liberté sans même en être conscient – comme Forough ne saura jamais le faire. Douze ans durant, Forough et Cyrus vont vivre à la Belle Époque, suivre, pas à pas, les vies de Marie et Pierre, s'oublier en eux, se retrouver à travers eux, respirer à leur rythme, faire l'amour en s'imaginant être eux, espérant, chacun de son côté, qu'à force de mimétisme, ils auront changé de peau.

Paris, 1895

Le mariage ! La grande préoccupation des mères, le destin des filles, la roulette russe du bonheur ! C'est ainsi qu'on faisait son entrée dans le monde, en passant de la maison du père à celle du mari. À Paris, en 1895, Marie de Heredia est amoureuse. Elle est aimée, célébrée, admirée. Grande, très mince, brune, piquante, un physique inédit, une sensualité surprenante. Elle n'a pas encore publié de livre, mais ses poèmes paraissent dans des revues, poèmes qu'elle signe de trois étoiles. Bientôt, elle écrira un premier roman et se choisira un pseudonyme pour se démarquer de son poète de père, José Maria de Heredia, et de son futur mari, homme de lettres, un pseudonyme masculin, où elle transforme le nom de sa grand-mère paternelle : Gérard d'Houville. En attendant, Marie est amoureuse. D'un poète qui est un dandy, d'un poète qui est aussi drôle qu'érudit, provocant que sensuel. Elle l'effleure sans cesse, cherche son regard, l'espère, l'attend. Elle voit bien que les prétendants se pressent, que sa mère fait les comptes, que le père joue trop, que les caisses sont vides. Elle sent venir l'heure du mariage, l'heure de changer de maison. Elle a choisi Pierre Louÿs, et balise le terrain pour le faire venir à elle, qu'il ose enfin : poser un baiser sur ses lèvres, tenir sa main, caresser la courbe de ses fesses, et commettre l'irréparable pour qu'enfin il demande sa main. Louÿs qui tient son « Catalogue raisonné des femmes avec qui j'ai couché », écume le Quartier latin, adore la chair des femmes qu'il célèbre dans le détail, des poils, des aisselles, des pieds, des cheveux, des fesses, il ne laisse rien en friche, l'histoire de l'épilation le passionne, tout autant que les vulves célèbres, l'érotisme est partout dans le corps des femmes, la chair féminine est célébrée sans hiérarchie, de l'obscurité à la lumière. ■

#MeToo

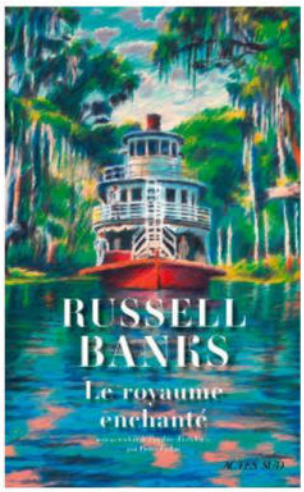
L'INFO EN PLUS

L'écrivaine et journaliste n'y va pas de main morte pour dénoncer le puritanisme et le sectarisme, d'où qu'ils viennent. Fervente défenseuse de la liberté des femmes, elle critique tout à la fois certaines dérives du mouvement MeeToo, s'oppose à l'emploi de l'écriture inclusive et, plus largement, à l'avènement de la culture woke. Dans ses chroniques radio et télé, elle n'en a pas fini de sortir la sulfateuse !

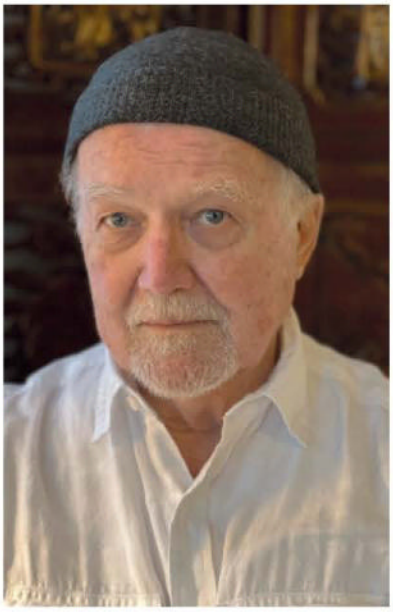
Russell Banks

Le Royaume enchanté

Le royaume enchanté qu'évoque Russell Banks, c'est le paradis perdu d'Harley Mann, promoteur à la retraite qui consigna ses mémoires sur des bandes magnétiques retrouvées par hasard dans une bibliothèque municipale. Mann conserva longtemps la propriété des 2 800 hectares de Floride où il vécut son adolescence, au début du XXe siècle, dans une secte chrétienne appelée les Shakers, dont les préceptes incluaient le collectivisme et une stricte abstinence sexuelle. Après une douloureuse expérience de quasi-esclave dans une plantation de Géorgie, le jeune Harley trouva auprès des Shakers un cadre de vie austère mais stimulant, propice à son développement physique et intellectuel à défaut d'en faire un croyant sincère. Sa foi fragile fut en tout cas balayée par son amour pour Sadie Pratt, pensionnaire tuberculeuse de la congrégation, et leur liaison causerait la perte de tout le *« royaume enchanté »* baptisé Nouvelle-Béthanie… Dans la manière dont il détaille le quotidien industrieux des Shakers, l'auteur rend hommage aux utopies socialistes méconnues qui contribuèrent à bâtir les États-Unis d'Amérique. Leur inexorable défaite face au capitalisme est ici symbolisée par la reconversion des terres de Nouvelle-Béthanie en parc d'attractions Disney auquel fait allusion le titre original. Disparu en janvier dernier, Russell Banks nous quitte ainsi sur ce rappel salutaire : ô combien précaire, la mémoire des vaincus mérite qu'on la préserve. ■



LE ROYAUME ENCHANTÉ (THE MAGIC KINGDOM. A NOVEL)
RUSSELL BANKS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE FURLAN, 400 P., 23,50 €. COPYRIGHT ACTES SUD. EN LIBRAIRIES LE 3 JANVIER.



CHASE TWICHELL/ACTES SUD

BIO EXPRESS

1958
Russell Banks abandonne sa première année universitaire à New York pour rejoindre Fidel Castro. Il atteint Miami avant de s'apercevoir que la révolution l'a emporté sans lui, qui *« ignore comment joindre Cuba depuis Key West et ne parle pas espagnol »*.

1976
Il entame un séjour de dix-huit mois en Jamaïque, financé par la Fondation Guggenheim. L'expérience nourrit l'écriture du *Livre de la Jamaïque*, dans lequel son alter ego écrivain est happé par les conflits politiques et communautaires locaux.

1986
Il est une première fois finaliste du prix Pulitzer pour *Terminus Floride*, qui marque un tournant dans son récit de la lutte des classes et des races au cœur de nos sociétés. Le roman s'achève ainsi : *« Va, mon livre, et aide à détruire le monde tel qu'il est. »*

BOBINE #1

C'est Harley Mann qui parle. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Les mots me sont tombés de la bouche. Faut croire que je ne suis pas habitué à ce mode de communication. Je m'enregistre sur un Grundig TK46 flambant neuf que j'ai acheté hier quand je suis allé à Orlando en voiture depuis chez moi, ici à St. Cloud, pour assister à l'ouverture officielle du parc de loisirs gigantesque de Walt Disney, car c'est ce qui m'a poussé à raconter enfin tout ce dont je me souviens de certains événements que j'ai vécus et vus lors de mon enfance et de ma jeunesse dans cette région au sud d'Orlando et à l'ouest du lac Okeechobee – vaste zone de lacs, de marais, de ruisseaux, de savane à marisques, de forêts de pins, de chênes de Virginie et de palmettos ; zone qui, jadis, alimentait en eau les Everglades.

Telle est ma déclaration d'intention. Je vais sans doute parler aussi de bien d'autres choses. En tout cas, cette foutue histoire, au lieu de l'écrire, j'ai décidé de la dire et de la coller dans un enregistreur parce que je suis quelqu'un qui sait parler, pas écrire. Tout le monde dit ça de moi, parfois avec admiration, parfois pas vraiment, même s'ils sont tous d'accord pour trouver que mes lettres, mes cartes postales et mes notes personnelles, et même ma correspondance commerciale, sont très expressives et descriptives. Simplement, elles sont moins intéressantes que mes paroles. Sans doute parce que quand je parle je ne sais presque jamais ce qui va venir, tandis que quand j'écris, comme c'est presque toujours pour des affaires commerciales, je le sais.

Quand j'aurai terminé, il y aura tout un paquet de bandes magnétiques. Peut-être celui qui héritera de ma maison et du reste de mes affaires personnelles voudra-t-il un jour les transcrire. J'ai un testament rédigé et fait sous serment, je sais donc qui se retrouvera avec mon argent. Mais je n'ai aucune idée de qui se retrouvera avec les bandes. J'espère que celui ou celle qui les aura en fera une transcription fidèle qu'il donnera à la bibliothèque publique Veterans Memorial de St. Cloud ou à l'une des sociétés historiques locales, de sorte que lorsque je serai parti pour l'autre monde on connaisse la véritable histoire de la colonie shaker appelée Nouvelle-Béthanie et de ceux qui y ont vécu il y a presque un siècle. C'est une histoire scandaleuse presque entièrement oubliée aujourd'hui, et les rares fois où on la ressort de l'oubli on la couvre de mensonges et d'erreurs.

De plus, comme j'ai récemment atteint l'âge de quatre-vingt-un ans, et bien que je sois encore plus ou moins sain de corps et d'esprit, l'heure de mon départ arrive à grands pas. C'est pourquoi hier, après avoir assisté aux cérémonies d'ouverture officielle du parc de loisirs Disney, j'ai repris ma Packard et j'ai roulé jusqu'au magasin Montgomery Ward de St. Cloud où je suis entré d'un pas déterminé et j'ai acheté la machine enregistreuse ainsi que deux douzaines de bandes vierges. C'est aussi pourquoi ce matin, après avoir préparé et pris mon petit-déjeuner, j'ai installé la machine dans la véranda à l'avant de ma maison et, comme si je m'adressais à un ami de confiance qui ne connaissait rien de ces événements et des personnalités remarquables impliquées, j'ai commencé à lui déverser mes paroles. Il est tôt, le soleil est encore trop bas pour faire évaporer la rosée du matin, et personne n'est encore passé à pied devant la maison, mais ça viendra vite, et ceux qui passeront se diront sans doute que le vieil Harley Mann est en train de parler tout seul à jet continu et qu'il doit avoir fini par perdre la boule après toutes ces années de solitude.

J'ai dans l'idée que je vais passer de nombreuses journées là, dans la véranda, avant d'arriver au terme de mon histoire, tellement elle est longue et enchevêtrée. Et puis le monde d'aujourd'hui est si différent du monde de ma jeunesse qu'il me faudra dévier souvent et longuement du récit principal pour le décrire de manière adéquate, afin que ceux qui un jour l'écouteront ou en liront une transcription – en supposant qu'on en fasse une – comprennent pourquoi certaines personnes de cette époque ancienne, dont moi en particulier, se sont conduites ainsi, à la fois mal et, en quelques occasions, bien.

La nature humaine ne change pas, mais comme les contextes et les circonstances évoluent, permettez-moi de situer le contexte et de décrire les circonstances. Il y a près de soixante-dix ans, ma famille s'est installée dans la colonie utopiste de Waycross fondée par des adeptes radicaux de Ruskin, et nous nous sommes retrouvés à vivre dans des conditions communautaires sordides à côté de Noirs et d'habitants blancs des marais, dans les forêts de pins et les marécages du sud-est de la Géorgie. C'est là que ma famille a commencé son long pèlerinage de la lumière vers l'obscurité puis de retour à la lumière, selon l'interprétation de mes

J'AI UN TESTAMENT RÉDIGÉ ET FAIT SOUS SERMENT, JE SAIS DONC QUI SE RETROUVERA AVEC MON ARGENT. MAIS JE N'AI AUCUNE IDÉE DE QUI SE RETROUVERA AVEC LES BANDES

yeux d'enfant, puis, dans les années qui ont suivi, vers une obscurité encore plus épaisse dont j'ai cru qu'elle n'aurait jamais de fin. Mais elle a pris fin et m'a laissé ici tout seul à St. Cloud pour ce qui allait être la plus grande partie de ma vie jusqu'à ce que je me retrouve dans la véranda à l'avant de cette vieille maison en enfilade faite de planches à clin, et que je m'adresse à une boîte en plastique fonctionnant à l'électricité pour parler d'un monde qui existait avant l'usage généralisé de l'électricité ou l'usage commercial du plastique.

Je pourrais commencer là, par notre arrivée dans la communauté de Géorgie en 1901. Ou même avant, par la vie de notre famille dans la colonie originelle des Ruskinites où je suis né, celle de Graylag, plus au nord, près d'Indianapolis. Ce n'est cependant pas mon histoire qu'il me faut raconter, mais celle des Shakers de la Nouvelle-Béthanie. Je commencerai donc en 1902, à peu près au moment où nous avons fait la connaissance des Shakers, alors que Pence, mon •••

frère jumeau, et moi avions douze ans et que nous, les Mann, vivions comme des esclaves dans la plantation Rosewell près de Valdosta à cent kilomètres au sud-ouest de Waycross. Peut-être plus tard, si j'en ressens le besoin, je reviendrai sur Waycross et raconterai comment mes parents sont partis d'Indianapolis, leur lieu de naissance, et de la colonie de Graylag pour aller tout là-bas au marais d'Okefenokee, et comment, après avoir été des adeptes américains de la doctrine anticapitaliste de John Ruskin, ils ont été membres fondateurs d'une communauté de Ruskinites schismatiques – ce serait un récit en lui-même intéressant, mais une tout autre histoire pour une tout autre occasion. Pour l'instant, je me contenterai de dire comment nous sommes allés de Waycross à la plantation Rosewell, l'endroit où nous avons fini par entrer en relation avec les Shakers.

Nous étions quatre enfants : moi et mon frère jumeau Pence, et nos frères Royal et Raymond qui avaient deux ans de moins que Pence et moi. C'étaient aussi des jumeaux, une coïncidence qui, aux yeux des femmes de la colonie de Graylag comme de celle de Waycross, faisait de ma mère l'objet d'un mélange ambivalent d'envie et de pitié. Avec deux fois des jumeaux, on pouvait considérer qu'elle avait accompli son rôle procréateur deux fois plus vite que la plupart des femmes, mais par ailleurs le travail requis pour mener un nouveau-né jusqu'au stade de petit garçon avait été double à deux reprises. Et cela, c'était avant la naissance de Rachel, notre sœur. Quand nous avons enterré Père et sommes partis de Waycross pour aller à Rosewell, nous, les garçons, venions juste d'apprendre que Mère était à nouveau enceinte et que Rachel, la dernière de ses enfants, naîtrait à Rosewell sans père.

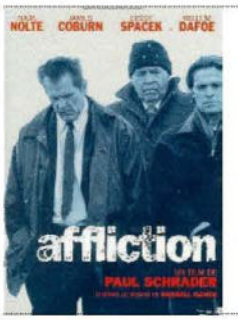
Il va peut-être sans dire que nous et nos camarades de la communauté étions des Blancs du Nord. Néanmoins, nous avions souvent fréquenté des Noirs avant d'arriver à la plantation Rosewell. Par habitude, je les appelle des Noirs. Je suppose qu'il vaudrait mieux dire Africains-Américains, comme on dit Italo-Américains, mais il y a sans doute là trop de syllabes pour que cette appellation prenne.

La plupart des Noirs que nous connaissions à la colonie Waycross étaient des ouvriers, des vagabonds, des marchands ambulants, des petits cultivateurs et pour certains d'entre eux d'anciens esclaves, dont le parcours les avait souvent rapprochés de nous, communards blancs du Nord. Mais jusqu'à ce que Père meure et que le reste de la famille lève le camp pour rejoindre la plantation Rosewell – qui d'après ce que croyait Mère devait être un refuge –, nous n'avions jamais réellement vécu parmi des Noirs ni même, d'ailleurs, parmi des Blancs du Sud. Nous, les enfants, nous considérions simplement comme des Yankees et nous parlions l'anglais comme nos parents, avec l'accent de l'Indiana. C'est toujours mon cas, me dit-on. On a du mal à effacer un accent acquis dans l'enfance,

NOUS ÉTIONS DES VESTIGES DE VESTIGES, UNE TRIBU PERDUE ERRANT DANS LES CONTRÉES SAUVAGES DU SUD-EST DES ÉTATS-UNIS

et depuis notre naissance nous n'avions grandi qu'au milieu de Blancs du Nord et de quelques autres venus du Canada, d'Angleterre et d'Écosse, des gens instruits, viscéralement socialistes et plus ou moins pourvus de grands principes moraux, comme les Shakers avec qui nous avons ensuite vécu.

À Waycross, nous résidions dans une des petites cabanes de la colonie, sans fenêtres, froide, pleine de courants d'air, au sol en terre, avec à peine assez de place pour nous six. Père était déjà malade. Au début, je ne le savais pas et j'attribuais sa léthargie et son manque apparent d'intérêt pour l'administration et la gouvernance de la colonie à la déception que lui causait la décrépitude ambiante. La colonie des Ruskinites de Waycross avait perdu le cap depuis longtemps quand nous, les Mann, et plus de cinquante autres hommes, femmes et enfants venus de la colonie originelle de Graylag, avons débarqué par le train en provenance d'Indianapolis. Nous étions des vestiges de vestiges, une tribu perdue errant dans les contrées sauvages du sud-est des États-Unis, guidés par la croyance malvenue que nous avions été menés là par des hommes sages et informés, des hommes comme Père, et que nous arrivions dans un lieu sanctifié par un peuple qui adhérait plus étroitement aux vérités révélées de la vie en communauté que ne le faisaient les Ruskinites faillis que nous avions laissés à Graylag. ■



L'INFO EN PLUS

En 1997, l'adaptation par Paul Schrader de son roman *Affliction*, publié huit ans plus tôt, sort au cinéma. James Coburn remporte l'oscar du meilleur second rôle pour son interprétation d'un personnage alcoolique et violent largement inspiré du père de Russell Banks, *« haï et adoré »* par ce dernier, qui quitta son foyer lorsqu'il avait 12 ans. Stigmates de leur éprouvante relation, Banks conservera toute sa vie un œil gauche fixe et affirmera le voir en rêve *« deux à trois fois par semaine »*.

Édouard Jousselin
La Géométrie des possibles

LE LIVRE

Après un trépidant récit d'aventures sur les flots, Édouard Jousselin change de dimension et imagine une œuvre tentaculaire, un ambitieux roman choral qui entrelace les destinées d'une quinzaine de personnages sur plus de vingt ans et deux continents. Culpabilité, regret, espoir, ambition, décadence : des années 1990 aux années 2010, entre les forêts secrètes du Morvan et Los Angeles, entre les royaumes des outrances et du vice, il croque le portrait d'une humanité complexe, fragile, en proie aux doutes, mais qui se bat avec panache pour déjouer les ruses du destin.

608 P., 22 €. COPYRIGHT RIVAGES. EN LIBRAIRIES LE 3 JANVIER.

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN SCANNANT CE QR CODE

L'AUTEUR

Né en 1989, Édouard Jousselin est chercheur en économie, responsable du pôle conjoncture à la Banque de France. Depuis 2020, il a embrassé en parallèle une carrière d'écrivain avec la publication des *Cormorans* (Rivages). *La Géométrie des possibles* est son second roman. ■

Jón Kalman Stefánsson
Mon sous-marin jaune

LE LIVRE

Dans un parc de Londres, un écrivain se prépare à aborder Sir Paul McCartney, assis sur une couverture rouge au pied d'un chêne ancien. En attendant, il remonte le fil de ses souvenirs : une mère partie trop tôt, un père tout à fait absent, un été enchanté dans les fjords de l'Ouest… et puis un Dieu inique, les Beatles en personne – tout un foisonnement de personnages et de péripéties extravagants, sur les confins de l'autobiographie et du rêve éveillé.

TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY, 396 P., 22 €. COPYRIGHT CHRISTIAN BOURGOIS. EN LIBRAIRIES LE 4 JANVIER.

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN SCANNANT CE QR CODE

L'AUTEUR

Né en 1963 à Reykjavík, l'Islandais Jón Kalman Stefánsson, qui a commencé à écrire à la fin des années 1990, s'est rapidement imposé sur la scène internationale. À la fois tendre et cruelle, poétique, onirique et furieusement humaine, son œuvre évoque celle d'un Murakami du Grand Nord : ses romans, s'ils se déroulent principalement en Islande, revêtent une dimension universelle. ■

Marie Darrieussecq
Fabriquer une femme

LE LIVRE

Rose et Solange ont grandi ensemble, voisines, camarades de classe et meilleures amies. Quand Solange devient mère à 15 ans, tout lien avec l'enfance semble définitivement rompu. Le mur de Berlin tombe. François Mitterrand est réélu président. La fin de l'époque est à la fois intime et collective. De loin, Rose observe son amie réaliser son rêve de devenir comédienne. Elle se demande si un mariage avec Christian, son petit copain depuis le collège, comblerait ses attentes de la vie.

220 P., 21 €. COPYRIGHT P.O.L. EN LIBRAIRIES LE 4 JANVIER.

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN SCANNANT CE QR CODE

L'AUTRICE

Dans *Clèves* (P.O.L, 2011), Marie Darrieussecq décrivait les transformations du corps féminin adolescent et la découverte de la sexualité. *Fabriquer une femme* est son « retour à Clèves » : après l'épopée de la puberté, l'expérience du devenir femme dans les années 1990, vécue en miroir à travers Rose et Solange. ■

560 P., 23 €, COPYRIGHT STOCK. EN LIBRAIRIES LE 3 JANVIER.

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN SCANNANT CE QR CODE

Julia Malye
La Louisiane

LE LIVRE

Le quatrième roman de Julia Malye est inspiré d'une page de notre histoire : entre 1719 et 1721, le royaume de France envoya de force des centaines de jeunes femmes dans les colonies de Louisiane et du Mississippi. Le but : donner des épouses blanches aux colons. Basée sur de solides recherches, cette fiction suivra trois d'entre elles : Charlotte, orpheline maudite, Pétronille, aristocrate rejetée, et Geneviève, une avorteuse. Pourquoi ont-elles été placées sur la « *liste* » ? Quelle sera leur vie outre-Atlantique ? De Paris jusqu'au Mississippi, voici leur destin.

L'AUTRICE

Julia Malye avait fait sensation en 2010 : à 15 ans, élève en classe de première au lycée Henri-IV à Paris, elle publiait son premier roman, *La Fiancée de Tocqueville* (Balland), fiction historique. Suivront *Thémoé* (Balland, 2013) et *Les Fantômes de Christopher D.* (Fayard, 2016). ■

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

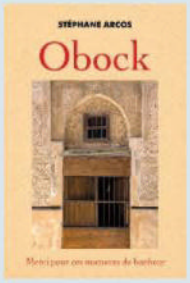
SUR LE CHEMIN DES DOUANIERS

ANNE TANGUY TADDONIO

LIBRINOVA

Découvrez l'histoire de Lola, une adolescente révoltée ayant grandi sans père. Lola déteste la ville dans laquelle sa mère l'a traînée et ne supporte plus qu'on lui rappelle que c'est l'année du bac. Elle est amoureuse de Vincent et rien d'autre ne compte. Avec lui, elle fera sa vie et aura des enfants qui auront un père, eux. Prise par son travail et les nécessités du quotidien, Nina ne mesure pas la colère de sa fille. Elle sait qu'elle devrait lui parler de son père, mais repousse sans cesse l'échéance. Lorsqu'après une dispute plus violente que les autres, Lola s'en va en claquant la porte, Nina ne s'inquiète pas. Les jours passent, et Nina est toujours sans nouvelles. Elle se décide à signaler sa disparition à la police. C'est ainsi qu'elle rencontre un étrange flic, Glück. Glück, rien à voir avec le musicien, ça veut dire chance en Allemand…

→ ISBN : 9791040525929
247 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



OBOCK

STÉPHANE ARCOS

LIBRINOVA

Le narrateur a trouvé dans une vieille malle les carnets de voyage d'un lointain parent qui s'interroge sur le monde du XIXe siècle. Entre Occident et Orient, découvrez les récits et les idées de ce voyageur narrateur, critique de notre société, qui a rencontré, entre autres personnages fascinants, Arthur Rimbaud et Camille Claudel. Une plume poétique et mystérieuse, avec une touche de spiritualité, de romance et d'aventure !

→ ISBN : 9791026297802 - 98 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

JUSTE UN ORAGE

MICHEL JONIS

LIBRINOVA

Lorsque Bruno, directeur de l'entreprise familiale des Debalger et gendre du Président, recrute un certain M. Lacroix, un passé douloureux ressuscite dans sa belle-famille. Chloé, la fille aînée, souhaite rejoindre l'entreprise ; la famille va alors tout faire pour éviter qu'elle ne croise M. Lacroix. Que s'est-il passé entre eux deux pour que la cohésion et la notoriété de la famille soient à ce point menacées ? Une intrigue familiale poignante.

→ ISBN : 9791026273622 - 231 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

NOUVELLES CONTEMPORAINES: L'ACTEUR INCOGNITO ET L'AUTRE

DANNE

LIBRINOVA

Ce recueil de nouvelles explore d'une part le rapport complexe entre l'être et le paraître à travers l'histoire d'un célèbre acteur; et d'autre part l'évolution de Rita dans un petit village de la Meuse exposant le rapport à l'autre qui oscille entre bienveillance et méfiance dans un monde qui commence à se doter de l'I.A. Lorsque l'acteur arrogant et obnubilé par son image, trouve des feuillets relatant l'histoire de Rita, une femme profondément humaine, il n'aura d'autre choix que de remettre sa vie en question.

→ ISBN : 979 1040540625 - 37 PAGES - NUMÉRIQUE

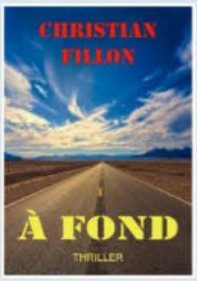
BELLE ÉPOQUE, LA FIN DE L'INSOUCIANCE

HERVÉ DEVRED

ÉDITIONS AMALTHÉE

Ce roman poursuit le voyage dans le temps commencé dans le premier tome Belle Époque : Expositions universelles. On y retrouve en toile de fond des personnages qui en ont été les héros, mais ce deuxième tome peut se lire indépendamment du premier. Il met en scène une nouvelle génération de personnages, issus de milieux différents, qu'il suit pendant le premier quart du XXe siècle et dont les destins vont se croiser et se mêler. Vous découvrirez la vie de quatre jeunes dont les rêves et illusions se retrouveront chamboulés par la guerre.

→ ISBN : 978 2310055109
294 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



À FOND

CHRISTIAN FILLON

LIBRINOVA

Ils sont trois : Walter Six, meurtrier à 18 ans, Marc Hammond, flic opportuniste proche de la retraite et Élisa Ganz, femme d'affaires brillante et menacée. Tous trois emportés par une même tourmente ne retrouveront jamais leur vie d'avant. Trois parcours guidés par la cupidité et les pulsions de chacun, mais aussi par une même quête, celle d'un ailleurs meilleur. Sur fond de chasse à l'homme, un thriller cru et violent, monstrueusement humain !

→ ISBN : 9791040537847 - 354 PAGES - NUMÉRIQUE

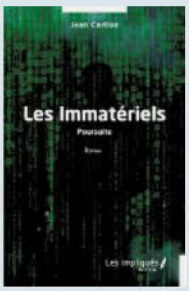
LA VÉRITÉ ENSEVELIE

FRANÇOIS GIUNTA-PANEBIANCO

LIBRINOVA

Dans le coma, Raphaël rencontre un ami mort depuis dix ans. C'est une aberration pour cet athée matérialiste. Son voyage aux confins de l'univers va l'amener à découvrir qu'il n'y a ni dieu, ni hasard, ni rien. Est-il possible qu'il y ait autre chose ? Entre mythes et faits scientifiques, au fil d'une intrigue policière, percez le mystère d'un secret enfoui depuis 3000 ans.

→ ISBN : 9791040535850 - 337 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LES IMMATÉRIELS

JEAN CARLIOZ

LES IMPLIQUÉS, ÉDITEUR (HARMATTAN)

Les États politiques ont été supplantés par les puissances industrielles, le pouvoir est détenu par les grands monopoles, privant de ressources la plus grande partie des populations. Les cités armées répriment par la force les mouvements de révolte, qui se livrent à une violence désorganisée et meurtrière. Charles Fontreuil reçoit la mission d'enquêter sur un mouvement de rébellion organisée qui inquiète le pouvoir…

→ ISBN : 978 2385415150 - 306 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LA SIMPLICITÉ DU HASARD

VALÉRIE VALLIN

LIBRINOVA

Chaque jour, Charles doit supporter les remarques blessantes de Jeanne, son épouse, qu'il a autrefois tant aimée. Un soir, l'air odorant de l'été le conduit par hasard vers le village de Joi, où il fait la rencontre de Paloma, Marta et Pietro, un trio amoureux de la vie et de ses plaisirs simples. Mais était-ce vraiment un hasard ? Le bonheur se trouve parfois à portée de main… Un roman poétique, sur le pouvoir de l'amour et de l'espoir !

→ ISBN : 979 1040531197 - 100 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

KAVANÈTE MÉMOIRES D'UN IMMORTEL

J.M.C

SPINELLE

Plongez dans une quête épique de l'immortalité. L'histoire commence par la fin de la vie de Kavanète, explorant les complexités d'être éternel à travers les méandres de la maladie.

En remontant dans le temps, l'auteur nous révèle les défis et les doutes auxquels Kavanète a fait face dans sa recherche de la «pilule d'immortalité». Ce livre invite à réfléchir sur la signification de la pérennité dans un contexte contemporain, et remet en question notre compréhension du monde et de la société.

→ ISBN : 978 2378277819

196 PAGES - BROCHÉ ET EBOOK

ET SI LE TEMPS NOUS ÉTAIT COMPTÉ…

SOPHIA AGAPI

LIBRINOVA

À la suite du décès de son époux, Francine, quatre-vingt-trois ans, se voit contrainte d'aller vivre chez sa fille, Florence. Mais ses petits-enfants lui mènent la vie dure. Une idée un peu folle germe dans son esprit pour retrouver son chez-soi : pourquoi ne pas feindre de perdre la tête pour décourager sa fille de la garder à ses côtés ? Mais ses plans ne vont pas se dérouler comme elle l'avait prévu. Pour son bien, sa fille décide de la placer en Ehpad. Tout d'abord récalcitrante à sa nouvelle vie, Francine va peu à peu s'habituer à son nouvel environnement…

→ ISBN : 979 8854780063

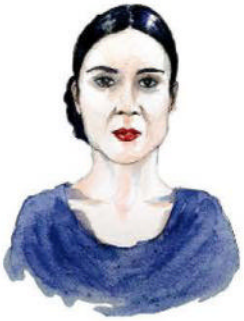
177 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UNE QUESTION ?

contact@lire.fr

01 47 00 03 23

CÉCILE LADJALI



Beaucoup de bruit pour rien

Le philosophe George Steiner, avec qui je signais en 2003 un livre d'entretiens, *Éloge de la transmission. Le maître et l'élève* (Albin Michel), me confiait que, dans une bibliothèque universitaire américaine, sur les rayons consacrés aux ouvrages dédiés à la Shoah (Levi, Appelfeld, Hellisum) s'était égaré un exemplaire de *Much Ado About Nothing*. La vision lui causa un violent malaise : pour lui, il s'agissait d'une parade négationniste abjecte.

Le titre que j'emprunte à Shakespeare pour cette chronique propose un triste écho aux déclarations d'intention ou autres pétitions de principes déclamées en place publique depuis les événements du 7 octobre dernier. Rarement la parole s'est inscrite en tel décalage avec les actes. Une amie, professeure de théâtre chevronnée, a eu beau signaler à son proviseur et au recteur d'académie qu'elle avait reçu une lettre de menaces caractérisées à la suite de l'étude d'une pièce jugée islamophobe par l'auteur du courrier, elle a été renvoyée dans les cordes par son administration, quelques heures après l'assassinat de Dominique Bernard. L'agrégée de lettres modernes, la docteur ès lettres fut sommée d'apprendre à lire car elle « *surinterprétait* ».

Depuis sept ans, trente écrivains issus d'horizons culturels différents participent aux « Dialogues » que la réalisatrice Murielle Magellan, Juive d'Algérie, et moi-même, d'origine iranienne, avons créés pour lutter contre les séparatismes en milieu scolaire. Ces séances démontrent que seules les Humanités et une culture commune permettent une rencontre avec l'Autre. Or nous nous rendons dans les classes gratuitement car nous ne recevons aucune aide du ministère, lequel avec l'Inspection générale nous payent régulièrement de bons mots.

> RAREMENT LA PAROLE S'EST INSCRITE EN TEL DÉCALAGE AVEC LES ACTES

C'est pourtant l'incarnation d'un propos politique complexe, la rencontre sur le terrain entre les différences qui permettent de désamorcer la haine. Déployer sept mille policiers ne servira pas à grand-chose : il faut changer les esprits en profondeur et durablement.

Il y a quelques années, avec William Mesguich, nous abordions le conflit israélo-palestinien dans les classes de Seine-Saint-Denis par le truchement de ma pièce, *Hamlet/Électre* (Actes Sud). La guerre était envisagée par le biais des mythes, lesquels offraient aux consciences un recul indispensable. Les destins parallèles des deux héros en apparence si différents (Hamlet est juif, Électre, palestinienne) signifiaient par les jeux de miroirs que la guerre était fratricide, annulant ainsi la vision bipartite et nauséabonde que les élèves se faisaient du monde. Les lycéens qui se fourvoient dans des discours de haine ne demandent qu'à être détrompés…

Époque oblige, ils se tournent malheureusement vers les réseaux et les chaînes à grand spectacle pour se faire une opinion. Mais quand les professeurs proposent les œuvres afin d'arracher la jeunesse à cette nasse, on les laisse se faire insulter, le cas échéant se faire tuer, avant de récupérer le drame à des fins politiciennes.

Pourquoi est-il devenu si difficile d'enseigner les Lumières ? Par son déni de réalité, la bien-pensance participe au pire. Professeurs et artistes sont un rempart contre la barbarie. Alors, pourquoi si peu d'attention et de considération – quoi qu'on dise ! – portées à ces acteurs essentiels de notre civilisation ? Le bourbier dans lequel on se débat est la conséquence d'un lent délitement et d'indigences cumulées. Mieux vaudrait que les Tartuffe se taisent. Ce serait moins obscène. ■

AUDREY SOVIGNET

Spectacle imaginé et interprété par Denis Segonds
d'après l'oeuvre et la vie de Jean-Claude Pirotte
(prix Goncourt de la Poésie en 2012)

Les Contes Bleus du Vin

Retraité de l'Education Nationale, **Denis Segonds est petit-fils de Vignerons.** Il a créé et animé pendant quelques années un Café Littéraire / Bar à Vins à Decize (58) où il vit depuis toujours.

Ce spectacle, en hommage à Jean-Claude Pirotte, est la suite logique de sa volonté de partager, avec convivialité, humour et poésie, des connaissances œnologiques mises à la portée de tous.
Du Val de Loire à la Haute Marne, du Chablisien aux Côtes de Nuits, du Beaujolais à la Vallée du Rhône jusqu'aux Vignobles du Cabardès, il suit les vagabondages de Pirotte au gré des amitiés et des découvertes vécues par le poète durant sa fugue.

Jean-Claude Pirotte (1939-2014) était avocat au Barreau de Bruxelles avant d'être condamné en 1975 par ses pairs pour un délit qu'il nie avoir commis (aide à la tentative d'évasion d'un de ses clients). Il s'enfuit alors en France et y mène une vie plus ou moins vagabonde et clandestine jusqu'à la péremption de sa peine en 1981...

Suivez-nous sur FaceBook

Durée du Spectacle : environ 90 min.
Renseignements, réservation et dates disponibles :
Par courriel : lescontesbleusduvin@orange.fr
Sur le répondeur : 03.86.25.48.43

Logo & support de communication
www.noemie-graphisme.fr

Nous sommes tous des atterrés !

L'Académie française.

Au fond, la tribune récemment publiée dans *Le Monde*, par des linguistes se disant « atterrés », afin d'appeler à l'élargissement de leurs « Rectifications orthographiques » de 1990 sent surtout l'agacement, l'aveu d'échec, pour ne pas dire le baroud d'honneur à plein nez : ce qui ressort le plus clairement de ce brûlot où le pathétique finirait par le disputer au tragique, c'est que la mayonnaise ne prend pas. Ces belles âmes qui s'enorgueillissaient jusqu'ici d'avoir fait entériner leurs doctes prescriptions par l'Académie, les dictionnaires et même l'Éducation nationale (fût-ce du bout des lèvres et en traînant les pieds), s'avisent soudain qu'elles sont en train de perdre la bataille de l'opinion.

M'en coûtât-il d'aller pour une fois dans leur sens, elles ont raison ! Hormis sous la plume de la minorité agissante qui en a accouché – et encore ! –, la « nouvelle orthographe », trente ans après, peine à dépasser le stade du virtuel. Moi-même, qui m'étais résigné à souffrir mille morts à la vue de ces sparadraps apposés à la hâte, comme autant de rafistolages, sur les prétendues cicatrices de notre langue, je dois avouer que je l'avais presque oubliée, tant elle brille par son absence dans notre vie de tous les jours. Rien ou si peu dans les lignes de nos circulaires, les pages de nos romans, les colonnes de nos journaux, jusques et y compris – *horresco referens* ! – de ceux qui, par idéologie, s'étaient penchés sur son berceau avec le plus de bienveillance. Par les temps qui courent à la perte du français, et Dieu sait que je ne m'en console aucunement, l'anglomanie et l'écriture inclusive font de tout autres dégâts, portées qu'elles sont par des groupes de pression plus influents que ne pourront jamais l'être nos malheureux linguistes, atterrés ou non. À quelque chose malheur est pourtant bon : ces derniers viennent de tomber le masque.

On pouvait attendre en effet de ces esprits scientifiques qu'ils s'interrogeassent de bonne foi sur cet insupportable raté ; qu'ils eussent l'élémentaire honnêteté intellectuelle de se demander s'il n'était pas simplement la preuve d'un rejet. N'avaient-ils pas promis-juré de s'en tenir à un simple *toilettage*, allant jusqu'à récuser le mot tabou de *réforme* ? Ne s'étaient-ils pas targués, à l'heure du grand soir, de soumettre leurs idées au temps et, *in fine*, de « laisser l'usage choisir » ? Au lieu de cela, et sous le couvert d'excuses aux relents vaguement complotistes (ah ! l'immobilisme des médias…), ils ne sont pas sans nous rappeler ces « pédagogistes » qui mirent en coupe réglée l'Éducation nationale durant des décennies, pour le brillant résultat que chacun est à même de constater aujourd'hui. Que faisaient-ils à chaque fois qu'ils se heurtaient au mur de la réalité ? Ils proposaient d'aller plus vite et plus loin. Les grands esprits se rencontrent toujours.

À atterrés, atterré et demi ! ■

Bruno Dewaele

À LIRE IL Y A PHOTO !

Le moment de surprise passé, qui nous voit nous demander si appeler le roman-photo à la rescousse de la grammaire ne relève pas de la fausse bonne idée, l'un et l'autre étant censés émarger depuis belle lurette au registre de la ringardise, force est d'avouer ici que ça marche ! Les pages de *Joyeuses fautes* se tournent à bon train, l'humour est au rendez-vous plus souvent qu'à son tour, et le toutou a du talent. Surtout (noyez le naturel, il revient en pédalo), les sujets sont judicieusement choisis – on pouvait compter sur Muriel Gilbert pour ça ! – et l'ensemble constitue un échantillon plutôt convaincant de ce qui soucie l'usager de la langue au quotidien. Il fallait oser (ce n'est pas votre serviteur, par trop conscient de sa photogénie toute relative, qui l'aurait fait) braver le grammaticalement correct et s'offrir ainsi à l'objectif, si respectueux que fût celui de Jean-Christophe Establet. Mais cela en valait la peine, et nous ne serions pas outre mesure surpris que l'utile se mêlât à l'agréable. En tout cas, jamais titre ne nous aura semblé plus approprié.

Et l'on voudrait nous priver de ces sourires de la langue ? De quoi nous… atterrer à notre tour ! ■

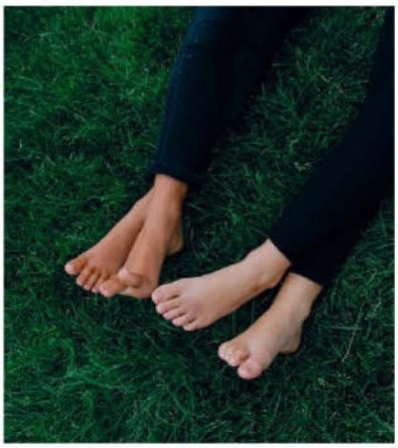
B.D.

JOYEUSES FAUTES. LE PREMIER ROMAN-PHOTO DE L'ORTHOGRAPHE
MURIEL GILBERT, JEAN-CHRISTOPHE ESTABLET
96 P., LE ROBERT, 14,90 €

SANOJ HETTIGE/PEXELS

➔ QU'EST-CE QU'ON ÉCRIT ?

Même pied ou pied d'égalité ?



Les deux, mon général ! Mais pas en même temps, si possible… Et c'est peu dire que la mise en garde ne « rentre » pas, nos médias s'entêtant, en la matière, à donner ouvertement et sans vergogne aucune dans le pléonasme : « Tous doivent être traités sur un même pied d'égalité dans l'audiovisuel » *(Le Figaro)*, « La blouse met les enfants sur un même pied d'égalité » *(Le Progrès)*, « La crise a cette particularité de mettre les distributeurs japonais sur un même pied d'égalité… » *(Les Échos)*, « Ces résultats sont ensuite pondérés pour mettre sur un même pied d'égalité les établissements » (France Bleu). Les avocats du diable s'essaieront éventuellement à plaider la redondance expressive, mais pourquoi en rajouter quand l'égalité à elle seule, constituât-elle l'un des piliers de notre République, ressortit de plus en plus au vœu pieux ? La litote classique nous paraîtrait plus à sa place, en l'occurrence, que la surenchère baroque. On pourrait également aiguiller l'usager vers la locution *de plain-pied*, qui, dans certains contextes, revêt un sens très voisin. Mais ce serait risquer de tomber de Charybde en Scylla, ce *plain*-là n'étant que trop souvent confondu avec son homonyme *plein*. Décidément, le pied, en français, c'est tout sauf… le pied ! ■

B.D.

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Arbitre

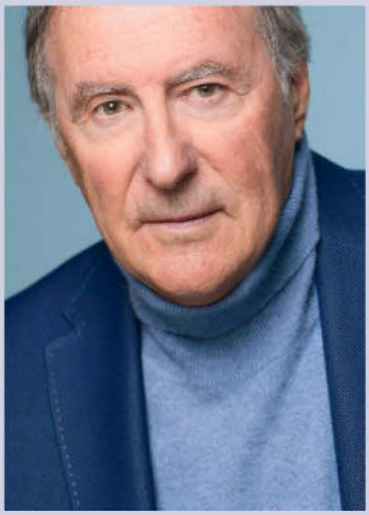
L'idée (passablement reçue) était jusqu'ici qu'au royaume de l'ovale l'arbitrage souffrait moins la critique qu'au football. Les sifflets (comme aiment à le dire aujourd'hui les commentateurs qui se piquent de métonymie) y étaient plus compétents, et aussi davantage respectés par un public plus éduqué que celui du ballon rond. C'était d'autant plus méritoire que les situations sont autrement confuses là qu'ici. Pas sûr, toutefois, que l'impression perdure après la récente élimination de nos Bleus, au terme d'une rencontre qui a laissé pour le moins perplexe quant à l'objectivité du Néo-Zélandais Ben O'Keeffe. Le harcèlement et les menaces de mort dont il a fait l'objet sur les réseaux sociaux prouvent en tout cas qu'en matière d'éducation il reste du travail ! Mais tout cela n'était-il pas inscrit, et depuis longtemps, dans l'étymologie ? Les Romains attribuaient déjà à l'*arbiter* des « pouvoirs d'appréciation illimités », en faisant un « maître », le seul à bord. Aujourd'hui encore, l'arbitre n'est pas seulement, chez Robert, celui qui « veille à la régularité d'une compétition », il est aussi et surtout celui qui tranche, en son âme et conscience… quand il en a une. Et c'est là qu'on se rappelle que l'arbitre en question a dans sa famille un cousin, pas si lointain, que l'on nomme *arbitraire*… Faut-il faire un dessin ? ■

B.D.

PIXABAY - THOMAS SAMSON/AFP - PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

CHRISTIAN SIGNOL *



« Anthologie »

« Ce mot a des racines grecques : *anthos* qui signifie "fleur" et *legein* qui exprime l'idée de cueillir et de dire, en évoquant des opérations intellectuelles. Alors, cueillir un bouquet de fleurs ? Non ! Un bouquet de poèmes, évidemment, d'où de superbes anthologies de la poésie française : celles de Georges Pompidou, de Robert Sabatier, de Georges-Emmanuel Clancier, de Jean Orizet, tant d'autres qui rassemblent les poèmes de Baudelaire, Hugo, Rimbaud, Verlaine, Valéry, dévoilant la sublime richesse de la poésie française depuis François Villon jusqu'aux poètes d'aujourd'hui. Aucune aspérité dans ce mot magique d'"anthologie" mais de la fluidité, une eau qui coule avec douceur pour exprimer ce que la littérature française a fait éclore de meilleur. À l'oreille, une sensation de bien-être, de grâce qui me renvoie toujours à ces vers de René Char qui a écrit : *"La poésie est de toutes les eaux claires celle qui s'attarde le moins aux reflets de ses ponts."* »

Propos recueillis par Hubert Artus

* Dernier livre paru : *Une famille française* (Albin Michel).

Une bonne correction

Vous avez certainement lu, dans notre numéro d'octobre, cet extrait de *La Danseuse*, de Patrick Modiano. Las ! neuf erreurs se sont depuis lors glissées sous la plume de notre Prix Nobel. Les repérerez-vous ?

« Un soir de novembre ou de décembre, j'étais venu chercher un enfant nommé Pierre dans un immeuble du Nord-Ouest de Paris pour le ramener chez lui. J'ai oublié le nom de la rue. Une porte cochère massive et l'un de ses ascenceurs aux battants vitrés, si lent et silencieux que vous vous demandez s'il ne s'arrêtera pas entre deux étages. Dans une grande pièce qui devait être le salon, était réunie une dixaine d'enfants. Sur une table-basse, les restes d'un goûter d'anniversaire. La femme élégante qui m'avait ouvert m'a guidé jusqu'au fond de la pièce où Pierre jouait aux cartes avec un petit blond que la femme appellait Ronnie. Ton ami doit partir, Ronnie… Il faut que tu lui dise au revoir, Ronnie… Et nous nous sommes retrouvés tous les deux sur le pallier. »

Le mot mystère

Si je vous dis que je crèche la plupart du temps en Provence et que mon homonyme – homophone, mais non homographe – fait dans le pot-pourri, cela vous suffira-t-il à m'identifier ?

Transformez l'essai !

Combien d'essais ont été marqués durant la Coupe du monde de rugby qui vient de s'achever ! Un seul de ceux qui suivent, en tout cas, mériterait de recevoir un « s ». Lequel, selon vous ?

A. ballon d'essai
B. banc d'essai
C. bout d'essai
D. centre d'essai
E. cinéma d'art et d'essai
F. coup d'essai
G. galop d'essai
H. période d'essai
I. pilote d'essai
J. tube à essai

Vive la syllabique !

La période des fêtes qui s'annonce étant celle des excès de table, pourrez-vous reconstituer, à partir des… bons morceaux qui suivent, onze verbes proches, par le sens, de *réveillonner* ? (À noter que les syllabes en gras servent deux fois, la syllabe soulignée et en gras trois fois.)

bâ – bam – ban – bi – **bo** – bous – brin – cher – chon – dail – fail – fes – frer – **go** – gueu – guer – le – **ler** – **ner** – pail – que – **ri** – **ter** – **ti** – to – ton – yer.

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Vive la syllabique !
Les onze verbes étaient *bâfrer, bambocher, banqueter, boustifailler, bringuer, festoyer, goberonner, godailler, gueletonner, riboter* et *ripailler*.

Transformez l'essai !
Réponse D. C'est le seul cas, parmi les dix proposés, où le complément doit se mettre au pluriel.

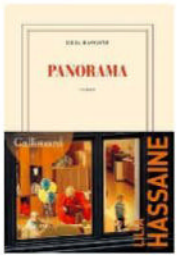
Le mot mystère
C'était le **santon**. À ne pas confondre avec le *centon*, pièce littéraire ou musicale faite de morceaux empruntés.

Une bonne correction
nord-ouest (pas de majuscules quand le point cardinal est suivi d'un complément) – l'un de **ces** (démonstratif et non possessif) – **ascenseurs** (« s », et non « c », tout comme *ascension*) – étaient **réunis** (le fait qu'il s'agisse d'une quantité approximative et le verbe *réunir* plaident pour le pluriel) – **dizaine** (ne pas confondre avec *dixième*) – **table basse** (pas de trait d'union) – **appelait** – que tu lui **dises** (l'accord se fait avec le premier pronom, à savoir le sujet) – **pallier** (rien à voir avec le verbe *pallier*).

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

Renaître
sur un rythme
ternaire
Hélène Grimaud avec Stéphane Barsacq, Albin Michel, 2023

« Regarder loin, c'est regarder tôt. »
Hubert Reeves
Verset hébreu
L'Univers expliqué à mes petits-enfants, Seuil, 2011

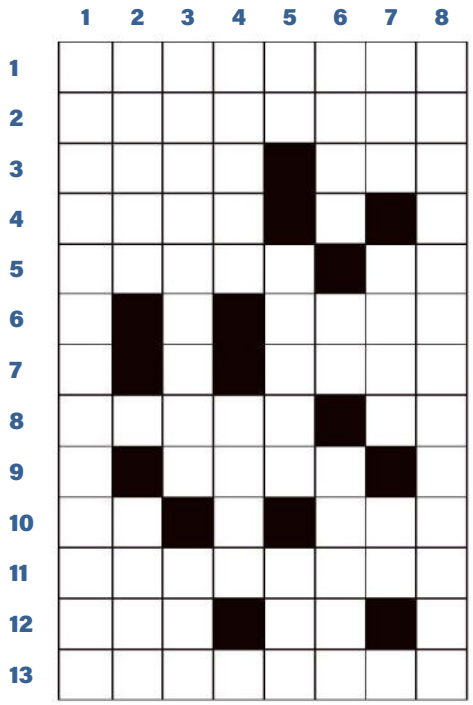


« Les voisins sont vigilants et les baies vitrées gigantesques. »
Panorama
Ma parano
Lilia Hassaine, Gallimard, 2023

« Tu m'appartiens, puisque je t'aime ! »
La Jalousie
Où allais-je ?
Madeleine Chapsal, Fayard, 1994

« Plus tard, elle lui dirait que leur enfant, leur sixième à venir, chanterait parmi ces anges. »
Le Grand Feu
Fleur d'ange
Léonor de Récondo, Grasset, 2023

Bianca Castafiore, le rossignol milanais
Ces migraines à la Scala ! On filait, bonsoir.
Les Bijoux de la Castafiore dans sa version originale, Casterman, 2023



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. A souvent une rame dans les mains. **2.** Un point d'avance à Roland-Garros. **3.** Lieu où l'on encaisse. Jamais seul pour entrer. **4.** Pétille dans une Botte. **5.** A une maîtresse à domicile. La moitié du Tarn. **6.** Organisation étudiante. **7.** Grand Tour. **8.** Point de retraite pour Achille. Billet double. **9.** Jeté dans une mauvaise intention. **10.** Serait saint s'il y avait plus de place dans les calendriers. Bons mots. **11.** Le régional de l'épate. **12.** On ne la situe pas à un jour près. Entre 3 et 4. **13.** Obtenue par la ruse.

Verticalement

1. Sont contentes d'être larguées. **2.** Informe. Très proche de la pomme de terre. **3.** Grimpants. Artère déformée. **4.** Machin truc chose. Ce n'est pas rien. **5.** Repas phonétique. Principal ministre d'un « Gros », puis d'un « Jeune » et « Pieux ». Fruit de comptine. **6.** Soutient de bas en haut. Conjonction. Mettre à sec. **7.** Trop souvent surdimensionné. Grand multiplicateur. Symbole d'un métal. **8.** Qui redonne du tonus.

Au Cap-Vert, le français en héritage

Dans cette ancienne colonie portugaise, 11 % de la population parle la langue de Molière. L'immigration de travail vers la France, dans les années 1950, explique en partie cette situation.

Au large des côtes du Sénégal et de la Mauritanie, l'archipel du Cap-Vert est un rêve pour touristes et randonneurs. Ceux qui se sont aventurés dans les sentiers de Santo Antão ou à Mindelo, la capitale de São Vicente où naquit la chanteuse Cesária Évora, ont pu s'étonner d'entendre parler français. Le créole et le portugais sont en effet les deux langues principales de cette ex-colonie portugaise, indépendante depuis 1975.

Alors, pourquoi les régions de Ribeira Grande, Santiago et Santa Catarina do Fogo sont-elles membres de l'Association internationale des régions francophones ? Et comment se fait-il que l'édile de Praia, la capitale du Cap-Vert, appartienne à l'Association internationale des maires francophones ? Le Cap-Vert a des liens étroits avec la France et le Luxembourg. Dans les années 1950, des milliers d'habitants ont fui les grandes pénuries pour travailler dans les hauts fourneaux du Luxembourg et de la vallée de la Fensch dans le Grand Est, à Hayange ou à Uckange par exemple. À Fameck, une association cap-verdienne rassemble les travailleurs migrants restés en Moselle, ainsi que leurs descendants. Certains sont retournés au pays pour leur retraite. Ce sont eux que l'on entend parler français dans les rues de Praia ou de Ribeira Grande, avec leurs enfants et petits-enfants venus passer les vacances au Cap-Vert.

UNE SECONDE PATRIE LINGUISTIQUE

Beaucoup de Cap-Verdiens de la diaspora résident dans des pays francophones. À l'école, le français a longtemps été la première langue étrangère obligatoire. L'impact est important car 94 % des habitants vont à l'école jusqu'à l'âge de 15 ans. Le français est également la langue utilisée par les représentants cap-verdiens dans les réunions internationales. En 1995, l'ancien président António Mascarenhas Monteiro déclarait : *« Le français est la seconde patrie linguistique de toute une génération de Cap-Verdiens d'outre-mer, fruits des migrations vers les terres du destin de la cap-verdianité. »* En 1996, le Cap-Vert devenait État membre de la Francophonie.

Depuis l'indépendance du pays en 1975, la France a soutenu la démarche par le financement de bourses d'études et de stages dans l'Hexagone. De 2010 à 2014, un projet d'*« appui au développement de l'enseignement du français »* a permis la création d'un master en français langue étrangère. Ce projet a aussi financé les activités culturelles de l'institut français de Praia, ainsi que des cours de français et un centre de documentation. L'établissement, dans le centre historique de la capitale, a finalement été déplacé dans un quartier peu accessible, avant de fermer en août 2014 – réduction budgétaire de la coopération entre les deux pays oblige. Peu après, un centre culturel chinois ouvrait non loin de là.

Reste l'alliance française de Mindelo, qui propose une bibliothèque et une programmation culturelle en plus d'un restaurant à quelques pas du port. Sans oublier l'Institut de langue française, créé à Praia au sein de l'université du Cap-Vert. On y retrouve une partie du fonds de l'ancien institut français de Praia, l'autre partie ayant été donnée à la bibliothèque nationale. Mais il n'y a plus ni rencontres littéraires ni cinéma. Les Cap-Verdiens craignent de voir, avec la levée du soutien pour la francophonie, une partie de leur histoire s'effacer. ■ **Gladys Marivat**

DR

HORS-SÉRIE RÉFÉRENCE

LIRE magazine

LES LIVRES SACRÉS DU JUDAÏSME

Dans ce hors-série, votre magazine préféré vous propose un vaste voyage à travers la Bible hébraïque en particulier, et à travers l'esprit du judaïsme en général. En trois parties – « Lire avec la Bible », « Vivre avec la Bible » et « Écrire avec la Bible » –, ce numéro s'intéresse, entre autres, à l'étude vertigineuse et infinie du texte sacré, au messianisme juif et à l'attente d'un messie purement humain, ainsi qu'aux foules d'écrivains influencés par la Bible hébraïque – Kafka, Appelfeld, Karine Tuil. On y croise l'écrivain dessinateur Joann Sfar, qui nous parle de son usage des références bibliques, le professeur au Collège de France Thomas Römer, qui aborde le texte avec les outils de la recherche historique, l'historien romanisé Flavius Joseph, le spécialiste de l'humour juif Adam Biro, mais aussi Bernard-Henri Lévy, Jacques Attali ou Israël Finkelstein, auteur de *La Bible dévoilée*… ■ **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr.*

LES CLASSIQUES DE

LIRE magazine

ALEXANDRE DUMAS L'INÉPUISABLE MOUSQUETAIRE

Alexandre Dumas a énormément écrit, mais saviez-vous qu'il avait aussi énormément vécu ? Qu'il fut un dramaturge adulé bien avant de devenir le romancier préféré des Français par la grâce des *Trois Mousquetaires* ? Qu'il accumulait comme dans un même mouvement les œuvres, les dettes et les maîtresses ? Qu'il fut, avant la gloire, un petit employé du futur Louis-Philippe ? Dans ce numéro des *Classiques de Lire Magazine*, nous tâchons de sonder à la fois l'immense océan de sa production, et de restituer son existence joyeusement agitée. Car Dumas n'était pas seulement un grand écrivain. Il était aussi, comme l'avait décelé Jules Michelet, une force de la nature, toujours en mouvement. Avec Sylvain Ledda, Robert Kopp… ■ **A.B.**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr* à partir du 1er décembre.

Duras, Rousseau, Colette, Tolstoï...

Leurs vies comme vous ne les avez jamais entendues

Portraits,
Un podcast de
LIRE magazine

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'art du portrait
3. Le portrait par l'effet

Voilà ce qu'il ne faut pas faire selon beaucoup. Pourtant cela constitua le grand style classique. Nul pour les modernes, suprême pour les anciens, cet art d'écrire divise. Le XIXe siècle, épris de précision, de pittoresque, parfois de grotesque, condamna cette façon de présenter les personnages. Et le XXe siècle maintint cette sentence en y détectant le « degré zéro de l'écriture ». Arrivons-nous trop tard pour tenter une réhabilitation ?

L'affaire est délicate. Pour la démêler, je vous soumets un parangon du portrait par l'effet, un de ceux que propose *La Princesse de Clèves* de Madame de La Fayette : « *Le duc de Nevers* […] *faisait les délices de la cour. Il avait trois fils parfaitement bien faits : le second, qu'on appelait le prince de Clèves, était digne de soutenir la gloire de son nom ; il était brave et magnifique, et il avait une prudence qui ne se trouve guère avec la jeunesse. Le vidame de Chartres, descendu de cette ancienne maison de Vendôme dont les princes du sang n'ont point dédaigné de porter le nom, était également distingué dans la guerre et dans la galanterie. Il était beau, de bonne mine, vaillant, hardi, libéral ; toutes ces bonnes qualités étaient vives et éclatantes ; enfin il était seul digne d'être comparé au duc de Nemours, si quelqu'un lui eût pu être comparable. Mais ce prince était un chef-d'œuvre de la nature ; ce qu'il avait de moins admirable était d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau. Ce qui le mettait au-dessus des autres était une valeur incomparable, et un agrément dans son esprit, dans son visage et dans ses actions que l'on n'a vu qu'à lui seul ; il avait un enjouement qui plaisait également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui était toujours suivie de tout le monde sans pouvoir être imitée, et enfin un air dans toute sa personne, qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait. Il n'y avait aucune dame dans la cour dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle ; peu de celles à qui il s'était attaché pouvaient se vanter de lui avoir résisté, et même plusieurs à qui il n'avait point témoigné de passion n'avaient pas laissé d'en avoir pour lui.* »

> TOUT EST RELATION, RÉPERCUSSION, RETOMBÉE DU SPECTACLE

Les critiques de certains fusent : « magnifique » n'indique rien, « beau » encore moins, « le mieux fait et le plus beau » aggrave l'indigence du vocabulaire, « agrément du visage » semble une préciosité d'aveugle. De fait, Madame de La Fayette ne nous donne rien à voir, tout à imaginer. Elle ne décrit pas, ne suggère pas non plus. Demeure-t-elle dans l'abstraction ? Aucunement, car elle définit les êtres par les effets qu'ils produisent sur les autres. Comment dépasser « *un air* […] *qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait* » ou « *plusieurs à qui il n'avait point témoigné de passion n'avaient pas laissé d'en avoir pour lui* » ? Seule l'empreinte psychique qu'impriment les personnages est énoncée, pas leur physique. Tout est relation, répercussion, retombée du spectacle. Certes, nous déambulons à la cour, dans le théâtre du monde. Mais cela a-t-il vraiment changé ?

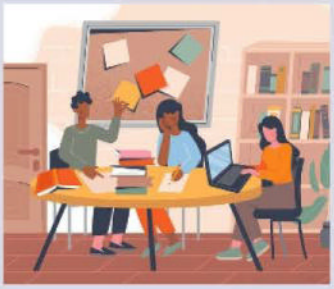
Pour ma part, j'aime me peindre les figures à ma fantaisie. Il suffit qu'on m'engage sur la voie. « *Il parut alors une beauté à la cour qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes.* » Chacun conçoit sa propre image : pour les uns, la beauté tient à une carnation, pour les autres à une couleur de cheveux ou de prunelles, à la chair, à la minceur, aux formes, bref, il y a autant d'acceptions de la beauté qu'il y a d'individus. Ainsi, Madame de La Fayette s'assure que le lecteur se représente en même temps qu'elle le personnage. Son lecteur devient un co-auteur, très impliqué dès le départ dans la création de son univers romanesque.

Mon conseil : dire l'effet se révèle éventuellement plus fructueux que dire les détails qui le provoquent, lesquels ne s'avèrent pas forcément universels. Distinguez donc bien la paresse qui accueille l'adjectif facile – beau, magnifique, superbe – et une esthétique de l'effet qui consiste à rendre votre lecteur complice tout en lui accordant la liberté d'imaginer. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LIRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE FIN D'ANNÉE



Prenez la plume avant les fêtes
et participez à l'un de nos ateliers d'écriture!

NOUVEAU

→ **Les 10 secrets incontournables pour transformer votre livre en best-seller**
avec Vanessa Lavergne
Un atelier de trois heures qui vous donne les clés pour promouvoir votre livre efficacement.
● Samedi 9 décembre à 10 heures

ET TOUJOURS

→ **Écrire pour se faire du bien**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 3 décembre à 15 heures

→ **Écrire à partir d'un fait divers**
avec Frédérique Anne
● Mardi 5 décembre à 18 heures

→ **Écrire ses souvenirs**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 12 décembre à 18 heures

→ **Le voyage immobile**
avec Frédérique Anne
● Samedi 16 décembre à 10 heures

Informations et réservations :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures
Questions : ateliers@lire.fr

CLAUDE GASSIAN/FLAMMARION – SHUTTERSTOCK

« L'imagination pure, ça n'existe pas »

Partant de son expérience pour le moins atypique, le maître du thriller français Bernard Minier donne de précieux conseils pour non seulement construire une intrigue, mais aussi des personnages attachants et un univers riche.

À quoi tient ce que vous appelez le « *savant équilibre entre l'irrésistible avancée du page-turner et la richesse des détails et du texte* » ?
Bernard Minier. La phrase parle d'elle-même ! Je sévis dans un genre où l'on se doit de donner envie au lecteur de tourner les pages et de sauter au chapitre suivant. Je suis aussi un raconteur d'histoires, et je pense que le détail est extrêmement important parce qu'il permet au lecteur de vivre ce qu'on lui raconte. C'est ce que me renvoient mes lecteurs quand ils me parlent de mes romans : ce qui leur importe, c'est de retrouver cet univers qui me différencie des autres, et certains de mes personnages qu'ils connaissent bien.

À ce propos, comment créer un personnage de thriller aussi attachant que votre Martin Servaz ?
B.M. C'est une question que je me pose, mais dont je n'ai pas forcément envie d'avoir la réponse, sinon je serais tenté d'appliquer la même recette à chaque livre. Mais tous les lecteurs que je rencontre me demandent s'il va revenir dans mon prochain livre. C'est comme s'il était vivant pour eux, ils connaissent chaque trait de sa personnalité, savent comment il fonctionne. Pour moi, c'est un mystère, je ne sais pas comment j'ai réussi à le rendre si attachant. En tout cas, je pense que c'est ma plus belle réussite.

Doit-on forcément se rendre dans tous les lieux sur lesquels on écrit ?
B.M. Certains auteurs ne le font pas et écrivent de fort beaux livres. Mais je suis convaincu que cela apporte quelque chose en plus. Dans les premières lignes du *Sauveur* de Jo Nesbø, qui se situent dans le métro parisien, on sent à chaque détail qu'il y est allé, qu'il ne s'est pas contenté d'une recherche sur Internet. Cette phase d'imprégnation est extrêmement importante, car ça permet de sentir les choses. Je suis un grand admirateur de l'œuvre de Michael Connelly, et de sa façon de parler de Los Angeles, une ville qu'il connaît par cœur. Mais j'ai découvert aussi, en allant à Hong Kong, qu'il ne s'est pas aussi bien documenté pour écrire *Les Neuf Dragons*, c'était criant ! Il manque ces détails vrais. L'imagination pure, ça n'existe pas. On part toujours du réel pour le transformer. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

TERRITOIRES DU MYSTÈRE
BERNARD MINIER
176 P., LE ROBERT-XO/SECRETS D'ÉCRITURE, 15,40 €

LAETITIA COLOMBANI

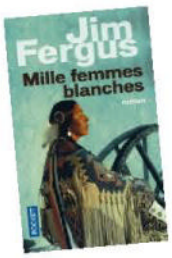
Actrice, romancière, scénariste et réalisatrice, elle porte aujourd'hui elle-même à l'écran son roman à succès *La Tresse*, ou le destin croisé de trois femmes entre l'Inde, la Sicile et le Canada. Elle évoque ici quelques-uns des livres qui lui ont laissé une forte impression, au fil des ans.

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« *Le Petit Prince*, de Saint-Exupéry, que mon père me lisait le soir dans une édition qu'il avait gardée de son enfance, dont les pages tenaient avec du Scotch. J'ai conservé précieusement cet exemplaire, que j'ai pris un plaisir immense à lire à mon tour à ma fille. »

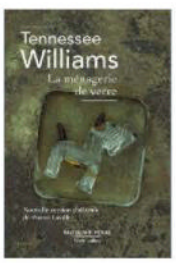
VOTRE PLAISIR COUPABLE?

« En matière de lecture, je crois qu'il n'y a pas de plaisir coupable – en tout cas, je n'ai jamais éprouvé aucune culpabilité à lire quoi que ce soit ! Mais mon péché gourmand, ce sont les dernières pages de *L'Amant*, de Marguerite Duras, que je connais par cœur et relis souvent. Elles m'émeuvent aux larmes à chaque fois. Tout le génie de Duras est là. J'ai découvert le roman à 15 ans, l'âge de l'héroïne, et il ne m'a plus jamais quittée. »



LE ROMAN QUE VOUS AIMERIEZ PORTER À L'ÉCRAN?

« Il y en a deux : *La Salle de bal*, d'Anna Hope, et *Mille femmes blanches*, de Jim Fergus, qui portent tous deux des personnages de femmes fortes, à des époques où les femmes n'avaient pas droit à la parole, et où celles qui sortaient du rang étaient enfermées à l'asile. Ce sont des œuvres originales, violentes et poétiques. »



LA PIÈCE DE THÉÂTRE QUE VOUS AVEZ AIMÉ PARTICULIÈREMENT LIRE?

« J'adore Tennessee Williams, et *La Ménagerie de verre* est ma pièce préférée. Laura est un magnifique personnage de jeune fille, timide et introvertie, à l'univers intérieur foisonnant et singulier. C'est un rôle que je rêvais de jouer sur scène. »

LA TRESSE
de Laetitia Colombani, avec Kim Raver, Fotinì Peluso, Mia Maelzer… (en salles).
À noter la parution du journal de tournage du film, *Le Voyage de La Tresse* (Grasset).

ENFIN, VOS DERNIÈRES LECTURES?

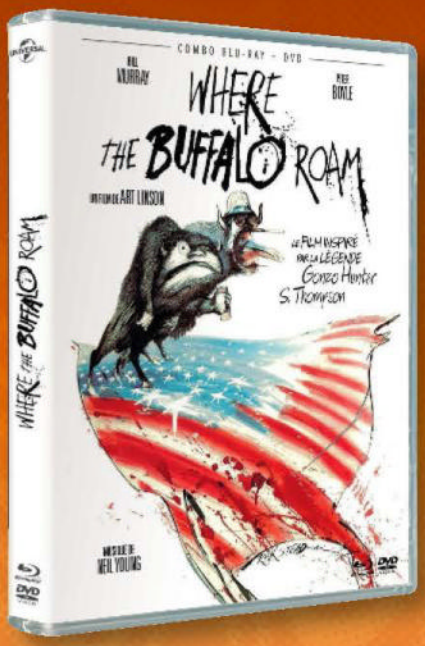
« Les deux dernières lectures qui m'ont marquée sont *Triste tigre*, le récit terrifiant et nécessaire de Neige Sinno, qui évoque avec un très grand talent, sous une forme singulière, les abus incestueux qu'elle a subis dans l'enfance et leurs ravages. Sur un registre plus léger, j'ai adoré découvrir la vie de Menie Grégoire dans *L'Heure des femmes* d'Adèle Bréau, qui dresse le portrait intime de cette journaliste tout en retraçant l'évolution de la place des femmes dans la société française. »

Propos recueillis par Baptiste Liger

CÉLINE NIESZAWER/LEEXTRA/GRASSET

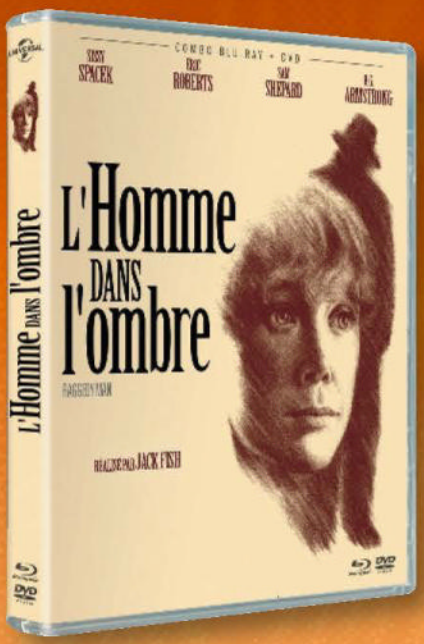
BILL MURRAY, HUNTER S. THOMPSON, SISSY SPACEK, CAMERON CROWE... Revivez les années 80 en Haute-Définition !

Retour à l'école pour Cameron Crowe et Sean Penn



Bill Murray incarne l'auteur de *Las Vegas Parano*

Jack Fisk offre un drame poignant à Sissy Spacek

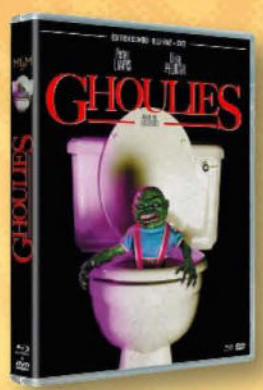


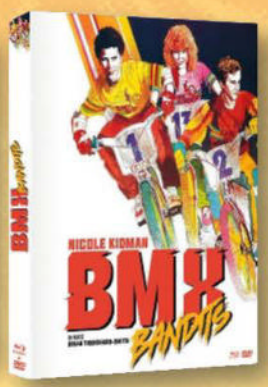
NOUVELLES RESTAURATIONS HAUTE-DÉFINITION EN COMBO BLU-RAY + DVD & DVD COLLECTOR

LE 21 NOVEMBRE

INFORMATIONS ET COMMANDES : 01 55 17 16 16
elephant1@wanadoo.fr / www.elephantfilms.com

ÉGALEMENT DISPONIBLES





ELEPHANT Classics FILMS

UNIVERSAL

BABEL

Un acte de traduction est toujours un acte de trahison.

R. F. KUANG

Babel - traduit par Michel Pagel / Photo de R. F. Kuang © Jose Camacho 2023

"Un chef-d'œuvre qui confronte le pouvoir et le savoir. *Babel* est un roman saisissant sur la cruauté de l'Empire et sur la face sombre des sociétés académiques ainsi qu'un mélange extraordinaire de fantasy et fiction historique. Une réalisation monumentale !"

Samantha Shannon, autrice du *Prieuré de l'oranger*, d'*Un jour de nuit tombée* et de la saga *The Bone Season*.

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

EN FORMAT BROCHÉ ET COFFRET COLLECTOR

DE SAXUS